BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

fondée en 1924

par Paul GRAINDOR et Henri GRÉGOIRE

Organe de la Société belge d'Études byzantines

TOME LXI
(1991)

Fascicule 2

HOMMAGE À LA MÉMOIRE DE

Gérard GARITTE

Publié avec l'aide financière du Ministère de l'Éducation, de la Recherche et de la Formation de la Communauté française et de la Fondation Universitaire de Belgique

BRUXELLES
BOULEVARD DE L'EMPEREUR, 4
1991

Gérard GARITTE
Photographie reprise de «*La Muséon*», 103 (1991), p. 200.

GÉRARD GARITTE
(1914-1990)

Le Professeur Gérard Garitte, né à Houdeng-Goegnies, le 15 janvier 1914, y est décédé le 27 août 1990. Pendant un demi-siècle, il a représenté une autorité incontestée dans le domaine de nos études.

Il était membre de notre «Société belge d'études byzantines» depuis la création de celle-ci, membre peu assidu, mais attentif à nos activités. Il connaissait chacun de nous par nos publications. Néanmoins plusieurs parmi les plus jeunes d'entre nous ne l'ont jamais rencontré. Raison de plus de rappeler, selon l'usage, la carrière du collègue qui nous a quittés, ses œuvres et sa personnalité scientifique (1).

1. Sa carrière

Son *curriculum* commence par de brillantes études ; en 1935, il devint licencié en philologie classique ; en 1936, licencié en philologie et histoire orientales, et en 1940, docteur en philosophie et lettres. De 1938 à 1946, aspirant, chargé de recherches puis chercheur qualifié au Fonds National de la Recherche Scientifique, il fut membre de l'Institut historique belge de Rome ; dans l'entre-temps, il était rentré au pays pour y remplir ses devoirs militaires comme officier de réserve. Après la campagne de mai 40, il trouva refuge au Vatican, mais y fut bloqué jusqu'en 1944. Il n'avait pas de quoi manger, mais des loisirs pour étudier les langues orientales. De 1944 à 1946, il obtint un poste de chercheur à la Bibliothèque Vaticane et fit des séjours à Florence et à Paris. Promu à l'Université Catholique de Louvain, chargé de cours en 1946, puis professeur ordinaire en 1950, il

(1) Cette allocution a été prononcée à Bruxelles devant les membres de la Société belge d'études byzantines, le 10 novembre 1990.

y enseigna la paléographie grecque, la philologie et l'histoire byzantines et des langues orientales, grec moderne, copte, géorgien ancien et arménien classique, jusqu'en 1978.

En 1948, il était devenu secrétaire, puis responsable de la section arménienne du «Concilium consultorum» du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium (CSCO)* de Louvain et Washington et, à partir de 1950, il dirigea *Le Muséon. Revue d'études orientales*, comme secrétaire, puis comme président, administrateur-délégué et rédacteur. Depuis 1953, il était membre du «Centre national de recherche byzantine», devenu en 1963 notre «Société belge d'études byzantines». En 1950, il participa à l'expédiion organisée pour la Library of Congress de Washington, par l'American Foundation for Study of Man et par l'université Farouk I d'Alexandrie, pour la photographie des manuscrits grecs et orientaux du Monastère de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï. En 1957, l'UNESCO le chargea d'une mission d'enquête dans le même monastère et c'est à ce titre qu'il signa au nom de l'O.N.U. le traité par lequel Israël restituait le Sinaï à l'Égypte. En 1958, il fit partie d'un jury de l'université de Londres pour la collation d'un doctorat en langue géorgienne, et le 6 avril 1959, il fut lauréat du Prix Francqui.

En 1960, il avait été invité par l'université de Harvard en qualité de «Visiting professor» pour un an afin d'y créer la chaire de langue et littérature arméniennes, dont l'un de ses élèves, Robert Thomson, est actuellement le titulaire. En 1961 et 1964, lui-même avait été nommé à cette fonction, proposition qu'il déclina en raison de son attachement à Louvain. En 1961, il avait été choisi par l'UNESCO et par le gouvernement égyptien comme membre du comité international pour la publication et la traduction des manuscrits gnostiques coptes de Nag Hammadi. En 1962, il créa à Louvain, la chaire de langue et de littérature géorgiennes. La même année, il devint membre de la «Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut» et il entra à l'Académie royale de Belgique.

Le 28 novembre 1963, il fut élu administrateur de la société propriétaire et éditrice de la revue «*Byzantion*».

En 1966, il se rendit en Géorgie à l'invitation de l'Académie des Sciences et de l'Institut des manuscrits de Tbilisi. En 1967, il fut élu membre du Conseil de l'Association internationale des

études patristiques et, depuis 1973, les Bollandistes l'honoraient du titre de «membre adhérent» de leur illustre société.

Le 1er octobre 1978, il accéda à l'éméritat et se retira, continuant à diriger «sa revue», *Le Muséon,* et à servir de conseiller au groupe international devenu le «Centre d'études sur Grégoire de Nazianze» de Louvain-la-Neuve.

Avidis K. Sanjian, professeur d'arménien à l'Université de Californie de Los Angeles, exprimait un sentiment unanime lorsqu'il écrivait récemment à l'un d'entre nous : «I was very sorry to learn of his death. He was not only a very eminent scholar, he was also a great humanist and a gentleman in the broadest and truest sense».

2. Ses œuvres

Ses œuvres, qu'il faut maintenant évoquer, justifient sa réputation d'«eminent scholar». En 1959, le Prix Francqui lui avait été décerné par un jury international pour l'ensemble de ses travaux «portant le renom scientifique de la Belgique à l'étranger». Il a signé plus de deux cent cinquante articles scientifiques dans de nombreuses revues, notamment dans *Byzantion, Scriptorium,* la *Revue d'histoire ecclésiastique*, les *Analecta Bollandiana* et *Le Muséon*, et il collaborait aussi au *Lexikon für Theologie und Kirche* et au *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques.* Sa bibliographie se trouve dans *Le Muséon. Tables générales des années 1932-1973* (par G. Lafontaine, Louvain, 1975, pp. 40-42) et dans *G. Garitte, Scripta disiecta, 1941-1977* (*PIOL*), Louvain-la-Neuve, 1980, pp. ix-xxix ; cf. *Le Muséon*, 100 (1987), pp. ix-xii. Pour saisir l'importance de ses ouvrages, il faut se rappeler que nos universités associent recherche et enseignement. G. Garitte excella dans les deux domaines, mais nous ne parlerons ici que de quelques-uns de ses livres, ceux qui font date dans le domaine de la recherche en philologie et histoire byzantines.

Un témoin important du texte de la vie de s. Antoine par s. Athanase. La version latine inédite des archives du Chapitre de Saint-Pierre à Rome avait fait l'objet de son doctorat et fourni le titre de sa dissertation (*Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes. Institut historique belge de Rome*, 3,

Bruxelles et Rome, 1939). Cette édition d'un texte latin fut suivie en 1949 par celle d'un texte copte *S. Antonii Vitae versio sahidica* (*CSCO*, 117. *Scriptores Coptici*, 4/1 Paris, 1949, et *CSCO* 118, Louvain, 1949) et, en 1955, par celle d'un texte géorgien, celui des *Lettres de S. Antoine. Version géorgienne et fragments coptes* (*CSCO*, 148 et 149. *Scriptores Iberici*, 5-6, Louvain, 1955).

En 1957, un article intitulé *En mission au Sinaï pour l'Unesco*, qu'il publiait dans *Le Flambeau*, préludait à une série d'études géorgiennes, le *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï* (*CSCO*, 165. *Subsidia* 9, Louvain, 1956) puis l'editio princeps de *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits du Sinaï* (*Bibliothèque du Muséon*, 38, Louvain, 1955), que suivit, en 1958, *Le calendrier palestino-géorgien du Sinaïticus 34 (x^e siècle)* (*Subsidia hagiographica*, 30, Bruxelles, 1958), son livre le plus important. Celui-ci est plein de renseignements sur les communautés de Palestine, qui ont influencé l'ensemble du monde byzantin avant la diffusion du calendrier byzantin commun.

À Tbilisi, en 1966, il s'était rendu célèbre au cours d'une interview en direct à la télévision, en rectifiant en géorgien une erreur du présentateur chargé de traduire ses propos. À son retour du Caucase, le *Voyage au bout de l'Europe. La Géorgie, grandeur d'une petite nation* (Louvain, 1967) groupa une série d'articles parus à cette occasion dans un quotidien belge. Il y fait notamment l'éloge du système académique de la république de Géorgie, qui, comme l'Union soviétique, sa voisine, développe séparément la recherche scientifique et l'enseignement universitaire. D'autres éditions de textes géorgiens publiées dans *Le Muséon* et d'autres livres sont à inscrire au palmarès des ouvrages marqués par les séductions géorgiennes, notamment les *Traités d'Hippolyte sur David et Goliath, sur le Cantique et sur l'Antéchrist* (*CSCO*, 263 et 264. *Scriptores Iberici* 15-16, Louvain, 1965). *La version géorgienne de la Vie de sainte Marthe* (*CSCO*, 285 et 286. *Scriptores Iberici*, 17-18, Louvain, 1968) et les *Vies géorgiennes de S. Syméon Stylite l'Ancien et de S. Éphrem* (*CSCO*, 171-172. *Scriptores Iberici*, 7-8, Louvain, 1957).

L'Arménie fut néanmoins le centre d'intérêt privilégié de ses recherches, comme de ses cours : les *Documents pour l'étude du Livre d'Agathange* (*Studi e testi*, 127, Rome, 1946) et *La Narratio*

de rebus Armeniae. Édition critique et commentaire (*CSCO*, 132. *Subsidia*, 4, Louvain, 1952) ont bouleversé et mis à jour les idées reçues sur les relations arméno-byzantines.

Les dernières recherches qu'il publia concernent les relations de Byzance avec les Perses, à l'époque d'Héraclius : ce sont les quatre volumes intitulés *Expugnationes Hierosolymae A.D. 614 recensiones arabicae* (*CSCO*, 341-342 et 347-348. *Scriptores Arabici*, 26-29, Louvain, 1973 et 1974), qui faisaient suite à *La prise de Jérusalem par les Perses en 614. Texte géorgien* (*CSCO*, 202 et 203. *Scriptores Iberici*, 11-12, Louvain, 1960). D'autres sources inédites en arabe, syriaque, arménien, grec ou géorgien qu'il édita dans diverses revues, principalement dans *Le Muséon*, complètent le tableau de ses études.

Chacun de ses ouvrages pris isolément aurait suffi à assurer la renommée d'un chercheur dans chacune des langues concernées.

3. Sa personnalité

Si l'on cherche ce qui fait l'unité et l'originalité d'une œuvre si considérable, l'explication se trouve dans la personnalité de son auteur. Dans la dédicace des «*Scripta disiecta*», les trois volumes qui rassemblent ses articles dispersés dans divers périodiques, lui-même évoquait ses anciens maîtres et citait à leur propos le verset de la Genèse «*gigantes autem erant super terram*» (Gen. VI, 4). Il était de pareille stature.

Bien aventureux donc qui tenterait dans un raccourci tel que celui qui s'impose ici de réduire à quelques détails le caractère entier de ce hennuyer tout d'une pièce. Je n'ai pas cette hardiesse. Je me contenterai d'isoler deux traits majeurs de sa personnalité d'homme de science et de byzantiniste.

L'idée qu'il se faisait de l'homme de science, un biographe assez patient la découvrira dans ses œuvres, particulièrement dans les nombreuses notices nécrologiques qu'il a rédigées en l'honneur de ses collègues et de ses maîtres. On y trouve des notations éparses, qui mises ensemble composent un portrait du scientifique et du chercheur. Des aphorismes qu'il aimait à placer en exergue de ses écrits sont souvent explicites à ce sujet. Par exemple, dans sa dissertation doctorale, ce vers du Pseudo-Épicharme : «Sois mesuré et n'oublie pas de rester méfiant» (*Νᾶφε*

καὶ μέμνασ' ἀπιστεῖν : Fgt 240, ed. A. Oliviéri, Naples, 1930, p. 101), ou cette remarque de Claude Bernard, le «père» de la médecine expérimentale, qu'il cite plus d'une fois : «Les systèmes tendent à asservir l'esprit humain» (*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, 1865, p. 391). Car il avait sa philosophie de l'histoire, ou plus exactement sa philosophie de l'Historien, et il a donné à celle-ci un caractère officiel dans le *Moniteur belge* du 21 mars 1963, en adhérant aux statuts de l'association *Byzantion* créée dans le but de poursuivre l'œuvre de H. Grégoire «en accord avec l'idéal de libre recherche, de tolérance et de critique scientifique, qui a toujours animé le fondateur». Cet idéal est le trait fondamental de la personnalité de G. Garitte, homme de science.

Sur le terrain du byzantinisme, son originalité est assurément l'aptitude à fusionner l'histoire de Byzance et la philologie des anciennes littératures orientales chrétiennes. Comme beaucoup d'entre nous, il avait constaté à la fin des candidatures en classique que le latin et le grec sont incapables d'atteindre toutes les sources anciennes et toutes nos racines culturelles. L. Th. Lefort l'avait orienté vers les langues anciennes de la Méditerranée orientale. À Rome, avec Tarchnichvili, Mercati, van Lantschoot et Tisserant, il acheva le tour complet des philologies orientales et quand il succéda à Ernest Stein comme titulaire des cours de philologie et d'histoire byzantines à Louvain, il tira des papiers de son prédécesseur un manifeste intitulé *Introduction à l'histoire et aux institutions byzantines*, expliquant sa propre conception des études byzantines. «À une époque où l'ensemble des connaissances historiques est devenu beaucoup trop vaste pour être embrassé par un seul, j'ai cru trouver dans le domaine de l'histoire byzantine celui où l'on peut mieux que dans tout autre s'adonner au goût de l'histoire universelle tout en servant modestement une branche spéciale, comme tout autre historien de nos jours». ... «L'histoire byzantine telle que nous sommes en droit de la concevoir ... c'est l'ensemble des faits historiques postérieurs à l'Antiquité classique mais découlant directement et visiblement de celle-ci, non seulement l'histoire de la transition de l'Antiquité au moyen âge tout entier, mais encore ce que j'ai appelé un jour l'Antiquité dans le moyen âge» (*Traditio*, 7 [1949-1951], p. 96). Contrairement à K. Krumbacher, pour qui le byzantiniste «ne

s'occupe de rien qui ne regarde les Grecs du moyen âge, mais d'absolument tout ce qui les regarde», Garitte place les études byzantines dans la perspective louvaniste d'études orientales principalement destinées aux spécialistes des sciences religieuses, historiens du christianisme, philosophes, canonistes ou théologiens, préparant des thèses de licence, de doctorat ou de maîtrise, et qui ont besoin d'avoir accès aux textes anciens sans intermédiaires. Cette conception n'avait rien d'exclusif ; elle définit l'originalité de G. Garitte parmi les byzantinistes.

***

Arrêtons-nous ici. Plusieurs, notamment Mgr Lamotte, le professeur D. Donnet, doyen de la Faculté de philosophie et lettres de Louvain-la-Neuve, et les journaux de 1959 relatant l'attribution du Prix Francqui ont déjà écrit avec beaucoup d'élégance et de style, l'éloge de cette figure d'humaniste et de gentleman. On les relira. Quant à moi, je renonce à l'hagiographie. G. Garitte en analysait les formes littéraires, mais il y était allergique. Je conclurai par une anecdote, sorte d'apophtegme digne des ermites byzantins qui ont fait pendant plus de cinquante ans, l'objet de ses travaux.

À l'une d'entre nous, qui le remerciait d'avoir dirigé sa dissertation doctorale, il répondait sur le ton direct et enjoué qu'il affectait volontiers : «Merci de quoi ? Je n'ai fait que mon métier». Et dans des circonstances analogues, il me disait : «Si vous croyez que vous me devez quelque chose, offrez cela à vos propres étudiants !»

Ce message et cette image, c'est tout lui, Gérard Garitte, «a very eminent scholar, a great humanist and a gentleman in the broadest and truest sense». Recueillons-nous un moment dans le souvenir.

Justin MOSSAY

LA MORT DE JULIEN L'APOSTAT SELON LES SOURCES IRANIENNES (1)

Une discussion à propos de la mort de Julien l'Apostat n'est possible qu'en évoquant, plus particulièrement, les dernières étapes de son expédition contre le roi Sassanide Sâpûr II (309-379 après J.C.). Du 5 mars 363, jour où Julien quitta Antioche pour se rendre en Mésopotamie, jusqu'à l'arrivée des forces romaines devant Ctésiphon, ces dernières passent par plusieurs villes et places fortifiées. Certaines de ces villes et forteresses sont occupées par la force, d'autres capitulent, mais toutes seront dévastées et incendiées. Quelques-unes sont épargnées par manque de temps.

Ces villes et fortifications ne sont pas les seuls obstacles à franchir. En effet, la Mésopotamie sassanide était irriguée par un système complexe de canaux issus de grandes rivières du pays et l'armée romaine a dû traverser plusieurs de ces canaux et rivières. Pendant une très grande partie de ce trajet l'armée iranienne est totalement absente et quand finalement des petits détachements de cette armée se manifestent, ils sont facilement maîtrisés.

La première bataille difficile (du 1er au 2 juin) les Romains la rencontrent lors de la traversée du Tigre. Mais lors d'un Conseil tenu au nord de Ctésiphon, capitale de l'empire sassanide, la majorité des participants s'oppose au projet initial de l'empereur d'assiéger cette ville qui leur paraissait imprenable.

Cette décision marque un tournant dans le destin de l'expédition de Julien. Jusqu'ici sous le commandement de l'empereur, l'armée romaine poursuivait une marche glorieuse vers la capitale de l'ennemi et cette armée n'hésita pas à démontrer sa

(1) Le contenu de cet article faisait partie d'une conférence donnée par l'auteur à l'occasion de la XXIIe Session des Journées des Orientalistes belges qui s'est déroulée à Bruxelles du mardi 5 au vendredi 8 juin 1984.

supériorité chaque fois que l'occasion s'en présentait. Mais renoncer à l'idée de l'occupation de Ctésiphon est en soi le premier signe de faiblesse de cette armée, témoignant du fait que les buts originaux de l'expédition avaient été établis avec trop d'ambition.

Par la suite, l'empereur décida de pénétrer à l'intérieur du pays pour infliger le maximum de pertes à l'ennemi avant de se replier sur ses propres frontières. Il fit incendier la flotte romaine à l'exception d'une douzaine de navires pour construire des ponts, empêchant ainsi l'ennemi de s'en servir. Un peu plus tard ces navires seront à leur tour incendiés par les Iraniens, privant ainsi les Romains de tout moyen de traverser le Tigre.

L'armée romaine marcha vers le nord en laissant la rivière Diyala à sa gauche. Pour pénétrer à l'intérieur du plateau iranien, c'était la meilleure route (2).

À partir de ce moment et sans que les Romains en fussent conscients, leur situation se dégrada. Derrière eux, il n'y avait que des obstacles, des fleuves, des canaux, des forts et des villes non pris ou des terres dévastées qui ne pouvaient plus les ravitailler. Près d'eux, Ctésiphon, une grande ville lourdement fortifiée, abritant une importante garnison. Sâpûr, jusque-là absent du théâtre des opérations, allait, selon les rumeurs, arriver d'un moment à l'autre (3).

Une fois les Romains pris au piège, les Iraniens pratiquent la tactique de la terre brûlée. L'armée romaine est immobilisée pendant trois jours durant lesquels tout autour d'elle brûle. Une fois de plus l'empereur est contraint de renoncer à son projet. Nous sommes le 15 juin et les Romains sont arrivés à Noorda, à une quarantaine de kilomètres au nord de Ctésiphon, sur la rive gauche de la Diyala.

Sâpûr n'est probablement pas loin. La cavalerie iranienne, favorisée par la configuration du terrain, une vaste plaine, se met

(2) Ce résumé de l'expédition de Julien l'Apostat et les citations suivantes sont basés sur la version d'Ammien Marcellin, livres XXIII, 6-XXV, 23 (AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, 5 vols. trad. par Edouard Galletier et al. Collection des Universités de France, [Paris ; Les Belles Lettres, 1968-1977] vol. 4).

(3) Jusqu'à ce jour, les soldats de Julien n'avaient été confrontés qu'à des détachements perses commandés par des généraux ou des fils du Roi des Rois.

à l'œuvre. Elle empêche la marche normale de l'armée romaine. Ammien raconte :

> «Les Perses, nous provoquant à bonne distance, parfois s'égaillaient à dessein, mais parfois résistaient en bataillons serrés, pour faire croire à ceux qui les observaient de loin que les renforts royaux étaient déjà arrivés ...» (4).

«Cependant, l'empereur et la troupe se désolaient tout à la fois de ce qu'il n'y eût possibilité ni de jeter un pont de bateaux, par suite de la perte irréfléchie de la flotte, ni de porter un coup d'arrêt aux mouvements d'approche des ennemis ... (5).

Le matin du 17 juin, les Romains voyent pour la première fois l'armée perse groupée. Ils avaient passé une nuit terrible, comme le décrit Ammien :

> «A vrai dire, cette nuit-là, que nul éclat des astres ne fit briller, nous la passâmes tout entière comme il est de coutume dans les situations critiques et incertaines : sans que personne n'osât, tant la peur était grande, rester assis ou fermer l'œil pour reposer» (6).

L'armée romaine était très loin de ses frontières. Entre elle et ces dernières, il y avait des obstacles infranchissables. Elle était affamée et venait d'être assiégée. Et à cause des graves erreurs de jugement de l'empereur elle avait perdu sa confiance en son commandement. L'armée romaine avait toutes les raisons d'être totalement démoralisée.

Arrivant à Hucumbra le jour même, l'armée fit halte pour deux jours (19 juin) en ce lieu. Le matin du 20 juin, l'armée romaine se mit de nouveau en marche, mais le harcèlement de l'armée du Roi ne s'arrêta pas là. Deux jours plus tard, une grande bataille rangée qui dura toute la journée, opposa les deux armées. Pour récupérer leurs forces les Romains furent obligés de rester sur place pendant trois jours. Selon Ammien «la pénurie de vivres et de fourrage accable l'armée ; Julien est effrayé par des prodiges «célestes» (7).

(4) XXIV, VII, 7.
(5) XXIV, VII, 8.
(6) XXV, I, 1.
(7) XXV, II, 3-4.

Le 25 juin, les Romains reprennent leur marche surveillés par l'adversaire. A environ 8 heures du matin, les hommes du Roi attaquent l'arrière-garde romaine.

«Bouleversé par cette malheureuse nouvelle», selon Ammien, «oubliant sa cuirasse, attrapant son bouclier ...» (8), Julien se hâte de porter secours à son arrière-garde. Mais les mêlées ne restent pas limitées. Bientôt, ce sont l'avant-garde et les deux ailes qui, à leur tour, seront attaquées. C'est dans cette grande bataille que Julien est gravement blessé et qu'il meurt durant la nuit.

L'identité, la nationalité ou la motivation politique de l'homme qui avait infligé à Julien cette blessure fatale ont été, depuis cet événement, le sujet de nombreuses discussions. Certains historiens, notamment Zosime, ignorent cette question et ne disent rien de l'identité du meurtrier de l'empereur (9). Libanios l'identifie à un chrétien romain (10), une identification rapportée avec prudence et ambiguïté par Ammien (11). Libanios, dans une seconde version l'identifie à un Sarrasin, un Arabe nomade, comme était le meurtrier de Julien (12). Certains chercheurs modernes acceptent davantage cette identification car ces tribus arabes faisaient partie des deux camps et leurs équipements militaires n'avaient pas l'unité que l'on rencontre dans les armements des troupes régulières (13).

Rappelons que pour les auteurs occidentaux l'arme par laquelle l'empereur a été mortellement frappé est, selon Ammien, une lance de cavalerie (14) sans plus de précision, et selon Zosime, une épée (15). Pourquoi cette divergence ? Dans une circonstance pareille, l'identité de celui ou de ceux qui ont frappé l'empereur peut rester méconnue mais par l'arme du crime ; or en lisant

(8) XXV, III, 3.

(9) ZOSIME, *Histoire nouvelle*, 3 vols., trad. par F. Paschoud, Collection des Universités de France (Paris ; Les Belles Lettres, 1971-1979), III, XXIX, 1.

(10) [LIBANIUS], *Selected Works*, 3 vols, trad. par A. F. Norman, Warmington et al eds. The Loeb Classical Library, 451-452 (London ; Heinemann-Harvard University Press, 1969-1977) Oration XVIII, 274 sq.

(11) XXV, VI, 6.

(12) Or. XXIV, 6.

(13) F. Paschoud, dans : ZOSIME, *Histoire nouvelle*, vol. 2, note 84.

(14) XXV, III, 6.

(15) III, XXIX, 1.

Ammien on a l'impression qu'on aurait retrouvé l'empereur blessé avec l'arme encore fichée dans son corps (16).

Pour les auteurs orientaux cette arme est une flèche. Selon Tabari : «Als aber nun in der Zeit Lubianus eines Taqs in seinem Gemache sass, traf ihn plötzlich ein Pfeil von Unsichtbarer Hand tödlich in's Herz ...» (17).

Bel'ami écrit : «Un jour, dans l'après-midi, Julien se tenait à cheval devant sa tente avec ses familiers, en face de l'armée de Schâpour, et il la regardait. Une flèche vint du camp de Schâpour et pénétra dans le foie de Julien, qui tomba et mourut» (18).

Enfin, chez Maç'oudi, le récit est moins précis : «Ayant envahi l'Irak sous le règne de Sabour (Julien) fut atteint d'une flèche perdue et périt ...» (19).

Nous constatons donc que ces trois sources orientales, citées en exemple, sont d'accord sur au moins un point : l'arme avec laquelle Julien a été tué. Mais sur les autres points, c'est la même incertitude qui règne. Pour Tabari, la flèche pénètre dans le cœur de la victime alors que Bel'ami donne, plus correctement, le foie comme organe blessé et Maç'oudi garde le silence à ce sujet.

Pour Tabari et Maç'oudi, le tireur de la flèche fatale est inconnu, alors que Bel'ami désigne le camp iranien comme origine du tir. Donc chez les auteurs orientaux, postérieurs à l'événement, comme chez les occidentaux, la confusion reste totale.

Mais que pensaient à ce propos les Iraniens contemporains engagés directement contre l'armée romaine ?

Nous avons deux témoignages à ce sujet, l'un de source occidentale et l'autre de source iranienne. Le témoin occidental, c'est Ammien Marcellin. Il raconte que : «... le jour suivant (la mort de Julien) ... l'ennemi, depuis les défilés, nous accablait d'armes

(16) XXV, III, 6-7.

(17) T. Noldeke trans., *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasanider* (Leiden ; Brill, 1879) p. 62.

(18) [Bel'ami], *Chronique de Abou-Djafar-Mohammed-ben-Djarir-ben-yezid Tabari.* Trad. (sur la version persane d'Abou-'Ali Mohammed Bel'ami) par M. Hermann Zotenberg, 4 vols. (Paris, Besson et Chantemerle, 1958) vol. 2, p. 97.

(19) Maç'oudi, *Les Prairies d'or*, trad. par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, 9 vols. (Paris ; l'Imprimerie impériale, 1861-1877), vol. 2, p. 323-324.

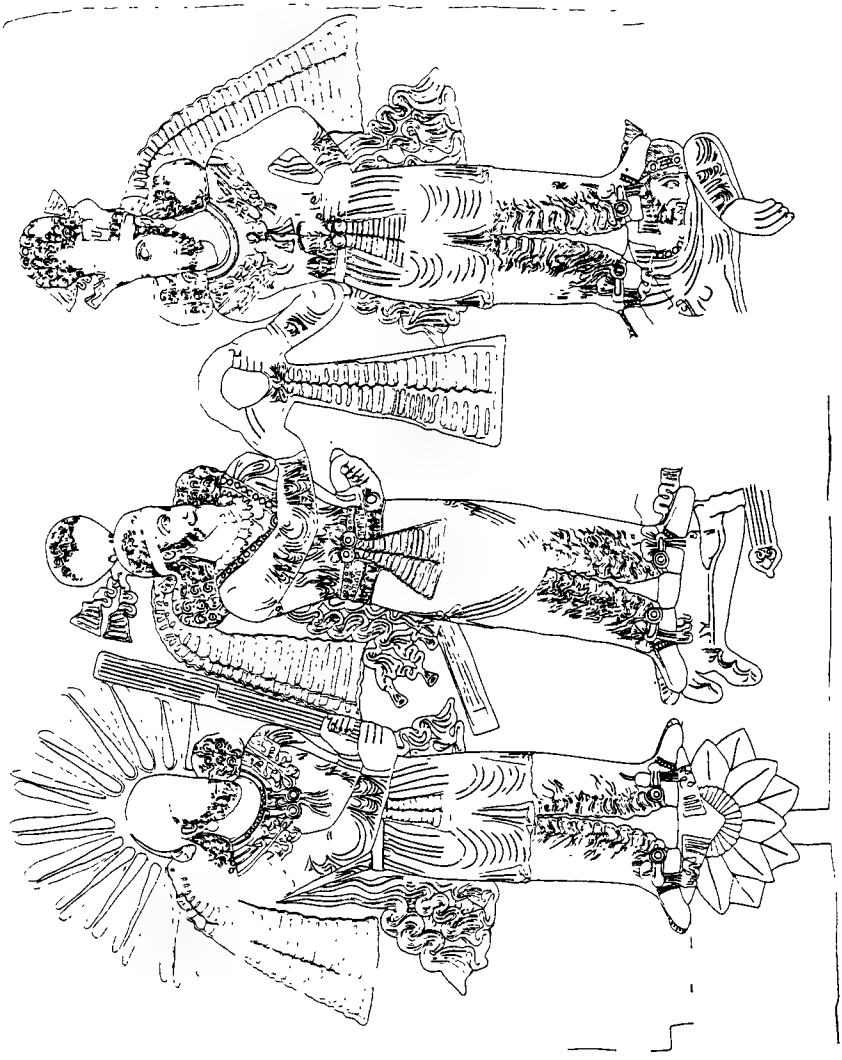

FIG. 1. — le relief de Tâq-e Bostân I
(D'après S. Fukai et al, *Tâq-i Bustan III ; Photogrametric Elevations* [Tokyo University, 1983] pl. XXVI).

de jet de toutes sortes et de paroles injurieuses, en nous traitant de fourbes et d'assassins du plus éminent des empereurs : car eux aussi avaient entendu dire par les rapports de transfuges, d'après le bruit incertain qui s'en était répandu, que Julien était tombé sous une arme romaine» (20).

Cette parole seule, si elle est correctement traduite par Ammien, montre que les Iraniens ne se considéraient pas comme responsables de la mort de Julien mais aussi qu'ils n'envisageaient pas de profiter de cette mort à des fins de propagande en se l'attribuant (21).

Il est clair que la mort soudaine du commandant de l'armée ennemie dans une situation aussi critique qu'était celle des Romains à ce moment-là et surtout quand cela se passa au milieu d'une bataille, pouvait être utilisée comme la preuve d'une grande victoire. Le Roi des Rois pouvait faire usage de cet événement, en l'attribuant à sa propre personne, ou à son armée, de la même façon que de multiples reliefs de Sâpûr I le font dans le cas de la mort de Gordien III.

Le seul document officiel iranien concernant cet événement qui nous soit parvenu est un des reliefs de Tâq-e Bostân. Dans ce relief (fig. 1) le corps de Julien est étendu sur le côté gauche et sa tête repose sur son bras gauche. Ahûra Mazdâ, remettant un anneau enrubanné au Roi des Rois, se tient debout sur la tête et le torse de l'empereur. Le Roi (22), en face du Dieu suprême, foule aux pieds les jambes et les pieds du vaincu. Derrière le Roi, le dieu Mithra, sur un lotus, garantit par sa présence les nouvelles frontières des deux empires et l'accord signé entre les belligérants à ce propos (23).

(20) XXV, VI, 5-6.

(21) Une attitude appréciée par Libanius (*Selected Works*, vol. 1, Or. XVIII, 275).

(22) Identifié traditionnellement comme Ardasir II, le successeur de Sâpûr II, le vainqueur officiel de Julien. Récemment cette identification a été remise en question ; mais dans un article récent, je maintiens l'identification du roi comme Ardasir II («Sâpûr II, Ardasîr II, and Sâpûr III : Another Perspective», *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, 19 [1986], pp. 219-247).

(23) Guitty AZARPAY, «The Role of Mithra in the Investiture and Triumph of Sâpûr II», *Iranica Antiqua* 16 (1982) p. 1-7. La présence du dieu Mithra dans une scène relatant la mort tragique de Julien devrait paraître très ironique aux yeux de ceux qui connaissaient la dévotion profonde éprouvée par

Le message est clair. Le fait que le dieu suprême Ahûrâ Mazdâ se dresse sur la tête et les épaules de Julien indique, sans ambiguïté, que le Roi n'avait nullement l'intention de se présenter comme celui qui a tué l'empereur Julien ou en tant que représentant de l'armée perse responsable de cet acte. Dans ce cas le Roi aurait dû, comme c'était la coutume, piétiner la tête et le torse de l'ennemi tué. Les exemples de ce principe sont trop nombreux dans les reliefs rupestres iraniens pour être méconnus. Le relief de Darius I à Bistûn en est un exemple (24). Ici le roi qui est à pied comme celui du relief de Tâq-e Bostân, pose son pied sur la poitrine du mâge Gaumâtha. Dans les reliefs équestres, notamment celui de Ardasîr I à Naqs-e Rostam (25) et Sâpûr I à Bisâpûr (26), c'est le sabot avant gauche du cheval qui repose sur la tête de l'ennemi vaincu du roi.

Nous voyons donc qu'en faisant sculpter le dieu suprême sur la tête et le torse de l'empereur romain, les Iraniens attribuent la mort de Julien à une intervention divine.

On peut donc conclure que dans les sources orientales, aussi bien contemporaines que postérieures à l'événement, existe une confusion semblable à celle des sources occidentales. Mais, contrairement à la majorité des sources occidentales, les orientaux n'essayent pas de reconnaître l'assassin de l'empereur, probablement parce que, contrairement aux Romains, ils n'avaient pas d'intérêt sectaire. Si le Roi des Rois présente le Dieu comme responsable de la mort de Julien, c'est pour démontrer que la guerre défensive qu'il avait menée contre Julien était approuvée par ce même Dieu parce qu'elle était juste. En défendant la justice, le Roi avait les forces divines avec lui, les forces qui finalement ont puni elles-mêmes l'agresseur injuste.

Massoud AZARNOUSH

l'empereur pour le culte de ce dieu (O. NICHOLSON, «Taq-i Bostan, Mithras and Julian the Apostate : an Irony», *Iranica Antiqua* 18 [1983] p. 177-178).

(24) Roman GHIRSHMAN, *Perse : Proto-iraniens. Mèdes. Achéménides* (Paris ; Gallimard, 1963) fig. 283.

(25) IDEM, *Iran : Parthes et Sassanides* (Paris ; Gallimard, 1962) fig. 168.

(26) *Ibidem*, figs. 202-203.

ON THE BURIAL PLACES OF THE THEODOSIAN DYNASTY

The problem of imperial burials is often a difficult one, especially as it concerns the period of Late Antiquity. The literary sources of the period are not as complete or even as accurate as those of the early Empire. As a result there are controversies surrounding several Late Antique imperial burials, including some of the Theodosian Dynasty (1). Some of these problems can be solved or at least viewed differently with a re-examination of the evidence.

Theodosius I (379-95), the founder of the dynasty, died of illness on 17 January 395 in Milan (2). After the corpse had lain in state for forty days, a memorial service was held in which Bishop Ambrose delivered an eulogy, the text of which has survived (3). Most sources agree that the body was then taken to Constantinople where it was interred in the Mausoleum of Constantine at the Apostoleion on 9 November of the same

(1) The only general studies of imperial burials in this period are R. GUILLAND, "La destinée des empereurs de Byzance", in his *Études byzantines* (Paris, 1959), 1-32 and P. GRIERSON, "The Tombs and Obits of the Byzantine Emperors (337-1042)", *DOP*, 16 (1962), 3-63. Both deal only with rulers in the East and omit the western branch of the dynasty.

(2) Paulinus MEDIOLANENSIS, *Vita sancti Ambrosii*, 31 ; SOCRATES, 5.26 ; SOZOMENUS, 7.29 ; Marcellinus COMES, a. 395, ed. MOMMSEN, MGH AA, 11, p. 64 ; *Epit. de caes.*, 48 ; HYDATIUS, c. 25, ed. A. TRANOY, SChr, 218-19 (1974), 110/111 ; OROSIUS, 7.35.23 ; *Consul. Const.*, a. 395, ed. Mommsen, MGH AA, 9, p. 246 ; *Consul. Italica*, a. 396 (sic), ed. Mommsen, MGH AA, 9, p. 298 ; *Chron. Pasch.*, a. 393 (sic), ed. Dindorf, CSHB, p. 565 ; MALALAS, 13.45, ed. Dindorf, CSHB, p. 348 ; *Chron. Edessa*, 39 ; LEO GRAMMATICUS, ed. I. Bekker, CSHB, p. 104 ; ZONARAS, 13.19.26 ; E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, ed. J. R. Palanque, I (Paris, 1959), 218 ; F. H. DUDDEN, *The Life and Times of St. Ambrose* (Oxford, 1935), 438-39 ; A. LIPPOLD, *Theodosius der Grosse und seine Zeit*, 2nd ed. (Munich, 1980), 54-56 ; GUILLAND, "Destinée", 2-3.

(3) *De obitu Theodosianii*, delivered on 25 February 395.

year (4). The only differing scenario is given in one of the redactions of Hydatius which states that Theodosius "was buried in the church of San Lorenzo (Milan)" (5). While it is certain that Theodosius was buried in Constantinople what may be implied in this text is the place where the corpse had lain in state and where the oration was delivered (6).

Yet, did Theodosius always intend to be buried in the imperial mausoleum of the capital ? Recently, a different viewpoint was offered by Charalampos Bouras who suggested that the octagonal structure in the palace at Thessaloniki may have been built by Theodosius as his mausoleum (7). Bouras points out that the emperor resided for a period of about two years in the city and at one point during his stay was apparently near death. Although the suggestion is intriguing, it does have its problems. First the octagon does not fit the typology of christian imperial mausolea, almost all of which were attached to a church (8).

(4) AMBROSE, *De obitu Theod.*, 55-56 ; SOCRATES, 6.1-4 ; Marcellinus COMES, a. 395, p. 64 ; *Chron. Pasch.*, a. 395, pp. 565-66, with date of the burial ; *Epit. de caes.*, 48.20 ; MALALAS, 13.45, ed. Dindorf, p. 348 ; ZOSIMUS, 4.59 ; *Chron. Edessa*, 39 ; John NIKIOU, 84.2 ; Leo GRAMMATICUS, p. 104 ; CEDRENUS, I, p. 574 ; CONST. PORPHYR., *De cerim.*, 2.42, CSHB, I, 642 ; *Catalogus sepulchrorum*, ed. G. Downey, in his "The Tombs of the Byzantine Emperors at the Church of the Holy Apostles at Constantinople", *JHS*, 79 (1959), 27-51, List C, p. 37 and List R., 40 ; *Chronicon Altinate*, ed. R. Cessi, *Origo civitatum Italiae seu venetarum* (Rome, 1933), 105, "in templo sanctorum Apostolorum in sacrario magni Constantini, in pila porfiretica". Nikolaos Mesarites, 39.6, gives the position of the sarcophagus as being on the north side of the mausoleum, directly opposite from that of Constantius II ; GRIERSON, "Tombs", 42-43 ; LIPPOLD, *Theodosius*, 54-56.

(5) HYDATIUS, c. 25a, ed. Tranoy, 110/111, "sancti ecclesiae Laurencii sepultus est".

(6) At the very least, it perhaps alludes to the imperial mausoleum of Sant'Aquilino at the church.

(7) C. BOURAS, "Nees paratereseis sto Oktagono tes Thessalonikes", *Actes du X^e Congrès international d'archéologie chrétienne, Thessalonique* ... 1980, II (Vatican City, 1984), 33-43. On the Octagon see M. VICKERS, "Observations on the Octagon at Thessaloniki", *JRS*, 63 (1973), 111-20 ; G. KNITAKES, „*To Oktagono tes Thessalonikes. Nea Prospatheia anapapastaseos*", *Arch. Deltion*, 30 (1975 [1978]), A' Meletai, 90-119.

(8) See M. JOHNSON, *Roman Imperial Mausolea* (forthcoming). The only exception to this rule would be the mausoleum at Centcelles, which was a converted room of a country villa. It may have been the tomb of the emperor

Second, decorated pilaster capitals found in the excavations of the octagon are pagan in nature, representing deities. It is extremely unlikely that the piously Christian Theodosius would have contemplated burial in a building containing such decoration. Finally, there is no indication in any of the evidence, literary or archaeological, that Theodosius had anything to do with the construction of the octagon or that he even thought of being buried anywhere other than in Constantinople.

Theodosius' first wife, Flacilla, had died in 386 at Skotomis in Thrace ([9]), and eventually shared the same tomb as Theodosius ([10]). His second wife, Galla, the sister of Gratian, died of a miscarriage in May 394 ([11]), and may also have been buried there ([12]), though another possibility is that she was buried in the imperial mausoleum of Sant'Aquilino in Milan ([13]).

At the death of Theodosius the empire was divided between his two sons, with Arcadius ruling the east from Constantinople, Honorius the west from first Milan, then Ravenna. A new pattern of imperial burials was to follow.

Arcadius (395-408) followed the tradition of imperial entombment at the Apostoleion but built a separate funerary structure at the church, the so-called "South Stoa", a cruciform building attached to the south transept of the church. The impetus for constructing this tomb was probably the death of his wife, Eudoxia, the victim of a miscarriage in October 404 ([14]). Her

Constans I (d. 350), but this is uncertain. All imperial mausolea mentioned here will be discussed in the book.

(9) Aelia FLACCILLA, O. Seeck, *RE*, 6 (1909), 2431-32 ; THEOPHANES, A. M., 5883 ; STEIN, *Histoire*, I, 205. Her funeral oration was delivered by Gregory Nyssenus, *Oratio funebris de Placilla imperatrice*, PG 46, 877-92.

(10) *Chronicon Altinate*, p. 105 ; GRIERSON, "Tombs", 43.

(11) GALLA, O. Seeck, *RE*, 7 (1910), 608 ; *PLRE*, 382 ; ZOSIMUS, 4.57.3.

(12) Thus, GRIERSON, "Tombs", 44.

(13) This would explain the later, local, tradition that Sant'Aquilino was built by her more famous daughter Galla Placidia as the latter's mausoleum. See below. For Sant'Aquilino, see JOHNSON, *Mausolea*.

(14) Marcellinus COMES, a. 404, p. 68 ; EUNAPIUS, in PHOTIUS, *Biblio.*, *Cod.* 77, ed. R. Henry, I, 158 ; *Chron. Pasch.*, a. 404, p. 569 ; THEOPHANES, A. M. 5898 ; J. B. BURY, *History of the Later Roman Empire*, I (London, 1923), 159.

remains were placed in the tomb six days after her death ([15]). Arcadius died from illness on 1 May 408 ([16]). He, too, was entombed in the "South Stoa", but in a separate sarcophagus of porphyry ([17]).

Their son, Theodosius II (408-50) died from injuries incurred when he fell off a horse while hunting on 28 July 450 near Constantinople ([18]). Joining his parents in death, his body was interred in a porphyry sarcophagus in the "South Stoa" ([19]). At times it has been claimed that he was buried in St. Peter's in Rome but this is due to confusion over a text which actually refers to Theodosius [III], the son of Galla Placidia ([20]).

(15) The date of the *depositio*, "a. d. IV idus Octobris", is given in the *Chron. Pasch.*, a. 404, p. 569, where the location of her burial is also given. See also Leo GRAMMATICUS, p. 105 ; CEDRENUS, I, p. 586 ; *Chronicon Altinate*, p. 105 ; the *Catalogus sepulchrorum*, as for Arcadius, above ; GRIERSON, "Tombs", 43.

(16) Theodorus LECTOR, 2.63 (PG 86, 213) ; Marcellinus COMES, a. 408, p. 69 ; OROSIUS, 7.36.1 ; Prosper TIRONIS, ed. Mommsen, MGH AA, 9, p. 465 ; SOZOMENUS, 9.1 ; MALALAS, 13.47 ; THEOPHANES, A. M. 5901 ; STEIN, *Histoire*, I, 246 ; GUILLAND, "Destinée", 3 ; Bury, *History*, I, 159.

(17) Leo GRAMMATICUS, p. 105 ; CEDRENUS, ed. Bekker, CSHB, I, p. 586 ; Const. PORPHYR., *De cerim.*, 2.42 ; CSHB, I, 646 ; *Catalogus sepulchrorum*, ed. Downey, List C, 38 ; List R, 41 ; *Chronicon Altinate*, p. 105, "in templo sanctorum Apostolorum in pila porfiretica, ad porticum meridianum" ; GRIERSON, "Tombs", 43.

(18) Theodorus LECTOR, 2.64 ; HYDATIUS, c. 146 ; MALALAS, 14.21 ; *Chron. Pasch.*, a. 450, pp. 589-90 ; THEOPHANES, A. M. 5942 ; ZONARAS, 13.23.40-41 ; Michael THE SYRIAN, *Chronicon*, 8.8, trs. J.-B. CHABOT, II, 34-35 ; STEIN, *Histoire*, I, 311 ; GUILLAND, "Destinée", 11 ; BURY, *History*, I, 235.

(19) According to Grierson, "Tombs", 43, Theodosius was first placed in the sarcophagus of his father, Arcadius, before receiving one of his own. This belief is based on Theodorus Lector, 1.1, (PG 86, 165), which states that he was buried in the "*θήκῃ*" of his father. The word may be translated as "a place for putting corpses in, a grave, or a tomb", and might possibly refer to the "stoa" rather than to the sarcophagus. For his burial in the "South Stoa" see also CEDRENUS, I, p. 602 ; Const. PORPHYR., *De cerim.*, 2.42, Bonn ed., I, 646 ; *Catalogus sepulchrorum*, ed. Downey, List C, 38 ; List R, 41. The *Chronicon Altinate*, p. 105, erroneously states that he was buried in the "sacrario magni Constantini". See GRIERSON, "Tombs", 43.

(20) See Galla Placidia, below. Among those claiming that Theodosius II was buried at St. Peter are : G. B. DE ROSSI, "Sepolcro di S. Petronilla nella basilica in via Ardeatina e sua traslazione al Vaticano", *BACr*, 3rd. ser.,

His wife Eudocia, from whom he was estranged during his later years, died at Jerusalem sometime after his death ([21]). She was buried in an "imperial tomb" at the church of St. Stephen which she had built ([22]). The monument has not been discovered.

As emperor of the West, Honorius (395-423) evidently felt it inappropriate to consider burial in Constantinople and so built a new imperial mausoleum in the ancient capital of Rome. This domed, circular building was attached to the south transept of the Constantinian St. Peter's. Known also as Santa Petronilla, the mausoleum survived until the 16th century when it was torn down to make way for the new, enlarged St. Peter's.

As work progressed on the new church, the mausoleum was the site of the discovery in 1544 of the sarcophagus and remains of Honorius' first wife, Maria ([23]). The sarcophagus had been

3 (1878), 141 ; L. DUCHESNE, "Vaticana. Notes sur la topographie de Rome au Moyen Âge", *Mél. Rome*, 22 (1902), 389 ; S. PLATNER and T. ASHBY, *A Topographical Dictionary of Ancient Rome* (Oxford, 1929), 481 ; R. LANCIANI, *Pagan and Christian Rome* (Boston, 1893), 201 ; G. RIVOIRA, *Lombardic Architecture*, rev. ed. (Oxford, 1933), 89 ; B. Apollonj GHETTI, et al., *Esplorazioni sotto la confessione di San Pietro on Vaticano eseguite negli anni 1940-1949* (Vatican City, 1951), 20.

(21) CEDRENUS, I, 607, says that she died late in Marcian's reign, *i.e.*, ca. 455-57 ; while NICEPHORUS CALLISTUS, *HE*, 14.50, states that she died in the fourth year of Leo's reign (460-61). See also, THEOPHANES, A. M. 5947 ; ZONARAS, 13.23.37 ; and BURY, *History*, I, 231.

(22) EVAGRIUS, 1.22 ; CEDRENUS, I, 591 ; MALALAS, 14.8, "She ... built an imperial tomb for herself (in Jerusalem) ; ..." ; *Chron. Pasch.*, a. 444, p. 585 ; John NIKIOU, 87.46 ; The *Chronicon Altinate*, p. 105, notes that she was "not buried with Theodosius (II)." For the church, see H. VINCENT and F.-M. ABEL, *Jérusalem. Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire. II. Jérusalem nouvelle* (Paris, 1926), 745-65.

(23) The most important of the contemporary or near-contemporary accounts of this discovery include : a document from the Archivio di S. Pietro, quoted in K. FREY, "Zur Baugeschichte des St. Peter. Mitteilungen aus der Revendissima Fabbrica di S. Pietro", *JbPrKs*, 33 (1913), Beiheft, 84, no. 411 ; a letter of Henricus BULLINGERUS dated 19 April 1544, in P. MAZZUCHELLI, *La bolla di Maria moglie d'Onorio imperatore che si conserva nel Museo Trivulzio, brevemente spiegata* (Milan, 1819), 23-25 ; Bartolemeo MARLIANO, *Le antichità di Roma* (Rome, 1548), Bk. 5, chap. 20 ; The *Kalendarium* of Iac. Herculani, found in G. GRIMALDI, *Descrizione della basilica antica di S. Pietro in Vaticano*, *Cod. Barberini Lat.* 2733, ed. Reto Niggl, Codices vaticani selecti ..., 32 (Vatican City, 1972), 91 ; Lucio FAUNO, *Delle antichità*

buried under the floor of one of the niches. Inside, the body of the empress was dressed in cloth of gold and over sixty precious objects of gold, silver and jewels had been placed inside, two of them bearing inscriptions with the names of the imperial couple. Maria had died sometime in the period 404-407 and her early death perhaps led Honorius to build the mausoleum at this time (24).

Following the death of Maria, Honorius married her sister, Thermantia, who was before long repudiated by him and died shortly after in 415 (25). Her repudiation notwithstanding, she may have also been buried in the imperial mausoleum at St. Peter's, as has been suggested (26).

Honorius died of edema in August 423 in either Rome or Ravenna (27). Paul the Deacon, who wrote in the seventh century

della città di Roma (Venice, 1553 ; [trs. from latin edition of 1548]), Bk. 5, Chap. 10, 154ff ; Prospero PARISI, *Codice Regina* in R. LANCIANI, *Storia degli scavi di Roma,* II (Rome, 1903), 240 ; S. MUNSTERO, *Cosmographiae universalis* (Basel, 1559), II, 148 ; Tiberio ALFARANO, *De basilicae vaticanae antiquissima et nova structura*, 160 [written 1570-80], ed. M. Cerrati, ST, 26 (Rome, 1914), 136-37 ; Flaminio VACCA, *Memorie di varie antichità trovate in diversi luoghi della città di Roma*, 63 [written 1594], in F. NARDINI, *Roma antica*, 4th ed., ed. A. Nibby, IV (Rome, 1820), pt. 2, 58 ; Antonio BOSIO, *Roma sotteranea* (Rome, 1632), Bk. 2, Chap. 7, 112 ff.

(24) Maria, W. ENSSLIN, *RE*, 14 (1930), 1712-13 ; For her death see ZOSIMUS, 5.28, who gives the date as "not long before the consulship of Bassus and Philippus [A.D. 408]". ZONARAS, 13.21.2 ; S. OOST, *Galla Placidia Augusta. A Biographical Essay* (Chicago, 1968), 74-75, gives the date as "probably in 404".

(25) ZOSIMUS, 5.28 ; ZONARAS, 13.21.2. Her death was known in Constantinople by 30 July 415 — see Marcellinus COMES, a. 415, p. 71 ; *Chron. Pasch.*, a. 415, p. 472.

(26) OOST, *Galla Placidia*, 81 ; H. KOETHE, "Zum Mausoleum der weströmischen Dynastie bei Alt-Sankt-Peter", *RM*, 46 (1931), 9-26, on 10. The suggestion is based on the fact that one of the earliest reports of the discovery, that of Bullingerus, states clearly that *two* bodies were found in the sarcophagus. The amount of gold cloth found in the sarcophagus also leads to the conclusion that there were more than one burial in the tomb.

(27) OLYMPIODORUS, *frag.* 39.1, ed. R. C. BLOCKLEY, *The Fragmentary Classicising Historians of the later Roman Empire*, II (Liverpool, 1983), 202-03, gives date of 27 August ; SOCRATES, 7.22.21, and THEOPHANES, A. M. 5915, give the date as 15 August. Paulus DIACONUS, *Hist. romana*, 13.7 ; John NIKIOU, 84.23 ; Michael THE SYRIAN, 8.2, trs. Chabot, II, 10, who give

but made extensive use of earlier sources, states that Honorius "was buried in the mausoleum next to the martyrium of the blessed Apostle Peter" (28). It also seems likely that he would have been buried in the imperial tomb near his wife.

Galla Placidia, the sister of Honorius and Arcadius, and mother of Valentinian III, died 27 November 450 at Rome (29). There are differing accounts about the place of her burial. In Milan, the local tradition was that she had built the imperial mausoleum of Sant'Aquilino for herself, but her burial there is easily discounted (30). A more commonly held view is that she was buried in the cruciform mausoleum at Ravenna which now bears her name (31). The earliest literary source which places her burial there seems to be that of the ninth-century writer, Agnellus (32), but as Testi-Rasponi points out, the text in question

the place of death as Rome. HYDATIUS, c. 79, ed. Tranoy, 126/127 ; *Chronica Gallica*, p. 630, where it is given as Ravenna. See also MARCELLINUS COMES, a. 423, p. 76 ; PHILOSTORGIUS, 12.13 ;MALALAS, 13.50 ; Prosper TIRONIS, p. 470 ; ZONARAS, 13.21.17 ; BURY, *History*, I, 210.

(28) "(corpus) eius iuxta beati Petri apostoli martyrium in mausoleo sepultum est". *Hist. romana*, 13.7. A fourteenth-century source, RAYNALDUS, *Tractatus*, ed. L. A. Muratori, RIS, I, pt. 2, p. 573C, says "cujus corpus in sepulchro mausoleo apud basilicum beati Petri apostoli est locatum".

(29) HYDATIUS, c. 148, ed. Tranoy, 144/45 ; PROCOPIUS, *De bell. vand.*, 1.4.15 ; Prosper TIRONIS, — *Ovet. add. Prosp.*, 9-10, p. 489 ; and *Continuatio cod. Reichenaviensis*, c. 16, a. 450, p. 490 ; *Chronica Gallica*, a. 452 (sic), p. 662 ; AGNELLUS, c. 42, ed. A. Testi-Rasponi, RIS, NS, 2, pt. 3 (1922), 126 ; STEIN, *Histoire*, I, 338.

(30) The tradition dates to the fourteenth century ; see M. RAVERA, "Osservazioni sul sarcofago cosiddetto 'di Galla Placidia e Ataulfo' nella basilica di S. Lorenzo in Milano", *Notizie dal Chiostro del monastero maggiore*, fasc. 33-34 (1984), 71-94, on 78 ff, and the legends cited therein, 92-94 ; OOST, *Galla Placidia*, 292, note 140 ; S. LEWIS, "San Lorenzo Revisited : A Theodosian Palace Church at Milan", *Journal of the Society of Architectural Historians*, 32 (1973), 197-222, on 205, 219-21, believes that Galla built it as her mausoleum but was buried elsewhere.

(31) Arguments and literary evidence set out by C. RICCI, "Il sepolcro di Galla Placidia in Ravenna", *BdA*, 7 (1913), 389-418, 429-44, esp, 392 ff. Her burial there is accepted by GRIERSON, "Tombs", 37 ; and J. J. WILKES, *Diocletian's Palace, Split : Residence of a Retired Roman Emperor* (Sheffield, [1986]), 93, note 121.

(32) c. 42, ed. Testi-Rasponi, 128.

is actually a thirteenth-century interpolation, and all other accounts of the alleged burial are later (33).

It is more likely that she was buried at Rome in the imperial mausoleum, as befitting her rank of Augusta and because her first son, Theodosius [III], had been reburied there shortly before her death (34). This child was the offspring of her first husband, the Visigoth Ataulph, and had originally been buried in a church near Barcelona (35). A continuator of Prosper's *Chronicle* reports that in 450 "Theodosius cum magna pompa a Placidia et Leone et omni senatu deductus et in mausoleo ad apostolum Petrum depositus est" (36). Although some have confused this Theodosius with the Emperor Theodosius II, Oost is surely correct in identifying him with Galla Placidia's son (37). It is more than likely that Galla Placidia would have buried her son in a place where she was contemplating her own burial (38). One corollary bit of evidence may be found in an overlooked account of the discovery in 1458 of an imperial burial in Santa Petronilla. On 27 June of that year it was reported in Viterbo that while a grave was being dug two days previously in Santa Petronilla "... there was found a sarcophagus of very beautiful marble, and inside of it were two cypress caskets, one large, one small, covered with eleven carat silver weighing 832 pounds. The bodies inside were covered with gold cloth, the gold (weighing) 16 pounds. It was said that they were the bodies of Constantine and one of his young sons ; no other sign was found except for an in-

(33) AGNELLUS, ed. Testi-Rasponi, 128, note 2 ; and Testi-Rasponi, "Il 'monasterium sancti Laurentii Formosi' di Ravenna", *L'Arte*, 28 (1925), 75.

(34) See OOST, *Galla Placidia*, 291-92.

(35) OLYMPIODORUS, *frag.* 26, in PHOTIUS, ed. Henry, 176 ; ed. Blockley, 188-89.

(36) Prosper TIRONIS, *Reich. add. Prosp.*, c. 12, p. 489.

(37) OOST, *Galla Placidia*, 134.

(38) Galla Placidia's burial at the Mausoleum of Honorius has been suggested by A. CALDERINI, "I mausolei imperiali di Milano", *Arte del primo millenio* (Torino, [1952]), 44 ; C. CECCHELLI, "Mausolei imperiali e reali del basso impero e dell'alto medioevo", *Atti del III Convegno di storia dell'architettura, Roma, 1938* (Rome, 1940), 149-50 ; Oost, as in the previous note ; M. WES, *Das Ende des Kaisertums des Römisches Reiches*, Archeologische Studiën van het Nederlands Historisch Instituut te Rome, 2 (The Hague, 1967), 158-59 ; RAVERA, "Osservazioni", 79.

scribed cross ..." (39). The bodies were obviously not those of Constantine and one of his sons, a fact that allows other interpretations. Indeed, given the sparse information contained in this account, it is not even certain that the adult was even a male. The only child known to have been buried in the mausoleum was the son of Galla and it does not seem farfetched to believe that the Augusta would have wanted to be buried with her first-born son.

Constantius III (421), the second husband of Galla Placidia, died of illness at Ravenna a few months after having received the purple in association with Honorius (40). Local tradition at Ravenna claims that he was buried there in the so-called "Mausoleum of Galla Placidia" but this is based on nothing more than the false assumption that his wife was also buried there (41). It has also been suggested that he was buried in Sant-Aquilino, for which there is no evidence (42). It is more likely that he was buried in the imperial mausoleum at St. Peter's in Rome, where evidently his wife was later buried.

The last member of the dynasty, Valentinian III (425-55) met a violent death in 455. On 16 March of that year, while participating in military or equestrian exercises on the field at *duas lauros* outside of Rome, Valentinian was assassinated by friends of Petronius Maximus, who then seized the throne (43). There

(39) Niccola DELLA TUCCIA, *Cronaca di Viterbo*, anno 1458, in *Cronache e statuti della città di Viterbo*, ed. I. Ciampi (Florence, 1872), 256.

(40) OLYMPIODORUS, *frag.* 34, ed. Blockley, 196-97 ; PHILOSTORGIUS, 12.12 ; HYDATIUS, c. 76, ed. Tranoy, 124/25 ; Prosper TIRONIS, P. 469 ; SOCRATES, 7.24 ; SOZOMENUS, 9.17 ; MALALAS, 13.50 ; THEOPHANES, A. M. 5913 ; ZONARAS, 13.21.10 ; STEIN, *Histoire*, I, 274 ; BURY, *History*, I, 210.

(41) RAYNALDUS, *Tractatus*, p. 574 ; accepted by BURY, *History*, I, 263.

(42) A. CALDERINI, et al., *La basilica di San Lorenzo Maggiore in Milano* (Milan, 1951), 184.

(43) EVAGRIUS, 2.7 ; HYDATIUS, c. 162, ed. Tranoy, 150/51 ; PRISCUS, *frag.* 30.1, ed. Blockley, 330 ; John ANTIOCH., *frag.* 202.5 ; PROCOPIUS, *De bello vand.*, 1.4.36 ; Marcellinus COMES, a. 455, p. 86 ; CASSIODORUS, *Chronicon*, a. 455, ed. Mommsen, MGH AA, 11, p. 157 ; Victor TONN., ed. Mommsen, MGH AA, 11, p. 186 ; AGNELLUS, c. 42 ; *Chron. Gallica*, ed. Mommsen, MGH AA, 9, p. 663 ; *Chron. Pasch.*, a. 455, p. 592 ; JORDANES, *Getica*, 235 ; *Romana*, 334 ; *Consul. Italica*, a. 455, p. 303 ; Paulus DIACONUS, *Hist. romana*, 14.15 ; Prosper TIRONIS, *Cont. cod. Reich.*, c. 27, a. 455, p. 490 ; MALALAS, 14.14 ; THEOPHANES, A.M. 5947 ; ZONARAS, 13.25.22 ; STEIN, *Histoire*, I, 349 ; BURY, *History*, I, 299-300.

is no mention of his burial, however, in any of the sources though it is probable that it took place in the imperial mausoleum at St. Peter's as has been suggested (44). The role of Maximus in the murder was at first not apparent, and, in fact, he married Valentinian's widow, Eudoxia, in an attempt to legitimize his claim to the throne (45). Therefore, Maximus would not have prevented the imperial burial of Valentinian but would have, rather, promoted it (46).

The Theodosian Dynasty was responsible for the development of two imperial mausolea. In Constantinople, the "extra-dynastic" character of the imperial mausoleum at the Apostoleion was expanded by Theodosius I's burial and by the addition of a separate funerary structure for his heirs. In the West, Honorius constructed a corollary mausoleum for his branch of the dynasty, choosing a site, which like its sister building in Constantinople, was connected with the martyrium of an apostle. With one secure exception, Eudocia, it appears that all members of the dynasty found their last resting place in one of these two mausolea (47).

Brigham Young University, U.S.A.

Mark J. JOHNSON, Ph.D. *Assistant Professor*

(44) CECCHELLI, "Mausolei", 149-50 ; OOST, *Galla Placidia*, 304-05 ; followed by WES, *Ende*, 158.

(45) John ANTIOCH., *frag.* 220.2. The death of Eudoxia, who was shortly afterwards kidnapped by the Vandal Genseric and taken to Carthage before eventually returning to Constantinople, is not mentioned in the sources and nothing is known of her burial.

(46) The later accounts of his burial in Ravenna in the so-called Mausoleum of Galla Placidia, like those of Honorius, Constantius III, and Galla Placidia, may be discounted as groundless. They are still accepted, however, by WILKES, *Diocletian's Palace*, 93, note 121.

(47) A further link between the two buildings has been hypothesized recently by R. BIERING and H. VON HESBERG, "Zur Bau- und Kultgeschichte von St. Andreas apud S. Petrum", *Römische Quartalschrift*, 82 (1987), 145-82, who suggest that the other rotunda at St. Peter's, Sant'Andrea, may have been converted into use as a cenotaph for Theodosius I. No supporting evidence for this function is put forth and I find the idea unconvincing.

MAISONS IMPÉRIALES ET FONDATIONS PIEUSES : RÉORGANISATION DE LA FORTUNE IMPÉRIALE ET ASSISTANCE PUBLIQUE DE LA FIN DU VIII[e] SIÈCLE À LA FIN DU X[e] SIÈCLE (*)

Une des tendances constantes des finances publiques de l'Empire romain d'Orient, puis de l'Empire byzantin, c'est le glissement des revenus des biens impériaux, destinés en principe à la Cour et aux personnes impériales, vers la satisfaction des besoins de l'État.

Pour tenter de limiter les dégâts, Anastase avait choisi d'affecter officiellement les revenus d'une partie des biens impériaux aux dépenses publiques. Ainsi avait-il détaché de la *Res Privata* une partie de ses biens pour créer le *Sacrum Patrimonium* : les biens de celui-ci continuent à faire formellement partie de la fortune impériale, mais ses revenus sont affectés aux *Sacrae Largitiones* sous couvert de compenser la suppression de la *collatio lustralis* (1). La dérive continuant, l'Empereur encourage le développement des *domus divinae* (*θεῖοι οἶκοι, βασιλικοὶ οἶκοι*), ensembles économiques appartenant à la *Res Privata*, mais de plus en plus indépendants. On mesure l'essor de celles-ci à la place occupée par les curateurs des ces maisons, à la fois par la dignité très élevée qui leur est accordée et par le rôle politique qu'ils jouent

(*) Cet article est issu d'une communication présentée dans le cadre du séminaire de l'UA 186 du CNRS — «Les hommes et les richesses dans l'Empire byzantin» — en 1987.

(1) Cf. en dernier lieu M. KAPLAN, Quelques aspects des maisons divines du VI[e] au IX[e] siècle, *Mélanges Svoronos*, Rethymno 1986, pp. 70-75. On trouvera une étude de la réforme d'Anastase dans notre ouvrage, *Les hommes et la terre à Byzance du VI[e] au XI[e] siècle : propriété et exploitation du sol*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992 (*Byzantina Sorbonensia* 10), p. 150.

tant à la cour qu'en province (2). Toutefois, les maisons divines n'ont pas encore d'organisation globale et continuent d'appartenir à la *Res Privata*, elles connaissent, à la fin du VI^e siècle le même sort que les autres départements de la fortune impériale.

À cette époque, peu d'établissements de charité (*εὐαγεῖς οἶκοι*) dépendent de la fortune impériale, à l'instar de l'orphelinat de Constantinople ; les établissements de charité se répartissent en deux grandes catégories : ceux qui dépendent d'un évêché ; ceux qui ont leur propre administration (*ἴδιαν διοίκησιν ἔχοντες*) (3).

Or le relatif silence des sources juridiques aux VII^e-VIII^e siècles est brusquement interrompu, au début du IX^e siècle, par un passage de Théophane qui implique à la fois maisons impériales et fondations pieuses ; c'est la fameuse cinquième «vexation» de Nicéphore : «Les parèques des *εὐαγῶν οἴκων*, de l'orphelinat, des hôpitaux (*ξενώνων*) (4), des asiles de vieillards (*γηροκομείων*), églises et monastères impériaux (5), il les soumit au *kapnikon* à compter de la première année de sa tyrannie ; les meilleurs de leurs biens, il les fit passer à la curatorie impériale (*εἰς τὴν βασιλικὴν κουρατωρείαν*)» (6). Ce passage met en relief tout à la fois

(2) Cf. M. KAPLAN, *Maisons divines,* cité *supra*, n. 1, pp. 87-90 et *Les hommes et la terre*, cité *supra* n. 1, pp. 177-178. Cf. aussi D. FEISSEL, Magnus, Mégas et les curateurs des «maisons divines» de Justin II à Maurice, *TM* 9, 1985, pp. 465-476.

(3) Typologie des établissements de charité au VI^e siècle dans M. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, pp. 138-139 et 152-155.

(4) Nous utilisons ici hôpital en sens médiéval : maison qui accueille les hôtes, les personnes déplacées, sans préjuger de leur état de santé.

(5) Nous formulons ici l'hypothèse que «impériaux» qualifie tous les établissements cités auparavant, ce que nous appuyons sur le passage cité plus bas de la *Peira* 15,2 et l'étude détaillée des sceaux. Il reste une difficulté, due au terme «églises». Mais, si l'on conserve l'interprétation traditionnelle de ce passage, la difficulté demeure : ce sont alors les monastères impériaux qui font l'objet de mesures particulières ; nous ne pouvons donc expliquer pourquoi les autres ne sont pas visés, alors même que l'auteur, Théophane, est un partisan des monastères et ne passerait pas sous silence les vexations subies par les monastères privés du fait de Nicéphore. Dans notre article *Maisons Divines*, p. 84 et 93, nous avions suivi l'interprétation traditionnelle. Sur l'aspect fiscal de cette vexation, cf. en dernier lieu N. OIKONOMIDÈS, De l'impôt de distribution à l'impôt de quotité à propos du premier cadastre byzantin (7^e-9^e siècle), *ZRVI* 26, 1987, pp. 16-17.

(6) THÉOPHANE, éd. C. DE BOOR, p. 486.

l'importance des établissements de charité et monastères impériaux et leurs liens avec une (active) curatorie.

Ces liens imposent de rappeler les transformations des services financiers à la fin du VI^e siècle. Les trois grandes caisses, *Sacrae Largitiones*, *Res Privata* et *Sacrum Patrimonium*, disparaissent discrètement au profit d'un office unique (*sakellion* ou *sakellè*) et d'un fonctionnaire unique, le *sakellarios*. Le début du VII^e siècle marque l'apogée de cette fonction, qui reçoit également la gestion des ressources fiscales ; cela lui assure dans la hiérarchie des fonctions civiles un premier rang qui ne se démentira pas dans les *taktika* des IX^e-X^e siècles (7). Le *sakellion* reçoit aussi le contenu des services absorbés, donc les biens qui restaient à la *Res Privata* et au *Patrimonium*, qui comprennent alors encore des maisons divines. En revanche, on ne peut exactement savoir ce qu'il advint de celles des maisons divines qui étaient devenues indépendantes de ces deux services.

Le *sakellion* est une administration très lourde, à la limite du gouvernable ; d'où la naissance progressive des onze *sékréta* que l'on trouve chez Philothée. Il finit même par échapper au *sakellarios*. Tandis que celui-ci est confiné à un rôle d'inspection des autres services, apparaît un fonctionnaire de même rang, le chartulaire de la *sakellè* dont Philothée fait, au même titre que le *sakellarios*, le chef d'un des onze *sékréta* (8).

Dans cette évolution, que deviennent les biens impériaux ? Ceux qui étaient restés à la *Res Privata* ou dans le *Patrimonium* suivent le sort de ces caisses ; mais on connaît moins bien ce qu'il advient des maisons divines qui, au VI^e siècle, étaient administrées par des curateurs, sans toutefois disposer d'une administration centrale. On tentera de raisonner par récurrence à partir des taktika du IX^e siècle (9). D'une part, on trouve mention de curateurs non seulement là où on les attend — dans l'office du Grand Curateur présent chez Philothée ou dans l'*orphanotropheion*, doté sur les biens impériaux —, mais aussi dans

(7) N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX^e-X^e siècles*, Paris 1972, pp. 312-319.

(8) *Ibid.*, pp. 314-315.

(9) On trouvera l'ensemble de la démonstration, dans M. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, pp. 313-325.

l'office du préposé au *sakellion* ([10]) ; on en déduira que les biens impériaux intégrés au *sakellion* lors du regroupement ont été par la suite répartis entre les différents services. D'autre part, dès 843, le *taktikon* Uspensky atteste l'existence d'un «préposé à la curatorie» ([11]), de rang modeste et subordonné au *génikon* ; on est tenté de mettre en relation ce fonctionnaire avec la «curatorie impériale» à qui Nicéphore fait récupérer des biens selon Théophane. Dès lors, les biens des maisons divines auraient été pour l'essentiel regroupés au sein du *génikon* dans la *kouratôreia* qui encaisse les revenus des biens impériaux ; une partie de ceux-ci assure la dotation des établissements de charité impériaux, dépendant du *sakellion.*

Le chroniqueur désigne ces établissements par le terme d'*εὐαγεῖς οἶκοι*. Le qualificatif d'impériaux qui suit dans le texte doit s'expliquer à la lumière d'une sentence, certes plus tardive, de la *Peira.* Il s'agit de biens concédés par l'asile de vieillards de Saint-Élias plus de trente ans auparavant ; la prescription joue donc, sauf s'il s'agit de biens publics, car aucune prescription ne court contre le fisc. Pour le juge, seuls peuvent se prévaloir de cet avantage non pas tous les monastères ou établissements de charité, mais seulement «ceux qui ont reçu leur dotation de l'Empereur, comme les Pétria et le Myrélaion ; ceux fondés par des archontes ou de simples particuliers n'ont pas reçu le privilège du fisc» ([12]).

L'opération décrite par Théophane s'éclaire alors tout naturellement : il s'agit d'une opération interne aux biens impériaux ; une partie de ceux qui avaient été attribués aux *εὐαγεῖς οἶκοι*, dont l'auteur dresse la liste, font retour à leur organisme d'origine, la *kouratôreia.* Mais les établissements de charité visés font eux-mêmes partie de la fortune impériale. Dès 809, une part importante de l'assistance publique est assurée sur les biens impériaux. Cette donnée narrative trouve le renfort de la sigillographie. Deux types d'établissements de charité sont particulièrement bien représentés sur les sceaux, les asiles de vieillards (*γηροκομεῖα*) et les hôpitaux (*ξενῶνες*). L'examen de ces pièces fournit des indications

(10) N. Oikonomides, Listes, cité *supra*, n. 7, p. 315.
(11) *Ibid.*, p. 61.
(12) *Peira* 15, c. 12, *JRG*, t. 4, p. 53.

concordantes pour les deux types d'institutions. Nous possédons des sceaux de *gèrokomos* en charge de tel ou tel établissement particulier. Ainsi, au VIII^e siècle, Épiphanios est à la tête de l'asile de vieillards de Saint-Cyr (13), non localisé ; au tournant des IX^e et X^e siècles, Nicétas est «*xénodochos* impérial et *gèrokomos* de Nicée» (14) ; dans la première moitié du XI^e siècle, un cubiculaire, Théophile, est *gèrokomos* en un lieu inconnu, Takas ... (15) ; à une époque non fixée, un primicier du nom de Constantin est *gèrokomos* de Psamathia, quartier situé à l'ouest de Constantinople (16).

Dans les trois derniers cas, on notera que ces *gèrokomoi* sont peu ou prou des fonctionnaires ou dignitaires impériaux, et ce, même pour l'hôpital d'une des plus grandes métropoles de province, Nicée. Même dans cette métropole, s'il peut y avoir plusieurs asiles de vieillards, celui qui compte est une fondation impériale, confiée à un «hospitalier impérial». Par ailleurs, à bien regarder les sceaux de personnages qui se qualifient simplement de *gèrokomoi*, sans précision de lieu, seulement une minorité appartiennent au clergé ; c'est le cas, au VIII^e siècle du prêtre Théophylacte (17). Dans la seconde moitié du IX^e siècle, Léon qui est archidiacre, mais qualifié d'«impérial», ce qui le range déjà dans l'administration (18). Au XI^e siècle, Basile Leukaténos appartient à l'administration patriarcale, puisqu'il est chartulaire et «préposé au bureau patriarcal» (*ἐπὶ τοῦ πατριαρχικοῦ σεκρέτου*) (19) ; il

(13) G. ZACOS-A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, Bâle 1972, t. 1.3, n° 3102, p. 1741.

(14) G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Byzantine Lead Seals*, Berne 1984, n° 263, p. 163 ; les auteurs signalent un sceau du même type pour Pylai, sur la côte sud du golfe de Nicomédie ; cf. R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, t. 2 : *Églises et monastères des grands centres byzantins (Bithynie, Hellespont, Latros, Galésion, Trébizonde, Athènes, Thessalonique)*, Paris 1975, p. 97 n. 6.

(15) G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, cité *supra* n. 14, n° 327, p. 197.

(16) *Ibid.*, n° 235 ; cf. R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Première partie : le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, t. 3 : *Les églises et les monastères*, 2^e édition, Paris 1969, p. 557.

(17) G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, cité *supra*, n. 13, t. 1.2, n° 2543, p. 1375.

(18) G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, n° 383-384.

(19) V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, t. 5, *L'Église*, v. 1, Paris 1963, n° 134, pp. 107-108.

relève d'une administration ecclésiastique, mais sa fonction de *gèrokomos* reste secondaire.

Quant aux autres *gèrokomoi*, ce sont le plus souvent des fonctionnaires ou dignitaires, ce qui revient au même : dans la seconde moitié du VIIe siècle, Constantin est «ex-éparque» (20) ; au tournant du VIIIe et du IXe siècle, Nicétas est *hypatos* (21) ; deux personnages des IXe-Xe siècles cumulent leur charge de *gèrokomos* avec celle de «préposé aux barbares» (*ἐπὶ τῶν βαρβάρων*) (22). Léon a laissé 5 sceaux (23) ; Pierre, un peu plus tardif, porte le modeste titre de spathaire (24).

Les remarques que l'on peut faire sur les hospitaliers, au hasard des trouvailles sigillographiques, sont du même ordre. Ici, la plupart des hospitaliers sont rattachés à un établissement précis, comme celui d'Euboulos à Constantinople (25). Mais l'hôpital le mieux attesté est celui de Loupadion, localité située à l'ouest du lac d'Apollônias, aujourd'hui Ulu(a)bad ; les sceaux de Loupadion ne dépassent pas le Xe siècle (26). Au IXe siècle, nous rencontrons encore un André, *xénodochos* d'un hôpital non identifié (27) et un Jacob, en poste à Nicomédie (28) ; sur ce dernier hôpital, on fera la même remarque que pour le *gèrokomeion* de Nicée.

Parmi les xénodoques, peu appartiennent au clergé ; c'est le cas du *xénodochos* André, au VIIe siècle, également chartulaire,

(20) G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 1800, p. 1027.

(21) *Ibid.*, n° 2243, pp. 1236-1237.

(22) Sur le «bureau des barbares», cf. R. GUILLAND, Les logothètes : Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin, *REB* 29, 1971, pp. 36-37 ; ce fonctionnaire accueille et traite les ambassadeurs étrangers.

(23) V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, t. 2, *L'administration centrale*, Paris 1981, n° 494-495, pp. 246-247 ; G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 2107, 2107 a et 2107 b, pp. 1169-1170.

(24) *Ibid.*, t. 1.1, n° 1364, p. 830.

(25) Deux sceaux du IXe siècle mentionnent l'hôpital d'Euboulos : G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 2330, p. 1275 et n° 2665, p. 1432 ; cf. R. JANIN, *Églises et monastères*, cité *supra*, n. 16, p. 558 et D. CONSTANTÉLOS, *Byzantine philanthropy and social welfare*, New Brunswick 1968, pp. 189-190.

(26) VIIIe-IXe : G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 2495, p. 1353 ; IXe siècle : *Ibid.*, n° 1938, p. 1091 ; IXe-Xe siècle : G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, n° 111, p. 95 et n° 206, p. 161 ; G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 1779, p. 1016.

(27) *Ibid.*, n° 1716 a, p. 984.

(28) *Ibid.*, n° 1119 ; cf. D. CONSTANTÉLOS, *Philanthropy*, cité *supra*, n. 25, p. 213.

donc issu de l'administration patriarcale (29) ; au tournant du VIII^e^ et du IX^e^ siècle, Théognostos est simplement *xénodochos* de Loupadion (30), comme Georges au IX^e^ siècle (31). Mais les autres sont des fonctionnaires ou dignitaires civils : au IX^e^ siècle, c'est Phôtios, *asékrétis* et spatharocandidat (32) ; un peu plus tard, Christophore est cubiculaire (33) et Pantoléon *stratôr* (34), Basile est prôtospathaire (35) ; André est spathaire (36), comme Jacob, hospitalier de Nicomédie (37). Le phénomène est donc rigoureusement le même que celui constaté à propos des *gèrokomoi.*

La législation de Justinien suppose qu'il existe des orphelinats en province (38) ; le seul établissement véritablement connu est celui de Constantinople (39). Aussi, aucun des sceaux d'orphanotrophe ne porte de précision sur le nom de l'établissement. Les plus anciens, des VI^e^-VIII^e^ siècles (40), n'accompagnent la mention de leur fonction d'aucune titulature. Un siècle plus tard, Étienne est cubiculaire (41), encore un demi-siècle et un autre Étienne est patrice (42), plus tard, Damien est simplement prôtospathaire (43). À la fin du X^e^ siècle, Jean, prôtospathaire, est

(29) G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.1, n° 741, p. 554.
(30) *Ibid.*, t. 1.2, n° 1495, p. 1353.
(31) *Ibid.*, n° 1938, p. 1091.
(32) *Ibid.*, n° 2330, p. 1278. S'agit-il du futur patriarche ?
(33) G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, n° 111, p. 95.
(34) *Ibid.*, n° 266, p. 161.
(35) G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 1779, p. 1016.
(36) Cf. *supra*, n. 27.
(37) Cf. *supra*, n. 28.
(38) *Nov. J.* 131, c. 15, p. 664.
(39) C'est l'orphelinat où Justin II et Sophie firent construire l'Église Saint-Paul ; sans doute l'ancien orphelinat de Saint-Zôticos (cf. D. CONSTANTÉLOS, *Philanthropy*, p. 242) lui était-il rattaché : J. B. BURY, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century*, Londres 1911, pp. 104-105 ; N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 319. Histoire de cet orphelinat dans D. CONSTANTÉLOS, *Philanthropy*, pp. 243-249.
(40) Dométicos, G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 1261, p. 779, serait peut-être l'orphanotrophe de l'époque de Justin II et Sophie ; Pierre (ID., *ibid.*, t. 1.3, p. 1670) date de la même époque.
(41) *Ibid.*, t. 1.2, n° 1268, p. 781.
(42) *Ibid.*, n° 2395, p. 1305.
(43) *Ibid.*, n° 1841, p. 1048 (deux sceaux).

en même temps *kritès* des Arméniaques (44) ; à la fin du XIe siècle, Léon est *anthypatos*, patrice et *vestès* (45). Les ecclésiastiques ne sont toutefois pas totalement écartés, comme en témoigne le sceau du moine Métrophane, proèdre (46).

L'orphanotrophe disposait évidemment d'un important office (47). Il prend d'ailleurs parfois l'appellation de «grand orphanotrophe», ce qui est simplement une marque d'importance, puisqu'il n'a pas d'orphanotrophe subordonné ; c'est le cas d'un Basile, dès le début du Xe siècle (48). Et l'orphanotrophe dispose, comme l'économe de Sainte-Sophie, d'un nombre important de chartulaires. Certains sont des officiers laïcs, comme le prôtospathaire Constantin, *exactôr* et juge du *velum* (49). D'autres sont des ecclésiastiques, comme le syncelle Nicétas, évêque de lônopolis, que deux des trois sceaux conservés font chartulaire du «grand orphelinat» (50).

De cette étude de quelques-unes des données, au reste assez maigres, que nous possédons sur les établissements de charité aux VIIIe-XIe siècles, une constatation importante ressort : les vénérables établissements (*εὐαγεῖς οἶκοι*), pour l'essentiel et pour les plus importants d'entre eux passés sous l'autorité impériale, sont rangés dans la même catégorie que les maisons divines ; autrement dit, plus encore qu'auparavant, l'Empereur prend en main directement l'assistance publique. Sans doute est-il plus ou moins contraint de suppléer la défaillance des bienfaiteurs habituels, au niveau des cités ou des fondations pieuses traditionnelles.

On ne s'étonnera pas dans ces conditions de voir apparaître des fonctionnaires qualifiés d'économe ou de grand économe des

(44) G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 827, p. 380. Ce même Jean est destinataire d'une lettre de Nicéphore Ouranos ; cf. D. Constantélos, *Philanthropy*, p. 251.

(45) G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 832, p. 382.

(46) *Ibid.*, n° 574, p. 291. Postérieur au début du Xe siècle.

(47) Cf. N. Oikonomidès, *Listes*, p. 319, avec la liste des membres de ce *sékréton* que constitue l'orphelinat.

(48) G. Zacos-A. Veglery, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 1176, p. 1014.

(49) G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 432, pp. 237-238. *Exactôr* et juge du *velum* sont deux emplois judiciaires ; N. Oikonomidès, *Listes*, p. 323 et 325.

(50) *Ibid.*, n° 644, p. 315 ; n° 657, pp. 319-320 et n° 659, p. 320.

εὐαγῶν οἴκων (51). Ce lien étroit avec l'administration impériale nous ramène au texte de Théophane, où l'on trouve précisément la liste des établissements de charité que nous venons d'étudier, plus les églises et monastères impériaux, fondés par définition par l'Empereur sur des terres impériales ; lorsque Nicéphore reprend des terres à ces fondations au bénéfice de la *kouratôreia* ou rétablit le *kapnikon* sur les parèques, ce sont avant tout des opérations internes aux finances et aux terres publiques.

On tire des conclusions semblables, 120 ans plus tard, de la novelle de 934 : celle-ci réunit dans une même expression «ceux qui ont la gestion et le commandement des maisons pieuses ou impériales (*τῶν εὐαγῶν ἢ βασιλικῶν οἴκων*)» (52). Ce rapprochement n'est nullement un raccourci quelque peu forcé : maisons pieuses et maisons divines font essentiellement et ensemble partie de la fortune impériale. Le passage de la *Peira* relatif à Saint-Élias que nous citions plus haut ne faisait qu'appliquer ce principe (53).

L'étude des fonctions de l'administration centrale confirme l'appartenance à celle-ci des fonctionnaires en charge des *εὐαγῶν οἴκων*. L'on peut résumer ainsi cette organisation. Les pieux établissements dépendent du *sakellion* pour autant qu'ils ne constituent pas des services indépendants, un peu selon le processus qui avait rendu les maisons divines indépendantes de la *Res Privata*, dont le *sakellion* est l'héritier. L'une des fonctions de la *Res Privata* était précisément d'organiser les largesses impériales dont faisait partie l'assistance publique : des *xénodochoi*, des *gèrokomoi* et des chartulaires de ces établissements dépendent ainsi du sacellaire. Le traité de Philothée range sous les ordres du chartulaire du *sakellion* (service devenu indépendant du sacellaire, mais de même origine) 10 dignitaires, parmi lesquels, en troisième position, les *xénodochoi*, en sixième, les *gèrokomoi* et en septième les chartulaires des maisons (sous-entendu :

(51) Nicolas, *exactôr* et notaire impérial : G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, n° 620, pp. 306-307 ; Romanos, vestarque, juge du *velum*, *ibid.*, n° 882, p. 400 (un vestarque et juge du *velum* date d'après 1040 : N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 299) ; Georges, patrice et juge du *velum*, grand économe, G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, n° 469, p. 252.

(52) Romain LÉCAPÈNE, nov. III.5, c. 1, *JGR*, t. 1, p. 200.

(53) Cf. *supra*, n. 12.

«pieuses») (54). Lors de la procession des Rameaux, les *gèrokomoi* et *xénodochoi* suivent le chartulaire du *sakellion* (55).

On retrouve les *xénodochoi* dans l'office du grand curateur, au nombre de trois, tous provinciaux : celui du Sangarios, celui de Pylai et celui de Nicomédie (56). Dotation à vrai dire médiocre, en comparaison de ce que gère le *sakellion* ; quant au curateur des Manganes, il est bien précisé, dans le même passage du Traité de Philothée, qu'il dispose des mêmes officiers que le grand curateur, sauf les *xénodochoi* ; il n'a donc pas d'établissements de charité sous son autorité. Les maisons divines ne comprennent de telles fondations que de façon marginale : la charité n'est pas leur domaine, contrairement au *sakellion*.

Par un mouvement lent et irrésistible, la fortune impériale a aspiré une bonne part, et sans doute la meilleure, des établissements de charité ; on peut deviner que cette prise en charge augmente l'importance des maisons impériales.

Pourtant, celles-ci ont subi une certaine éclipse, avant de connaître au IX^e siècle un nouvel essor. L'extraordinaire foisonnement des maisons divines à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle donnait à leurs curateurs une place éminente : ils étaient partie prenante de tous les complots de cour. Puis, les sources écrites font silence. Le curateur d'Hormisdas est présent au troisième concile de Constantinople (57). Nicéphore nomme les futurs empereurs Léon l'Arménien et Michel Rhangabè curateurs respectivement de Zénon et de Karianos (58).

(54) N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 121.

(55) *Ibid.*, p. 197 et 315. Les différents *taktika* de dignités fournissent abondance d'exemples de cette organisation.

(56) N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 123 ; CONSTANTIN VII, *DAI*, *CSHB*, p. 720 ; cf. N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 318 ; D. CONSTANTÉLOS, *Philanthropy*, p. 213, sans aucun autre détail ; R. JANIN, *Grands centres*, p. 97 et n. 6 ; sur Pylai, cf. la lettre de Théodore Daphnopatès au xénodoque de Pylai, éd. J. DARROUZÈS, L. G. WESTERINK, *Théodore Daphanopatès, Correspondance*, Paris, 1978, pp. 207-214 ; sur Nicomédie, cf. V. LAURENT, Sceaux byzantins inédits, *EO* 32, 1933, n° 6, pp. 41-42.

(57) MANSI, *Concilia*, t. 11, p. 209.

(58) THÉOPHANE CONT., *CSHB*, p. 9. L'*oikos* de Zénon renvoie évidemment à l'Empereur du V^e siècle ; il comporte un palais dans la capitale : cf. R. JANIN, *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire bibliographique*, 2^e édition, Paris 1964 (Archives de l'Orient Chrétien 4), p. 137. Karianos

En revanche, nous avons conservé, pour la période allant de la fin du VI^e^ à la fin du IX^e^ siècle, un nombre exceptionnellement élevé de sceaux de curateurs. Entre la fin du VI^e^ et le début du VIII^e^ siècle, époque où les sceaux sont rares, nous en connaissons sept issus d'un curateur. On remarque tout de suite qu'aucun ne porte de titre, ce qui est surprenant, surtout si l'on compare aux sceaux de Magnus ([59]). Tout porte à croire que ce ne sont pas les curateurs centraux de telle ou telle *domus divina*, qui n'auraient sûrement pas omis leurs titres, mais des curateurs locaux : curateurs de personnes privées et donc dépourvus de dignités, du moins dans l'exercice de cette fonction, ce qui les écarte de notre propos actuel, ou gérants des *domus divinae* au niveau local qui auraient (déjà !) reçu le titre de curateur ; sur ces sceaux, un seul présente un autre titre, celui de stratélate, qui en fait vraisemblablement un fonctionnaire impérial ([60]).

Plus nous avançons dans le temps, plus les sceaux signés simplement «curateur» se raréfient ; ainsi, sur les sceaux datés du VIII^e^ siècle, les trois que l'on attribue à la seconde moitié appartiennent à des «curateurs impériaux» ([61]). Ceux que l'on date des VIII^e^-IX^e^ siècles (7 sceaux) ne présentent plus qu'un seul curateur simple ([62]) ; trois sont curateurs impériaux ([63]) ; un est aussi chartulaire ([64]), charge que l'on trouvait évidemment dans tous

correspond à un palais fondé sous Maurice : SYMÉON MAGISTROS, *CSHB*, p. 953. Les empereurs du IX^e^ siècle s'en servent : Théophile y construit un palais pour ses filles (THÉOPHANE CONT., *CSHB*, p. 95) et Michel III les y fait enfermer (*ibid.*, p. 174).

(59) Cf. *supra*, n. 2.

(60) G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 1636, p. 946 ; les autres sont ceux de Jean (t. 1.1, n° 77, p. 406) ; Théodore (n° 52, p. 460 et n° 1038, p. 680) ; Zacharie (n° 1091, p. 703) ; Georges (t. 1.2, n° 1471, p. 880) et N... (t. 1.1, n° 576, p. 482).

(61) Anastase (*Ibid.*, t. 1.2, n° 1073, pp. 978-979) ; Constantin, curateur d'Athènes, (*Ibid.*, t. 1.3, n° 3014, p. 1703) ; Gabriel (*Ibid.*, t. 1.2, n° 1911, p. 1079) ; les autres sont Euphémios (n° 1888, p. 1069) et Léon (n° 2102, p. 1167).

(62) *Ibid.*, n° 1950, pp. 1096-1097.

(63) Georges : G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, p. 196 ; Polyeucte, (G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 2335, p. 1280) ; Théodore (*Ibid.*, n° 2423, p. 1316).

(64) Stasimios, K. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes 1917, n° 380, p. 105.

les bureaux, mais surtout au *génikon* (65) ; un autre est cubiculaire (66) ; un autre est spathaire (67), dignité relativement élevée vers 800, sachant que, en 899, le préposé à la curatorie se contente de cette dignité (68). Au IXe siècle, sur 10 sceaux, trois seulement ne portent pas de précision (69). L'un indique simplement curateur impérial (70). Deux indiquent une dignité, présomption qu'il s'agit de fonctionnaires impériaux (71). Les autres indiquent une autre fonction. Arabir est aussi préteur et prôtospathaire (72) ; Théophile est «archonte» (73). À partir du IXe siècle, nous ne possédons plus qu'un seul exemple de curateur, un nommé Théodore, du XIe siècle, également *koubouklèsios* (74). On peut en déduire la presque complète disparition des curateurs simples à la fin du IXe siècle, époque de réorganisation traduite par le traité de Philothée.

De la fin du VIe à la fin du IXe siècle, les curateurs dont nous avons conservé les sceaux sont relativement nombreux, mais sont des personnages globalement modestes ; un seul, au IXe siècle, atteint au rang de prôtospathaire. Aucun n'inscrit sur son sceau le nom de sa maison divine, précision que l'on voit revenir seulement au Xe siècle (Antiochos, Kanikleiou, Myrélaion) alors même que nos autres sources prouvent que ces fonctions enviées au VIe siècle existaient encore et attiraient des jeunes gens ambitieux (Michel Rhangabè, Léon l'Arménien).

Cette relative perte d'importance correspond sans doute au passage des maisons divines sous l'autorité du *génikon*, au sein

(65) N. Oikonomidès, *Listes*, p. 310 et 313.

(66) N..., J. Ébersolt, Musées impériaux ottomans. Catalogue des Sceaux byzantins, *Revue Numismatique* IV, 18, 1914, n° 346 (185), p. 232.

(67) N..., G. Zacos-A. Veglery, *Lead Seals*, t. 1.3, n° 3230, p. 1795.

(68) N. Oikonomidès, *Listes*, p. 123.

(69) Mégistos : G. Zacos-A. Veglery, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 2170, p. 1198 ; Philippe (*Ibid.*, t. 1.3, n° 3166, p. 1768) ; Théophane (*Ibid.*, t. 1.2, n° 2504, p. 1358).

(70) Jean (*Ibid.*, n° 2006 A, p. 1124).

(71) Panarètos, *hypatos* (*Ibid.*, n° 2280, p. 1254) et Léon, candidat impérial (G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 203, p. 137).

(72) *Ibid.*, n° 93, p. 88 ; le sceau n° 94, p. 88, du même, date du début du Xe siècle.

(73) G. Zacos-A. Veglery, *Lead Seals*, t. 1.3, n° 3201, p. 1782 (2 exemplaires).

(74) V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Médaillier Vatican*, Cité du Vatican, 1962, n° 19, p. 14-1, p. 5.

d'un organisme unique, la *kouratôreia*, dont la «vexation» de Nicéphore constitue la première mention, mais qui figure dans les *taktika* du IX^e^ siècle. La réorganisation de l'époque traduit aussi une redistribution des terres impériales en faveur de certains établissements ecclésiastiques, principalement des institutions charitables, fondations impériales, et qui gardent ce statut, dotées de terres impériales, nécessairement prises sur les maisons divines, mouvement qu'avait accéléré Irène et qu'entend arrêter Nicéphore.

Mais les maisons impériales ont une fonction : satisfaire aux besoins de la Cour et de l'Empereur, même si la tendance est de faire servir leurs revenus aux besoins de l'État, ce dont l'incorporation au *génikon* est plus qu'un symbole. Constantin VII explique que Basile I^er^ aurait créé les Manganes pour éviter que les frais de la table impériale ne soient imputés sur les ressources du fisc, preuve que les maisons impériales ne satisfont pas à leur objectif. Le Porphyrogénète attribue à tort la réorganisation à son grand-père, mais il définit bien les besoins : nul doute que ce soit déjà l'un des buts poursuivis par Nicéphore, au moment où il confie la curatelle de certaines maisons à des jeunes gens ambitieux et de valeur.

Le mouvement commence même sous Irène, qui a fondé un *oikos*, celui d'Éleuthériou, autour du palais du même nom, où Constantin VI l'établit en 790-791 ([75]) ; elle y rassemble abondance de richesses ([76]). Elle s'y trouve lors de la révolution de palais du 31 décembre 802 qui porte Nicéphore au pouvoir ; le nouvel homme fort l'y fait enfermer ([77]) et vient lui rendre visite. Le chroniqueur Théophane prête alors à Irène un discours étonnant où elle reconnaît la légitimité de Nicéphore et tente d'obtenir de lui un traitement favorable, notamment qu'il lui laisse son oikos du quartier l'Éleuthère qu'elle a fondé ([78]).

Le destin, mérité ou non, réservé à la fondatrice n'obère nullement l'avenir de cet *oikos*, sans doute l'un des plus richement dotés de tous ; dans le traité de Philothée, le *meizôtéros* d'Éleuthériou a sa place, distincte des curateurs ordinaires, dans la liste

(75) THÉOPHANE, *de Boor*, p. 467.
(76) *Ibid.*, p. 472.
(77) *Ibid.*, p. 476.
(78) *Ibid.*, p. 478.

des subordonnés du Grand Curateur. Par la suite, le curateur d'Éleuthériou a même pris son indépendance, puisque nous trouvons deux sceaux datés du tournant du Xe et du XIe siècle, d'un «grand curateur» de cet *oikos* (79). Au XIe siècle, la maison est associée à celle des Manganes ; mais elle résiste à l'absorption, puisque le curateur est «curateur d'Éleuthériou et des Manganes» (80). Elle n'a pas connu un destin aussi élevé que celle des Manganes, puisqu'elle ne figure pas en tant que service indépendant dans les *taktika* ; mais c'est une institution de grande envergure.

Nous en arrivons ainsi à l'*oikos* le plus considérable fondé à cette époque, si important qu'il donne naissance à un *sékréton* particulier : les Manganes. L'ensemble de la bibliographie, confiante dans la vie de Basile Ier écrite par son petit-fils Constantin VII, attribue la paternité de l'*oikos* au premier Macédonien (81), sur les biens confisqués à Ignace, fils de Michel Ier. Il n'en est rien ; les Manganes existent déjà sous Léon l'Arménien ; nous en avons un témoignage dans la vie de Nicétas de Mèdikion. En 813, à la mort de Nicéphore, fondateur du monastère, lui succède un Bithynien, Nicétas (82). C'est alors que commence le second iconoclasme ; circonvenu dans un premier temps, Nicétas, qui a donc accepté la communion avec Théodote, le successeur iconoclaste du patriarche Nicéphore, révoqué par l'empereur

(79) G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 738, p. 348 (non daté) et n° 1019, p. 447 ; on rapprochera le premier sceau, où Théodore est prôtospathaire, d'un autre sceau, de la fin du Xe siècle, du prôtospathaire Constantin, grand curateur du Myrélaion (*Ibid.*, n° 977, pp. 430-431).

(80) Chrysobulle pour la Néa Monè de Chio, J. et P. Zépos, *JGR*, t. 1, p. 617 (1044) et 630 (1055) ; cf. P. Lemerle, *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, Paris 1977, p. 278. Sept mentions de ce curateur dans les actes de *Lavra* n° 32 (1057), p. 194 ; n° 33 (1060), p. 198 ; n° 36 (1074), p. 210 ; n° 38 (1079), p. 219 ; n° 43 (1081), p. 240 ; n° 44 (1082), p. 244 ; n° 45 (1084), p. 247 ; n° 48 (1092), p. 271 ; autres exemples cités par P. Lemerle, *loc. cit.* Que cette mention se trouve au sein de listes stéréotypées d'exemptions ne lui ôte aucune valeur institutionnelle.

(81) P. Lemerle, *Cinq études*, p. 273 ; N. Oikonomidès, *Listes*, p. 318.

(82) *Vie de Nicétas de Médikion (par Théostériktos)*, BHG3 1341, c. 24, p. xxvii ; la question de la naissance de l'oikos des Manganes a été récemment reprise à la lumière de cette vie par E. Malamut, Nouvelle hypothèse sur l'origine de la maison impériale des Manganes, *Mélanges Svoronos*, Rethymno, 1986, pp. 129-124.

Léon l'Arménien, finit par se rétracter à la fin de 815. Il est arrêté et emprisonné dans l'île Sainte-Glykéria, dans le golfe de Nicomédie, sous la garde de Zacharias, «*épitropos* des maisons impériales dites des Manganes» (83). La date de rédaction de cette vie nous prémunit contre toute contagion ultérieure ; même si le titre d'*épitropos* est peu significatif, le caractère de maison impériale des Manganes ne saurait être contesté.

Cela bouleverse évidemment la chronologie traditionnelle. Si l'on attribue l'organisation de cet *oikos* à Basile Ier, l'interprétation du passage apparemment clair de la vie du patriarche Ignace par Nicétas David semble facile. Dès le lendemain de son couronnement, Basile Ier, pour montrer ostensiblement la rupture avec la politique du règne précédent, révoque Phôtios et rappelle Ignace ; il attend toutefois deux mois pour le couronner patriarche, et, dans l'intervalle, il l'installe «dans ses palais patrimoniaux appelés Manganes» (84). On a pu dès lors imaginer que la fortune d'Ignace aurait été incorporée à la fortune impériale à sa mort (sans héritier) en 877 (85).

Que le possessif désignant les palais patrimoniaux ne renvoie pas à ce parvenu de Basile Ier, la logique l'impose ; même si les Manganes sont déjà un bien impérial, cela n'en fait pas le bien patrimonial de l'Empereur. Le «patrimonial» ou, si l'on préfère, «familial» s'applique donc à Ignace. La contradiction semble évidente avec la vie de Nicétas de Mèdikion. Elle l'est déjà moins si l'on se rappelle qu'Ignace est le fils de Michel Ier. Comme le veut la tradition, les biens familiaux de Michel Ier deviennent, à son avènement, propriété impériale, et donc maison impériale ; si l'on admet que les Manganes étaient propriété de Michel Ier (86), c'est déjà une maison impériale sous Léon l'Arménien ; en 815, elle est d'ailleurs à peine organisée, ce qui explique, si besoin est, que la vie de Nicétas de Mèdikion qualifie son gestionnaire

(83) *Vie de Nicétas de Médikion (par Jean de Saint-Élie)*, BHG3 1342, c. 43, p. XXXI : *ἐπίτροπος τῶν βασιλικῶν οἴκων τῶν ἐπιλεγομένων τὰ Μάγγανα.*

(84) *Vie du patriarche Ignace*, BHG3 817, col. 540 B : *ἐν τοῖς γονικοῖς αὐτοῦ Παλατίοις τοῖς καλουμένοις Μαγκάνοις.*

(85) P. LEMERLE, *Cinq études*, p. 273. Cela poserait d'ailleurs un problème de chronologie dans le règne, déjà alors fortement entamé, de Basile Ier ; nous ferons l'économie de cette discussion, désormais inutile à nos yeux.

(86) THÉOPHANE CONT., *CSHB*, p. 9.

simplement de *épitropos* ; en 867, fort logiquement, Basile I^er installe cet hôte qu'il veut honorer, Ignace, dans un palais impérial et choisit précisément celui qui est le siège de l'*oikos* des Manganes parce qu'il avait été propriété de la famille d'Ignace, fils de Michel I^er. Or cet *oikos* est devenu impérial non par une dégradante confiscation, mais du simple fait que Michel I^er était empereur ; on rappelle donc aux yeux de tous les origines impériales d'Ignace. Et le biographe du patriarche nous conduit précisément dans cette direction : il rappelle que les Manganes, dont tout le monde connaît alors le brillant destin comme maison impériale, étaient issus de la famille, elle aussi impériale, de son héros (87).

Bref, les Manganes sont une maison impériale dont nous pouvons dater approximativement la fondation, entre 811, avènement de Michel I^er et 815, date probable de la réclusion de Nicétas de Mèdikion à Sainte-Glykéria. Nous ne sommes alors guère éloignés de la fondation par Irène de l'*oikos* d'Éleuthériou et les circonstances sont à peu près les mêmes (palais appartenant à l'Empereur régnant, avec ses dotations foncières).

Alors, et alors seulement, apparaît le Grand Curateur, dont on doit renoncer à trouver la trace au VI^e siècle (88). Le parallélisme est frappant entre la reprise de la création de grandes maisons impériales (Éleuthériou, Manganes) et l'institution du grand Curateur. D'abord, nous avons une mention sûre du Grand Curateur vers 830 dans la vie de Iôannikios. Théophile envoie au saint homme pour tenter de le forcer ou de l'amener à adopter l'hérésie deux de ses familiers, de puissants personnages (*μεγιστᾶνες*), le protovestiaire et le Grand Curateur (89). Or ceci coïncide avec les données sigillographiques : tous les sceaux de Grand

(87) P. LEMERLE, *Cinq études*, p. 273, envisage l'éventualité que ces biens patrimoniaux aient été confisqués à Ignace lors de sa déposition en 858 et alors incorporés aux domaines impériaux. Certes, l'auteur admet implicitement que l'*oikos* des Manganes est antérieur à Basile I^er et que l'épithète de *γονικοῖς* renvoie à un état lui aussi antérieur à 877, ce qui va dans notre sens. Mais il nous paraît quelque peu compliqué et politiquement peu vraisemblable que les Manganes aient alors solennellement quitté les biens impériaux pour être restitués à Ignace.

(88) Cf. D. FEISSEL, *Magnus, Mégas*, cité supra n. 2 et M. KAPLAN, *Maisons divines*, pp. 79-84.

(89) *Vie de Iôannikios*, BHG^3 935, *AASS Novembris* II. 1, c. 45, p. 371.

Curateur datent du IXe ou du tout début du Xe siècle. L'un n'affiche aucune dignité, ce qui est contraire au traité de Philothée (90) ; un autre est simplement spathaire (91), contre un minimum de prôtospathaire chez Philothée ; le curateur, unique, mais pas «grand» du *Taktikon* Uspensky est spatharocandidat (92) ; notre sceau remonte donc au début du IXe siècle. Un autre est primicier, titre dont on ne peut pas tirer grand-chose (93). Dans la seconde moitié du IXe siècle et au tournant du Xe siècle, nous trouvons des grands curateurs prôtospathaires, ce qui correspond au traité de Philothée (94).

Le Grand Curateur apparaît donc au début du IXe siècle. On le mettra en relation avec le mouvement de réactivation des maisons impériales, de nouvelles fondations et de reprise en main des fondations anciennes qui s'étale sur une quarantaine d'années, entre les années 790 et les années 830, dont Nicéphore, le meilleur financier de l'époque, est la cheville ouvrière. On est en droit de penser que, dans ce premier temps, les grands *oikoi*, qu'ils remontent au VIe siècle comme Antiochos, Zénon ou Karianos, ou soient de création récente, comme les Manganes et Éleuthériou, relèvent du Grand Curateur (95). La gloire de celui-ci n'est toutefois pas complète, puisqu'il est loin de rassembler tous les oikoi impériaux, dispersés dans différents services, et qu'il est concurrencé par le modeste préposé à la curatorie, subordonné du logothète du *génikon*. Surtout, cette gloire est éphémère ; la réorganisation de Basile Ier sonne le glas de cette puissance en permettant qu'échappe à l'autorité du Grand Curateur le plus beau fleuron de son office, les Manganes. L'*oikos* récemment fondé de la Néa passe directement sous l'autorité du curateur

(90) Théodore est simplement grand curateur impérial : G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.2, n° 2424, p. 1316.

(91) Nicétas, *Ibid.*, t. 1.3, n° 3158, p. 1764-1765.

(92) N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 53.

(93) Théophylacte, G. ZACOS-A. VEGLERY, *Lead Seals*, t. 1.3, n° 3205, p. 1784.

(94) Michel, prôtospathaire, préposé au *Chrysotriclinos*, G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, n° 849, p. 388 ; Bardanios, avec les mêmes titres, *ibid.*, n° 97, p. 89. On trouve un Nicolas pourvu des mêmes titres avec un sceau non daté, K. KONSTANTOPOULOS, cité *supra*, n. 64, n° 381, *a*, p. 321.

(95) Le traité de Philothée place de *meizôtéros* d'Éleuthériou dans l'office du Grand Curateur : N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 123 et 318.

des Manganes, avec d'autres *oikoi*, puisque le curateur des Manganes a sous ses ordres des «curateurs de biens», donc d'autres maisons impériales.

Celles-ci semblent un peu l'attrape-tout de la période. Les fondations continuent. Signe de la vitalité de la fortune impériale, qui prend sa place dans le mouvement général de la grande propriété ; signe aussi d'un accroissement des dépenses de la Cour, auxquelles elles sont supposées fournir, parallèlement à la multiplication des offices et dignités. Pour satisfaire à ces besoins sans toucher aux ressources de l'État, Basile Ier, tout à fait soucieux de ne pas alourdir les impôts (96), donne leur indépendance aux Manganes et crée le Néos Oikos (97), peut-être lié à la Néa, sans doute attribué au nouveau bureau des Manganes. Là est sans doute la vraie réforme de Basile Ier, à qui l'on ne peut plus attribuer la création des Manganes : dans la droite ligne d'une politique traditionnelle qui tente d'empêcher les biens et revenus servant à la Cour de fournir aux besoins de l'État, et pour donner consistance à cette politique, Basile Ier fait des maisons impériales en général et de celle des Manganes en particulier un *sékréton* à part entière, avec un curateur qui peut être *anthypatos* et patrice ou, au minimum, prôtospathaire, donc un personnage important. Les empereurs du VIe siècle n'avaient pas agi autrement en conférant aux curateurs des dignités très élevées ; au IXe siècle toutefois, les curateurs ne l'emportent pas sur les gouverneurs des provinces. Un sceau du XIe siècle confirme la titulature du curateur des Manganes (98), parfois qualifié de Grand Curateur (99).

Les fondations de grandes maisons impériales continuent au Xe siècle. D'abord, le Myrélaion. Les chroniqueurs s'accordent à dire que Romain Lécapène «convertit en monastère son *oikos*

(96) Cf. M. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, pp. 408-410.

(97) *Ibid.*, p. 315.

(98) G. ZACOS-J. W. NESBITT, *Lead Seals*, n° 1042, p. 454 ; Romain, primicier, prôtospathaire, *koitônitès*, et curateur des Manganes.

(99) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, cité supra, n. 63, p. 142 ; cet auteur place ce sceau au IXe siècle, ce qui paraît discutable, car cette inflation de titres caractérise plutôt le XIe siècle (cf. un grand curateur d'Éleuthériou, *ibid.*, p. 155).

du Myrélaion» (100). Le monastère servit de sépulture à plusieurs membres de la famille : Théodora, femme de Romain, Christophore, leur fils aîné, Romain lui-même et Hélène, femme de Constantin VII ; Romain II y envoie sa sœur Agathe. Mais le Myrélaion n'est pas seulement un monastère ; vers la fin du xe siècle, nous connaissons un Constantin, prôtospathaire, chargé du *Chrysotriklinos* (101) et grand curateur du Myrélaion (102), fonction confirmée par un sceau du xie siècle de Michel, prôtospathaire, primicier, *ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος* (103) et grand curateur du Myrélaion (104). On conclura donc à l'existence d'une maison impériale à côté du monastère ; autrement dit, Romain Lécapène n'a pas vraiment transformé son *oikos* du Myrélaion en monastère ; il y a fondé un monastère, mais l'*oikos* demeure et entre dans la catégorie des maisons impériales.

Peu de temps après, les chroniqueurs nous révèlent un autre *oikos* impérial, celui du Kanikleiou. En 959, Romain II y enferme ses cinq sœurs ; il y avait là un établissement religieux où vivait Sophie, veuve de Christophore Lécapène, ce qui semble indiquer qu'il s'agissait aussi d'un bien des Lécapène. Plus tard, Romain II ne laisse là que sa dernière sœur, Anne ; il en envoie trois au palais de l'*oikos* d'Antiochou et la quatrième au Myrélaion, autre *oikos* impérial (105). Rapportant les mêmes événements, Syméon Magistros (106), parle, pour l'enfermement originel, de l'*oikos* impérial appelé Kanikleiou (107). En 1081, on trouve un monastère du Kanikleiou. Mais, au xe siècle, c'est encore un *oikos*, dont nous connaissons un Constantin, spatharocubicu-

(100) Théophane Cont., *CSHB*, p. 402 ; cf. *ibid.*, p. 404 et 473 ; Syméon Magistros, *CSHB*, p. 733 ; Georges le Moine, *CSHB*, p. 894 ; Léon le Grammairien, *CSHB*, p. 307 ; Skylitzès, *CFHB*, p. 231 ; cf. R. Janin, *Églises et monastères*, p. 351 ; C. Striker, *The Myrélaion (Bodrum Camii) in Istanbul*, Princeton 1981, pp. 6-7.

(101) Dignité assez banale pour un eunuque : N. Oikonomidès, *Listes*, p. 299.

(102) G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 977, pp. 430-431.

(103) Dignité impériale assez banale pour un eunuque : N. Oikonomidès, *Listes*, p. 301.

(104) G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 1017, p. 447.

(105) Théophane Cont., *CSHB*, p. 473.

(106) Syméon Magistros, CSHB, p. 757.

(107) R. Janin, *Églises et monastères*, p. 277.

laire (108) et grand curateur (109). Il comprenait aussi un hôpital (*xénôn*), ce qui confirme une nouvelle fois les liens entre maisons impériales et *εὐαγεῖς οἶκοι*.

Arrivé à ce stade, nous pouvons déjà tirer deux enseignements. Aux IXe-Xe siècles, la fortune impériale, comme les autres grandes fortunes, s'est considérablement renforcée par la fondation ou la réorganisation d'un certain nombre d'*oikoi*. Malgré la belle ordonnance que semble traduire un *taktikon* comme celui de Philothée, et l'existence d'un grand curateur, malgré les efforts institutionnels de Basile Ier, le désordre règne en maître dans ces maisons. On sera moins surpris que la décadence suive de si près la grandeur.

Nous sommes peu renseigné sur la dotation et la gestion des maisons impériales. Même pour la plus célèbre d'entre elles, les Manganes, les mentions sont très rares. Un *stichos* du cadastre de Thèbes suppose qu'elle possède un métoque dans cette région (110) ; ce bien peut lui appartenir depuis bien avant la création par Monomaque, à partir d'une partie de l'*oikos* des Manganes, du monastère de Saint-Georges-le-Tropaiophore (111), ce que suppose l'existence d'un métoque. Toujours pour l'époque de Monomaque, nous trouvons mention des Manganes dans le chrysobulle pour la Néa Monè de Chio (112) ; le monastère a acheté le village d'Euchaïa, sur la côté micrasiatique, qui relevait à la fois du *sékréton* du *génikon* et de celui des Manganes (113). Les Manganes, qui sont à la fois une maison impériale et un

(108) Cf. N. Oikonomidès, *Listes*, pp. 300-301 ; encore un titre principalement porté par des eunuques ; cf. R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, 2 vol., Berlin-Amsterdam 1967, t. 1, pp. 283-285.

(109) Deux sceaux : G. Zacos-A. Veglery, *Lead Seals*, t. 1.1, n° 121, p. 100 ; G. Zacos-J. W. Nesbitt, *Lead Seals*, n° 132, p. 104.

(110) N. Svoronos, Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe-XIIe siècles : le cadastre de Thèbes, *BCH* 83, 1959, (repris dans *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire Byzantin, Variorum Reprints*, Londres 1973), pp. 15-16.

(111) Sur cet *oikos*, cf. N. Oikonomidès, St. George of Mangana, Maria Skleraina and «the Malyj Sion» of Novgorod, *DOP* 34-35, 1980-1981, pp. 239-246.

(112) J. et P. Zépos, *JGR*, t. 1, p. 616.

(113) Interprétation de ce passage dans M. Kaplan, *Les hommes et la terre*, pp. 322-323.

sékréton, peuvent se voir attribuer des terres clasmatiques n'importe où dans l'Empire (114). On peut estimer que les autres maisons impériales, intégrées à différents *sékréta* présentent les mêmes caractéristiques ; ce n'est pas une nouveauté.

Cette confusion entre bureau administratif et ensemble de biens-fonds n'aide pas à éclairer la gestion concrète des domaines. Sans doute, les curateurs sans titre ni nom de maison, si nombreux dans la sigillographie, correspondent-ils à l'échelon inférieur, celui des «curateurs» des domaines que l'on trouve en sous-ordre dans quatre *sékréta* chez Philothée : vestiaire, orphanotrophe, et, évidemment, Grand Curateur et curateur des Manganes, tandis que les curateurs dont le titre s'accompagne du nom de l'*oikos* sont les gestionnaires de celui-ci au niveau central (115).

Nous possédons un seul exemple de la gestion des biens impériaux au niveau local. Dans la région du Latros, à l'époque du fondateur, le prôtospathaire Michel s'est vu confier la gestion des biens impériaux. Il s'improvise défenseur des pénètes situés aux limites des biens impériaux, en butte aux brimades infligées par les Mauroi, famille de puissants un peu trop dynamique. Michel rassemble une milice pour combattre les Mauroi, mais ceux-ci l'emportent et en tuent une bonne part. Les survivants vont se plaindre à l'empereur Constantin VII qui convoque Michel et les Mauroi au tribunal impérial. On en profite pour demander à Michel des comptes sur sa gestion et il est contraint sur ses biens ; il ne doit la vie qu'à l'intervention de Paul du Latros (116).

Ce passage nous révèle d'abord que les gérants des biens impériaux sont responsables de leur gestion sur leurs biens. Même

(114) Sur l'attribution de ces terres, cf. N. SVORONOS, *Cadastre*, cité *supra* n. 110, pp. 120-123 ; P. LEMERLE, *The agrarian history of Byzantium from the origins to the twelfth century : the sources and the problems*, Galway 1979 (trad. anglaise revue et augmentée de Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : les sources et les problèmes, *RH* 219, 1958, pp. 33-74, 254-284 et 220, 1958, pp. 43-94), pp. 81-82 et M. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, pp. 405-406.

(115) On trouvera l'étude détaillée de ces curateurs dans M. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, pp. 313-320.

(116) *Vie de Paul de Latros*, BHG^3 1474, c. 30, éd. H. DELEHAYE, *Vita S. Pauli Iunioris in Monte Lątro cum interpretatione latina Iacobi Sirmondi S.J.*, *AB*11, 1892, pp. 138-140.

au niveau local, ce ne sont pas des personnages insignifiants : celui-ci est prôtospathaire, soit un rang comparable au Grand Curateur ou au curateur des Manganes ; sans doute est-il lui-même «curateur des domaines». En tout cas, Michel a tout du potentat local, implanté dans la région, y compris dans sa dévotion au saint homme de l'endroit. Comme ses prédécesseurs de VI^e siècle, il tire de sa gestion des biens impériaux la dévolution d'une parcelle de l'autorité publique ; de façon un peu inattendue, il se pose en défenseur des pénètes environnants ; mais son autorité ne suffit pas à impressionner les Mauroi, qui n'en font qu'une bouchée.

Enfin, l'on remarquera que, devant le tribunal impérial, Michel est condamné pour sa mauvaise gestion des biens impériaux, mais aussi dans l'affaire du conflit avec les Mauroi. Tout ceci fait planer au moins un doute sur sa bonne foi : c'est vraisemblablement un fonctionnaire prévaricateur ; il a utilisé son autorité de fonctionnaire pour lever sans droit une milice, qui est au fond une milice privée. Ce sont les Mauroi et, sans doute, les paysans voisins des biens impériaux qui se plaignent à bon droit.

L'appréciation du niveau économique réel des maisons impériales et de leur puissance sociale, même à l'époque de leur apogée, reste difficile ; leur déclin institutionnel rapide incline à un certain pessimisme.

La création des *sékréta* du Grand Curateur et des Manganes est à la fois un faux-semblant et un échec. D'une part, ils ne regroupent pas toutes les maisons impériales. La création même du *sékréton* des Manganes porte de soi un coup à l'office pourtant tout jeune du Grand Curateur. Certes, l'*oikos* d'Éleuthériou fait partie de celui-ci, mais les Manganes lui sont enlevés, le Néos Oikos n'y est jamais intégré et Éleuthériou est par la suite rattaché aux Manganes. Les nouveaux *oikoi* du X^e siècle n'y sont jamais intégrés et sont dès cette époque dotés chacun d'un Grand Curateur ; la multiplication des «Grands Curateurs» est le signe de l'éclatement même du système des maisons impériales dans leur but premier : fournir aux besoins de la cour et de l'Empereur.

Les offices centraux disparaissent. La dernière mention du Grand Curateur date de 1012 ([117]). Il ne figure plus dans les listes

(117) *Kutlumus* n° 5, éd. P. LEMERLE, 2^e éd., Paris 1988, pp. 45-46, dont la date de 1292 doit être rectifiée en 1012, cf. N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 297 n. 57.

d'*exkousseiai* qui fleurissent dans la seconde moitié du XI^e^ siècle aux côtés des Manganes et d'Éleuthériou. Constantin Monomaque réunit les Manganes et Éleuthériou : les Manganes sont redevenus un simple *oikos* de base, ce qui permet à l'Empereur de les réformer totalement et d'en détacher un nouveau *sékréton*, celui de Saint-Georges-le-Tropaiophore (118). Tout ceci indique une profonde décadence des maisons impériales dont nous révèlerons deux causes.

D'abord, l'émergence du *sékréton* des *oikeiakôn*, au début du XI^e^ siècle, entre 971 et 1030, dont l'importance va croissant. Le fonctionnaire à la tête de ce bureau s'occupe des biens appartenant en propre (c'est le sens originel de *οἰκεῖος*) non pas à l'Empereur, ce qui pourrait paraître logique, mais au fisc. Un *typikon* de 1136 montre un *chôrion* acheté pour le fisc par le *sékréton* de l'*épi tôn oikeiakôn* (119). Celui-ci apparaît dans les listes d'exemptions parmi les bénéficiaires de versements publics, à côté de l'économe des *euagôn oikôn* et des curatories impériales (120) ; dans le chrysobulle de 1102 accordant à Lavra l'exemption de taxe pour ses bateaux, l'Empereur prévoit que les amendes versées par le contrevenant éventuel iront au *sékréton* de l'*épi tôn oikeiakôn*, dont l'existence est ainsi confirmée (121). Le XI^e^ siècle voit donc naître, à côté du *génikon*, un nouveau bureau des finances publiques, qui reçoit certains impôts, mais qui semble aussi gérer les biens du fisc.

On peut estimer que le *sékréton* des *oikeiakôn* assure la gestion notamment des terres échues à l'État parce que devenues clasmatiques (122). Or, si, au XI^e^ siècle, l'État pratique la vente de terres clasmatiques sur une grande échelle (123), il n'en va plus

(118) ID., *St. George of Mangana*, cité *supra*, n. 111.

(119) A. DIMISTRIEVSKIJ, *Opijanie liturgičeskih rukopisej hranjaščuhsja u bibliotekah pravoslanajo vostoka*, vol. 1, *Τυπικά*, Kiev 1895, p. 698.

(120) Par exemple dans les chrysobullers de *Lavra* n° 32 (1057), éd. P. LEMERLE, A. GUILLOU, D. PAPACHRYSSANTHOU, N. SVORONOS, Paris 1970, p. 194 ; n° 33 (1060), p. 198 ; n° 36 (1074), p. 210 ; n° 38 (1079), p. 219 ; n° 43 (1081), p. 240 ; n° 44 (1082, p. 244 ; n° 45 (1084), p. 247 ; n° 48 (1086), p. 259.

(121) *Lavra* n° 55 (1102), p. 287.

(122) N. OIKONOMIDÈS, L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au XI^e^ siècle (1025-1118), *TM* 6, 1976, p. 137.

(123) Cf. les actes de l'Athos qui s'y rapportent : *Lavra* n° 2 (941), pp. 94-95 ; n° 3 (941), pp. 96-97 ; n° 10 (993), pp. 124-125 ; n° 11 (994),

de même au XI^e siècle. On a bien encore quelques donations de terres clasmatiques (124), mais l'État a tendance à garder ces terres pour toucher le revenu versé par les parèques. Le nouveau *sékréton* devient donc de plus en plus important.

Seconde évolution : les maisons impériales deviennent des fondations pieuses, ou donnent naissance, à partir de leurs biens, à des fondations pieuses, comme le montrent les transformations opérées par Monomaque aux Manganes. Auparavant, ceux-ci comportaient bien une église, mais si pauvre que l'on n'y célébrait l'office que le samedi, le dimanche et les jours de fête (125) ; tandis que, après Monomaque, on le faisait chaque jour. Surtout, les sources insistent sur le développement d'un monastère avec ses hospices et hôpitaux (126) ; alors apparaît, aux Manganes, Saint-Georges-le-Tropaiophore, institution à la fois annexe et indépendante (127). Monomaque y installe l'école de droit de Xiphilin (128) ; on croit comprendre, encore que cela ne soit pas totalement clair, que Saint-Georges (les Manganes ne sont pas cités) assurait l'entretien des élèves, à qui l'Empereur enjoint d'avoir

pp. 129-130 pour une terre vendue 16 ans auparavant et dont le prix est réévalué ; cf. *Xéropotamou* n° 1 (956), éd. J. BOMPAIRE, Paris 1964, pp. 39-40. Cela constitue une proportion notable des actes du X^e siècle.

(124) *Lavra* n° 44 (1082), pp. 243-244 ; Alexis Comnène confirme à Léon Képhalas la donation d'une terre clasmatique de 334 modioi faite par Nicéphore Botaniate, avec un impôt de 4 1/2 nomismata (impôt maintenu) ; *Lavra* n° 49 (1089), pp. 261-262, confirmant la même donation, mais ajoutant un *proastéion* pris sur une *épisképsis* (évidemment impériale) et un *chôrion* pris lui aussi sur les biens impériaux, ainsi qu'un *proasteion* proche de Thessalonique ; le document distingue bien la terre clasmatique du reste.

(125) SKYLITZÈS, *CFHB*, p. 477.

(126) *Ibid.*, p. 476 ; ATTALIATE, *Histoire*, *CSHB*, p. 48.

(127) Cf. les sceaux cités par P. LEMERLE, *Cinq études*, p. 277 ; pour Saint-Georges, point de curateurs, mais des économes, qui sont fonctionnaires ou dignitaires, comme dans les εὐαγεῖς οἶκοι. N. OIKONOMIDÈS, *St. George*, p. 239, publie un sceau du *sékréton* du Tropaiophore ; ce *sékréton* est alors *oikos* de Maria Sklérina ; l'auteur en déduit qu'il s'agit d'un εὐαγὴς οἶκος créé par Constantin Monomaque sur les biens impériaux (*ibid.*, p. 241), ce qui correspond bien à la présence d'un économe ; il n'attribue pas d'importance particulière au terme de sékréton, qui nous paraît renvoyer au bureau d'origine des biens ainsi affectés, le sékréton des Manganes.

(128) Étude complète de la novelle du *nomophylax* dans P. LEMERLE, *Cinq études*, pp. 207-211.

pour l'institution une filiale (et sonnante ?) reconnaissance (129). On est tenté d'en déduire que la maison impériale des Manganes est ainsi diminuée de ce qui constitue la dotation de Saint-Georges-le-Tropaiophore (130) ; sa position en est sûrement affectée. Dans un premier temps, c'est la jonction avec l'*oikos* d'Éleuthériou ; comme la première mention de ce phénomène date de 1044, on peut y voir encore l'œuvre de Monomaque ; et ce qui peut apparaître d'abord comme un renforcement par l'adjonction de l'*oikos* d'Éleuthériou, naguère confié au Grand Curateur (131), est en fait l'amorce d'une décadence.

Université de Paris I Michel KAPLAN

(129) *Ibid.*, p. 276.

(130) Ce dernier est un organisme complexe : à la fois un monastère comportant une église de saint Georges, un *gèrokoméion*, un asile de pauvres, un hôpital et un hospice ; donc avant tout un établissement de charité ; d'où le qualificatif qui lui est parfois donné par les sources, d'*εὐαγὴς οἶκος*, tout à fait logique pour une fondation faite sur les terres impériales, celle de l'*oikos* des Manganes. Il a à sa tête un «grand économe», fonctionnaire laïc, supérieur à l'higoumène, puisque le monastère n'est qu'une partie de la fondation. C'est d'ailleurs logique, puisque l'*οἰκονόμος τῶν εὐαγῶν οἴκων* remplace le Grand Curateur au XI^e^ siècle (N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 318). Je préfère donc revenir à l'interprétation que donne P. LEMERLE, *Cinq Études*, pp. 273-283, de deux établissements liés, plutôt que d'adopter celle de N. OIKONOMIDÈS, *St. George of Mangana*, pp. 241-243, qui voit dans le Tropaiophore une institution totalement indépendante, nonobstant son appartenance à un *sékréton*.

(131) N. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 123 et 318. Le Grand Curateur lui-même semble disparaître avant Monomaque, au moins dans les textes.

LE *DE MICHAELE* DU LOGOTHÈTE CONSTRUCTION ET INTENTIONS (1)

Le *De Michaele* du Logothète est surtout connu pour son désordre chronologique — «Full of chronological incongruities» dit Jenkins, qui ajoute qu'il est «anecdotal», ce qui est incontestable, ainsi que «verbose», jugement auquel, pour ma part, je ne souscris pas (2).

«Anecdotal» sans doute, mais est-ce tout ? Alexandre Každan, en 1959, nuançait l'idée reçue en écrivant : «Que représentait donc l'Urtext de la première partie du Logothète ? En ce qui concerne son contenu, c'était un récit du règne de Basile. Les trois rédactions, qui reflètent par leur accord l'Urtext, donnent à Basile le premier rôle, non seulement sous son règne, mais déjà sous celui de Michel». La première partie du Logothète ignore presque complètement les événements jusqu'à l'apparition de Basile à Constantinople : «Sauf les campagnes de Théoktiste, la mort du patriarche Méthode (847), les invasions bulgares en Thrace, la

(1) À partir des éditions imprimées et des travaux qui leur ont été consacrés. Recensions du Logothète dont il sera question : Theod Mel = Theodosios Meliteni chronographia [ms *Monac. 218,* XI[e] s.], ed. Th. L. F. TAFEL, München, 1859 (Monumenta saecularia hrsg. von der Kgl. Bayer. Akad. d. Wiss.). Theod Mel sera pris comme texte de base ; LG = Leo Grammaticus, éd. I. BEKKER, Bonn, 1842 [ms. *Paris.* 1711 (s. XI) 376[v]-393[v]] ; Gc = Georgius continuatus, Bonn [ms. *Paris.* 1708 (s. XVI) 287[r]-368[v]] ; Хроника ГеоргиЯ Амартола, Istrin, Petrograd 1922 [ms. *Vat. gr.* 153] ; Georgii Hamartoli, éd. MURALT, Petersburg, 1859 [ms. *Mosq. Synod* 251, a. 1152] reprod. PG 110, Col. 1035-1082.

Ps-Symeon Magister, éd. I. BEKKER, Bonn, 1838 [ms. *Paris. gr.* 1712. Datation : v. MARKOPOULOS, 34 sq. Celle de certains autres mss se heurte à de semblables difficultés].

Pour la litt. second. antérieure je me contenterai, ici, de renvoyer à Athanasios Ph. MARKOPOULOS, *Ἡ χρονογραφία τοῦ Ψευδοσυμεών καὶ οἱ πηγὲς της*, Ioannina, 1978, où le lecteur trouvera une importante bibliographie.

(2) Romilly J. H. JENKINS, *The chronological accuracy of the «Logothete» for the years A.C. 867-913*, in *D.O.P.* 19, 1965, p. 95.

chronique du Logothète ne connaît aucun événement depuis le rétablissement de l'iconodulie jusqu'au coup d'état de Bardas en 856, c'est-à-dire pendant 12 ans» (3).

Ajoutons qu'on jette deux ou trois campagnes en pâture au lecteur, mais qu'il s'agit d'une histoire politique, et encore celle d'une période limitée : comme le fait remarquer Každan, la minorité de Michel n'intéresse guère le compilateur, or la chronologie, dans ce texte, est exclusivement fonction des intentions de celui-ci. Le désordre, essentiellement chronologique, est caractéristique surtout de la première partie du texte, dans son état actuel. Dans la seconde, à part trois anecdotes flottantes (4), les campagnes exclusivement sont affectées (5) ; mais celles-ci sont accessoires au véritable sujet du chroniqueur, qui se déroule, dans un ordre non seulement rigoureux, mais construit à partir d'un enchaînement systématique de cause à effet. Si l'élévation au césarat de Bardas fait exception c'est par rapport à un événement militaire (elle précède, en effet, dans le texte, la défaite, en 863, de l'émir de Mélitène, Amr, alors qu'elle est venue après) (6).

À la suite de Každan (7), j'identifierais dans le *De Michaele* du Logothète un premier noyau, consacré — mais dans un sens

(3) A. KAŽDAN, Хроника Симеона Логофета, VVC XV, 1959, p. 125-143, *loc. cit.*, p. 139.

(4) Ci-dessous, p. 8, *Météo et exhumations*.

(5) JENKINS, *op. cit.*, *p. cit.* («Bardas is referred to as Caesar ...», voir ci-dessous, p. 10) ; HUXLEY, George, *Theoktistos, Abasgia and two eclipses*, 1989.

(6) Génésios : «Certains disent que Bardas, pour avoir, avec son frère, mis les ennemis en fuite eut le rang de César» (p. 97). La phrase qui, chez THc (p. 184), suit la défaite d'Amr : *Μετέβαινε δὲ καὶ ὁ Βάρδας καὶ τὰς ἐκ βασιλέως ἤμειβε συνεχῶς τιμάς ... Μετέβαινε γοῦν καὶ πρὸς τὴν καίσαρος ἀνῄει δόξαι καὶ τιμήν* semble bien correspondre aux promotions consécutives de Bardas dans les pages du Logothète (v. p. 14).

(7) *Op. cit.*, p. 138-9.

«Première partie» chez Každan : «La chronique de Syméon Logothète (842-948) peut être divisée en trois parties : la première, Michel III et Basile I (842-886), la seconde Léon VI et Alexandre (886-913), et la troisième, la minorité de Constantin Porphyrogénète et le règne de Romain Lécapène», *op. cit.*, p. 128.

Le présent article se limite au *De Michaele*, c'est-à-dire à la première moitié de la «Première partie» de Každan. À l'intérieur de cette première moitié je propose de reconnaître deux parties qui ne correspondront donc pas aux première et seconde parties de KAŽDAN.

que je définirai ci-dessous — à Basile. Le début en est l'assassinat de Théoktiste, et, plus précisément, les mots : *Βάρδας [δὲ] ὁ Καῖσαρ συνεφιλιώθη* ..., et la fin déborde légèrement le cadre du règne pour englober le paragraphe du *De Basilio* qui parle du sort de ses complices. Il ne s'agirait pas, d'après moi, d'un **Règne*, mais d'une **Ascension de Basile*. Composé avant la mort de celui qui en constituait le thème, ce premier noyau était déjà une compilation, à laquelle, cependant, un finalisme soutenu conférait une unité dramatique ; de celle-ci les remaniements successifs eurent quelque peu raison.

L'**Ascension de Basile* fut promue *De Michaele* en la faisant précéder d'une première partie consacrée au début du règne de ce dernier, et en retranchant de la fin la *Vindicta Michaelis* pour la placer dans le *De Basileio*. Trois passages dépourvus, tant de lien avec le contexte que de signification dans le cadre du récit pourraient être des interpolations antérieures à l'adjonction de ce qui constitue à présent la première partie.

Un autre passage indiscutablement interpolé fait état des amours de Michel et d'Eudocie Ingérina et suppose, au contraire, une première ébauche du *De Michaele*, puisqu'il doit être mis en relation avec la première allusion à ces amours, allusion à laquelle le mariage de Michel sert de prétexte. Les deux doivent être dus à un même interpolateur (8).

Avant d'aborder les problèmes posés par des passages spécifiques je voudrais jeter un coup d'œil sur le *De Michaele* dans son ensemble. Le début, c'est-à-dire les dates constitutives du règne, ainsi que le rétablissement de l'Orthodoxie, correspond, dans le Théodose de Mélitène de Tafel, à 12 lignes sur un total de 532 pour le règne (pp. 159-176). Vient alors une série d'événements où l'ordre chronologique n'est pas respecté (9), ainsi que d'autres où tout repère chronologique manque. C'est le cas, par exemple, pour les campagnes du Logothète et *kaniklée*, Théoctiste, en Crète (10) et en Asie Mineure. On les place traditionnellement

(8) Ci-dessous, p. 6.

(9) JENKINS, *op. cit.*, p. 95.

(10) Théod. Mel. : *τὴν ἐκκλ. εἰρήνευσε* τῇ πρώτῃ κυριακῇ τῶν ἁγίων νηστειῶν. *Ἀπέστειλε δὲ Θεόκτιστον τοὺ λογοθέτην κατὰ τῆς Κρήτης* 159, 17 ; Geo. Bonn : *τὴν ἐκκλ. εἰρήνευσεν τῇ πρώτῃ κυριακῇ τῶν ἁγίων νηστειῶν* 811 ... τῇ δὲ α' κυριακῇ τῶν ἁγίων νηστειῶν, *μετὰ τὸ γενὲσθαι τὴν ὀρθοδοξίαν,*

au début du nouveau règne. À moins de trouver les dates chez les historiens arabes, la prudence autorise, tout au plus, à dire qu'elles sont d'avant le 20.11.55, date de la mort de Théoktiste.

La fin, en la limitant à la mort de Michel, occupe 62 lignes ([11]). Mais en fait, à l'exception de trois paragraphes qui interrompent hors de propos le récit ([12]), celui-ci est, à partir du moment où Bardas décide de se débarrasser du parakimomène Damianos, d'une seule pièce. Tout s'enchaîne pour conduire à la fin inéluctable, et la mort de Bardas est le prélude à celle de Michel. Il faut même remonter au meurtre de Théoctiste. C'est là que commence la seconde partie. D'une orientation insistante mais, par endroits ambiguë, elle est dominée et rythmée par ces trois assassinats politiques qui s'enchaînent fortement, sans qu'il soit fait explicitement état du lien.

Celui-ci est en fait constitué par l'ascension de Basile : du meurtre de Théoctiste naît le complot de Théodora, libérant le poste de protostrator pour le Macédonien, qui accède ainsi à l'intimité de l'empereur. Bardas ne se débarrasse de Damianos que pour se trouver confronté à un parakimomène autrement redoutable, et qui le fera passer de vie à trépas. Le meurtre de

ἀπέστειλε Θεόκτ. 188 ; LG : *τὴν ἐκκλ. εἰρήνευσεν.* τῇ δὲ πρώτῃ κυριακῇ τῶν ἁγίων νηστειῶν *ἀπέστειλεν Θεόκτιστου λογοθέτην κατὰ τῆς Κρήτης* 229, 1 ; Le début de la campagne aurait eu lieu de façon tout à fait invraisemblable le jour même de la proclamation de l'Orthodoxie. Cette datation, inconnue de Théod. Mel. comme de Geo. Istrin, d'origine textuelle, se trouve chez LG (*Paris. gr.* 1711) et la recension représentée par Geo Muralt (*Mosq. Syn. gr.* 251 (406)) et Geo Bonn (*Paris. gr.* 1708). LG montre bien qu'une erreur de ponctuation est à l'origine du problème. Dans la recension Muralt-Bekker la date de «Premier dimanche de Carême» est dédoublée : elle est donnée pour la pacification de l'Église (en terminant), et une seconde fois, après une interpolation, au début de la campagne de Crète. Le *μετὰ τὸ γενέσθαι τὴν ὀρθοδοξίαν* qui suit dans les deux montre que leur modèle avait déjà le texte fautif devant lui, était conscient du problème, et l'«arrangeait» de son mieux. D'autre part, c'est cette glose qui est à l'origine de la date alternative du 18 mars proposée pour l'expédition (VASILIEV-GRÉGOIRE-CANARD, I, 442 : «I[er] dimanche après l'Orthodoxie»).

(11) À l'exclusion de l'exhumation de Constantin Caballin et du patriarche Jean, interpolation d'un épisode appartenant au début du règne. Voir ci-dessous p. 13.

(12) VC. n. 2.

Bardas ouvre à Basile la voie du trône. En autorisant l'assassinat de son oncle, Michel signe son propre arrêt de mort. Un mois après la mort du César, Basile est couronné co-empereur : il ne lui reste plus qu'à liquider son bienfaiteur et complice, pour prendre possession du palais, symbolisant le pouvoir.

Michel, cependant, n'est pas une victime innocente. Tout comme il autorise la mort de Bardas il avait précédemment autorisé celle de Théoktiste. Le crime appelle la rétribution : tant Bardas que Michel ont creusé leur propre tombe. Le thème, certes, est banal. Le Continuateur anonyme auteur du *Regnum Michaelis*, comme Constantin Porphyrogénète aussi, ne se prive pas d'y insister, et à Constantinople on a sûrement répété à l'envi une vérité aussi évidente. Mais chez le Logothète, c'est l'âme même du récit. Et cette constatation pose la question du rôle que joue Basile, assassin lui aussi, faux, brutal et parjure, autant, au moins, que les deux autres.

Le *De Michaele* se compose donc de deux parties d'inégale longueur et disparates par la manière. La première n'est qu'une juxtaposition d'épisodes, où Théoktiste, figure souvent, il est vrai, mais sans réussir à conférer unité ou relief. L'autre est un récit fortement construit autour d'un conflit d'ambitions politiques, mené dans une violence dénuée de tout scrupule, pour s'achever avec l'arrivée au pouvoir de celui qui — nous le savons, mais était-ce là la perspective du compilateur ? — allait enfin le conserver. Embrassant des laps de temps presque égaux (14 années pour la première, 12 pour la seconde), elles remplissent respectivement 5 1/2 pp. et douze — soit du simple au double.

1. Le «résumé basilien» (Théodose de Mélitène 160, 17-164, 12)

Il s'agit d'un bloc qui a dû être introduit tel quel dans le texte. Il vient d'être question de constructions entreprises par Théoktiste, sur quoi le récit passe, sans transition, à l'information que Michel qui a atteint l'âge d'homme, ne veut entendre parler que chasses et courses, que Théodora et Théoktiste ont donc décidé de le marier car il a une affaire avec Eudocie Ingérina, une effrontée qu'ils n'apprécient, ni l'un ni l'autre. Ceci précède la mort de

Méthodios en 847, or la majorité et le mariage de Michel, né en 840, doivent être de 855-6 ([13]).

La mort du patriarche ne suit, toutefois, pas directement. Entre le mariage (ou les amours) de Michel et cet événement intervient un ensemble d'éléments dont certains remontent au-delà du règne de Théophile, cependant que les derniers montrent Basile déjà au service de Michel. Bien que l'ordre adopté ne soit pas systématiquement chronologique, le bloc est cohérent à sa manière : l'auteur a recours à des retours en arrière pour expliquer ou situer, il est d'ailleurs inexact de dire qu'il se place entre la mort de Méthodios et le mariage, car ce dernier élément en fait partie. En voici l'analyse : 1a) Michel, arrivé à l'âge d'homme, se consacre à la chasse et aux courses. 1b) Théodora Augusta décide *donc*, en accord avec Théoktiste le Logothète, de le marier, 1c) *car* elle savait qu'il s'intéressait à Eudocie, la fille d'Inger, que détestaient le Logothète et l'impératrice à cause de son impudence. 1d) Ils le marient donc avec Eudocie, la fille du Décapolite. 2a) *μετὰ μικρὸν* le stratège des Bucellaires offre à l'Empereur un cheval 2b) que personne n'arrive à maîtriser, au grand chagrin du jeune souverain. 2c) Théophilitzès affirme avoir à son service l'homme que demande la situation, un certain Basile. 2d) On l'envoie aussitôt chercher, à la Porte de Fer. 2e) Il dompte le cheval sans peine, 2f) L'empereur, enchanté, le remet à l'hétériarque André, pour être enrôlé dans l'hétairie. 3a) Ce Basile était macédonien de naissance, originaire de la ville d'Andrinople, 3b) Kroum avait emmené 10 000 Macédoniens en captivité ([14]). 3c) Captivité et retour. Basile est dans sa vingt-cinquiè-

(13) Date de naissance : Cyril MANGO, *When was Michael III born ?*, in D.O.P. 21, 1967, 253-8 ; «âge d'homme» et mariage : Aikaterine CHRISTOPHILOPOULOU, *Ἡ ἀντιβασιλεία εἰς τὸ Βυζάντιον*, in *Σύμμεικτα*, 2.

(14) Propres à Log A, deux pages célèbres sur la déportation par Krum de 10.000 habitants d'Andrinople constituent une interpolation de cette recension et non une lacune, comme le voulait Šestakov, dans les autres mss : «Šestakov (n. : 60, n. 52) attire l'attention ... sur la lacune commune à ces deux mss [*Vaticanus* 153 et *Vindobonensis histor.* 40] dans le récit sur Krum, qui, il faut le dire, est très artificiellement relié au texte de base dans la première rédaction». A. KAŽDAN, *op. cit.*, 132. Voir aussi MORAVCSIK, *Légende*. Sur la valeur historique du récit : Henri GRÉGOIRE, *Les sources épigraphiques de l'histoire bulgare. L'inscription de Hambarly*, in *Byzantion* IX, 1934, 745-86, *l.c.* p. 759.

me année lors du retour. 4a) Il s'attache au stratège de Macédoine, le nommé Tzantzès, et, 4b) ne trouvant pas de profit à son service, 5a) part vers la Ville 5b) où il pénètre par la Porte Dorée. 6a) Il se couche pour dormir dans le portique de l'église S. Diomède. 6b) Ce n'était pas encore un monastère, mais une église paroissiale (*καθολική*) avec un *neokoros* (réd. A : *prosmonarios*) du nom de Nicolas. 6c) À la suite d'une triple vision, le *neokoros* introduit Basile dans l'église 7) et, par l'intermédiaire du frère de celui-ci, Basile entre au service de Théophilitzès. 8) «Et c'est ainsi que l'empereur Michel en eut connaissance, ainsi qu'on l'a déjà dit». 9) Théodora, à sa vue, prédit qu'il fera disparaître «notre race» ([15]).

Le 1) n'a, à première vue, rien à voir avec Basile. On verra ce qui lui vaut sa place dans cet ensemble ([16]). Les 3)-7), bien que traitant d'événements antérieurs à 2), sont néanmoins, à leur place, introduits pour présenter l'individu dont il vient d'être question dans 2). 3b) est une élaboration postérieure dont il ne faut pas tenir compte dans l'étude de l'origine de l'ensemble. Le 8) boucle d'explication et revient à 2) auquel se rattache le 9).

Ce n'était pas la seule façon possible de résumer cinquante années d'histoire, fût-ce pour présenter un individu spécifique. On croira difficilement que plusieurs chroniqueurs l'aient trouvée de façon indépendante, même dans un autre ordre et avec quelques différences d'affabulation. Il n'est donc pas sans intérêt de constater que les mêmes éléments, sauf le 4) qui manque, quelques particularités de présentation dans les n^{os} 2 et 3 [2a, 2c, 3b], et un couple différent dont le mariage est célébré (n° 1), forment, dans les pp. 7-11 de Génésios, un ensemble aussi mal intégré à son contexte que chez le Logothète. Introduit presque au début du *De Michaele* du Logothète, après le meurtre de Bardas chez Génesios, il n'est à sa place ni chez l'un ni chez l'autre.

À la différence du Logothète, Génésios préserve l'ordre chronologique à l'intérieur de l'ensemble ([17]) : (entre crochets des

(15) Sur cette prédiction qui, attribuée à trois autorités morales différentes, implique que Léon ne peut être que le fils de Basile, voir KARLIN-HAYTER, *L'enjeu d'une rumeur, JÖB, 1991, 2.*

(16) Ci-dessous, p. 6.

(17) 3a, 5a,b,6, 7,9,2d,2b, [1].

éléments absents du Logothète) [*Descendance arsacide de Basile*]. 3a) *Il est originaire de Macédoine.* 3b) La captivité bulgare manque chez Génésios. S'y substitue la [*jeunesse* de Basile avec références classiques : *Achille, Chiron, Lycurgue*] 5b) Basile est *entré dans la capitale par la Porte Dorée*, 6a) *Il s'est arrêté à un monastère*, 6b) qui est à présent *consacré au martyr Diomède, mais était alors sous le vocable d'Élie* (18). [*Visions prophétiques de la mère de Basile, restée en Macédoine*]. 6c) *À la suite d'une triple vision, l'higoumène introduit Basile dans le monastère.* Malgré les informations contradictoires au sujet de l'édifice consacré et le remplacement du *neokoros* ou *prosmonarios* par «*un moine ou, d'après certains, le kathigoumène*», le texte du 6 chez Génésios, jusqu'à l'introduction de Basile à l'intérieur du monastère correspond à celui du Logothète, sinon mot-à-mot — ce ne serait plus Génésios ! — du moins quasiment proposition par proposition. La fin, cependant, de ce paragraphe 7a) ses *relations avec le prosmonarios*, ainsi que 7b) le *rôle du frère de celui-ci en le plaçant chez Théophilitzès*, manquent. C'est, de façon plus imprécise, *διὰ τοῦ προστατοῦντος τῶν μοναχῶν*, que 8) *il arrive chez Théophilitzès* [*Lutte avec le Bulgare*, qui ne se trouve pas chez le Logothète. *Cette lutte fait la renommée de Basile, et Michel veut l'avoir à son service*]. 9) *Michel le présente à Théodora qui prédit qu'il va s'emparer de «notre pouvoir».* 2e) *L'empereur*, au lieu de l'enrôler, comme chez le Logothète, dans l'hétairie, *le fait πρωτοστάτην τῶν ἱπποκόμων*, ce qui doit correspondre à sa promotion au rang de *πρωτοστράτωρ* (il avait occupé ce poste chez Théophilitzès et allait être, sous peu, protostrator impérial) (19). 2b) *L'épisode du cheval* suit. Il n'y a pas d'allusion au stratège, que ce soit des Bucellaires [appelé,

(18) D'après Gén. S.-Diomède a toujours été monastère, mais autrefois sous un autre vocable. D'après le Log A et B c'était une église paroissiale quand Basile y reçut l'hospitalité, mais rien n'est dit d'un changement de vocable. *ἥτις νῦν μὲν ἱερὸν Διομήδους τοῦ μάρτυρος, Ἡλίου δὲ τὸ πρὶν κεχρημάτικεν* Gen. 108 ; [Gén. introduit ici un thème de la propagande basilienne qui n'est pas repris chez le Logothète : sa mère. Ici son chagrin devant le départ de son fils, et une apparition du prophète Élie. si on compare Théod. Mel : *κεκοπωμένος ἀπὸ τῆς ὁδοιπορίας (κυριακὴ γὰρ ἦν* [?!] *καὶ ὁ ἥλιος πρὸς δυσμάς)*, on voit les nombreuses possibilités de confusion.

(19) Voir aussi, ci-dessous, la variante de THc.

chez le Logothète, par l'assonance avec Bucéphale ?] ou autre, *l'empereur le charge simplement du dressage d'un cheval difficile de son écurie. «Comme Alexandre avec un autre Bucéphale ou Bellérophon et Pégase ...».* 2c) Théophilitzès n'a pas à intervenir puisque Basile est déjà au service de l'Empereur. 1) *La faveur dont il jouissait déjà se trouva encore accrue par l'affaire du cheval : il fut élevé au rang de patrice et reçut en mariage une jeune fille vertueuse et bien née, la fille d'Inger* (20).

Il y a là une différence de poids entre le Logothète et Génésios : si Eudocie joue chaque fois un rôle, il n'est pas le même, et au mariage de Michel introduisant l'ensemble chez le premier se substitue, chez Génésios, celui de Basile, le clôturant. Cependant nous avons vu que les deux compilateurs ont placé cette interpolation à des moments différents de leur histoire, et il faudra examiner, dans le cadre des mentions d'Eudocie chez le Logothète auxquelles nous reviendrons ci-dessous.

Génésios, en introduisant cet ensemble de faits après la mort de Bardas, se rapproche de Théophane continué (THc) ; chez celui-ci, toutefois, tout cela *précède* le meurtre. Ce dernier drame vient en effet, logiquement, s'intégrer dans l'ensemble en question, qui, chez THc, et chez lui exclusivement, constitue le récit de base ; chez lui cette suite d'événements, sous une forme beaucoup plus développée, et parfaitement à sa place, représence l'introduction à la *Vie de Basile.* Dans le *Regnum Michaelis* de Génésios le cadre est tout autre : le premier rôle, jusqu'à présent, a été tenu par d'autres, que ce soit Manuel, Petronas, Bardas, et l'ensemble est un retour en arrière introduit après le meurtre, pour présenter Basile, qui a pris place, à cette occasion, sur la scène de l'histoire, et qui va désormais en occuper le centre.

Cette présentation de Basile offre, dans la *Vita Basilii* de THc, une abondance d'incidents et une affabulation typique qui rendent le parallélisme avec le Logothète moins immédiatement

(20) La phrase continue dans un résumé vertigineux des événements, ou plutôt de THc, jusqu'à la veille de la mort de Michel, où le récit revient au point de départ : *l'Empereur l'adopta, lui conféra la dignité de magistre et, d'après certains, le promut parakimomène, et peu après il accéda à la gloire de la pourpre* υἱόν τε θετὸν ἐπὶ πᾶσι βασιλέως ὀνομασθῆναι, εἶτα μάγιστρον, καὶ παρὰ τῷ κοιτῶνι τῶν προσυπνούντων φυλάκων προτιμηθῆναι κατά τινας, καὶ μετὰ βραχύ τὴν βασίλειον εὐδοξίαν κληρώσασθαι 79, 49-52.

perceptible. Mais l'introduction en bloc, et chez ce dernier et chez Génésios, d'un même ensemble d'épisodes, mal reliés à leur contexte immédiat et mal maîtrisés dans l'économie du récit, qu'on les introduise au début ou à la fin, reste décisif. Genesios a conservé l'ordre de THc (21), le Logothète non, mais le choix est, répétons-le, trop particulier pour qu'il ait pu se constituer plus d'une fois par hasard et indépendamment. Chez THc, le récit est non seulement plus long, plus nourri et plus cohérent. C'est aussi chez lui exclusivement qu'il s'agit du récit de base. Celui du Logothète, celui qui nous intéresse ici, s'arrête avec l'entrée de Basile au service de Michel. Pour le laps de temps plus court qu'il embrasse, il offre encore moins d'épisodes que Génésios, et se distingue par deux autres particularités : 1) un enchaînement par rappels successifs à la place de l'ordre chronologique, et 2) le remplacement dont il a été question, du mariage de Basile avec une «vertueuse jeune fille de la noblesse, Eudocie

(21) THc : 3a) Originaire de Macédoine (213) [Descendance arsacide 213-14, cf. Gén. — Descendance de sa mère, par l'un de ses parents, de Constantin et par l'autre d'Alexandre 215-16] de la ville d'Andrinople. 3b) Captivité en Bulgarie 216-17[21]. [Présages. Enfance, jeunesse Achille, Chiron, Lycurgue, Salomon 218-20, cf. Gén.] 5a) Basile monte à la capitale. [Visions de la mère de Basile 221-2. cff. Gén] 5b) Entre par la Porte Dorée. 6a) Se couche pour dormir dans le portique du monastère de S. Diomède. 6c) Visions du kathigoumène. 7a) Le Log fait état d'une *ἀδελφοποίησις*, chez THc le kathigoumène fait connaître à Basile, sous le sceau du secret, les révélations de S. Diomède. Génésios n'a pas ce paragraphe sous une forme ou une autre. 8) Basile au service de Théophilitzès. [Nouvelles visions de la mère de Basile. Daniélis. *Πνευματικὴν ἀδελφότητα* avec le fils de celle-ci (cf. 7a) : les embellissements de ce genre peuvent être transférés d'un épisode à un autre). Lutte avec le Bulgare, cf. Gén.] 2b) Affaire du cheval. Autre affabulation : Michel le monte à la chasse, il s'échappe et personne ne parvient à le ratrapper. 2c-e) Basile est présent avec son maître Théophilitzès. Avec l'autorisation de l'Empereur, il s'élance sur le dos du cheval harnaché *βασιλικοῖς φαλάροις* [21]. 2f) L'Empereur, enchanté, enlève Basile à Théophilitzès, et l'enrôle parmi les *strators*, le faisant accéder peu après à la dignité de *protostrator*. [Accompagnant l'Empereur à la chasse, Basile tue un loup de grande taille qui semait la panique parmi les chasseurs. Le César, à cette vue, dit à certains de son entourage : «Cet homme, à mon avis, va faire disparaître toute notre race (*οἶμαι πάσης τῆς γενεᾶς ἡμῶν τὴν κατάλυσιν τὸν ἄνθρωπον τοῦτον μέλλειν γενήσασθαι* 232. Confirmé par Léon le Philosophe, sous deux formes : *τὴν κατάλυσιν τῆς ὑμῶν γενεᾶς* 232, ligne ; *διάδοχου ὑμῶν μέλλειν ἔσεσθαι* 232 ligne.] 9) La même prédiction dans la bouche de Théodora (Voir *Enjeu d'une rumeur*).

fille d'Inger» (22), par le mariage imposé à Michel, dans l'espoir de contrecarrer sa liaison scandaleuse avec la même Eudocie, *détestée par le Logothète et l'impératrice pour son impudence.*

EUDOCIE INGÉRINA

Comment expliquer la substitution du couple Eudocie-Basile au couple Eudocie-Michel et le changement de rôle d'Eudocie ? (23) Première hypothèse : puisque l'interpolation a été placée dans les premières années du règne, c'était bien du mariage de Michel, et non de celui de Basile qu'il s'agissait. Autre possibilité : l'anecdote scandaleuse était plus alléchante qu'un banal mariage, une fois passé le temps des passions politiques — encore faudrait-il savoir si ce temps était effectivement passé ? Esprit partisan donc, impératif chronologique ou penchant pour la *Triviallitteratur* ? La raison la plus simple, et la bonne, pourrait bien être de préparer le mariage de Basile.

Car l'ensemble que j'ai désigné de nom de *Résumé basilien*, appartient à la première partie du *De Michaele*, mais ne peut être isolé d'un épisode de la seconde moitié, le renvoi de la première femme de Basile, suivi du mariage de celui-ci avec Eudocie Ingérina (169, 14-20). Deux anecdotes concernant un mariage, et chaque fois assorti de détails au sujet des amours d'Eudocie et de Michel. Dans le second, rien à redire du point de vue chronologique. Le texte, cependant, paraît perturbé : Bardas s'est débarrassé de Damien le parakimomène et le poste est aussitôt (24) attribué à Basile, *ἐζηλοτύπησε δὲ* καῖσαρ, *καὶ*

(22) Le parallélisme ressort de la comparaison du passage dans les deux textes : *προβάλλεται παρακοιμώμενον ὁ βασιλεὺς τὸν Βασίλειον, τιμήσας αὐτὸν καὶ* πατρίκιον, *καὶ* γυναικὶ συζεύξας *εὐμορφίᾳ σώματος καὶ κάλλει καὶ* θυγάτηρ *ἐτύγχανε τοῦ παρὰ παντῶν ἐφ' εὐγενείᾳ καὶ φρονήσει λαλουμένου τότε* τοῦ Ἴγγερος · 235 ; cf. Gén : *ὡς καὶ τῇ τῶν* πατρικίων *εὐκλείᾳ συντόμως προσεμπελάσαι,* γαμετῇ τε συναρμοσθῆναι κοσμιωτάτῃ *τῶν* εὐγενίδων *ἐξ Ἴγγερος* 79, 47-9. À travers l'enflure de Constantin, ici en contraste avec Gén (qui pourtant sait pousser l'emphase et l'ornement très loin, comme par exemple, dans le meurtre de Théokt), on reconnaît un fond identique.

(23) Théod. Mél., 160, 21-2 ; Gén.,

(24) Nié chez THc : *ἐχήρευε λοιπὸν ἐπὶ χρόνον τινὰ τὸ τοιοῦτον ἀξίωμα* (234). Le ton apologétique du passage est frappant : *Ἀλλ' ὅταν ἡ πρόνοια πρὸς ὃ βούλεται συνελαύνῃ τὰ πράγματα, καὶ φρόνησις ἀπρακτεῖ καὶ πανουργία τοῖς*

ἔκτοτε ἐζήτει *ἀποκτεῖναι* Βασίλειον. Le texte poursuit avec le remariage de ce dernier : *Ἐχώρισε δὲ Βασίλειον Μιχαὴλ τῆς ἰδίας γυναικὸς Μαρίας* ... L'épisode achevé, on enchaîne aussitôt : ἔκτοτε *δὲ ὑπεβλέποντο ἀλλήλους ὅ τε* καῖσαρ *καὶ ὁ* Βασίλειος, ζητοῦντες *πῶς ἕτερος ἕτερον ἀνέλῃ* [L'Empereur] *élève Basile à la dignité de parakimomène. En apprenant cela l'envie s'empara du César, et à partir de ce moment il chercha à faire mourir Basile ... À partir de ce moment le César et Basile se surveillaient mutuellement, cherchant, chacun, à causer la mort de l'autre.* Ce n'est assurément pas à cause du «divorce» de Basile ni de son remariage avec la concubine de Michel que le César et lui sont engagés dans une lutte qui doit se terminer par la mort de l'un ou de l'autre, mais à cause de sa promotion au poste de parakimomène. Les derniers mots de l'information précédente ont été repris presque sans modification (une construction paratactique cède la place à un participe, *ἀποκτεῖναι* à *ἀνέλῃ*) de significatif il n'y a que le changement d'orientation (25), la variante a le même point d'application que le modèle, et ne vise pas l'information venue les séparer. On conclura que celle-ci constitue une interpolation. Elle peut, toutefois, être contemporaine, avec son pendant du *Résumé basilien*, de l'insertion de ce *Résumé*, ou, au contraire, les deux peuvent être dus à un remanieur postérieur.

Examinons donc les mentions d'Eudocie Ingérina dans le *De Michaele* du Logothète.

Elle paraît dans le texte six fois, et la manière de la présenter trahit des tendances contradictoires, dont l'une nettement plus que l'autre a suscité l'intérêt des savants (26). La lourde insistance des Macédoniens sur la vertu d'Eudocie (27) invitait à ne pas y

οἰκείοις σοφίσμασι περιδράσσεται ... παρὰ πάσαν αὐτῶν ἐλπίδα μετὰ καιρὸν οὐ πολὺν προβάλλεται παρακοιμώμενον ὁ βασιλεὺς τὸν Βασίλειον (235).

(25) Voir ci-dessous, p. 12 sq..

(26) Deux parmi les mieux connus : E. KISLINGER, *Eudokia Ingerina, Basileios I und Michael III*, JÖB 33, 1983, 119-36 ; Cyril MANGO, *Eudocia Ingerina, the Normans and the Macedonian dynasty*, ZRVI XIV : XV 1973, 17-27.

(27) Surtout dans l'*Éloge funèbre*, citons, *e.g.* : «... Celle dont je parle fut unie, meilleure qu'elle était, à un meilleur. Celui-ci n'en prit pas une autre ... ni elle ne fut unie à un autre, parce qu'il ne convenait pas qu'elle partageât la vie d'un autre que la sienne», VOGT, A. et HAUSHERR, I., *Oraison funèbre*

croire, même si on ne lisait pas, chez le Logothète, dans toutes les recensions, un récit scandaleux au sujet de ses relations avec Michel et avec Basile. Les historiens modernes ont vu, dans le démenti prononcé par Léon, la preuve des *faits*. Il me semble que seule est *prouvée* la circulation d'une rumeur les alléguant. Sans que nous ayons le moindre renseignement permettant de juger du fond, différentes données des sources des deux bords suggèrent qu'une rumeur, de contenu trivial, mais sûrement à intention politique, aurait circulé pendant tout le règne de Basile (28).

Les deux premières mentions d'Eudocie sont celles que nous avons vues 1) on marie Michel pour mettre fin à son affaire avec Eudocie, fille d'Inger (Théodose Melitenensis 160, 18). 2) Michel unit à Basile, dans les liens du mariage, sa maîtresse, Eudocie Ingerina, qu'il chérissait tendrement et à laquelle il ne renonçait pas : en compensation, il donne à Basile sa propre sœur, Thékla «pour l'avoir pour lui» (169, 14). La troisième concerne la naissance de Léon, né *de Michel et d'Eudocie Ingerina* (174, 7). Tel que le texte se lit dans nos manuscrits, il appartient au dossier du scandale, mais la tradition manuscrite offre des variantes et même des ratures avec substitution d'un nom à l'autre (29). La contamination est omniprésente et la tendance originelle difficile sinon impossible à reconnaître. Cependant ces trois notes constituent les seules mentions explicites du scandale dans les sources (30). À ses quatrième et cinquième apparitions Eudocie est, au contraire, une jeune femme irréprochable, invitée par Michel, avec Basile, son époux, à dîner (31) (174, 14 ; 174, 22 ;

de Basile I par son fils Léon VI le Sage, Rome, 1932 (Orientalia Christiana XXVI/1 (n° 77), 1932, p. 55.

(28) Voir mon *L'enjeu d'une rumeur*.

(29) Les éditions existantes témoignent de problèmes : le Ps.-Syméon pour *Léon* à *Constantin*. Tafel note dans l'app. crit. de Theod Mel : *Βασιλείον erasum est, et in ejus loco Μιχαὴλ scriptum, at Λέων postea filius Basilii indicatur* (p. 174).

(30) Le texte d'Ibn Batriq ne saurait être tenu pour indépendant, il ne s'agit que d'une variante de cette même rumeur. Voir *L'enjeu d'une rumeur*.

(31) Un passage de six mots a été pris comme témoignage du contraire : *τῆς Ἰγγιρίνης, ὡς ἔθος, αὐτῷ συγχαιρούσης*. Il y a là deux remarques à faire, l'une textuelle, l'autre de signification. Commençons par la première. Theod Mel et Léon Gramm, c'est-à-dire Log A, offrent cette incise, qui ne se trouve

175, 4). 15, n. La dernière mention se situe après la prise de possession du palais, quand Basile y fait aussitôt amener Eudocie fille d'Inger, *μετὰ δόξης πολλῆς* (176, 20). C'est une affirmation catégorique, du côté macédonien, de la légitimité impériale d'Eudocie.

Ces paragraphes posent un certain nombre de questions, textuelles et autres. Des trois premiers, qui constituent l'unique source de notre connaissance du scandale, deux sont complémentaires. Il y a de bonnes raisons pour tenir les deux pour des interpolations elles-mêmes renfermant en outre, chacune, une marque d'intrusion. D'après la première *L'empereur, qui avait déjà atteint l'âge d'homme* (32), *s'adonnait à la chasse, aux courses et à toutes les autres occupations impures. Théodora Augusta,*

ni chez Istrin (Log B) ni chez le Ps.-Syméon. Chez ce dernier elle est remplacée par une «interprétation» défavorable à Michel : *τῇ πολλῇ μέθῃ μὴ δυνάμενος περιπατεῖν*. D'autre part, tout comme *χειροκρατούμενος, συγχαιρούσης* relève de l'étiquette, (voir n. 57) et doit vraisemblablement être traduit «prit congé de façon protocolaire) et non «le provoqua comme elle en avait l'habitude». Mais, de nouveau, le terme était ambigu, Ps.-Syméon peut interpréter *τῆς Ἰγγιρίνης, ὡς ἔθος, κτλ.* (notons que ce n'est pas *ὡς ἔθος ἦν αὐτῇ*) tout comme *χειροκρατούμενος* par «avait tellement bu qu'il était incapable de marcher».

Eudocie est partout désignée avec patronymique, sauf au cours du dîner, où elle est nommée trois fois «Eudocie». toujours sans patronymique. Les autres mentions la désignent «Eudocie fille d'Inger» (1 et 5 dans toutes les recensions publiées y compris Ps.-Syméon) ou *τὴν Ἰγγιρίναν (ι/η/ε* à la seconde, *η/α* à la finale. *Ἰ* initial stable — 2 et 3 dans toutes les recensions publiées). Cette distribution est constante et remonte donc vraisemblablement à l'original. L'incise *τῆς Ἰγγιρίνης ... συγχαιρούσης* seule fait exception, et son absence de Ps.-Syméon et de la recension B invitent à y voir une interpolation secondaire.

(32) La formule «L'empereur ... l'âge d'homme» se trouve deux fois dans le *Regnum Michaelis* du THc et une fois chez Gén. En réalité, une seule fois chez THc : l'auteur ayant inséré le meurtre de Théoctiste, répète la formule en revenant à Michel : «L'empereur Michel souhaitait se mesurer aux Ismaélites *ἄρτι γὰρ τὴν παιδικὴν ἡλικίαν παραμείψας πρὸς τὴν τῶν ἀνδρῶν ἠπείγετο* 181 C (167 Bonn) [*interpolation* : mais il décida de commencer par ses compatriotes (*τῶν ἐμφυλίων*) ...] Bardas part en campagne contre les Ismaélites et Amr, avec Michel *ἄρτι τελοῦντος αὐτοῦ εἰς ἄνδρας ἐξ ἀγενείων* 189 D (176 Bonn). Cf. Génésios : *τῶν δὲ δυσσεβῶν Ἰσμαηλίτων κτλ. οὐκ ἐκλελύσθαι τοσοῦτον ὁ βασιλεὺς ἐβεβούλητο, ἀνδρικῆς ἐμπράκτου μεταποιούμενος καταστάσεως*. Gén 91 Bonn.

Le texte était vraisemblablement, à l'origine, favorable à Michel.

avec Théoctiste le Logothète, décide donc *(οὖν) de le marier,* car *elle savait (Ἔγνω γὰρ) qu'il avait une affaire avec Eudocie Ingerina que détestaient le Logothète et la Despina pour son impudence.* C'est pourquoi *(διὸ) ils l'unissent à Eudocie fille du Décapolite* (160, 18-27). De 159, 18 à 160, 13 Théoctiste est montré sous des couleurs noires (33). Ici tout change, le voilà adversaire de l'immoralité et associé à l'Augusta dans ses tentatives pour maîtriser les mauvais penchants de Michel. On a vu que ce paragraphe appartient à un ensemble où il s'agissait originellement du mariage de Basile et non de celui de Michel. En outre Eudocie était mentionnée honorablement, et on y a substitué un récit scandaleux. Mais ce n'est pas tout : à bien y regarder, l'élément scandaleux ne paraît pas être la substance de la narration, mais plutôt constituer une glose. En effet, l'articulation pléonastique, d'abord sur le *οὖν*, rétrospectivement, et de nouveau, prospectivement, sur le *γὰρ* donne à croire que des deux motivations du mariage une seulement est d'origine. L'impression que les mots *Ἔγνω ... ἀναίδειαν* sont interpolés trouve un petit supplément d'appui dans l'emploi de *δέσποινα* pour désigner Théodora, emploi unique dans le *De Michaele* (34).

J'ai traité ailleurs (35) de l'interpolation complémentaire, en faisant remarquer que *κυρίαν* signifie *valid, legitimate, real, proper* (Liddell and Scott-Jones *sub v.*), et qu'il n'était peut-être pas superflu de préciser que l'épouse à laquelle Basile s'unissait par un mariage contraire à la loi et aux canons devait être tenue pour sa femme légitime. Le terme, cependant, avait beau être juste, il pouvait prêter à confusion et servir de prétexte à une glose «explicative» : *Car elle était la concubine de l'Empereur et il l'aimait beaucoup parce qu'elle était εὐπρεπής.* La mauvaise foi est évidente : il ne s'agit pas de la matérialité des faits : qu'Eudocie ait été ou non la maîtresse de l'Empereur, s'agissant de son statut matrimonial, *κυρίαν* signifie *légitime.* À l'origine,

(33) *... κακὸς ἐν Κρήτῃ φανεὶς χείρων ἐφάνη καὶ δυστυχέστερος ἐκεῖθεν ὑποστραφείς* (159, 26) — *ἠττήθη τε καὶ ὑπέστρεψε, πολλῶν μὲν ἀναιρεθέντων, τινῶν δὲ καὶ προσφυγόντων τῷ Ἀμερ διὰ τὴν τοῦ λογοθέτου βαρύτητα κτλ.* (160, 4).

(34) «Théodora» seul : 7 fois ; «Théodora Augusta» : 2 fois ; «Augusta» seul : 3 fois ; «Despoina» : 1 fois.

(35) *Enjeu d'une rumeur.*

il n'y avait sans doute que : *διορισάμενος αὐτῷ κυρίαν αὐτὴν ἔχειν. Τὴν δὲ προτέραν αὐτοῦ γυναῖκα ...*

Les deux interpolations se complètent trop bien et ont trop le même caractère pour avoir été introduites séparément. La première est là pour préparer la seconde, méthode qui n'est pas inconnue de ces chroniques (36). Il s'ensuit que le compilateur a connu le *Résumé basilien* toujours sous sa forme pro-macédonienne, avec le mariage d'Eudocie et non l'anecdote scandaleuse, et que c'est lui l'a modifié. C'est toujours le même qui a interpolé le mariage d'Eudocie, glosé également, dans le récit de la rivalité meurtrière entre Basile et le César.

2. Météo et exhumations

J'ai dit que, si je ne m'abusais, étaient interpolés trois paragraphes privés de contexte. Ils concernent respectivement une poussière sanglante tombée du ciel, l'écurie que Michel avait fait construire et voulait faire admirer à Ptochomagistros, et l'exhumation de Constantin Caballin et du patriarche Jean (dans cet ordre dans le texte). Ils se distinguent, par le fait d'être, tout d'abord, les seuls du *De Michaele* à n'avoir ni lien verbal ni rapport significatif avec le contexte. Certes, les campagnes, de Michel, de Bardas, de Petronas n'ont pas, le plus souvent, un lien formel ... il n'est d'ailleurs pas exclu que l'une ou l'autre ne soit interpolée, ou même que toutes représentent une seconde étape de la compilation. Elles constituent néanmoins le mécanisme qui «fait progresser l'histoire», c'est par leur intermédiaire que le passage du temps est marqué. Les trois anecdotes dont il s'agit sont en dehors du temps (ce n'est pas la même chose que mal placées, mais elles peuvent être cela aussi) et du contexte, et sont, en outre, les seuls événements qui ne soient ni militaires ni politiques. Certes, le revers moral infligé par Ptochomagistros à Michel a une couleur partisane, mais ce n'est pas la même chose. La manifestation météorologique, évidemment sinistre, pourrait bien en avoir également, et la même. Le châtiment posthume des iconoclastes, par contre, s'il a un quelconque biais,

(36) Cf., chez THc, prédiction de Théodora *Ὃν ἤκουον παρὰ τοῦ πατρός σου* ... (Bonn p. 233) préparée dans *Imperium Theophili*, p. 122.

doit être favorable à Michel, ne fût-ce que parce que, dans le cas contraire, il était facile, et même indispensable, d'enlever toute ambiguïté : la mention qui s'y trouve du *λάρναξ*, instrument des souffrances d'Ignace, facilitait l'opération et renforçait la condamnation. Mais, de toute façon cette affaire appartient à la régence de Théodora ([37]). Le paragraphe concernant la chute de poussière rouge sang se trouve dans un contexte perturbé. Il est question de promotions, entre autres des fils de Bardas, ainsi que du mariage et de la mort de son second fils : *Michel élève Basile ... à la dignité de protostrator, et Bardas son oncle à celle de kouropalate.* Une poussière rouge-sang tomba du ciel ... Michel élève Antigonos, le fils de Bardas, à la dignité de domestique des scholes ; ayant marié [changement tacite de sujet : ici, c'est Bardas] *son autre fils avec une femme avec qui la rumeur l'associait, il* [de nouveau : Michel] le nomme monostratège des thèmes d'Occident, où il est mort. *Peu après, le mercredi de Pâques, Michel élève Bardas, son oncle à la dignité de César* ([38]). Tel quel, le sujet partout semble être Michel et ce serait lui que la rumeur associait à la bru de Bardas. Mais comme celui qui a *un autre fils* ne saurait être Michel, et que, d'autre part, le bruit d'une liaison entre Bardas et sa bru n'est pas déduit d'un pronom ou d'une quelconque ambiguïté, mais confirmée par l'intervention du patriarche Ignace, il est inutile de compliquer la situation en cherchant ici autre chose ([39]). Dans les chroniques les changements de sujet non signalés foisonnent, surtout quand le texte montre d'autres signes de perturbation, et, si je ne m'abuse, nous avons ici affaire à la réunion maladroite de plusieurs sources. Le «peu après», qui n'a pas de point de référence, constitue également un indice. La clef se trouve dans la *Vita Ignatii* où il est dit que Bardas fut *πρῶτον μὲν κουροπαλάτης,*

(37) Voir ci-dessous.

(38) *προβάλλεται τὸν Βασίλειον Μιχαὴλ ... πρωτοστράτορα, ὁμοίως καὶ Βάρδαν τὸν θεῖον αὐτοῦ κουροπαλάτην.* [*Chute de poussière*]. *Προβάλλεται δὲ Μιχαὴλ Ἀντίγονον, τὸν υἱὸν Βάρδα, δομ. τῶν σχ· τὸν δὲ ἕτερον υἱὸν αὐτοῦ δοὺς γυναῖκα, εἰς ἣν καὶ ἐλοιδορεῖτο, προβάλλεται αὐτὸν μονοστράτηγον εἰς τὰ δυτικὰ θέματα, τελευτήσαντος αὐτοῦ ἐκεῖσε. μετ' ὀλίγου δὲ τῇ τετράδι τῆς διακαινησίμου προβάλλεται Μιχαὴλ Βάρδαν τὸν θεῖον αὐτοῦ καίσαρα* 166, 16-23.

(39) Kislinger, *op. cit.*, p. 124-6, a trouvé une solution ingénieuse mais peu vraisemblable.

μετὰ μικρὸν δὲ καῖσαρ ἀναγορευθείς (528 A), et THc apporte, reconnaissable malgré le beau style, la confirmation (40). Il faut sûrement tenir pour interpolé tout ce qui est souligné, et rétablir : *Michel élève ... Bardas, son oncle, [à la dignité] de kouropalate. Peu après, le mercredi de Pâques, il l'élève à la dignité de César.*

L'exhumation de Constantin Caballin est attribuée, dans le célèbre *Necrologium* publié par Grierson à *l'impératrice Théodora conseillée par le patriarche Méthode* (41). Ce geste spectaculaire convient bien aux années qui suivirent immédiatement la restauration de l'Orthodoxie. Déjà à la mort de Méthode, l'Etat était conscient de la nécessité d'adopter une politique moins triomphaliste avec les vaincus (42). L'épisode ne figure pas dans

(40) Cf. *Vita Michaelis* : *Μετέβαινε δὲ καὶ ὁ Βάρδας καὶ τὰς ἐκ βασιλέως ἤμειβε συνεχῶς τιμάς, ὥσπερ τις νέος γαῦρός τε καὶ φιλότιμος τὰς ποικίλας τῶν πρὸς τέρψιν στολάς. Μετέβαινε γοῦν καὶ πρὸς τὴν Καίσαρος ἀνῄει δόξαν* (THc 184).

(41) Philip GRIERSON, *The tombs and obits of the Byzantine emperors (337-1042). With an additional note* by Cyril MANGO and Ihor Ševčenko, D.O.P. 16, 1962, 3-63, *loc. cit.*, p. 53. Exhumation de Constantin Copronyme et de Jean Grammatikos Théod. Mel 173, 28-174, 6. — Liste des tombeaux : *ἕτερος λάρναξ ... ἐν ᾧ ἀπέκειτο Κωνσταντῖνος ὁ υἱὸς τοῦ Ἰσαύρου ὁ ἐπικληθεὶς Καβαλλίνος, ἀλλ' ἐξεώθη ὑπὸ Μιχαὴλ καὶ θεοδώρας, καὶ κατεκάη τὸ δύστηνον αὐτοῦ σῶμα· ὁμοίως καὶ ὁ λάρναξ αὐτοῦ ἐξεώθη καὶ κατεπρήσθη, καὶ ἐχρημάτισεν εἰς τὰ τοῦ Φάρου συστεμάτια ...* De Cer. 645, 2. — Dans le *De Michaele* du THc, cet incident ne figure pas ; *ibid* sévices infligés à Ignace : *παρεδίδου τὸν Ἰγν. ὁ Βάρδας φρουρᾷ ... ἡ δὲ ἦν ἐν τῷ τῶν ἱερῶν Ἀποστόλων τεμένει, οὐκ ἐν τῷ μεγάλῳ τε καὶ σεμνῷ, ἀλλ' ἔνθα οἱ τάφοι καὶ λέγονται καὶ εἰσίν. Ἐκεῖσε δὴ ἐναποκλείσαντες ἔν τινι τοῦτον τάφῳ τοῦ Κοπρωνύμου ...* THc 193-4. — *ἐν τῷ τῶν Ἀποστόλων περιβοήτῳ νάῳ, ἐν ἠρῴῳ τῶν βασιλέων ...* Gén. 100.

Grierson met en doute la datation à l'épiscopat de Méthode parce que le *larnax* fut utilisé pour l'église du Pharos *which was completed and consecrated while Bardas was Caesar ... Constantine's remains and his sarcophagus must have been destroyed between 861 and 966* (*op. cit.* 53-4). Mais Constantin ne fut pas exhumé pour permettre la réutilisation de son sarcophage, celui-ci a parfaitement pu attendre vingt ans qu'on lui trouve un emploi. L'exhumation n'a pu avoir lieu *après* la dédicace, mais il n'y a aucune raison de vouloir qu'elle précède immédiatement.

L'exhumation, non seulement convient tout particulièrement à l'atmosphère de la restauration de l'Orthodoxie, mais on peut même se demander si Constantin n'a pas servi de monnaie d'échange pour Théophile.

(42) P. KARLIN-HAYTER, *Gregory of Syracuse, Ignatios and Photios*, Iconoclasm (Papers given at the Ninth Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Birmingham, 1975), University of Birmingham, 1977, 141-5.

le *Regnum Michaelis* de THc, en revanche les sévices infligés à Ignace au tombeau y sont racontés. Chez le Logothète c'est, avec le couronnement de Basile et la rébellion de Péganès et de Smbat, parties organiques du récit, le seul épisode qui intervient entre la mort de Bardas et la naissance de Léon VI.

En somme, des critères variés caractérisent deux de ces anecdotes comme interpolations, et le troisième, bien qu'il ne présente que ceux de la rupture de contexte et de contenu, n'est peut-être pas autre chose.

Les trois se trouvent dans la seconde partie, alors que la dernière, au moins, devrait, chronologiquement, être dans la première. C'est encore une confirmation de l'indépendance originelle des deux, et ces interpolations avaient apparemment déjà pris place dans le texte de la seconde avant la réunion des deux, donc, si nous suivons Každan, avant 948 (43).

CARACTÉRISTIQUES FORMELLES DE LA SECONDE PARTIE DE LA CHRONIQUE

L'unité de la seconde partie de la chronique est dictée essentiellement par l'enchaînement voulu des événements. Cependant une autre raison de croire que le meurtre de Théoktiste en fait partie réside dans l'apparition subite, au premier plan, de celui qui en est l'instigateur et même, dans le texte du Logothète, l'exécuteur, et qui sera, à partir de là et jusqu'à sa propre mort, presque toujours au centre des événements, le césar Bardas. Le peu de place fait, dans ces conditions, à son activité étonne à première vue : nulle mention des aspects qui en sont connus par ailleurs, tels son patronage de l'enseignement, son activité de juge. Mais c'est de carrière et de convoitise du trône qu'il s'agit, et de la mort sanglante aux mains de Basile de celui qui portait déjà la pourpre du César.

Une fois mort, Bardas disparaît de la chronique. Basile prend sa place, mais il y a des nuances. L'arrivée sur scène du frère de Théodora, cherchant des connivences pour obtenir son retour d'exil — dont une première conséquences sera l'élimination de Théoktiste — est introduite par le chroniqueur dans ces termes : *Bardas le César se lia avec Damianos le patrice et paraki-*

(43) *Op. cit.*, p. 129.

momène ... Il n'ignorait pas que Bardas n'avait pas encore ce rang, pas plus qu'il ne s'exprimait ainsi par distraction : il abordait l'histoire du César et de sa chute, et soulignait cela formellement. Dans le récit même de la mise à mort du parakimomène il s'agit simplement de «Bardas», comme aussi de «Michel». Il y a là un problème : ayant fait son entrée en matière solennelle, le chroniqueur se contente-t-il d'incorporer tel quel un récit d'une autre main ? Ce qui est certain c'est que les récits des trois assassinats ne sont pas de la même main, un, tout au plus, pourrait être de lui, deux, au moins, sont empruntés à d'autres. J'y reviens ci-dessous. Quoi qu'il en soit, à partir de là, dans tous les autres épisodes fondamentaux où il joue un rôle, le César est toujours désigné par son titre. Basile, en revanche, bien que son couronnement soit le premier événement raconté après le meurtre du César, et son propre retour précipité, avec Michel, à Constantinople, jusqu'à sa prise de possession du palais après le meurtre de celui-ci, ne reçoit le titre de *basileus* qu'une seule fois, et encore à l'abri du pluriel *οἱ βασιλεῖς*, au sujet d'une mesure prise conjointement.

Cet emploi emphatique des titres, surtout pour l'Empereur — mais exclusivement l'empereur Michel — donne à certains passages un caractère distinctif. La prestation de serment par Michel et Basile est brève et peut servir d'exemple : «Lors de la procession de l'Annonciation à Chalcoprateia, après l'Entrée, et une fois achevée la lecture de l'Évangile, le Patriarche Photios et l'Empereur, avec le César et Basile le Parakimomène, le Patriarche ayant entre ses mains le vénérable corps et le sang de Notre-Seigneur J.-C., montèrent aux catéchuménies. Et l'Empereur et Basile [y] trempèrent la plume et apposèrent leurs vénérables croix, assurant le César par serment qu'il pouvait sans crainte participer avec eux à l'expédition» (170, 10-17). Le style correspond à la solennité de l'acte, et le but, on ne peut en douter, est de souligner le caractère effroyable de leur parjuge. Les autres passages les plus caractérisés sont le couronnement de Basile, le conflit au sujet de Basiliskianos, les meurtres du César et de Michel (44). Dans ces exemples, d'un caractère plus narratif que

(44) Mort de Bardas et retour de Michel et de Basile à Constantinople : Michel : «Empereur» : 10 fois ; Bardas : «César» 11 fois, «Despotès» 3 fois

la cérémonie citée, on est frappé, non seulement par l'emploi quasi exclusif du titre, mais par la répétition qui en est faite alors même qu'aucun doute n'est possible quant à la personne dont il s'agit : ... *ἀνήγγειλε ταῦτα τῷ καίσαρι. ὁ δὲ καῖσαρ ἀκούσας ταῦτα εἶπεν* ...

Cette particularité n'est, évidemment, remarquable que parce qu'elle tranche avec la première partie. Elle ne conviendrait, d'ailleurs, guère à une affaire du genre de l'échange «divertissant» avec Ptochomagistros («Michel» 2 fois, «Empereur» 1 fois et 1 seconde fois dans la bouche de Ptochomagistros), et cela me paraît une raison supplémentaire d'y voir une interpolation, non parce que le compilateur originel aurait remplacé le nom par le titre, mais parce qu'il n'avait que faire d'historiettes distrayantes, au sens, surtout, de faites pour détourner l'attention. En revanche elle était de mise, lorsque Michel et le Patriarche, dans une cérémonie où il allait du sort de l'Empire, trempèrent l'*omophorion* de la Théotokos dans la mer en invoquant son aide contre les Rôs campés devant la Ville ; le narrateur de cet épisode ne connaît, en effet, que le *Basileus* et le *Patriarche Photios* (168, 22-29) ; et même si le ton ne rappelle que de loin la prestation de serment (les deux acteurs sont présentés une fois pour de bon, les verbes qui suivent restant sans sujet exprimé, de même la Théotokos est réduite à partager avec son propre *omophorion* un seul *ἅγιον*), n'empêche, dans tout ce chapitre, qui débute par la campagne à laquelle Michel dut renoncer à cause de l'arrivée inopinée des Rôs, il n'est appelé que *Basileus*. L'autre campagne à laquelle il prit part et que

(dans le discours) 170, 19-171, 30 — Couronnement de Basile : «Empereur» (c'est-à-dire Michel) 7 fois ; «Michel» 1 fois («M. couronna Basile» cas particulier) 172, 1-29 — Affaire de Basiliskianos : Michel : «Empereur» 7 fois, «Michel» 1 fois, dans une incidente qui pourrait bien être interpolée ; «Basile» sans titre ; 6 fois 174, 13-27 — Mort de Michel : «Empereur» : 10 fois, «Michel» 4 fois ; Basile n'est désigné que par son nom 175, 2-176, 3).

Le récit de la mise à mort de Théokt. — auquel nous reviendrons Voir ci-dessous, p. 387, *Biais du récit des meurtres de Bardas et de Michel* — ne participe à ce traitement que dans les prolégomènes. Quand on en vient aux actes, Bardas, qui n'avait pas encore d'office, n'est désigné que par son nom ; que le jeune souverain, «Michel» alterne avec «l'Empereur».

Sauf pour la mort de Bardas, je n'ai pas compté le contenu des discours, où, par souci artistique de faire «vrai», les titres sont de règle.

rapporte le Logothète est traitée avec moins de formalités : *ἐκστρατεύσας δὲ Μιχαὴλ ἅμα Βάρδᾳ καίσαρι* ... («Michel» 1 fois, «Empereur» 2 fois 166, 28-167,7) ; c'est le ton de celles du temps où Théodora détenait le pouvoir : *Θεόκτιστον ... κατὰ τοῦ Ἄμρ Θεοδώρα καὶ Μιχαὴλ ἀπεστάλκασι* (160, 1-2) ; *ἡ Θεοδώρα ταξατιῶνα ἐποιήσατο* (164, 15). Les promotions, affaires pourtant de protocole, sont traitées de même : *προβάλλεται τὸν Βασίλειον Μιχαὴλ ... πρωτοστράτορα, ὁμοίως καὶ Βάρδαν τὸν θεῖον αὐτοῦ κουροπαλάτην* (166, 14) ; *προβάλλεται δὲ Μιχαὴλ Ἀντίγονον τὸν υἱὸν Βάρδα* ... (166, 19) ; *προβάλλεται Μιχαὴλ Βάρδαν τὸν θεῖον αὐτοῦ* ... (166, 23). La question se pose, ces paragraphes ont-ils été ajoutés plus tard à une première compilation consacrée exclusivement aux assassinats et aux événements qui les préparent ?

L'URTEXT : TENDANCES PARTISANES

«Que représentait donc l'Urtext ?» Alexandre Každan proposait une définition, mon propos est de la serrer de plus près dans le texte. La clef réside, pour moi, dans cette succession d'actes perfides et violents — les siens et ceux des autres — qui mènent Basile au trône et l'y assoient. L'**Ascension de Basile*, premier noyau reconnaissable du *De Michaele* de la chronique, commençait donc, d'après moi par : *Le César Bardas s'acoquina avec Damien, patrice et parakimomène,* et s'arrêtait après la prise de possession du palais par Basile et les petites opérations de nettoyage qui l'accompagnent (remplacement du papias, renvoi à ses parents d'Eudocie Dekapolitissa, installation d'Eudocie Ingerina comme impératrice, enterrement de Michel) avec les châtiments de ses complices.

Cependant les tendances originelles des trois récits de meurtre sont en contradiction, et il paraît exclu qu'elles soient de la même plume.

Apprécier les réactions d'une autre culture est une entreprise délicate. Constantin Porphyrogénète et l'auteur anonyme du *Regnum Michaelis*, l'auteur de la *Vita Ignatii* également, facilitent la démarche : dans leurs pages on distingue, sans crainte de se tromper, les bons des mauvais. Avec le *Michel III* du Logothète il n'en va pas de même. Les faits sont racontés sans commentaire, avec une sobriété qui en fait, à mon sens, dans la deuxième partie

et notamment dans les meurtres de Bardas et de Michel, un bel échantillon de l'art narratif byzantin. La morale, par contre, n'est pas explicitement tirée. Le lecteur interprète à son gré. Quels étaient les intentions de l'auteur, le jugement des contemporains ?

La mort de Théoktiste est exceptionnelle, du fait qu'un verdict objectif est, si je ne m'abuse, possible. J'ai dit ailleurs sur quoi je me basais pour conclure que le déroulement même des événements a été délibérément faussé, dans un sens bien précis, et qu'il faut ici préférer la version des chroniques pro-macédoniennes : Théoktiste fut enfermé quelque temps dans les Skyla, et finalement exécuté par un garde (45). Chez le Logothète, c'est de ses propres mains que Bardas accomplit le crime, avec un acharnement féroce (46) — *σφάζουσι* [Bardas et Théophane le Phargan] *αὐτὸν καὶ μεληδὸν κατακόπτουσιν*. Le compilateur a donc *choisi*, de propos délibéré, de montrer Bardas sous un mauvais jour. Michel également : s'il ne participe pas à la mise à mort, il l'approuve (47). Basile, évidemment, n'ayant pas encore fait son apparition, n'a pas été mêlé à ce meurtre.

Formulation défavorable encore à Bardas que : *καὶ ἔκτοτε ἐζήτει ἀποκτεῖναι Βασίλειον* (169, 1-14). Cette appréciation est confirmée par le doublet : *ἔκτοτε δὲ ὑπεβλέποντο ἀλλήλους ὅ τε καῖσαρ καὶ ὁ Βασίλειος, ζητοῦντες πῶς ἕτερος ἕτερον ἀνέλῃ* (169, 13). C'est la même chose (48), si ce n'est que l'intention meurtrière dans la première variante était restreinte au César.

Cependant, quand Bardas voit, à son tour, la mort en face, il est présenté tout autrement. C'est un personnage noble et généreux confronté à la perfidie. Aucune trace de l'arrogance qui le caractérisait dans ses démêlés avec Damianos ; au contraire, il est particulièrement affable avec son entourage. Il sait qu'on lui tend un guet-apens, mais courage et élégance morale lui imposent d'aller au-devant de la mort.

(45) *Deux Histoires*, 468-9.

(46) Même si les mots suivants : *θηρῶν ὠμότητα καὶ ἀγριότητα ἐνδειξάμενοι* (165, 16) sont une interpolation postérieure, ce qui ne me paraît pas exclu.

(47) J'ai proposé autrefois de voir, dans l'omission de ce passage chez Log A, un biais favorable à Michel (*Deux Histoires*, p. 455). En fait, nous sommes en présence d'un homoiotéleuton.

(48) Au sujet de l'interpolation qu'encadre ce schéma, voir ci-dessous.

Basile, en revanche, commence à donner sa mesure. Nous disions que la note : *καὶ ἔκτοτε ἐζήτει ἀποκτεῖναι Βασίλειον* (169, 1-14) était hostile à Bardas, le doublet n'est pas moins partial, mais il vise Basile. Le texte enchaîne : *Secrètement Basile calomniait* [*ἐλοιδόρει*] *le César* [auprès de l'Empereur], *en prétendant qu'il complotait contre lui*». Et comme l'Empereur traitait ses propos de «divagations», il tend un piège au gendre du César, Smbat, *échange avec lui des serments d'amitié éternelle, affirme δι' ὅρκων φρικτῶν : L'empereur a beaucoup d'amitié pour toi, et moi je travaille pour toi. Il voudrait te créer césar. Mais, à cause de ton beau-père, il ne peut rien faire». Et lui, abusé par les serments de Basile, se retourna contre son propre beau-père.* Le simple fait de se retourner contre son beau-père, ou d'engager un autre à le faire, n'est pas nécessairement, en soi, louable ou condamnable ; l'insistance, par contre, de *ἀπατηθεὶς* et puis de *κατὰ τοῦ καίσαρος Βάρδα, τοῦ ἰδίου πενθεροῦ*, pourraient bien déjà exprimer la condamnation. Les serments solennels administrés par Photios ne laissent pas place au doute. Là, il ne s'agit plus simplement de paroles, mais du «vénérable sang» où Basile (et Michel aussi) ont trempé leur plume pour apposer leurs croix — *τοὺς τιμίους ὑπέγραψαν σταυροὺς* — en affirmant que le César n'avait rien à craindre de leur part.

Cette insistance sur le caractère exceptionnel des serments par lesquels Basile et Michel se sont engagés et qu'ils vont renier, suffit à faire le partage. Le beau rôle est pour Bardas. D'abord, comme on l'a déjà vu, s'il est là, c'est qu'il se fie à ce serment. Ses dernières heures se caractérisent par leur noblesse : bien que l'allusion dans sa réponse à Néatokomès soit obscure, on voit qu'il affecte, en plaisantant, de ne pas se croire en danger, écoute les conseils de ses gens, garde une sérénité admirable.

La grande question reste, bien entendu, quelle était l'appréciation des contemporains ? Il y a quelques indices auxquels on ne se trompera pas. D'abord, incontournable, il me semble, le serment, mais l'insistance également de l'auteur sur son entourage ([49]) et sur leur attachement doit être positif. Puis, introduit auprès de l'Empereur, il lui demande, à présent que l'armée est

(49) La présence d'Eustathe Argyre, toutefois, est amenée si maladroitement qu'on peut penser à une interpolation (*ἔχων ... Ἀργυρόν* Théod. Mel. 171, 9).

rassemblée, de donner l'ordre d'embarquer pour la Crète. Tout ce passage met en scène le général valeureux, le prince assidu à remplir les devoirs de son état, et populaire (Basile n'ose pas attenter à sa vie à Constantinople Théodose de Mélitène, 170, 6), qui est un des deux Bardas reconnaissables dans les sources. Enfin, l'accueil fait à Michel et à Basile à leur retour à Constantinople n'est pas sans signification : «*Καλὸν ταξείδιον ἐποίησας, ὦ βασιλεύ, en faisant périr par l'épée ton propre parent, en versant le sang paternel. Malheur à toi pour avoir fait cela*» de la bouche d'un moine que la foule s'ingénie à sauver du châtiment (Théod. Mel. 171, 24).

Le compilateur a donc choisi de donner de l'assassinat de Théoktiste une version des faits qui noircit Bardas, et une, en revanche, qui lui est favorable quand c'est lui la victime ([50]). Cela suffit déjà pour notre propos immédiat, qui était de démontrer que la séquence des trois assassinats a été assemblée par une main, qui lui a conféré, de surcroît, une finalité facteur d'unité, mais que ces récits ne sont pas dus à la même plume.

Quant au récit de la mort de Michel, il se décompose comme suit : Basile et Eudocie sont invités à dîner avec l'Empereur par deux fois, d'abord le soir des courses célébrées en l'honneur de la naissance de Léon ([51]), le 19.12.866, et puis neuf mois plus tard, la nuit de la mort de Michel, le 24.9.67, chaque fois au palais de Saint Mamas. À l'occasion des courses cette précision est donnée ; pour la nuit du meurtre elle découle des mouvements de Basile après le crime. Le récit du dîner qui suit les courses commence : *νικήσαντος τοῦ βασιλέως καὶ ἐπὶ δείπνου καθεσθέντος ἅμα Βασιλείῳ καὶ Εὐδοκίᾳ* ... Mais c'est le second — introduit par : *ἐπὶ δεῖπνον τοῦ βασιλέως καθεσθέντος προσεκαλέσατο Εὐδοκίαν καὶ Βασίλειον* ... qui se termine avec le cadavre de Michel *roulé dans la couverture du cheval de droite qu'il*

(50) Ce qui ne s'imposait pas : il n'y a aucune insistance sur les qualités ou la personnalité de Théoktiste dans les mêmes circonstances.

(51) Tous les représentants, de la tradition du Log. que j'ai pu examiner donnent la date de la naissance de Léon (incorrectement d'ailleurs, voir Grumel, EO XXXV 1936, 331 : «Léon VI, très certainement, est né un 19 décembre, et, très probablement, en l'année 966». 19 déc. = *ἐγκαίνια* S. Thomas *ἐν τοῖς Ἀμαντίου*). L'histoire de Basiliskinos est ici raccrochée aux courses, ce qui n'est pas le cas chez THc.

conduisait — τοῦ δεξιοῦ ἵππου οὗ ἤλαυνε. Or, si Michel a conduit le 24 septembre 867 rien n'en a été dit. Cette couverture est symbolique, évidemment, mais cela ne résout pas entièrement la question.

Le vrai problème, cependant, est ailleurs : dans ce récit on croirait entendre la voix d'un témoin oculaire, mais qui pouvait l'être (52) ? Trois lieux : la table, le *κοιτών* et le vestibule ou le corridor devant celui-ci (les personnages occupant ce dernier espace seront aussi ceux qui participent à la traversée vers le Grand Palais). La porte du *κοιτών* est la frontière entre les deux camps. Basile et ses complices la forcent, puis, quelques minutes ou quelques secondes plus tard, ils ressortent, laissant Michel, les mains coupées mais en vie ... Jusque là, seul un membre de l'entourage de Michel pouvait connaître tous les détails. À partir de là, seul l'un des conjurés.

Dans le récit de la mort de Bardas, on peut, avec une relative confiance, nous l'avons vu, reconnaître les «bons» et les «mauvais». La mort de Michel est beaucoup plus difficile à interpréter. Madame Évelyne Patlagean a même proposé d'y voir la justification offerte par Basile du meurtre de Michel, en somme, sa propagande (53). J'avoue que cela me paraît difficile. En faveur de l'hypothèse, le fait que le récit est bien celui de l'irrésistible ascension de Basile, en deuxième lieu, le portrait peu flatté de Michel. Est-ce suffisant pour y voir la «justification» du Macédonien ? La réussite en soi de Basile, présenté avec insistance comme sournois, ingrat et sans foi, justifiait-elle les moyens employés pour réussir ? L'histoire byzantine est pétrie du culte d'une succession d'individus qui ont réussi, mais il me semble que le peu de trace du culte de la réussite en soi montre que ce n'était pas un thème qui pouvait être exploité pour la propagande impériale. La propagande de tous les usurpateurs s'efforçait de projeter l'image d'un *philanthropos* qui ne s'est résolu

(52) *οὐδεὶς τῶν μετὰ Μιχαὴλ ἔγνω τὰ γινόμενα* (Theod Mel 175, 26) ne peut viser que les gardes, et non le personnel de la chambre.

(53) «Michel III devait ... être accablé de tout ce qui ferait son indignité, et la justification de Basile Ier, et c'est le sens donné au récit de sa mort». (C'est nous qui soulignons). Évelyne Patlagean, *Le basileus assassiné et la sainteté impériale,* in *Media in Francia,* Mélanges offerts à Karl Ferdinand Werner, Hérault-éditions, 1989, p. 353-4.

à assumer la pourpre que la main forcée par Dieu, à cause, justement, du manque de *philanthropeia* sur le trône.

Le cri du cœur qui clôt un groupe de récits de campagnes : «Les efforts et les hauts faits contre les ennemis, étaient dus à d'autres, mais l'affection de l'empereur se répandait toute sur Basile : lui seul, pensait-il, le servait» est critique, certes, de Michel, mais hostile à Basile de toute façon. Cependant il faut le laisser de côté : il ressemble trop à une glose pour être invoqué (54). Mais suggérons à grands traits l'«image» impériale que, d'après cette hypothèse, Basile — et non ses ennemis — aurait cherché à projeter de lui. Le serment fait à Bardas a déjà été évoqué. Lors de la mort de celui-ci, c'est sur le parjure et la duplicité de Basile qu'insiste la chronique du Logothète. Le temps venu de faire disparaître Michel, c'est toujours à la même fausseté qu'il a recours : il conduit sa victime à sa chambre (55), lui baise la main. La mise à mort est accomplie avec une brutalité qu'on hésite à croire proposée à l'admiration des sujets. La sobriété du récit n'aide pas à apprécier les intentions du narrateur, deux ou trois expressions, toutefois, guident le lecteur. Le *χαριζόμενος Βασιλείῳ* qui qualifie l'action du Chaldien (175, 30) paraît

(54) Glose qui suppose une familiarité avec la situation que n'explique pas le texte, toute proche, donc, des événements, exprimant peut-être le regret d'une erreur de jugement, et non l'opposition à l'égard de Michel : nous ne nous tromperions peut-être pas en y voyant le point de vue de la révolte de Smbat et de Pèganès.

(55) *Χειροκρατούμενος : ἀναστάς, M. χειροκρατούμενος παρὰ B. ἀπῆλθεν ἐν τῷ κοιτῶνι cf. 171, 13.* Les modernes supposent que Basile a dû donner la main à Michel parce qu'il était saoûl, interprétation qui remonte aux textes Istrin et Ps.-S. Certes, il était ivre, le texte le dit sans ambages, et *χειραγωγούμενος* utilisé par Psellos au sujet de Romain I indique bien la faiblesse (Michel Psellos, *Chronographie*, texte établi et traduit par É. Renauld, Paris «Les Belles Lettres, 1967, I, 51), mais c'est un texte d'une toute autre nature, ici cette expression parle d'autre chose : les compilateurs responsables de ces deux versions, qui ont repris des extraits importants à Génésios, ont également, par endroits, donné un tour tendancieux au texte du Logothète. Une donnée qui relevait d'un tout autre domaine a été détournée de son rôle. Tout comme Michel et Bardas sont désignés par leurs titres presque exclusivement, de même le récit est scandé par des rappels du protocole : c'était *χειροκρατούμενος* par Basile que Bardas aussi était allé à la mort. Ici ce terme indique seulement que Basile a reconduit Michel cérémonieusement, *διριγευόμενος*, dans certains cas, ne doit pas signifier autre chose.

dévalorisant ; *ἐνεκαυχᾶτο πρὸς Βασίλειον, ὡς ἀνδραγάθημα μέγα πεποιηκώς* (176, 2) ne saurait être autre chose. *Sans pitié ἀνηλεῶς*, n'a, de toute façon, sa place dans la propagande d'un empereur byzantin que très explicitement pour réprimer le vice. À combien plus forte raison cette épithète exprime-t-elle la condamnation quand c'est l'*Empereur* qu'on a frappé au cœur pour plaire à *Basile*. Car, dans tout ce récit, l'Empereur c'est Michel et lui seul. Basile — couronné pourtant — n'est désigné que par son nom. Cela est aussi, sûrement, significatif.

Songeons aussi que le Continuateur de Théophane exclut Basile de toute participation à la mise à mort de son prédécesseur et, bien que j'aie souligné ailleurs les contradictions complaisamment retenues dans les écrits «macédoniens» au sujet de Michel ([56]), j'hésite à croire que ce système ait fait une place à une version de sa mort mettant Basile en scène. On dira que l'«image» proposée à ses sujets par l'usurpateur Basile, telle qu'elle paraît dans les pages de la *Vita Basilii*, est synthétisée par un seul individu, Constantin Porphyrogénète, et reflète, par conséquent, surtout ses valeurs morales, et qu'on peut supposer des thèmes de propagande pour des palais moins délicats. On n'en saurait douter, mais dans une certaine mesure seulement. Le souverain paré des «vertus impériales» était sûrement celui qui avait le plus de prestige. Théophile, interrogé : *ἔντεινε καὶ κατευοδοῦ καὶ βασίλευε· ἕνεκεν τίνος, ὦ βασιλεῦ* ; avait répondu : *ἕνεκεν ἀληθείας καὶ πραότητος καὶ δικαιοσύνης* (GM, *Théophilos*, p. 795). Quand le même Théophile, dans ses démêlés avec les frères Graptoin, est accusé (à juste titre d'ailleurs) de *θράσος*, le continuateur de Théophane commente : *οὐ φέρει βασιλεὺς ἄδικος κατὰ πρόσωπον ἐλεγχόμενος* (THc, 104). L'image de Basile que présente le Porphyrogénète ne lui était d'ailleurs pas exclusive ; il est seul à offrir un corpus aussi riche de la propagande basilienne, mais d'autres sources existent, et, d'autre part, il y a la comparaison à faire avec la propagande d'autres usurpateurs ([57]). Si l'on admet que Basile ait envisagé de faire rivaliser avec celle-ci celle du Logothète, on se demandera quels suffrages il briguait. Quel devait être le secteur de la population séduit par le concept d'un Empe-

(56) *Michael III and Money*, Byzantinoslavica, 50, 1989, p. 7.

(57) Voir Gyula MORAVSCIK, *Sagen und Legenden über Kaiser Basilius I.*, Dumbarton Oaks Papers 15, 1961, 61-126.

reur parjure, faux, sans pitié, et usurpateur sans que ce soit par la volonté de Dieu ? Car ce volet de la propagande de tous les usurpateurs manque absolument, et de façon frappante, dans le texte du Logothète, lacune qui, avec le refus systématique du titre l'Empereur à Basile, me paraît militer contre l'hypothèse de la propagande basilienne.

Quelle est alors l'attitude du chroniqueur à l'égard de Michel ? Elle paraît quelque peu paradoxale. Michel a creusé sa propre tombe en autorisant l'élimination successive de tous ceux qui faisaient barrière entre lui et l'ambition de l'aventurier macédonien, et encore plus, sans doute, en se faisant le complice du crime. Le texte souligne sa participation à ceux de Bardas et puis à ceux de Basile. Tout comme celui-ci, il a trempé sa plume dans le sang du Christ pour affirmer que Bardas pouvait sans crainte les accompagner. Mais Bardas aussi avait été condamné dans les passages antérieurs ; devant la mort, par contre, il est lucide et courageux. Michel est ivre, et inconscient du danger. Cependant l'insistance à lui donner, et à lui seul, le titre d'empereur, doit signifier que, pour le chroniqueur, Dieu ne le lui avait pas ôté. *Michel est tué dans son lit et reçoit la mort avec stupidité* écrit Madame Patlagean (58). Même dans la mesure où cette appréciation vaut pour le chroniqueur, elle ne s'applique pas à la totalité de la tradition. Liudprand de Crémone sait que Michel est apparu à Basile sous la conduite du Christ qui lui demande : *Ἵνα τί ἔσφαζες τὸν δεσπότην σου βασιλέα* ? Dans la Vita Basilii Iunioris (59) la formulation souligne encore la présence de cette autre image. D'après cette source c'est à l'agonie que Basile voit sa

(58) E. PATLAGEAN, *Le basileus assassiné et la sainteté impériale,* in *Media in Francia,* Mélanges Karl Ferdinand Werner, Hérault-éditions, 1989, p. 354. Les meurtriers trouvent Michel *ὕπνον θανάτῳ παραπλήσιον κοιμώμενον* Theod Mel 175, 16, mais il ne faut pas y attacher trop de poids : THc le fait dormir après les fameuses orgies *τῷ γείτονι τοῦ θανάτου ὕπνῳ ὡς ἀνδράποδον* Regn. Bas. 252 — comme le kathigoumène de St-Diomède, qui connaît aussi *τὸν γείτονα θανάτου ὕπνον ibid.* 224.

(59) LIUDPRAND, I, 10, p. 277, 3 — S. VILINSKIJ, *Vita S. Basilii Junioris,* Odessa, 1911. Ce passage est une interpolation, qui chez Vilinskij, ne paraît que dans les mss du XVII^e^ et du XVIII^e^, cependant sa présence chez Liudprand sous une forme différente — et d'autant plus parce qu'elle est différente — impose de croire que la variante, rattachée à ce texte ou non, remonte à une époque antérieure.

victime et l'entend : *Τί σοι ἐποίησα, ὦ Βασίλειε, ἢ τί σοι ἠδίκησα ; ὅτι οὕτως ἀνηλεῶς με κατέκτεινας* ; Nous avons ici un Michel *πασχών*, et peut-être faudrait-il rapprocher la déploration de Michel par sa mère, qui, avec son *ἐνταφίωσις*, achève le *De Michaele*.

Cependant ce n'est pas, je pense, avec la prise de possession du palais et l'enterrement de Michel que se terminait l'**Ascension*. Le vrai sujet de l'auteur est moral et philosophique avant d'être politique : la violence engendre la violence. Qui prend l'épée périra par l'épée. Le *De Basilio* du Logothète débute par un passage célèbre qui commence : *Je tiens pour nécessaire de faire le récit de la vengeance exercée par Dieu* (*ἐκδίκησιν παρὰ τοῦ Θεοῦ*) *contre ceux qui assassinèrent Michel, ce que chacun d'eux subit son heure venue* ... (60). Il s'agit des morts violentes de cinq des huit qui avaient participé avec Basile à l'assassinat de Michel. Le style et l'inspiration en sont identiques à ceux de l'information au sujet de la mort de l'*asecretis* Léon qui, lors du couronnement de Basile, avait donné lecture du tome justifiant la mort de Bardas. La liste de ceux qui ont déjà payé est une menace évidente à l'adresse de Basile encore en vie, et il serait étonnant que celui qui voulut ce début n'ait pas rapporté les terreurs de son agonie, réalisation adéquate de la menace (61). Il ne met même pas en valeur la mort de Basile à la suite d'un accident de chasse, alors que, dans la liste des conjurés, Iakobitzès est mort de la même façon.

L'**Ascension* n'était pas une œuvre originale dans le sens qu'elle serait due à la plume de son auteur. C'est une œuvre de compilateur, mais d'un compilateur qui a fait œuvre originale, en partie par le choix de sources qui se laissaient mettre au service

(60) Theod Mel 176, 29-177, 16 ; Gc Bonn, 839 Gc Istrin 17, 31-18, 15 ; LG 253, 6-254, 4 ; Ps.-Sym. 687, 16.

Le texte publié par Istrin enfonce le clou : *καὶ οὕτως μὲν ἡ δίκη τοὺς τὸ μῖσος καταπραξαμένους μετῆλθεν, ἵνα γνῶσιν ἄνθρωποι, ὡς ἐφωρᾷ τις πρόνοια τὰ ἀνθρώπινα καὶ οὐκ ἀνεπίσκοπα πάντη καὶ ἀπρονόητα τὰ ὄντα καταλιμπάνεται.*

KAŽDAN, Хроника ..., écrit : «c'est seulement dans la 2e rédaction que se trouve le récit du sort des meurtriers de Michel III» (132, 7), sans doute par distraction, puisqu'on le trouve chez Théod. Mél. et LG, tous deux appartenant à sa 1e rédaction.

(61) *Vita Euthymii Patriarchae CP*, éd. KARLIN-HAYTER, Bruxelles, 1980, p. 5, 28 ; Ps.-SYMÉON, Bonn, 699, 21.

d'une idée dominante, en partie par un travail personnel de mise au point et d'organisation. La mort de Basile qui se lit dans les pages du Logothète ne correspond pas à sa vision. Je proposerais donc un modèle où l'Urtext, achevé avant la mort de Basile, aurait eu comme début le retour d'exil de Bardas et les préambules de l'assassinat de Théoctiste, et comme fin la liste — non-définitive, c'était de cela même qu'elle tirait sa signification — des conjurés morts. Le mariage de Basile serait une interpolation, puisqu'il doit être mis en relation avec le *Résumé basilien*. Le cas des autres anecdotes est plus délicat, leur concentration dans la deuxième partie, alors que le seul auquel on puisse attribuer une date appartient chronologiquement à la première, suggère plutôt qu'ils furent intégrés quand la deuxième était un écrit indépendant dans un genre se rapprochant de celui du *Scriptor incertus de Leone armenio*. Dans un second temps seraient venus s'y ajouter les composantes de la première partie, et au moins une interpolation, le résultat de ces opérations était le *De Michaele*.

Patricia KARLIN-HAYTER

KOSMAS OF JERUSALEM
3. THE EXEGESIS OF GREGORY OF NAZIANZOS (*)

Kosmas of Jerusalem is known first and foremost as a hymnographer. His legacy, however, comprises a work of another genre — a exegesis of the poems of Gregory of Nazianzos. Th. Detorakes, in his monograph on Kosmas, devoted to this work hardly more than a page (1).

The work survived in a single manuscript *Vaticanus graecus* 1260 (2) of the twelfth century if we disregard the fragments in a later (fifteenth century) manuscript *Oxon. Barocc. gr.* 34 (3). The author is called in the title "Kosmas of Jerusalem, loving the works of Gregory (*φιλογρηγόριος*)" (4). The same epithet is applied to Kosmas by one of his biographers (5) — it is, most probably, an indication that at least the compiler of the title identified the author of the Exegesis as the famous hymnographer. It is usually assumed that Kosmas, the author of the Exegesis, had borrowed from the commentaries on four speeches of Gregory produced by a certain Nonnos who lived in the sixth century in Syria or Palestine ; we know little either of him or of his commentaries (6). Who was, however, this Kosmas of

(*) The first part of this article (written in collaboration with S. Gero) is to be published in *Byzantinische Zeitschrift*, the second one in *The Museon.*

(1) Th. E. Detorakes, *Κοσμᾶς ὁ Μελῳδός. Βίος καί ἔργο* (Thessalonike 1979) 226f.

(2) On it, P. Canart, V. Peri, *Sussidi bibliografici per manoscritti greci della biblioteca Vaticana* (Vatican 1970), 563.

(3) F. Lefherz, *Studien zu Gregor von Nazianz* (Bonn 1958) 258, n. 9.

(4) *PG* 38 : 541-42.

(5) Th. Detorakis, *Vie inédite de Cosmas le Mélode* BHG 3946, AB 99 (1981) 115.284.

(6) E. Patzig, *De Nonnianis in IV orationes Gregorii Nazianzeni commentariis* (Leipzig 1890) 14f. On Nonnos, see F. Trisoglio, *Mentalità ed atteggiamenti degli scoliasti di fronte agli scritti di S. Gregorio di Nazianzo. Il Symposium Nazianzenum*, ed. J. Mossay (Paderborn, Munich, Vienna, Zürich 1983) 190-99.

Jerusalem ? T. Sinko suggested that he was not the bishop of Maiouma but Kosmas the Teacher (7), since, so Sinko, the work was addressed not to an episcopal audience but to "all educated" (8). I doubt that we can establish the authorship of a medieval author on such a shaky basis ; moreover, Kosmas the Teacher seems to be a legendary figure (see the first section of this article) ; and finally, why should the man allegedly originating from Italy or Crete be named "of Jerusalem" ?

Such is the meager information about the author of the Exegesis that we can glean from the title of the book ; the text itself does not provide us with any solid date either. E. Patzig suggested (9) that the so-called *scholia Clarkiana*, published by Th. Gaisford (10), were based on Kosmas ; since the *scholia Clarkiana* survived in a manuscript of the tenth century, Patzig's conclusion would have given us a secure *terminus ante quem* for the Exegesis — the problem, however, is far from being that simple : textual collations of this kind cannot be sufficiently convincing, and in fact, as F. Lefherz indicated (11), the text of the scholiast sometimes coincides with that of Kosmas, sometimes deviates from it and gives a clear presentation in cases in which Kosmas is confusing. As for the other commentaries on Gregory's poems they belong to the tenth century (Niketas David) or to a later period (Nicholas Doxopatres, John Zonaras, Theodore Balsamon) and therefore do not shed any light on the origin and date of Kosmas' Exegesis.

The Exegesis differs from the hymns of Kosmas by its interest in ancient mythology, history, and culture. It contains a detailed description of a painting by Zeuxis borrowed word by word from Lucian (*Zeuxis* 3-4) so that unsuitable expressions as "now" and "I gather" remained in the text (12) ; it cites a verse of Aristophanes, mentions Herodotus and Flavius Josephus, as well as other

(7) T. Sinko, *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni*, II. *De traditione indirecta* (Cracow 1923) 32, n. 1.

(8) PG 38 : 345.39.

(9) E. Patzig, *De Nonnianis* (as in n. 6) 17f.

(10) Th. Gaisford, *Catalogus sive notitia manuscriptorum, qui a cel. E. D. Clarke comparati in Bibliotheca Bodleiana adservantur 1* (Oxford 1812) 35ff.

(11) F. Lefhers, *Studien* (as in n. 3) 160.

(12) PG 38 : 605f.

authorities. F. Trisoglio correctly emphasized that Kosmas' knowledge was limited and depended on Nonnos (or their common source), that his presentation of antiquity is sometimes erroneous ([13]) — but nevertheless the data are copious, whereas in his hymns "the lover of Gregory" consistently avoided classical topics.

Trisoglio noted another feature of the Exegesis — its monotonous aridity, the lack of fantasy, the style deprived of freedom and movement ([14]) ; evidently, such disparaging characterization cannot be applied to the hymns usually considered a masterpiece of religious poetry.

Biblical images, naturally, overlap in the hymns and the Exegesis. We have seen (in the second section) that in the hymns Moses occupies an exceptional place — he is infrequently mentioned in the Commentary as well. His victory over the Amalekites (col. 347.34-36), the sign of the cross helpful in battles (col. 348.27-28), and the crossing of the Red Sea (col. 390.14) are invoked, but unmilitary associations are linked to Moses no less frequently ; he is praised in the Holy Script with Phineas and Elias (col. 528.34-529.2) : the daughter of Pharaoh proclaims Moses her son (col. 367.8-9) ; he smites the rock with his marvellous staff (col. 390.35).

In the Commentary we find other motives in common with the hymns, for instance the story of Jonah. The author of the Exegesis twice expounds the biblical tale (col. 349. 15-27, 440.4-10) in both cases referring to the command (he employs the term of Byzantine chancellery *prostagma*) of God even though the term *prostagma* is absent from the biblical passage (*Ion.* 1 : 3) that states simply that «Jonah set out for Tarshish to escape from the Lord". The *prostagma* appears in Kosmas-hymnographer in a different context — as the "order of the impious tyrant" that harassed the people whereas three young Hebrews defied the beastial wrath ([15]). The third mention of Jonah (col. 392.33-36) is a traditional interpretation of the prophet as a prefiguration

(13) F. Trisoglio, *Mentalità* (as in n. 6) 210f.

(14) *Ibid.* 212-14.

(15) W. Christ, M. Paranikas, *Anthologia graeca carminum Christianorum* (Leipzig 1871), can. 1. 102-5.

of Christ, and it has a parallel in the hymns (*can.* 6. 82-84) where Jonah's adventure is construed of as a prefiguration (*προεικόνισμα*) of the tomb of Christ. The story of Jonah as a prefiguration of Christ was developed by Prodromos ([16]), in his commentary on the second canon of Kosmas, even though in this canon Kosmas juxtaposes Jonah not with the tomb but with the Logos dwelling in the Virgin ; Prodromos' elaboration of the topic stresses once more that the parallel between Jonah and Christ (resurrection after three days of confinement) belonged to common themes of Byzantine exegesis.

A certain difference exists in the interpretation of the tale about the three young Hebrews, in a furnace as it was presented in the hymns and in the Exegesis. The hymns stress the traditional topic of courage : the young Jews were not afraid of the roaring beast (see the second section). In the Exegesis the traditional theme of Nebuchadnezzar commanding to worship "the emperor's golden icon" and the youth disobeying his *prostagma* is also mentioned (col. 349f) but the emphasis is put on another and a more down-to earth detail : the heroes refused to touch the food of "the imperial *trapeza*" but they looked more handsome and pleasant (in *Dan.* 1 : 15 "healthier and better nourished") than the young men who had lived on the royal diet (col. 393. 10-20, cf. 577. 8-9).

Thus again, the relation between the hymns and the Commentary, with respect to their imagery, remains benighted : some topics are common but this can be accounted for by the traditional exegesis of the Bible ; some are different but this can result from differences of genre — evidently, hymns required a different approach than a scholarly commentary, the more so that this commentary might be based on a work of a predecessor such as Nonnos.

So far so good. The author of the Exegesis, even though his style and imagery differ slightly from those of the hymns, cannot be contrasted Kosmas, the author of the hymns ; we can note a certain distinction but not a contradiction. Antiquity and the

(16) Theodore PRODROMOS, *Commentarii in carmina sacra melodorum Cosmae Hierosolymitani et Ioannis Damasceni*, ed. M. M. Stevenson (Rome 1888) 47.24-27.

Bible, however, are an "eternal" theme and by definition bear no chronological landmarks — can we not assume that some concrete, Byzantine details were somehow reflected in the Exegesis, details which have more definite links to realia than the very vague *prostagma* ?

While describing the separation of Abraham and Lot (*Gen.* 13. 8-12) Kosmas the commentator says that Abraham conceded to Lot "the preferential right to the land (*προτίμησις τῆς γῆς* — col. 355.23-24)". The term *protimesis*, the [peasant's] pre-emption right, was momentous in the Byzantine agrarian legislation ([17]). Kosmas could not borrow it from the episode as depicted in the Bible, nor from the biblical vocabulary — neither the Septuagint nor the New Testament use it. The word was not very popular with Church fathers either : G. W. H. Lampe included in his *Lexicon* only two references to this word ([18]), and neither is free from suspicion. The first case is the decision of the Council of Constantinople (381) as rendered by Theodoret of Cyrrhus ([19]) who speaks of fines and penalties imposed on cities ; the text in Migne has *ζημίας καὶ προτιμήσεις* with the note correcting the word to *προστιμήσεις*. "Protimesis", says the note, "has here no sense". Accordingly, the critical edition has *προστιμήσεις* in the main text ([20]). Another example is Gelasios of Kyzikos : here we have *προτιμήσεις* in the running text ([21]) although at least one manuscript reads *προστιμήσεις* ; the context is similar to Theodoret : fines, flights, redistribution of land, and penalties, and it is legitimate to suspect here a palaeographical error.

It seems that the term *προτίμησις* as a designation of the pre-emption right was unknown in Byzantium until the tenth century. K. E. Zachariae von Lingenthal, in the chapter on *protimesis* ([22]),

(17) G. Ostrogorsky, *The Peasant's Pre-Emption Right*, JRS 37 (1947) 117-26.

(18) G. W. H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon* (Oxford 1968) 1190.

(19) PG 82 : 1212 D.

(20) Theodoret, *Kirchengeschichte*, ed. F. Scheideweiler (Berlin 1954) 290.1.

(21) Gelasius, *Kirchengeschichte*, ed. G. Loeschke, M. Heinemann (Leipzig 1918) 8.11.

(22) E. Zachariae von Lingenthal, *Geschichte der griechisch-römischen Rechts* (Aalen 1955) 236-48.

refers to two statements of the *Basilika* (19 : 5.20 [there is a typing mistake in the book — 14 : 5.20] and 55 : 5.1) concerned with the "Näherrecht" — neither of them employs the term *protimesis* ; nor is the term used in the undated novel of Leo VI on the sale of land ([23]) that prohibits the neighbors to oppose free transactions ; we could have expected the word in such a context.

Nor was the term employed in the deed of purchase of land contracted in 897 ([24]) although the land (or its part) was transferred to the monastery of St. Andrew by the inhabitants of a village — a transaction that later could be overruled due to the *protimesis* of neighbors.

To the best of my knowledge, the term *protimesis* emerges, for the first time, in a novel of Romanos I Lekapenos, the traditional date of which, 922, has been questioned by P. Lemerle. The right of *protimesis* is also described in the decision of Samonas, the κριτής of Thessalonike, issued in 952 ([25]), and mentioned in the complimentary clause to the act of Nicholas, the *krites* of Strymon and Thessalonika, given in 995 ([26]).

Kosmas, the exegete of Gregory of Nazianzos, does not use the word in its precise and technical meaning of the tenth-century legislation. His Lot was granted the land not because he was a relation or neighbor of the seller. But at any rate, Kosmas knew of the *protimesis* and linked the concept with the acquisition of land — we hardly could require more legal precision from the author of a commentary on the collection of poetical works.

We are facing a conundrum : if the right of *protimesis* is an innovation of the tenth century (and it is quite plausible to assume it) how could the hymnographer of the eighth century use this term ? We would have to surmise that *protimesis* was known, in this form or other, already in the eighth century, that Kosmas was the first to mention this institution. Such an assumption may have signal repercussions on our history of Byzantine agrarian relations. Otherwise, if we stick to the traditional dating the origin of this institution we are in trouble with the date of the Exegesis and with the identification of its author.

(23) P. LEMERLE, *The Agrarian History of Byzantium* (Galway 1979) 9?f.
(24) *Lavra 1*, no. 1.
(25) *Lavra 1*, no. 4. 23-28.
(26) *Iviron* 1, no. 9.57.

The *protimesis* is not the only tenth-century term in use in the Exegesis : another term is στρατευόμενος. According to Kosmas (col. 573. 2-7), tax-collectors (τελῶναι) and στρατευόμενοι came to John the Precursor and asked him how they could reach salvation : John recommended the *telonai* not to do anything beyond what they had been ordered (*i.e.*, not to exact more taxes than it were established) ; as for the στρατευόμενοι, they should not be unjust and must be satisfied with their *opsonia*.

The case seems to be weak, since the episode is evidently drawn upon *Luke* 3 : 12-14 and could be compiled without any connection with the realia of the tenth century. But at the same time *strateuomenos* (like *protimesis*) was one of the crucial terms of the tenth-century agrarian legislation and attracted the attention of diverse tenth-century writers.

It was the late P. Lemerle who first drew attention to the term *strateuomenos* ; he thought that *strateuomenoi* and *stratiotai* were distinct social categories — the *stratiotes* "the holder and cultivator of the military land", and the *strateuomenos* the actual soldier "who furnishes service in arms" ([27]). I had doubts that the distinction was so clear-cut ([28]), and J. F. Haldon acknowledges that "the *stratiotes* and *strateuomenos* could be the same person" ([29]). The alleged distinction between the *stratiotes* and *strateuomenos* is irrelevant for our purpose however signal it may be for the grasping social contours of Byzantine society. What matters here and now is the fact that the term *strateuomenos* was common in the tenth century. Romanos I, in the above-mentioned novel, speaks of a *strateuomenos* who possessed property sufficient to maintain his military service ([30]). Constantine VII, in the *Book of Ceremonies*, states that the *strateuomenos* could not send representatives in his place but must personally carry on his military service ([31]). Hagiographers of the ninth and

(27) P. Lemerle, *Agrarian History* (as in n. 23) 117, n. 1.

(28) A. Kazhdan, Ešče raz ob agrarnych otnošenijach v Vizantii IV-XI vv. *VizVrem* 16 (1959) 95, n. 10.

(29) J. F. Haldon, *Recruitment and Conscription in the Byzantine Army* c. 550-950 (Vienna 1979) 57, n. 100.

(30) Zepos, *Jus* 1 : 204.10-11.

(31) Constantinus Porphyrogenitus, *De cerimoniis aulae Byzantinae*, ed. I. Reiske, 1 (Bonn 1829) 695. 18-21.

tenth centuries frequently turned to this concept : already patriarch Methodios, in the *Vita of Theophanes the Confessor*, praised his hero, who served at his own expense (*opsonia*) (32) — the term, however, is not στρατευόμενος but the non-technical aorist participle στρατευσάμενος. The phrase has an obvious allusion to *I Cor.* 9 : 7 where the term in question stays in a verbal form στρατεύεται.

Like Kosmas (and like Luke's Gospel) tenth-century saints' lives linked ὀψώνιον with *strateuomenoi*. Thus Luke the Stylite is said to have been enlisted in the army ; he, however, refused to get "*opsonion* or imperial *siteresion* which are habitually given to *strateuomenoi*" (33) but received all the provisions from his father's house. A similar situation is described in the Vita of another tenth-century saint, Nikon the Metanoeite — the hagiographer mentions a certain Michael Argyromites who was enlisted "in the catalogue of *strateuomenoi*" but served "at his own *opsonia*" (34).

Thus the combination of the *strateuomenos* with the *opsonion* was common in the texts dealing with the tenth centuries, but we cannot, of course, prove that the same combination was impossible at any other century between the Gospel of Luke and the tenth-century legislation.

T. Sinko drew attention to two passages which, he thought, indicated that the Exegesis of Kosmas was produced "in the beginning of the eighth century" (35). The first of these passages refers to the shrine of Apollo in Kyzikos in which the god allegedly predicted that it would be transformed into [the church of] Maria ; "it exists under this name" (ἥς κέκληται καὶ ἔστιν — col. 546f. Sinko erroneously indicates 534). Sinko sees — I do not know why — in this phrase an allusion to the capture of Kyzikos by the Arabs in 675 after which the shrine might have survived.

(32) METHODIUS, *Vita S. Theophanis Confessoris*, ed. V. Latyšev (Petrograd 1918) 11.6.

(33) Ed. F. VANDERSTUYF, *Patrologia orientalis* 11 (1915) 204. 1-2.

(34) *The Life of Saint Nikon*, ed. D. F. Sullivan (Brookline Mass. 1987) ch. 65. 1-5.

(35) T. SINKO, *De traditione* (as in n. 7) 32f, n. 1.

Kosmas speaks once more about this oracle given by Apollo (col. 499. 9-14). Here he relates the text of the oracle as it "will be the temple (*δόμος*) of Maria, an uneducated virgin, announcing the triune God ruling on high from whom the Logos came forth". This oracle was well known in late antiquity : pseudo-Athanasios and Malalas describe it as Apollo's prophecy given to the Argonautes and render it in almost the same phrasing as it is in Kosmas (36). In the eleventh century Kedrenos repeated the oracle (37) following, probably, Malalas. R. Janin connected this story with the veneration of the Theotokos Phaneromene (Acheiropoietos) that replaced in Kyzikos the cult of Rhea (38) ; he traced the veneration of the icon of the Virgin in this area down to the fourteenth century. The passage in Kosmas contains no chronological evidence.

More substantial is another passage cited by Sinko : while describing several wonders of the world Kosmas names, among others, the Colossus of Rhodes that was demolished by the Hagarenes "in the days of Constantine who was slaughtered in Syracuse of Sicily" (col. 534. 14-17). Constantine slaughtered in Syracuse is, obviously, Constans II (641-668), murdered on 15th of July 668. The Exegesis must be written after 668. Sinko did not notice, however, that immediately after the Colossus of Rhodes Kosmas turns to a miracle — the crossing of the sea as a dryland. "It is said that truly nobody walked across the sea save for Moses and the sons of Israel when the sea was split into two parts, as well as Christ and, following Christ's will, Peter — they walked on the waves" (col. 534. 17-21). These two episodes are biblical and famous, but thereafter comes an enigmatic phrase which I shall quote in full in an English translation :

"As for dragging boats across the dryland in Thrace, many have performed this in the past, and Constantine the Younger (*ὁ Νεός*) did this too, when he drove boats across the dryland. There is a place in Thrace, a six-mile distance by dryland, located between the seas ; from that place the Goths can easily enter

(36) PG 28 : 1429A, Ioannes Malalas, *Chronographia*, ed. L. Dindorf (Bonn 1831) 77f.

(37) Georgius Cedrenus, ed. I. Bekker 1 (Bonn 1838) 209f.

(38) R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins* (Paris 1975) 203-5.

Thrace. Gotthia is [neighboring] the Thracians, and the Goths arrive (or attack — *ἐπιόντες*) on their boats (those are *μονόξυλοι*) and penetrate [the land of] Thracians. The Thracians as well frequently drag their boats across the dryland to Gotthia. There is a long detour via the narrow sea for those who go up or down. The narrow sea is one leading via Abydos (a city in Troad) to Constantinople, and farther to the Pontike (Black Sea) ; this way is almost 300 miles long" (col. 534. 24-535.2).

What part of the Byzantine world did Kosmas of Jerusalem describe ? The end of the passage seems to be clear — it is the way from the Aegean Sea via Hellespont (Abydos), the Sea of Marmara (Constantinople), and Bosporos to the Black Sea. There is, however, no six-mile-long isthmus to divide (or to link) the Pontike with the Aegean Sea. And even if it had existed it would not have led from Gotthia to Thrace. The description of the way via Abydos and Constantinople might be an annex to the preceding section — a sort of (unhappy) explanation of the word *στενή*, since the Stenos was an official Byzantine designation of the Straits.

Thrace and the Thracians indicate the western coast of the Black Sea, partly occupied at the end of the seventh century by the Bulgarians. Gotthia is a more complicated toponyme : from the fourth century on, it designated either the region on the Danube or the Crimea (39) ; the notion of Danubian Gotthia soon disappeared from Byzantine texts, and the toponyme remained attached either to the Crimea or, in a more general sense, to the northern shore of the Black Sea.

The *vitae* of Stephen the Younger (40) and of John the Goth (41) apply the term to the Crimea. A vaguer interpretation of the term can be found in historians. Theophanes (p. 66. 2-3) knows the historical work of a certain patrikios Trajanos, who according to a gloss to the *Souda* (42) flourished under Justinian II and produced a short chronicle. C. de Boor, however, questioned the possibility for Theophanes to use a historian working as late as

(39) D. and L. STIERNON in DNGE 21 : 867-88.
(40) PG 100 : 1117C, 1120B.
(41) *AASS June* VII : 167F-168A.
(42) Ed. A. ADLER, vol. 4 (1935) 582, no. 901.

ca. 700 and suggested that the Trajanos in question was a contemporary of the Emperor Valens (43) ; de Boor's doubts were neglected by Byzantinists (44), and the chronicle of Trajanos Patrikios that allegedly reached 713 and served as a common source for Theophanes and Nikephoros (45) ascertained its existence in scholarly perception. Be that as it may, Theophanes referring to Trajanos relates that the local population used the name of Goths to denote the Scythians (46) ; thus he connects the Goths with the northern shore of the Black Sea.

Even more relevant for our purpose is a passage in the chronicle conventionally attributed to Leo the Grammarian (47) who narrates that the Goths, after having crossed the Azov Sea (Maeotis), entered Thrace. Thus the writer of the tenth century located the Goths on the northern shore of the Black Sea and considered them conterminous with the Thracians. We may surmise that Kosmas as well, while speaking about Gotthia adjacent to Thrace, had in mind the northern shore of the Black Sea in the most general and vaguest form. It is worth noting, by the way, that Kosmas of Jerusalem entertained an obvious interest in this part of the world : in his Commentary, he mentioned the Cymmerians inhabiting the edge of the Earth (col. 646. 17-18) ; the nomadic Scythians (col. 627. 1-23) ; the Hyperboreans living to the north of the Scythians (col. 509. 23-24) ; Iphigenia who was carried to the Tauroi in Scythia (col. 609. 13-18) ; once more he speaks of the Tauroi, a people in Scythia (col. 510.2). Certainly, the Scythians occupied a long-established place in the Greek mythological and historical tradition, and Kosmas might have found all this information in his sources — but he selected these data either by sheer chance or possibly due to a proper interest.

When did these Gottho-Thracian events occur ? The only thread to establish the chronology of the events is the name of

(43) C. DE BOOR, Der Historiker Traianus, *Hermes* 17 (1882) 489-92.

(44) For instance, E. PATZIG, Leo Grammaticus und seine Sippe, *BZ* 3 (1894) 471. W. ENSSLIN in *RE* 2.R, 6 (1937) 2090.

(45) Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica* 1 (Berlin 1958) 457, 532.

(46) On this, I. ČIČUROV, *Vizantijskie istoričeskie sočinenija* (Moscow 1980) 71, n. 9.

(47) LEO GRAMMATICUS, *Chronographia*, ed. I. Bekker (Bonn 1842) 98.22-99.2.

Constantine the Younger, but even this reference is extremely obscure. The title of the second Constantine, says H. G. Beck, was an epithet that could be applied to any emperor through the last days of Byzantium ([48]), and R. Macridis showed that it was applied to Michael VIII, among others ([49]). In the context of the Commentary, the name could mean only a genuine Constantine not Michael or anybody else, but unfortunately this name was especially popular with Byzantine rulers. Constantine IV (668-85), the son of Constans II, is the first candidate, but by choosing him we shall face two difficulties : first, we could expect Kosmas to indicate his relationship with Constans whom Kosmas had just mentioned — but this is an argument from silence ; secondly, Constantine IV's expedition to the Danube in 680 ended in a disaster and hardly could be considered a miracle.

We cannot either prove or disprove that Constantine *ὁ Νέος* in Kosmas' Exegesis is Constantine IV. Constantine V (741-75), who was more successful in the northern Balkans, could be a more plausible candidate ; Constantine VI (780-97) was directly named Constantine the Younger ([50]) but his wondrous military actions are unknown.

Another Constantine *ὁ Νέος* emerges in the eleventh-century Miracles of Eugenios of Trebizond, in a passage entitled "About the Rus" (*Ῥῶς*)" ; this Constantine sent a "Scythian contingent" to the East, and when the soldiers arrived to Trebizond a man of this contingent, an unbaptized barbarian possessed by Satan's legion, was cured by the fire at St. Eugenios' tomb ([51]). This episode is interesting since Constantine the Younger again occurs in connection with the Scythians-Rus", *i.e.* with the territory envisaged by Kosmas, but we have no date for this event and we cannot identify Constantine. Moreover, could we identified him, we could not assert that he was the same *ὁ Νέος* of whom Kosmas wrote. Thus the name of the emperor in the marvellous

(48) M. G. Beck, *Theodoros Metochites* (Munich 1952) 82.

(49) R. Macrides, The New Constantine and the New Constantinople — 1261 ? Byz. and Mod. Gr. St. 6 (1980) 23, n. 55.

(50) PG 95 : 364D, Mansi 12 : 1058A.

(51) *Ἅγιος Εὐγένιος ὁ πολιοῦχος τῆς Τραπεζοῦντος*, ed. O. Lampsides (Athens 1984) 90.200-252.

story of the boats dragged across the dryland gives us no clue to solve the riddle.

Let us analyse the content of the story : Kosmas speaks of the Goths (probably living somewhere north of the Black Sea) who visit Thrace in their boats ; to reach Thrace the sailors have to drag their boats for six miles ; the boats are called *μονόξυλοι*, "made of single trunk". Since we have a single manuscript we must consider Kosmas' words "those are *monoxyloi*" as a part of the text, even though the phrase could have been a marginal gloss eventually inserted in the main text. Either the author or at least his glossator found the word proper for the context.

Ancient authors (*e.g.*, Xenophon and Polybios) already knew the term, and it continued in use in the fifth through seventh centuries. In 386 the Greuthungi used *monoxyla* to cross the Danube (52) ; in 448 Priskos of Panion was brought across the Danube River by the local barbarians in a *monoxylon* that he describes as "hewed out of the tree and carved" (53). During the siege of Constantinople in 626 the Avars set out *monoxyla*, which they had brought with them, but the Byzantine warships prevented the *monoxyla* from any action (54). The single-trunk boats were being built by the Slavs who attacked Thessalonike in the seventh century, even though the anonymous author of the Miracles of St. Demetrios avoids the term (55).

Thus late Roman writers were aware of *monoxyla*, and they situated these boats hewed out of a single tree in the area of the Danube and connected them with the activity of the Germanic, Avar and Slavic tribes. The term *monoxyla* reappears in the tenth century : Constantine VII Porphyrogennetos (in the ch. 9 of his *De administrando imperio*) describes the *monoxyla* which come down from "outer Rosia" to Constantinople ; the Slavs, he says, cut the *monoxyla* in their mountains in winter, bring them on to the lakes and sell them to the Rus". In June the Rus' set off and come down the Dnieper to the rapids ; at

(52) Zosimos 4 : 38.5, 39.1, ed. F. Paschoud 2 (Paris 1979) 304.18, 305.7.

(53) Priscus Panita, *Fragmenta*, ed. F. Bormann (Florence 1979) 29.19-22.

(54) *Chronicon paschale*, ed. L. Dindorf (Bonn 1832) 720.15-721.3.

(55) P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius 2* (Paris 1981) 85, n. 105.

the largest barrage called Neasit they disembark and carry their goods by land for six miles ; they partly drag their *monoxyla*, partly portage them on the shoulders to the far side of the barrage ; then they move on to the island of St. Gregory (56). In the eleventh century Skylitzes again connected "the local boats, the so-called *monoxyla*" with the Rus' — in such boats they attacked Byzantium in 1043 (57).

Constantine's lengthy description has certain similarity with the short paragraph in Kosmas ; even the distance over which the *monoxyla/monoxyloi* have been dragged is the same — six miles. I leave aside the question of the real length of the detour around the Neasit barrage — there is no doubt that Kosmas did not measure the distance and drew upon vague rumors available to him.

There is, however, a difficulty in the identification of the two route descriptions : Constantine Porphyrogennetos speaks of carrying *monoxyla* along the river in order to avoid the rapids, Kosmas of the crossing a promontory to shorten the sea route. But where on the Thracian shore does such a promontory exist that has been regularly crossed by *monoxyla* dragged by the "Gothic" sailors ? Our sources are silent about such a place, even though the area has been known, visited and described by many medieval writers, Greek and other. Cannot a hypothesis be suggested that Kosmas (especially if he wrote in Jerusalem) misplaced the region where the *monoxyla* traveled across the dryland and transferred it from the "wilderness" of the Dnieper to a more habitual, albeit badly known Thrace ?

Let us return once more to the enigmatic passage in Kosmas. Side by side with the regular journey of the *monoxyloi* across the dryland from Thrace to Gotthia and from Gotthia to Thrace he describes a wonder, a miracle that he dared to parallel with Moses' crossing the Read Sea or even with Christ's walk over the water. This is evidently not a regular route for boats but

(56) On this, D. Obolensky in Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio* 2 (London 1962) 23-25 ; E. A. Mel'nikova, V. Ja. Petruchin in Konstantin Bagrjanorodnyj, *Ob upravlenii imperiej* (Moscow 1989) 307f.

(57) Ioannes Scylitzes, *Synopsis historiarum*, ed. J. Thurn (Berlin, New York 1973) 430.47.

an event that left a strong impression on observers — it occured once, in the reign of Constantine *ὁ Νέος* whom we failed to identify.

Could the *monoxyla* of the Rus' have moved by themselves, not being dragged or portraged on the shoulders so that the event be interpreted as a miracle ? Could they, for instance, have been set on wheels and sail under the force of a strong wind ? I doubt that medieval technology was capable of producing such a miracle but a legend could have been produced. And it was produced : according to the *Kievan Chronicle*, in 907 the Prince Oleg approached Constantinople and here he enjoined his warriors to make wheels and to set their boats on the wheels ; when the Greeks saw it, says the chronicler, they were frightened.

Much has been written on Oleg's expedition against Constantinople, and its historicity is accepted by some scholars and questioned by others ([58]). We do not have Greek sources for this expedition, unless we assume, together with R. Jenkins, that a passage in the Chronicle of Pseudo-Symeon contains geographical names which reflect the raid of the fleet of the Rus' ([59]). The evidence of the Kievan chronicle is also far from being trustworthy : it presents two treaties dated in 907 and 911, several stories of epical character, and a description of cruelties committed by the Rus' which are transferred from the *Vita of Basil the Younger*, where they refer to another Rus' expedition, that of 941 ([60]). The episode dealing with the boats that moved across the dryland is usually rejected as legendary, although the later illuminated *Chronicle of Königsberg* preserves a miniature depicting Oleg's boats set on wheels ([61]). The passage in Kosmas

(58) I shall refer only to two relatively recent works the authors of which investigate the problem from completely different premises : V. D. Nikolaev, Svidetel'-stvo chroniki psevdo-Simeona o Rusi-dromitach i pochod Olega na Konstantinopol' v 907 g. *VizVrem* 42 (1981) 147-53 ; A. Karpozelos, *Οἱ Ῥῶς-Δρομῖται καὶ ὁ μῦθος τῆς ἐκστρατείας τοῦ Ὀλεγ*, *Dodone* 12 (1983) 329-46.

(59) R. Jenkins, *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries* (London 1970) pt. XII : 403-6.

(60) M. V. Levčenko, *Očerki po istorii russko-vizantijskich otnošenij* (Moscow 1956) 99f.

(61) A. Vasiliev, The Second Russian Attack on Constantinople, *DOP* 6 (1951) 173.

makes this story less mythical than it seemed to scholars until now — in any case, Kosmas heard of something that reminded the "legend" of the Kievan chronicle.

We have to hurdle a couple of difficulties if we want to reconcile two versions of the miracle with the boats. First of all, Kosmas locates this miracle within the reign of Constantine the Younger. Both in 907 and in 911 the emperor was Leo VI, whereas Constantine VII, really very young (he was born in 905), could not be granted the role of the eponyme. But if a part of the story, as it is presented in the *Kievan chronicle*, was transferred from the events of 941, cannot we surmise that the compiler of this part of the Kievan annals transferred the miracle with the boats as well ? And if this miracle truly was worked in 941, Constantine VII was the basileus, although the real power was in the hands of Romanos I and the Lekapenos family.

Another difficulty to be reconciled is the contradiction as to who performed the miracle : in the Kievan chronicle the agent of the miracle is Oleg, the victorious attacker of Constantinople, whereas in Kosmas the miracle is worked by the Greeks under Constantine. Again, if we assume that the story of Oleg's expedition was influenced by the later events it would be not impossible that the rumors which reached Kosmas came to Kiev in a radically distorted form. In 941 the Byzantines won the day and destroyed the fleet of the Rus'. Neither Greek chronicles nor the *Vita of Basil the Younger* testify to sailing boats across the dryland ; this epic episode could exist only in the imagination of Kosmas' informant.

If we assume that the passage in Kosmas' Commentary is somehow linked to the Rus' expedition against Constantinople, the enigmatic phrase about the "Narrow Sea", Abydos and Constantinople acquires some sense : Oleg's or Igor's *monoxyla* moved from "Gotthia"-Kiev and following the regular way of local sailors passed the place where they were carried or dragged "six miles" over dryland, then moved along the Thracian coast and arrived to the straits and Constantinople ; here an "irregular" miracle took place — boats (of the Rus' or of Byzantium ?) were moved across the land contributing to the victory.

I doubt that we can summarize all these controversial data so that the ends would meet. The easiest way to solve the problem

is to assume that the author of the Exegesis was not the same person as the hymnographer. There is nothing impossible in such a hypothesis : a certain Kosmas of Jerusalem was patriarch of Constantinople in 1075-81 (62), and there could be a third person of the same name. If this man lived and wrote in the tenth century his attention to the terminology of the so-called Macedonian agrarian legislation (*protimesis* of land, *strateuomenoi* and their *opsonia*) is explicable, and in this case the *monoxyla* travelling from Gotthia to Thrace must be the *odnoderevki* of the Rus' ; the miracle with the boats must be an episode in the Russo-Byzantine conflicts of the tenth century. It would be much more difficult to explain this information within the traditional assumption that the Commentary was a work of the eighth-century hymnographer.

I perfectly understand that the data do not suffice to take the redating and reattribution of the Exegesis as ascertained. But nevertheless the text deserves the attention of historians, not only of students of Gregory the Theologian and his commentators. We know so little about Byzantium's relation with the northern shore of the Black Sea in the eighth through tenth centuries that even the vague sentence of our Kosmas should be scanned. And if the *protimesis* of land appeared already in a text of the eighth century we would probably, have to rewrite the history of Byzantine agrarian reforms. The text of Kosmas is obscure — but we should not neglect it.

Dumbarton Oaks Alexander KAZHDAN

(62) On him, M. GEDEON, *Πατριαρχικοὶ πίνακες* (Constantinople 1890) 333-35 ; V. GRUMEL, *Les regestes 3* (1947) 27-32 ; J. M. HUSSEY, *The Orthodox Church in the Byzantine Empire* (Oxford 1986) 140 ; V. LAURENT, *Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin* 5 (Paris 1963) nos. 19-20 ; J. GOUILLARD, *Une lettre de (Jean) l'Italien au patriarche de Constantinople ?* TM 9 (1985) 178.

STUDIEN ZUM CHRONICON BRUXELLENSE (*)

Im Jahre 1894 erfuhr das *Chronicon Bruxellense* seine erste und bislang einzige Edition im Rahmen der neubegründeten Reihe „Anecdota Bruxellensia" durch den belgischen Gelehrten Franz Cumont, verbunden mit einer ausführlichen Beschreibung des *Codex* 11376 der Bibliothèque Royale zu Brüssel, seines Überlieferungsträgers (1). Noch im gleichen Jahr wurde die Arbeit von Karl Krumbacher in der Byzantinischen Zeitschrift besprochen und einem größeren Kreis bekannt gemacht (2), die Nachricht vom ersten Angriff der Rhos' auf Konstantinopel, die in der gesamten byzantinischen Geschichtsschreibung alleine das *Chronicon Bruxellense* mit einer genauen Datierung überliefert, ebenfalls 1894 von V. Vasiljevskij in *Vizantijskij Vremennik* aufgegriffen (3). Diesem Thema widmete im folgenden Jahr Carl de Boor in der Byzantinischen Zeitschrift eine ausführliche Abhandlung (4), mit der das Jahr 860, schon 1851 von Fr. Kruse aufgrund venezianischer Quellen ermittelt (5), dann aber — unter dem Einfluß russischer Chronistik — durch die Jahre 865/866 ersetzt, nun als Datierung des Angriffs seine allgemeine Anerkennung

(*) Der vorliegende Aufsatz faßt die Ergebnisse einer im Sommersemester 1990 an der Universität zu Köln abgeschlossenen Magisterarbeit zusammen. Herrn Prof. Dr. P. Schreiner, der die Arbeit betreute, sei hierfür an dieser Stelle ein herzlicher Dank ausgesprochen. Gleiches gebührt Herrn Dr. B. Fonkič, Moskau, Herrn Dr. F. Poljakov, Köln, und Herrn Prof. Dr. I. Ševčenko, Cambridge (Mass.) für verschiedene Hinweise und Anregungen.

(1) F. CUMONT, *Chroniques byzantines du manuscrit* 11376, *Anecdota Bruxellensia* 1, Gand 1894.

(2) Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen, BZ III (1894), 415f.

(3) God pervago našestvija Russkich na Konstantinopol, VV I (1894), 258f.

(4) Der Angriff der Rhos auf Konstantinopel, BZ IV (1895), 445-466.

(5) Vgl. G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München ^{3}1963, 190 Anm. 1.

fand (6). Indes ließ mit der Klärung dieser Frage das Interesse der historischen Forschung an der Brüsseler Chronik nach, fast ausschließlich waren es die Verfasser verschiedener Handbücher, die sich ihrer noch annahmen (7). Das hat zur Folge, daß eine Reihe von interessanten und teilweise singulären Nachrichten, die hier überliefert werden, bis auf den heutigen Tag ohne die ihnen gebührende Beachtung geblieben sind, ein Faktum, dem die folgenden Zeilen abhelfen sollen.

1. Die Handschrift 11376 der Bibliothèque Royale zu Brüssel

Bei dem *Codex* 11376 der Bibliothèque Royale zu Brüssel handelt es sich um eine wasserzeichenlose Papierhandschrift des 13. Jahrhunderts, im Format 18,2 × 13,2 Zentimeter. Ihre 183 Folios sind in aller Regel in Quaternionen zusammengefaßt, sehr selten sind Bi- und Ternionen. Eine Vielzahl gleichmäßig nebeneinander

(6) Seither ist das Datum in jedem Handbuch zur Geschichte Rußlands zu finden, vgl. G. Stökl, *Russische Geschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Stuttgart ^{4}1983, 37 ; G. Vernadsky, M. Karpovich, *A History of Russia*, Bde. 1-4 New Haven 1959, Bd. 1 „Ancient Russia", 342 und andere.

(7) K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des Oströmischen Reiches* (527-1453), München ^{2}1897, 396 ; A. Maricq, La durée du régime des partis populaires à Constantinople, *Bull. de l'Acad. Royale de Belgique*, Cl. de Lettres XXXV (1949), 63-74, 66f ; M. E. Colonna, *Gli storici bizantini dal IV al XV secolo*, I. *„Storici profani"*, Neapel (1956), 148 (Übersetzung des Krumbacher-Textes ins Italienische) ; G. Moravcsik, *Byzantinoturcica* Bd. 1 *„Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Turkvölker"*, Berlin ^{2}1958, 233 (die dort aufgebrachte Vermutung einer Einarbeitung einer bislang unbekannten Quelle zur Geschichte der Bulgaren ist durch nichts gerechtfertigt, die die Balkangeschichte betreffenden Nachrichten sind alle aus Theophanes und der Epitome-Gruppe bekannt ; die Foliantenangabe der Brüsseler Chronik ist bei M. ungenau, Beginn des Textes bei 155^{r} statt 159^{r}) ; J. Karayannopulos, *Πηγαὶ τῆς Βυζαντινῆς ἱστορίας*, Thessalonike 1970 u.ö., 266 Nr. 339 ; St. Gero, *Byzantine Iconoclasm during the reign of Leo III*, Louvain 1973, 40 Anm. 21 ; J. Karayannopulos/G. Weiss, *Quellenkunde zur Geschichte von Byzanz (324-1453)*, Bd. 2 „Hauptquellen, allgemeine Quellenlage ...", Wiesbaden 1982, 410. — Die Existenz weiterer Werke, die das *Chronicon Bruxellense* berücksichtigten, hier aber nicht aufgeführt sind, bleibt natürlich unbestritten.

verlaufender Ripplinien sind gut im Papier zu erkennen, von Kettlinien aber findet sich keine Spur (8).

1.1. *Zum Inhalt der Handschrift*

Es handelt sich um einen der ältesten Überlieferungsträger der „*Χρονικὴ Σύνοψις*" des Konstantinos Manasses ; der Text nimmt die Folios 1 bis 154 ein, unterscheidet sich dabei von dem, den Immanuel Bekker 1837 im Rahmen des Bonner Corpus edierte, durch das Fehlen der „chronologischen Verse". Dieses Faktum, so haben die Forschungen von O. Lampsides ergeben, ist für die frühen Handschriften des Manasses-Textes typisch (9) ; in dieser Entwicklungsstufe erfolgt die zeitliche Fixierung der geschilderten Geschehnisse durch verschiedene Datengerüste, die sich der Chronik anschließen. Im Falle des *Codex Brux.* 11376 ist deren erstes jene anonyme, von Julius Caesar bis zu Romanos III. Argyros reichende Kaiserliste, für die die Wissenschaft den Namen *Chronicon Bruxellense* fand — sie beginnt auf Folio 155^{r}, ihr Ende findet sie auf Folio 165^{r}. Auf dem gleichen Blatt noch fängt eine Redaktion des vielfältig überlieferten „*Χρονογραφικὸν σύντομον*" des Nikephoros Patriarches an, überschrieben mit dem Titel „*Ἐκ τοῦ συντόμου παλαιοῦ χρονικοῦ*" (10). Der Text beginnt in den Tagen Adams und führt bis in die Zeit Marc Aurels, weist dabei nur geringe Variationen gegenüber dem von Carl de Boor herausgegebenen Opus auf (11). Die Übersicht endet auf Folio 170^{r} mit dem Satz „*Ἐπὶ αὐτοῦ Ἰουστίνος ὁ φιλόσοφος ἐμαρτύρησεν*" (12).

(8) Bei der Papierart handelt es sich wohl um Bombyzin, so bereits F. CUMONT, *Anec. Brux.* 1, 7 und M. WITTEK, *Album de Paléographie grecque specimens d'écritures livresques du III^{e} siècle avant J.-C. au XVIII^{e} siècle, conservés dans des Collections belges*, Gand 1967, 23 Nr. 26 (mit Abbildung der Seiten 52^{v} und 53^{r}). P. SCHREINER, Miscellanea Byzantino-Russica, *Vizantijskij Vremennik* 52 (1991) (im Druck) vermutet dagegen ob der angesprochenen Linierung ein Papier westlicher Provenienz.

(9) Notes sur quelques manuscrits de la chronique de Manassès, *Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses München 1958*, München 1960, 295-301, 300. *Οἱ χρονολογικοί στίχοι τῆς Χρονικῆς Συνόψεως τοῦ Κωνσταντίνου Μανασσῆ*, *Rivista di Studi Bizantini e Slavi* II (1982), 25-39, bes. 38.

(10) Vgl. F. CUMONT, *Anec. Brux.* 1, 36-38.

(11) *Nicephori Archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica,* ed. C. de Boor, Leipzig 1885, 79-135.

(12) *Ebd.*, 94, 4.

Darunter beginnt dann eine Zusammenfassung der Geschichte der sechs oikumenischen Konzilien von Nikaia 325 bis Konstantinopel 680/81, immer mit einer untereinander genauen chronologischen Abgrenzung; am Rand des ersten diesbezüglichen Blattes finden wir den Eintrag „*De sex Synodis generalibus*" (13). Der Text endet auf Blatt 173^{v}, es schließt sich hier und auf einem Teil des folgenden Blattes ein Auszug aus dem mittlerweile als unecht erkannten Kanon VII des Konzils von Konstantinopel 381 an (14). Von 174^{r} bis 180^{v} ist eine Liste der Patriarchen von Konstantinopel aufgeführt, beginnend mit dem Apostel Andreas. Der Text weist eine enge Verwandtschaft auf zu der 1884 von F. Fischer herausgegebenen Liste des *Vind. theol. gr.* 34 (15), doch ist die Brüsseler Handschrift durch Angaben über Kirchenbauten, Reliquienübertragungen etc. erweitert worden. F. Cumont geht von einem gemeinsamen Archetypos beider Werke aus, die Wiener Handschrift scheint aber dem Original näher zu sein (16). Ab der Mitte von Folio 180^{v} bis auf Folio 183^{v} enthält unser Codex dann eine Fortsetzung der Chronik des Konstantinos Manasses, die mit Kaiser Alexios I. Komnenos beginnt und bis zur lateinischen Eroberung von Konstantinopel im Jahre 1204 fortgeführt ist. H. Grégoire konnte nachweisen, daß der sehr schlecht erhaltene Text auf der Basis des Geschichtswerkes von Niketas Choniates erstellt wurde (17). Zwischen Vers 52 und 53 ist von späterer Hand als Folio 182 des *Codex Brux.* 11376 das von F. Cumont erwähnte „theologische Fragment" eingeheftet worden. Das Blatt weist auf jeder Seite 22 in schwarzer Tinte geschriebene Zeilen auf, die aber wegen ihres schlechten Erhaltungszustandes kaum mehr zu lesen sind.

(13) Vgl. F. CUMONT, *Anec. Brux.* 1, 38f.

(14) H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, München 1959, 45. Zum Text siehe K, RHALLES, M. POTLES, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, Bd. 2, Athen 1852, 187-191.

(15) F. FISCHER, *De patriarcharum Constantinopolitanorum catalogis et de chronologia octo prim. patriarcharum*, Leipzig 1884.

(16) F. CUMONT, *Anec. Brux.* 1, 39-44, hier 42.

(17) Un continuateur de Constantin Manassès et sa source, *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance*, Bd. 1, Paris, 1924, 272-281.

1.2. *Kodikologisch-paläographische Untersuchung*

Der Erhaltungszustand des *Codex Brux.* 11376 ist nicht allzu gut, gerade die stark beanspruchten Blätter zu Beginn und am Ende der Handschrift haben sehr gelitten ; im besonderen ist das Papier der Folios 1 bis 5 und 179 bis 183 durch den Einfluß von Feuchtigkeit mürbe und der Text in weiten Teilen unleserlich geworden ([18]). Die Blätter 180 bis 183 sind in der Senkrechten zerrissen und nur zur Hälfte erhalten, zudem finden sich im hinteren Teil des Codex Spuren von Wurmfraß. Der Seitenrand vieler Blätter ist hier zerfranst. Es ist wahrscheinlich, daß mindestens ein Blatt zu Beginn des Codex verloren ist, fängt doch der Text der „*Χρονικὴ Σύνοψις*" des Konstantinos Manasses auf dem ersten erhaltenen Folio mit Vers 36 „*ἐφυγαδεύθη τῷ πυρσῷ τῶν φωτοβολημάτων*" an ([19]), um dann ohne Auslassungen, sieht man vom schon erwähnten Fehlen der „chronologischen Verse" ab, bis zum Endvers „*οὐ γὰρ περάσιμά φασι τὰ τῶν Γαδείρων πέρα*" ([20]) durchzulaufen. Die Beschädigung muß vor geraumer Zeit eingetreten sein, kannte doch eine Hand der frühen Neuzeit ([21]), die die einzelnen Blätter mit arabischen Ziffern durchnummerierte, alle auch heute noch vorhandenen Folios. Der stark beschädigte Einband des Codex, auf den F. Cumont hingewiesen hat ([22]), muß bald nach seiner Untersuchung durch einen der damals typischen Halbledereinbände mit bunten Pappdeckeln ersetzt worden sein.

Der Text der Handschrift ist, von einigen wenig bedeutenden Zusätzen und Randnotizen abgesehen, von einem Kopisten verfertigt, das gleiche Schriftbild liegt vom ersten bis zum letzten Folio vor. Es wurde braune Tinte verwendet, in einer Kolumne geschrieben, die Zeilenzahl pro Seite schwankt zwischen 20 und

(18) Das beschädigte Papier hat mittlerweile eine behutsame Restaurierung erfahren.

(19) Vgl. *Constantini Manassis breviarium Historiae metricum*, ed. I. Bekker, Bonn 1837, 5.

(20) *Ebd.*, 286.

(21) Eine genauere Datierung auszusprechen, wie dies F. Cumont, *Anec. Brux.* 1, 7 mit der Nennung des 16. Jahrhunderts tut, findet in nichts einen Anhaltspunkt.

(22) *Ebd.*

24 (23), der Schriftspiegel ist leicht nach links geneigt. „*Καί*" sowie die Verb-Endungen sind ständig gekürzt, „*ω*" stets weit auseinandergezogen, für „*ἐπί*" wird eine immer wiederkehrende Ligatur verwendet. Der Schreiber hat seine Arbeit sorgfältig ausgeführt, Akzente und Behauchungszeichen sind stets vorhanden, die Fehlerrate auch in bezug auf den Itazismus ist sehr gering, alleine das „Iota subscriptum" fehlt konsequent. Besonders Omikron, Sigma und Phi weisen den Text als einen Vertreter der sogenannten „Fettaugenmode" aus, die nach H. Hunger „im Grunde nicht länger als ein bis zwei Generationen um die Wende des 13. zum 14. Jahrhundert zu beobachten ist" (24). Damit muß die Datierung F. Cumonts, der sich noch für die erste Hälfte des 13. Jahrhunderts ausgesprochen hatte (25), eine Korrektur erfahren (26). Eine Entstehung der Handschrift noch im 13. Jahrhundert erscheint indes sicher; die Ähnlichkeit in der Ausführung verschiedener Buchstaben wie Alpha, Beta, die Verbindung von Delta mit dem folgenden Buchstaben, Epsilon, Zeta, Eta, Theta, Sigma und Omega neben dem Schriftspiegel im allgemeinen zu den in die zweite Hälfte dieses Jahrhunderts datierten *Oxforder Handschriften Canonici gr.* 65 (S.C. 18518) und *Barocci* 133 (S.C. 133) einerseits (27) und dem genau dem Jahr 1290 zugeordneten *Vindob. theol. gr.* 149 andererseits (28) lassen gar die Vermutung zu, wenn auch nicht vom gleichen Schreiber zu stammen, so doch aus einem Kreis hervorgegangen zu sein (29). — Zur näheren Bestimmung dieses Kreises ist gerade die Brüsseler Handschrift sehr aufschlußreich; die Anhänge zur Manasses-Chronik, vor allem das *Chronicon Bruxellense* und natürlich die Patriarchen-

(23) Als Beispiel hier die Zeilenzahlen von 155^{r} bis 164^{v} (*Chronicon Bruxellense*): 21, 23, 23, 21, 20, 23, 21, 22, 22, 22, 23, 23, 22, 24, 23, 23, 22, 22, 22, 22.

(24) Die sogenannte Fettaugenmode in Handschriften des 13. und 14. Jahrhunderts, *Byz. Forsch. IV* (1972), 105-113 (und 8 Tafeln), 105.

(25) *Anec. Brux.* 1, 9.

(26) So bereits M. Wittek, *Album de Paléographie grecque* (wie Anm. 8), 23.

(27) Vgl. N. Wilson, *Mediaeval Greek Bookhands. Examples selected from Greek Manuscripts in Oxford Libraries*, Cambridge/Mass. 1972/73, 28f Nr. 55-57 mit Tafeln.

(28) H. Hunger, *Sogenannte Fettaugemode* (wie Anm. 24), Tafel 2.

(29) Freundlicher Hinweis von B. Fonkič, Moskau.

liste, sind derart auf Geschehnisse in Konstantinopel fixiert, daß wir hier durchaus den Lokalisationspunkt suchen dürfen. Da vorzugsweise auf im weitesten Sinne theologische Dinge wie Kirchenbauten oder — weihen, Reliquienübertragungen oder liturgiegeschichtliche Einzelheiten eingegangen wird, erscheint ferner ein klerikales Umfeld wahrscheinlich (30) ; die Vermutung F. Cumonts, das Studiu-Kloster sei der Entstehungsort des Codex (31) und, damit verbunden, der Sitz des oben angesprochenen Kreises, ist aber in dieser Form nicht zu beweisen (32).

Auch spätere Benutzer des *Codex Brux.* 11376 haben hier ihre Spuren hinterlassen. Eine zweite Hand hat neben einigen bedeutungslosen, über die Handschrift verteilten Randbemerkungen (33) auf dem unteren Teil von Folio 183^{v} sechs die Herrschaft von Kaiser Theodoros I. Laskaris (1204 bis 1222) betreffende Zeilen notiert und damit inhaltlich an die Fortsetzung des Manasses-Textes angeschlossen ; der Erhaltungszustand des Blattes macht weitere Aussagen unmöglich. — Wichtiger für das Gesamtbild der Handschrift sind Kollationierungen einer dritten Hand, die sich in unterschiedlicher Ausführlichkeit über das ganze Werk hinziehen und in aller Regel den Text der ersten Hand ergänzen oder korrigieren. Die Schrift ist klein, gedrängt und durch zahlreiche Abkürzungen schwer zu lesen ; mehrere nach dionysischer Ära ausgeführte Datierungen, die auf ein zeitweiliges Verweilen des Codex in lateinischem Einflußgebiet hinweisen, erlauben eine Zuordnung dieser Zeilen in die letzten vier Monate des Jahres 1401 (34).

Auf die Durchnummerierung der einzelnen Folios, jeweils in der rechten oberen Ecke einer Rektoseite, wurde schon hingewiesen ; eine Überprüfung fand wohl in jüngster Zeit durch eine Nummerierung links unten statt. Auch finden sich in der Handschrift verschiedene kurze lateinische Bemerkungen, meist mit

(30) So auch F. CUMONT, *Anec. Brux.* 1, 13-16 u. 42.

(31) Ebd., 15f.

(32) Es sei angemerkt, daß weder H. Hunger noch N. Wilson die von ihnen besprochenen Handschriften klar lokalisieren ; Wilson spielt zwar auf eine mögliche Verbindung des *Barocci* 133 zu Italien an, doch ohne ausreichende Begründung bleibt eine solche Zuordnung problematisch.

(33) Vgl. F. CUMONT, *Anec. Brux.* 1, 9 u. Anm. 1.

(34) *Ebd.*, 10.

überschriftartigem Charakter ; die auffälligste dieser Art ist direkt auf Folio 1r zu lesen : „*Constantini Manassis annales versibus politicis*", als Inhaltsangabe des Codex gedacht, in späterer Zeit aber durch zwei der ersten Seite vorgeklebte, detailliertere Verzeichnisse in lateinischer und französischer Sprache ersetzt.

1.3. *Geschichte der Handschrift*

Das Manuskript ist durch einen Eintrag auf seiner ersten Seite als Bestandteil der Bibliothek des 1611 verstorbenen Pierre Pantin ausgewiesen, dessen griechischer Handschriftenbesitz von H. Omont bereits vor mehr als 100 Jahren aufgearbeitet wurde (35). Der Text lautet : „*Est hic liber Petri Pantini decani Bruxellensis. Illi in tempore restituatur. IX° may 1610. P. Pantinius*". — Aus dem langen Aufenthalt des P. Pantin in Spanien — er unterrichtete mehrere Jahre Griechisch in Toledo — leitete F. Cumont eine mögliche Herkunft des Codex her (36), doch stehen wir hier einer bloßen Vermutung gegenüber, die nirgends einen Anhaltspunkt findet. Nach dem Tode Pantins ging dessen ganze Bibliothek auf André Schott über, nach dessen Ableben 1629 gelangte diese in den Besitz der Antwerpener Jesuiten, die sie bis zur Auflösung des Ordens im Jahre 1773 behielten. Über dem Eintrag Pantins befindet sich eine kurze diesbezügliche Notiz : „*Soc(ietatis) Iesu Ant(verpiensis) D(omus) P(rofessae)*". Wahrscheinlich über Brüssel kam der Codex im Jahre 1794 nach Paris, wo er in der Bibliothèque Nationale aufbewahrt wurde ; die Stempel auf dem ersten und letzten Folio zeugen noch heute davon. 1815 nach Brüssel zurückgeführt, blieb die Handschrift hier bis zur Bearbeitung durch F. Cumont 79 Jahre später ohne weitere Beachtung.

2. Zum Aufbau des Chronicon Bruxellense

Das *Chronicon Bruxellense* führt von den Tagen des Caius Julius Caesar, mit dem die christliche Chronographie gemeinhin

(35) *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Royale de Bruxelles et des autres bibliothèques de Belgique*, Gand-Paris 1885, 32f u. 43 ; die unserem Codex hier verliehene Ziffer 102 taucht in der jüngeren Sekundärliteratur, so in verschiedenen Studien von O. Lampsides, irrtümlich anstelle der Zahl 11376 auf.

(36) *Anec. Brux.* 1, 8.

die Reihe der römischen Kaiser beginnen läßt (37), in kontinuierlicher Folge bis zum Tode von Romanos III. Argyros im April 1034. Die Chronik ist dabei weitestgehend komplett, alleine im Bereich der Antike hat sie einige unwesentliche Auslassungen — so sind z.B. die Herrscher des Vierkaiserjahres 68/69 außer Vespasian erst von späterer Hand hinzugefügt. Deutlich erkennbar, ist das Werk in drei voneinander abzusetzende Abschnitte unterteilt.

2.1. *Die römischen Kaiser*

Der erste Teil des *Chronicon Bruxellense* ist den römischen Kaisern bis zu Constantius Chlorus, dem Vater Konstantins des Großen, gewidmet ; Abgrenzungskriterium war für den Schreiber der heidnische Glauben dieser Regenten, er beschließt den Abschnitt „*καὶ ὁμοῦ ἀπὸ Ἰουλίου Καίσαρος μεχρὶ Κωνσταντ(ίου) τοῦ Χλωροῦ πατρὸς τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου βασιλεῖς μα΄, πάντες εἰδωλολάτραι καὶ κακόδοξοι*". „Zusammen gab es von Julius Caesar bis zu Constantius Chlorus, dem Vater des großen Konstantin, 41 Kaiser (38), alle Götzendiener und Anhänger des falschen Glaubens". — Es handelt sich hier um einen jener vielhundertfach in den Handschriften überlieferten Kaiserkataloge, die sich im wesentlichen auf die Angabe von Herrschaftsjahren beschränken und somit für eine Quellendiskussion vollkommen ungeeignet sind ; Ergebnisse, wie sie Carl de Boor in seiner Aufsatzreiche „Römische Kaisergeschichte in byzantinischer Fassung" in den ersten Bänden der Byzantinischen Zeitschrift erlangt

(37) So heißt es bereits bei Johannes Malalas <*οὗτος οὖν ὁ Καῖσαρ πρῶτος καὶ μόνος ἐκράτησε τῶν Ῥωμαίων μετὰ πολλοῦ φόβου καὶ πάντα ἐξεδίκησεν*> (ed. L. Dindorf, Bonn 1831, 215, 13f) ; das *Chronicon Paschale* berichtet <*οὗτος Γάϊος Ἰούλιος ὁ δικτάτωρ, ὁ ἐστιν μονάρχης, ἁπάντων ἐκράτησεν ἐν ὑπερηφανίᾳ καὶ τυραννείᾳ ἐπὶ ἔτη δ΄ καὶ μῆνας ζ΄ κτλ.*> (ed. L. Dindorf, Bd. 1, Bonn 1832, 354, 17f).

(38) Die Angabe von 41 Herrschern im Text der Chronik berücksichtigt von Julius Caesar bis zu Constantius alle namentlich genannten Personen, die Liste ist somit in sich schlüssig, die von F. Cumont in die Edition mit aufgenommene Randnotiz „46" kann weggelassen werden. Der Vollständigkeit halber sei angemerkt, daß die heutige Forschung für den gleichen zeitlichen Rahmen 56 Kaiser kennt, vgl. E. J. BICKERMAN, *Chronology of the Ancient World*, London 1968, 193 bis 195.

hat ([39]), bedürfen doch reicherer Textgrundlagen. — Wichtig ist indes die Feststellung, das die diesem Teil vorangestellte Überschrift, unter der teilweise die gesamte Brüsseler Chronik verstanden wird ([40]), infolge eines Lesefehlers von F. Cumont stets falsch zitiert wird ; für den Ausdruck „herrschen" hat der Schreiber nicht „*βασιλεύω*", sondern „*κρατέω*" gebraucht, die Zeile heißt somit korrekt „*Ἑτέρα συνόψις χρονικὴ περὶ τῶν ὅσοι Ῥωμαίων ἐκράτησαν*".

2.2. *Die byzantinischen Kaiser bis zum Ende der Amorischen Dynastie*

Durch eine neue Überschrift „*Ὅσοι ἐβασίλευσαν ἐν Κωνσταντινουπόλει*" deutlich vom Vorhergehenden geschieden, beginnt mit Konstantin dem Großen der ausführlichste und wichtigste Abschnitt des *Chronicon Bruxellense*, der die Zeit bis zum Tode Michaels III. im Jahre 867 behandelt. Gewisse Verbindungen zum Geschichtswerk des Theophanes Confessor sind offensichtlich, daneben aber finden sich Übereinstimmungen, häufig sogar wörtlicher Natur, zu den Chroniken des „Leon Grammatikos" bzw. Ps.-Theodosios Melitenos oder des Pseudo-Symeon — mit anderen Worten, das *Chronicon Bruxellense* ist in das große Problem eingebunden, das sich um die Überlieferung der sogenannten „Logothetenchronik" rangt ([41]). — Für die weitere Beurteilung unserer Quelle sind nun die schon eingangs angesprochene. Sondernachrichten von einiger Bedeutung. Wenn auch die genaue Datierung des ersten Angriffs der Rhos auf Konstantinopel in diesem Zusammenhang nur eingeschränkt herangezogen werden darf — die in sich schlüssige, dreifach abgesicherte Angabe „*μηνὶ ἰουνίῳ ιη΄, ἰνδικτιῶνος η΄, ἔτους ϛτξη΄, τῷ ε΄ ἔτει τῆς ἐπικρατείας αὐτοῦ*" (am 18. Juni, der achten Indiktion, im Jahre 6368, dem 5. Jahr seiner (s.c. Michaels III.) Herrschaft) ist die einzige ihrer Art in der ganzen Chronik und mag auf die Ein-

(39) BZ I (1892), 13-33 „I. Der Anonymos post Dionem" ; BZ II (1893), 1-21 «II. Georgius Monachus. Georgius Cedrenus. Leo Grammaticus" und 195-211 „III. Die Salmasischen und Treuschen Exzerpte. Manasses".

(40) So z.B. in den Werken von M. E. Colonna und G. Moravcsik (wie Anm. 7).

(41) Einführend H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Bd. 1, München 1978, 354-357.

arbeitung einer annalistisch aufgebauten Lokalchronik zurückgehen (42) — so deuten doch in anderem Zusammenhang nicht überlieferte Mitteilungen wie die von A. Maricq 1949 aufgegriffene wichtige Rolle der Zirkuspartei der „Grünen" bei der Kaisererhebung des Apsimaros im Jahre 698 (43), die aktive Rolle des Senats bei verschiedenen Kaiserwechseln in mittelbyzantinischer Zeit oder Reformen im liturgischen Bereich an, daß die Brüsseler Chronik innerhalb der verschiedenen Redaktionen der Epitome-Gruppe eine neue Variante darstellt, die zeitlich gegebenenfalls näher an den Archetypus heranreicht als die anderen Vertreter und somit unbedingt von künftigen Herausgebern dieser Chronik-Gruppe herangezogen werden muß. — Desweiteren ist in diesem Zusammenhang der Schlußteil der schon 1839 von J. A. Cramer herausgegebenen „*Ἐκλογαὶ ἀπὸ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας*" (44) zu berücksichtigen. Dieser Text, dessen teilweise enge Verwandtschaft zum *Chronicon Bruxellense* schon F. Cumont festgestellt hat (45), reicht, mit großen Auslassungen, von der Zeit Konstantins des Großen bis in das 36. Herrschaftsjahr von Justinian I., ist aber in Einzelheiten ungleich reicher. Ein direkter Bezug beider Texte erscheint somit zweifelhaft, wohl aber darf man von einer gemeinsamen Quelle ausgehen (46).

Nun noch ein Wort zu einem besonders auffallenden Punkt innerhalb des Hauptteils des *Chronicon Bruxellense* ; gemeint sind die vielen, die Stadtgeschichte von Konstantinopel betreffenden Angaben, die als Indiz für den Entstehungsort unseres Codex schon angesprochen wurden. Der Errichtung, Einweihung oder Restaurierung verschiedenster Kirchen ist breiter Raum zugestanden — von einigem Interesse ist in diesem Zusammenhang die Stiftung eines „*ναὸς τῶν ἁγίων λαυρῶν*" durch Pulcheria, die Gattin von Kaiser Markian, ist doch die Identifizierung des

(42) Vgl. P. SCHREINER, *Miscellanea Byzantino-Russica* (wie Anm. 8).

(43) La durée du régime des partis populaires à Constantinople (wie Anm. 7).

(44) *Anecdota Graeca e codd. manuscriptis Bibliothecae Regiae Parisiensis*, Bd. 2, Oxford 1839, Neudruck Hildesheim 1967, 111, 32-114, 31.

(45) *Anec. Brux.* 1, 14.

(46) Analog etwa zur gemeinsamen Quelle von Genesios und Theophanes Continuatus ; vgl. J. N. LJUBARSKIJ, Theophanes Continuatus und Genesius, das Problem einer gemeinsamen Quelle, *ByzSlav* XLVIII (1987), 12-27.

Gebäudes bislang nicht gelungen (47). Ebenso häufig wie der Gotteshäuser wird auch der zahlreichen Heiligenreliquien gedacht, die mit Konstantinopel in Verbindung gebracht werden können ; unter vielen seien hier nur genannt die „Heiligen Apostel" (*i.e.* Andreas, Lukas und Timotheos), die schon zur Zeit des Konstantios nach Byzanz kamen (48), Aphrikanos und Terentian, deren sterbliche Überreste unter Theodosios dem Großen im Martyrium der Hagia Euphemia to Petrion aufbewahrt waren (49) oder Stephanos und der Prophet Zacharias, deren Gebeine unter Theodosios II. wiedergefunden wurden (50). Die Chronik berichtet von den großen Plätzen der Stadt wie Hippodrom, Forum Constantini oder Xerolophos mit den dort aufgestellten Säulen und Standbildern, auch der „Mauerbau in 60 Tagen" findet seine Berücksichtigung (51). Die *Porta Aurea* wie auch die verschiedenen Häfen Konstantinopels dienen zumeist als geographische Fixpunkte, das außerhalb der Stadtmauern gelegene Hebdomon ist als Ort der Kaisererhebungen nicht unbedeutsam. — Abgesehen von einer weiter unten zu besprechenden Notiz über die Prodromos-Kirche auf dem Hebdomon zur Zeit Justinians sind die Fakten alle aus Theophanes und der Epitome-Gruppe bekannt. Eventuell zu erwartende Bezüge zu den Patria Konstantinupoleos oder deren Vorläufern finden sich nur in Fällen, die, wie beispielsweise der theodosianische Mauerbau, dem „Allgemeingut byzantinischer Geschichtsschreibung" zuzuweisen sind, niemals aber im Bereich der jeweiligen Sondernachrichten.

(47) *Ἡ δὲ γυνὴ τοῦ βασιλέως εὐσεβὴς οὖσα λίαν, πολλοὺς εὐκτηρίους οἴκους καὶ πτωχοτροφεῖ(α) καὶ ξενῶνας καὶ μοναστήρια ἐποίησεν, ἐν οἷς καὶ τῶν ἁγίων λαυρῶν ναὸν ᾠκοδόμησε κτλ.* (23/4-7).

(48) *Κωνστάντιος ... ἐπὶ τούτου ἦλθον τὰ λείψανα τῶν ἁγίων Ἀποστόλων ἐν Κωνσταντινουπόλει κτλ.* (19/5-7).

(49) *Θεοδόσιος ὁ μέγας ... ἐπὶ τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἀπετέθη τὰ λείψανα τῶν ἁγίων μαρτύρων Τερεντιανοῦ καὶ Ἀφρικανοῦ ἐν τῷ μαρτυρίῳ τῆς ἁγίας Εὐφημίας ἐν τῷ Πετρίῳ.* (20/8-10).

(50) *Θεοδόσιος ὁ νέος ... ἐπὶ αὐτοῦ καὶ τοῦ προφήτου Ζαχαρίου τὰ λείψανα ἐν τῇ Ἐλευθεροπόλει εὑρέθη καὶ τοῦ ἁγ(ίου) Στεφάνου τοῦ πρωτομάρτυρος κτλ.* (22/9-11).

(51) (22/6-9) ; siehe auch unten Teil 4.

2.3. *Die Kaiser der Makedonischen Dynastie bis zu Romanos III. Argyros*

Von den Tagen Kaiser Basileios I. bis zu ihrem Ende liefert das *Chronicon Bruxellense* nur noch sehr wenige Informationen, die Quelle nimmt wieder, wie schon in ihrem ersten Teil, den Charakter einer bloßen Kaiserliste an. Die Einarbeitung einer anderen Vorlage offenbart sich durch die bislang nicht begegnende Formulierung „*ἔτη παρὰ κτλ*“, der Mangel an gelieferten Informationen indes läßt eine genauere Bestimmung dieser Vorlage nicht zu. — Das an sich erstaunliche Phänomen abnehmender Nachrichten zu Zeiten, die dem Schreiber eines Textes doch näher — und damit besser bekannt — sind, erklärt sich wie in aller Regel so auch hier dadurch, daß es sich um spätere Hinzufügungen eines bereits vollendeten Werkes handelt. Da nun das *Chronicon Bruxellense* von einer Hand geschrieben ist, bleibt aber diese Möglichkeit nur für die Vorläge unseres Chronisten bestehen ; ob er selbst den Text bis auf Romanos III. fortführte oder aber das Geschichtswerk schon fertig vorgefunden hat, das wird sich mit Sicherheit nie ermitteln lassen.

3. Textverbesserungen zum Chronicon Bruxellense

Generell ist die Lesung der Chronik durch F. Cumont vortrefflich, eine Überprüfung der Handschrift ließ nur wenige Korrekturen erforderlich werden.

16/02 *ἐκράτησαν* statt Cumont *ἐβασίλευσαν*
17/10 *ἔτη ιθ΄* statt Cumont *ἔτη γε΄*
17/25 *ἔτη β΄ μῆνας δ΄* statt Cumont *ἔτη β΄*
18/09 *μς΄* als Scholie aus dem Text zu streichen
18/16 Ergänzung „*ἔστησε*“ sachlich falsch, muß entfallen
19/04 *βασιλεύσας ἔτη λβ΄* statt Cumont *βασιλεύσας* ... (Lücke)
19/21 *καλχηδόνα* ms.
24/18 ergänze *ιζ΄*
24/22 *χιλιάδων λε΄* statt Cumont *χιλιάδων λζ΄*
26/15 *ἁγία Μεγάλῃ ε΄* statt Cumont *ἁγίᾳ Μεγάλῃ Τετάρτῃ*
28/02 *ἔτη λη΄ μῆνας ζ΄* statt Cumont *ἔτη λη΄ μῆνας ϛ΄*
29/03 *μῆνας ι΄ ἡμέρας η΄* statt Cumont *μῆνας η΄ ἡμέρας η΄*
29/11 *ἡμέρας θ΄* statt Cumont *ἡμέρας δ΄*

4. Ausgewählte Textstellen des Chronicon Bruxellense mit Anmerkungen

Claudius (41-54)

Κλαύδιος ὁ τὸν Πιλάτον ἀποκτείνας ἔτη ιγ΄ μῆνας η΄ ἡμέρας κ΄. (16/13). „Claudius, der den Pilatus tötete, (regierte) 13 Jahre, 8 Monate und 20 Tage".

Zwischen Pontius Pilatus, dem Präfekten von Judäa in den Jahren 26 bis 36, und Kaiser Claudius wird nur selten ein Zusammenhang hergestellt. Zwar existiert ein apokrypher Brief des Beamten, der an Claudius gerichtet ist, doch scheint es sich hier um einen Fehler im ältesten Überlieferungsträger des Textes zu handeln (52) ; in der Regel wird Kaiser Tiberius, historisch korrekt, mit der Person des Pontius Pilatus verbunden. — Nachdem Pilatus im Jahre 36 eine Militäraktion gegen einige Samaritaner am Berge Garizim durchführen ließ, wurde er im folgenden Winter durch den Legaten Vitellius abgesetzt und zum Rechenschaftsbericht nach Rom gesandt (53). Nach dem Zeugnis des Eusebios von Kaisareia hat er hier dann im Jahre 39 Selbstmord verübt (54). — Neben dieser gemeinhin akzeptierten Fassung gab es indes noch eine andere Tradition, wie aus der unlängst von F. Halkin veröffentlichten *Vita* der heiligen Maria von Magdala hervorgeht (55) ; danach stirbt Pilatus als Opfer eines Unfalls durch die Hand des Kaisers, ein Zeugnis, auf das der Brüsseler Text wohl anspielen könnte (56).

Hadrian (117-153)

Ἀδριανὸς ὅστις καὶ τὸν ναὸν τοῦ Θεοῦ ἠροτρίασεν ἔτη κα΄. (17/07). „Hadrian, der auch den Tempel Gottes dem Erdboden gleich machte, (regierte) 21 Jahre".

(52) W. Michaelis, *Apokryphe Schriften zum Neuen Testament*, Bremen 1956, 446-452.

(53) Josephos, *Jüdische Altertümer* 18, 4, 1.

(54) *Kirchengeschichte* 2, 7.

(55) Une vie grecque de Sainte Marie-Madeleine, *AnBoll* CV (1987), 5-23, sp. 11 ; als Quelle dient *Cod. Oxon. Bodl. Holkham* gr. 9, fol. 105^{v}-118^{v}.

(56) Auch Konstantinos Manasses kennt einen Zusammenhang zwischen der Bestrafung des Pilatus und der Person der Maria von Magdala, vgl. VV 1980 bis 1990, ed. I. Bekker, p. 86.

Die Notiz von der Zerstörung des „Tempel Gottes" spielt an auf den Zweiten Jüdischen Krieg 132 bis 135, auch Bar-Kochba-Aufstand genannt. Entstanden ist er aus Unruhen, die aufkamen, als 130 mit dem Bau eines Juppitertempels an der Stelle des alten Jahwe-Tempels begonnen wurde. Dem Aufstand wurde von den Römern mit äußerster Härte begegnet, es war einer „der ganz wenigen radikalen Vernichtungskriege, die Rom je führte" (57). Mehr als eine halbe Million Juden wurden getötet, das Land vollkommen verwüstet. Diese Tatsache läßt, kombiniert mit dem allgemein bekannten und auch von unserem Text angesprochenen (58) Faktum, daß der zweite Salomonische Tempel schon unter Vespasian zerstört wurde, die Vermutung aufkommen, daß „*ναὸς τοῦ Θεοῦ*" hier als Metapher für das Heilige Land gebraucht sein könnte.

Philippus Arabs (244-249)

Φίλιππος ἔτη ζ΄ καὶ ἐσφάγη ἅμα τοῖς παισί. (17/21). „Philippus (regierte) 7 Jahre und wurde zusammen mit den Kindern getötet".

Der Prätorianerpräfekt M. Julius Philippus, Sohn eines Araberscheichs aus dem Ostjordanland, bestieg nach der Ermordung seines Vorgängers Gordian im März 244 den Thron, sein gleichnamiger Sohn wurde direkt nach dem Regierungsantritt zum Caesar, 247 zum Augustus erhoben. Von weiterer Nachkommenschaft ist nichts bekannt, die Verwendung des Plurals ist als singuläre Notiz fragwürdig (59) und wohl auf einen Schreibfehler zurückzuführen.

Aurelian (270-275)

Αὐρηλιανὸς ἔτη ε΄ μῆνας ζ΄. οὗτος μέλλων καθ' ἡμῶν κινεῖν πόλεμον ἐδολοφονήθη ἐν Καινῷ Φρουρίῳ. (17/29f). „Aurelian (regierte) 5 Jahre und 7 Monate. Er wurde, als er gegen uns einen Krieg beginnen wollte, in Kainon Phrurion meuchlerisch ermordet".

(57) K. CHRIST, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, München 1988, 328.

(58) *Οὐεσπασιανὸς ... οὗτος πολιορκήσας παρέλαβε τὴν Ἰ(ερουσα)λὴμ, καὶ ἀπέκτεινε ,α χιλιάδας· ἐν γὰρ τῷ β΄ ἔτει ἑάλω τὰ Ἱεροσόλυμα* (16/19-21).

(59) *Chron. Pasch.* 502, 7f; *Chronicon Epitomon Vind. theolog.* gr. 40, ed. A. Pusch, Jena 1908, 24, 22 und andere weisen den Singular auf.

Die Formulierung „*καθ' ἡμῶν*" wird seit den Tagen F. Cumonts als ein Indiz für die Verbindung des *Chronicon Bruxellense* mit der Stadt Konstantinopel betrachtet (60). Der inhaltliche Bezug des Satzes bleibt indes problematisch, war der Feldzug, bei dessen Vorbereitung der Kaiser ermordet wurde, doch gegen die Sasaniden und nicht, wie hier zu verstehen, gegen Byzantion gerichtet. Ungewöhnlich auch die Verwendung des Stellung beziehenden „*δολοφονέω*" anstelle des sonst im Text üblichen „*σφάττω*".

Florianus (276)

Φλωριανὸς μῆνα ἕνα καὶ ἐσφάγη ἐν Ρώμῃ. (17/32). „Florianus (regierte) einen Monat und wurde in Rom getötet".

Die übliche Tradition, der auch Johannes Malalas folgt (61), nennt als Ort der Ermordung Florians die Stadt Tarsos.

Konstantin der Große (324-337)

Οὗτος γὰρ <ἔστησε> καὶ τὸν χαλκοῦν κίονα καὶ τὸ λεγόμενον μονοκιόνιον τὸ τετράπλευρον, ὅπερ τὰ ἱερογλυφικὰ ἔχει γράμματα, ἀγαγὼν αὐτὰ ἐξ Αἰγύπτου. ὁμοίως καὶ τὸν τοῦ Φόρου κίονα τὸν ὁλοπόρφυρον ὃν ἀπὸ Ῥώμης ἐκόμισαν τὸν μονόλιθον. τινὲς δὲ ἀπὸ Ἡλιουπόλεώς φασι τῆς Φρυγίας, ἄλλοι δὲ ἐξ Ἀθηνῶν ἀχθῆναι τὸν ἀνδριάντα, ἔργον ὄντα Φειδίου, τὸν δὲ κίονα τρισὶν ἔτεσι πλωϊζόμενον ἤγαγον, ἀπὸ δὲ τῆ<ς ἀκτῆς ?> μέχρι τοῦ Φόρου δι' ἐνιαυτόν. (18/16-23). „Denn er stellte auch die erzerne Säule und das sogenannte vierseitige Monokionion auf, das die Hieroglyphenschrift trägt, herbeigebracht aus Ägypten. Gleichermaßen auch die Säule auf dem Forum, die ganz aus Purpur ist und deren Monolith aus Rom stammt. Einige sagen, daß das Standbild aus Heliopolis in Phrygien, andere aber, daß es aus Athen herbeigeführt wurde und ein Werk des Phidias ist, (ferner), daß sie die Säule in drei Jahren über das Meer brachten und in einem Jahr vom Ufer bis zum Forum ...".

Ausschmückung und Verschönerung Konstantinopels, diesem Themenbereich widmet das *Chronicon Bruxellense* einen relativ breiten Raum. Die beiden zuerst angesprochenen Objekte sind auf dem Hippodrom anzutreffen, dürfte doch die „erzerne Säule"

(60) F. Cumont, *Anec. Brux.* 1, 14.
(61) 301, 11. Zur Herrschaftsdauer vergleiche Eutrop 9, 16.

mit der Schlangensäule gleichzusetzen sein, einem delphischen Weihegeschenk aus der Zeit der Perserkriege, bis in das 18. Jahrhundert hinein noch vollständig erhalten (62); das vierseitige Monokionion mit Hieroglyphenschrift ist unschwer als der Theodosios-Obelisk zu identifizieren. Hiermit ergibt sich aber bereits, daß die Ergänzung <ἔστησε> im Text der Brüsseler Chronik seitens F. Cumont fehlerhaft ist, geht doch aus der Inschrift auf dem Sockel des Obelisken hervor, daß der Stadtpräfekt Proklos im Jahre 390 — also unter Kaiser Theodosios I. — für die Aufstellung verantwortlich gewesen ist (63). Eine diesbezügliche Planung aber hat es schon viel früher gegeben, und nur auf diese kann sich unser Text hier beziehen. — Die Porphyrsäule auf dem Forum, heute bekannter als Konstantinssäule, war ursprünglich aus 9 Steintrommeln zusammengesetzt, von denen drei im Jahre 1106 zusammen mit dem oben aufgestellten Standbild nach einem Unwetter herabfielen (64); die Behauptung, bei der Säule handle es sich um einen Monolith, der aus Rom herbeigebracht wurde, ist jüngeren Datums und auch bei Georgios Monachos überliefert (65). Das Bildnis selbst ist als eine typische Kaiserplastik mit Weltkugel und Lanze in den Händen vorstellbar (66). An dieser Stelle hat sich der Schreiber unserer Chronik offensichtlich von seiner Vorlage gelöst, indem er der älteren Tradition, das Werk stamme ursprünglich aus Phrygien — wir finden sie zuerst bei Johannes Malalas (67) — die der Epitome-Gruppe gegenüberstellt, die von einem athenischen Kunstwerk des Phidias ausgeht (68).

(62) W. Müller-Wiener, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls*, Tübingen 1977, 71.

(63) S.a. H. Wrede, Zur Errichtung des Theodosiusobelisken in Istanbul, *Ist. Mitt.* XVI (1966), 178-198.

(64) Vgl. A. Berger, *Untersuchungen zu den Patria Konstantinupoleos*, Bonn 1988, 297.

(65) Georgii Monachi *Chronicon*, ed. C. de Boor, editionem anni 1904 correctiorem curavit P. Wirth, Stuttgart 1978, 500, 5.

(66) Beschreibung des Standbildes bei Anna Komnena, *Alexias* III 66.

(67) 320, 13; Gleichsetzung von Ilion und Heliupolis klangbedingt.

(68) Leonis Grammatici *Chronographia ex recensione I. Bekkeri*, Bonn 1842, 87, 18; Theodosii Meliteni qui fertur *Chronographia*. Ex codice graeco Regiae Bibliothecae Monacensis edidit et reformavit Th. L. F. Tafel, München 1859, 63, 6. Vgl. O. Kresten, Phantomgestalten in der *byzantinischen Literaturgeschichte*. Zu vier Titelfälschungen des 16. Jahrhunderts,

Die Nachricht von dem beachtlich langen Transportweg, drei Jahre zur See, ein Jahr über Land bis zum Forum, bedingt durch das außergewöhnliche Format der Säule, findet sich auch bei Georgios Monachos ([69]) und floß dann in die *Patria Konstantinupoleos* ein ([70]).

Julian (361-363)

Οὗτος ὁ Ἰουλιανὸς τὴν τοῦ Προδρόμου θήκην ἀνοίξας, πυρὶ τὰ λείψανα παρέδωκε καὶ τὴν κόνιν διελικμήσατο, τὴν δὲ τοῦ Χριστοῦ ἡμῶν εἰκόνα, τὴν ἐν Πανεάδι ἣν ἡ αἱμόρρους ἀνέστησε, κατεαγῆναι καὶ συρῆναι προσέταξεν. (19/11-14). „Dieser Julian übergab, nachdem er das Grab des Prodromos geöffnet hatte, die Reliquien dem Feuer und vernichtete die Asche ; das Bild unseres Christus aber in Paneas, das die Blutflüssige aufstellte, befahl er zu zerbrechen und zu zerschmettern".

Die kurze Regierungszeit von Kaiser Julian war von Bemühungen getragen, die alten Ideale und Wertvorstellungen des Hellenentums gegen die Christen neu zu beleben, Privilegien der Kirche aber wurden aufgehoben, ihre inneren Zwistigkeiten durch die Begünstigung von Donatisten oder Novatianern zu mehren gesucht. Diese Politik wurde von der Nachwelt unterschiedlich beurteilt ; war der Kaiser bei heidnischen Autoren wie Ammianus Marcellinus oder Zosimos hoch angesehen, so wurde er von christlichen Autoren mitunter in einer Weise beschrieben, die seine ständigen Beinamen *„ἀποστάτης"* und *„παραβάτης"* noch harmlos erscheinen läßt ([71]). In diesem Umfeld muß auch die Erzählung gesehen werden, die das *Chronicon Bruxellense* von der Schändung des Prodromos-Grabes und der Zerstörung des

JÖB XXV (1976), 207-222, spz. 208-212 (Nachweis, daß Ps.-Theodosios Melitenos als zweite Handschrift des „Leon Grammatikos" anzusehen ist). Die dennoch durchgeführte Zitierung des Theodosios in unserem Aufsatz erfolgt allein aus Gründen der Vollständigkeit.

(69) 500, 9-11.

(70) Scriptores Originum Constantinopolitanarum, rec. Th. Preger, Leipzig 1901, 257, 7-15.

(71) Vgl. KONSTANTINOS MANASSES V. 2378 *„τὸν χοῖρον τὸν δυσώδη"*, ed. I. Bekker, p. 103 ; V. 2407 *„τὸν χοῖρον τὸν πηλόφυρτον"*, ebd. p. 104. Auch A. DEMANDT, *Die Spätantike. Römische Geschichte von Diocletian bis Justinian* (284-565 n. Chr.), München 1989, 107f.

Christusbildes von Paneas, dem alten Caesarea Philippi, bietet. Der Bericht stammt aus der Epitome-Gruppe (72), geht aber auf ältere Traditionen zurück. So findet sich bei Georgios Monachos eine entsprechende Stelle, die noch weiß, daß das Grab von Johannes in Sebaste war (73), noch früher belegt ist die Stelle, in einen ganzen Katalog von Schandtaten eingebunden, im *Chronicon Paschale* (74), ihren Ursprung aber scheint sie in der nur fragmentarisch überlieferten Kirchengeschichte des Philostorgios, des Fortsetzers von Eusebios von Kaisareia, gehabt zu haben. Hier aber heißt es im siebten Buch, das Grab sei im Rahmen von Auseinandersetzungen zwischen Christen und Heiden geschändet worden, die Nachricht darüber wurde Julian *ZUGETRAGEN*, der sie mit großer Freude aufgenommen habe : *αὐτὸς δὲ ὁ παρανομώτατος καὶ πάντων ἀσεβῶν ἀσεβέστατος Ἰουλιανὸς ἀκούων ταῦτα ἠγαλλιᾶτο καὶ ἔχαιρεν καὶ γαυριῶν ἐπὶ τούτοις κτλ* (75). Eine Diskussion der Wahrheitsfrage dieses Abschnittes entfällt damit.

Theodosios II. (408-450)

Ἐπὶ τούτου Κύρος ὁ ἔπαρχος τὸ χερσαῖον τεῖχος Κωνσταντινουπόλεως καταλύσας, καὶ προσθεὶς ἕτερα διαστήματα δύο, ᾠκοδόμησεν ἕτερον τεῖχος δι' ἡμερῶν ξ΄ κτλ. (22/6-9). „Unter ihm zerstörte der Eparch Kyros die Landmauer von Konstantinopel, fügte zwei weitere Maßeinheiten hinzu und erbaute eine andere Mauer in sechzig Tagen".

Die Erzählung vom „Mauerbau in sechzig Tagen" ist von der historischen Forschung gut aufgearbeitet (76), so daß hier nur ein kleines Detail zur Sprache kommen soll — gemeint ist die Formulierung *„προσθεὶς διαστήματα δύο"*, die so auch bei „Leon Grammatikos" (77), Ps.-Theodosios Melitenos (78), Georgios Mo-

(72) LEON GR. 93, 6-10 ; THEOD. MEL. 67, 1-4.

(73) 540, 6.

(74) 546, 12f.

(75) PHILOSTORGIUS *Kirchengeschichte mit dem Leben des Lucian von Antiochien und den Fragmenten eines arianischen Historiographen*, ed. J., Bidez, Leipzig 1913, 80, 35-81, 19.

(76) P. SPECK, Der Mauerbau in 60 Tagen, in : *Studien zur Frühgeschichte Konstantinopls*, hrg. v. H.-G. Beck, München 1973, 135-178.

(77) 108, 22-109, 3.

(78) 77, 6-8.

nachos (79) und Georgios Kedren (80) auftaucht und wohl auf eine gemeinsame Quelle zurückgeht. Der Sinnzusammenhang, besonders das vorangestellte „*δύο*", läßt die Vermutung zu, daß „*διαστήματα*", allgemein die Bezeichnung für „Entfernung", hier ein bestimmtes Längenmaß bedeutet. Der Abstand zwischen der konstantinischen und der theodosianischen Mauer beträgt ca. 1,5 Kilometer (81), der Schreiber hatte also durchaus die Möglichkeit, mit dem Begriff „*μίλιον*" zu arbeiten, welches 1576,16 Meter umfaßt (82). Aus dieser Beobachtung heraus wollen wir die These zur Diskussion stellen, daß wir mit „*διάστημα*" ein bislang nicht in die Handbücher aufgenommenes Längenmaß vor uns haben, dessen Ausdehnung einem halben „*μίλιον*", also ungefähr 787 Metern entspricht, genaueres aber läßt sich natürlich erst mit dem Auffinden weiterer, unabhängiger Belegstellen sagen.

Justinian I. (527-565)

Ἰουστινιανὸς ὁ ἀνεψιὸς αὐτοῦ, ἀνηγορεύθη βασιλεὺς στεφθεὶς ὑπὸ Ἰουστίνου βασιλέως καὶ Ἐπιφανίου πατριάρχου κτλ. (24/18f). „Justinian, sein Neffe, wurde zum Kaiser ausgerufen und von Kaiser Justin und Patriarch Epiphanios gekrönt".

Der umfangreichste Abschnitt des *Chronicon Bruxellense* ist der Regierungszeit von Kaiser Justinian I. gewidmet (83). Der Text zeigt einen deutlichen Bruch im Aufbau; er beginnt bei der Erhebung Justinians zum Augustus durch Justin, vollzogen am 1. April 527, einem Akt, dem drei Tage später die Krönung durch Patriarch Epiphanios (520-535) folgte (84). In einem klar aufgebauten annalistischen Schema, das in vielem bei Theophanes seine Entsprechung findet, werden dann für Konstantinopel wichtige Ereignisse seiner Regierungszeit geschildert, beginnend mit dem Nika-Aufstand 532 bis zur feierlichen Neueinweihung der Hagia Sophia am 24. Dezember 562 durch den Patriarchen Eutychios

(79) 604, 12-14.

(80) GEORGII CEDRENI *Chronographia*, ed. I. Bekker, Bd. 1, Bonn 1838, 598, 22-599, 1.

(81) W. MULLER-WIENER, *Bildlexikon* (wie Anm. 62), 286.

(82) E. SCHILBACH, *Byzantinische Metrologie*, München 1970, 266.

(83) (24/18-28/2).

(84) Vgl. R. BROWNING, *Justinian und Theodora*, Bergisch-Gladbach 1988, 57.

(552-565). — Diesem in sich schlüssigen Bericht sind dann Ausschmückungen und legendäre Erzählungen angefügt, teilweise von bedenklichem sprachlichen Niveau und singulärer Überlieferung. Es fällt schwer, hier eine zweite geschlossene Quelle anzunehmen, aus der geschöpft wurde, eher entsteht der Eindruck, es handelt sich um Einzelnotizen unterschiedlichster Herkunft, die, stellenweise in stark verkürzter Form, dem unsprünglichen Text angefügt worden sind. Einiges sei im folgenden besprochen. *τῷ λε΄ ἔτει αὐτοῦ μετηνέχθη ἡ ἑορτὴ τῆς Ὑπαπαντῆς τελουμένης τὸ πρὶν ιδ΄ τοῦ Φε(β)ρ(ουαρίου) μηνὸς, καὶ γέγονε β΄ τοῦ αὐτοῦ μηνός.* (25/19-21). „In seinem 35. Jahr wurde das Fest der „Hypapante", das bislang am 14. Februar begangen wurde, auf den Zweiten des gleichen Monats verlegt".

Die Verlegung des Festes „Maria Lichtmeß" vom 14. auf den 2. Februar ist auch bei Theophanes überliefert, wird von ihm aber in das 15., nicht 35. Jahr des Kaisers datiert ([85]).

Ὁ αὐτὸς Ἰουστινιανὸς τὴν δεξιὰν χεῖρα τοῦ Προδρόμου ἐξ Ἀντιοχείας καὶ τὸν τοῦ Χριστοῦ καὶ Θεοῦ ἡμῶν χιτῶνα καὶ τὴν ἐξ Ἐδέσσης πάντιμον ὄψιν καὶ ἄχραντον πρὸς τὴν βασιλεύουσαν μετενέγκατο· ἅ τῇ σφραγῖδι τοῦ ἐν ἁγίοις μεγάλου Κωνσταντίνου σεσημειωμένα ἐδείκνυτο πρὸς τὸ μή τι ἐκ τούτου ὑπὸ τῶν ἀσπαζομένων παρασπασθείη· τῶν οὖν σφραγίδων περιαιρεθεισῶν, τὸν ἐν τῷ Ἑβδόμῳ παρ' αὐτοῦ δομηθέντα τοῦ Προδρόμου ναὸν διὰ τοῦ δεσποτικοῦ χιτῶνος καὶ τῶν τοιούτων ἁγιάσας καὶ ἐνθρονίσας λειψάνων, πάλιν ταῖς οἰκείαις ἐπισημάνας σφραγῖσι, πρὸς τὰ ὅθεν ἦλθεν ἐξέπεμπεν. (26/3-12). „Derselbe Justinian überführte die rechte Hand des Prodromos aus Antiocheia, den Mantel Christi, unseres Gottes, und das hochgeehrte und allreine Mandylion aus Edessa in die kaiserliche Hauptstadt. Diese wurden, bezeichnet mit dem Siegel des heiligen großen Konstantin, gezeigt, damit nicht etwas von ihnen von den Gläubigen geraubt würde. Nach der Entfernung der Siegel nun und der Heiligung und Weihung der auf dem Hebdomon von ihm errichteten Kirche des Prodromos durch den göttlichen Mantel und die ebensolchen Reliquien versah er sie wiederum mit ihren eigenen Siegeln und schickte sie dahin, woher sie kamen, zurück".

(85) THEOPHANIS *Chronographia*, ed. C. de Boor, Bd. 1, Leipzig 1883, 222, 23-25.

Die Erzählung über die Einweihung der Prodromoskirche auf dem Hebdomon ist die erste derjenigen Nachrichten, die nicht in das oben angesprochene annalistische Schema des Justinian-Kapitels eingegliedert sind, sondern sich diesem anschließen. — Das Gotteshaus gilt als die älteste Kirche, die dem Täufer in Konstantinopel geweiht worden ist (86), die Brüsseler Chronik selbst bezeichnet sie, entsprechend der Tradition anderer Geschichtswerke, als von Theodosios I. errichtet (87). Allein Prokop von Kaisareia berichtet *αὐτῷ βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς ἔναγχος ἐν τῷ Ἑβδόμῳ καλουμένῳ ἀνέθηκεν* (88), doch wird man R. Janin folgen können, daß es sich hierbei nur um eine Restaurierung der Kirche handelt (89). Der zitierte Erzählstoff aber ist sonst nirgends überliefert, von stark legendärem Charakter und fragwürdiger sprachlicher Form; es wird das unübliche Verbum „*δομάω*" verwendet, eine Konstruktion, vergleichbar „*πρὸς τὸ μή ... παρασπασθείη*", ist im Text sonst nicht anzutreffen (90), der Abschnitt fällt somit deutlich aus dem Gesamtniveau der Chronik heraus. Es ist offensichtlich, daß die Prodromoskirche durch die Verbindung mit derart außergewöhnlichen Reliquien wie dem rechten (und somit wohl Tauf-) Arm des Prodromos, dem Purpurgewand Christi und dem Mandylion aus Edessa eine enorme Aufwertung erfahren sollte. Man mag darüber nachdenken, ob der Verfasser eventuell eine besondere Beziehung zu dieser Kirche oder dem Täufer selbst hatte, ob also hier ein Hinweis auf den Entstehungsort des Geschichtswerkes vorliegt ... Der Bericht als solcher wird kaum Anspruch auf Wahrheit erheben können, denn wenn auch eine Translation von Reliquien *IN* die Hauptstadt (91) häufig vorgekommen ist, um deren Schutz und

(86) R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin, première partie : Le siège de Constantinople et le Patriarcat oecuménique*, t. III „*Les Églises et les Monastères*", Paris ²1969, 413.

(87) *Θεοδόσιος ὁ μέγας ... ἐπὶ τούτου οὖν ἤχθη <ἡ> κεφαλὴ τοῦ τιμίου Προδρόμου ἐν Κωνσταντινουπόλει καὶ ἀπετέθη ἐν τῷ ὑπ' αὐτοῦ δομηθέντι περικαλλεῖ νεῷ τῷ <ἐν τῷ> Ἑβδόμῳ.* (20/11-14).

(88) *De aed.* I, 8, 15 ed. J. Haury 35, 7-9.

(89) R. Janin, *Les Eglises* (wie Anm. 86).

(90) Vgl. F. Cumont, *Anec. Brux.* 1, 15 und Anm. 2.

(91) Zum Terminus «*Βασιλεύουσα*» siehe E. Fenster, *Laudes Constantinopolitanae*, München 1968, 75-77.

Ansehen zu erhöhen, so ist es kaum glaubhaft, daß auf derart herausragende Objekte wie die oben beschriebenen einfach verzichtet werden sollte, man sogar geneigt war, sie ein zweites Mal dem weiten und gefahrvollen Weg nach Syrien auszusetzen. Ist die Notiz aber erfunden, so war der Verfasser zu einer solchen Konstruktion gezwungen ; das Mandylion beispielsweise kam erst 944 aus Edessa nach Konstantinopel, eine Verschiebung dieses für den Schreiber relativ nahen Datums um beinahe 400 Jahre wäre sicher zu leicht als unrichtig erkannt worden.

ἐπὶ αὐτοῦ τῇ ἁγίᾳ Πεντηκοστῇ πρώτως ἐρρέθη ὁ ψαλμὸς οὗτος <οἱ τὰ χερουβὶμ μυστικῶν>· πρώην γὰρ οὐδὲν τοιοῦτο ἐλέγετο· τῇ δὲ ἁγίᾳ Μεγάλῃ ε΄ ἐρρέθη καὶ τοῦτο ἐν πρώτοις <τοῦ δείπνου σου τοῦ μυστικοῦ>. (26/12-16). „Unter ihm wurde am heiligen Pfingstfest zuerst dieser Psalm *<οἱ τὰ χερουβὶμ μυστικῶς>* gesprochen. Vorher wurde nämlich nichts derartiges gesagt. Und am heiligen Gründonnerstag wurde auch dies erstmalig gesprochen *<τοῦ δείπνου σου τοῦ μυστικοῦ>*".

Die vorliegende Notiz ist die erste innerhalb des *Chronicon Bruxellense*, die sich mit liturgiegeschichtlichen Entwicklungen befaßt. Es wird von der Einführung des späteren (92) Kommunionverses für den Gründonnerstag *<τοῦ δείπνου σου τοῦ μυστικοῦ>* berichtet sowie dem beim Großen Einzug anzustimmenden Cherubshymnos der Chrysostomosliturgie, der in vollem Wortlaut heißt *<οἱ τὰ χερουβὶμ μυστικῶς εἰκονίζοντες / καὶ τῇ ζωοποιῷ Τριάδι τὸν τρισάγιον ὕμνον προσᾴδοντες / πᾶσαν τὴν βιωτικὴν ἀποθώμεθα μέριμναν / ὡς τὸν βασιλέα τῶν ὅλων ὑποδεξόμενοι / ταῖς ἀγγελικαῖς ἀοράτως δορυφορούμενον τάξεσιν / ἀλληλούϊα (3 ×)>* (93). Beide Texte sind anonyme Schöpfungen, ihre Ursprünge liegen eventuell in Palästina (94). Was nun ihre offizielle Einführung in die Liturgie angeht, so steht der Zuordnung unseres Textes eine genaue Datierung von seiten des Georgios Kedren gegenüber, nämlich das neunte Jahr von Kaiser Justin II., also 573 oder 574 (95). Wenn aber Patriarch Eutychios in seiner vor

(92) Vgl. weiter unten die Ausführungen zu Konstantin V.

(93) Beide Texte sind ediert bei P. Maas, *Frühbyzantinische Kirchenpoesie*, Teil 1 «*Anonyme Hymnen des V. und VI. Jahrhunderts*», Berlin ²1931, 11.

(94) H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur* (wie Anm. 14), 263.

(95) 684, 23-685, 4.

573 entstandenen Schrift „*Sermo de paschate et de sacrosancta Eucharistia*“ (96), einer Kritik der symbolhaften Aufwertung des Großen Einzugs, bereits Kenntnis von diesen Texten und ihrer liturgischen Verwendung hat, so muß es zumindest eine vereinzelte Verbreitung der Hymnen in den Meßfeiern vor der allgemeinen Einführung gegeben haben (97) ; der Text der Brüsseler Chronik findet damit seine Bestätigung.

ὁ αὐτὸς ἔκτισε παλάτιον ἔξω τῆς πόλεως καὶ λιμένα ἐν τῇ πόλει· καὶ τὸ μὲν ἐκάλεσε Σοφιανὰς, τὸν δὲ Σοφίας εἰς ὄνομα τῆς αὐτοῦ γυναικὸς Σοφίας, στήσας ἐν τῷ λιμένι καὶ δύο στήλας ἕνεκεν τῶν δύο. (26/22-27/1). „Derselbe erbaute einen Palast außerhalb der Stadt und einen Hafen in der Stadt ; den einen nannte er „Sophianai“, den anderen aber „Sophias“ nach dem Namen seiner Frau Sophia. Er stellte in den Hafen auch zwei Säulen wegen der beiden“.

Schon F. Cumont bemerkte bei der Edition der Chronik, daß die Zuschreibung dieser Baumaßnahmen an Justinian I. auf einem Irrtum beruht (98). Tatsächlich war es dessen Nachfolger Justin II., der den Sophienhafen und den „Sophianai“ genannten Palast, der auf der kleinasiatischen Seite des Bosporos lag, errichten ließ. Die Konstruktion des Palastes ist gut überliefert (99), er ist sorgsam von einem Platz gleichen Namens in Konstantinopel zu scheiden. Der Hafen ist schon für die Zeit Kaiser Julians erwähnt (100), nach einer zwischenzeitlichen Instandsetzung unter Kaiser Anastasios I. wurde er 569 (101), Georgios Kedren nennt das Jahr 576 (102), von Justin II. und Sophia ausgebaut und bei dieser Gelegenheit auch umbenannt. Die beiden Säulen, über die das *Chronicon Bruxellense* keine weiteren Angaben mehr macht, können durch die Epitome-Gruppe dem Kaiser und seiner Frau zugeordnet werden : *ἱδρύσας στήλας δύο, αὐτοῦ τε καὶ τῆς γυναικὸς*

(96) *PG* LXXXVI, 2 (1865), 2391-2402, sp. 2400f.

(97) Vgl. auch H.-J. Schulz, *Die byzantinische Liturgie. Glaubenszeugnis und Symbolgestalt*, Trier ²1980, 69-75.

(98) *Anec. Brux.* 1, 26 Anm. 1.

(99) *Chron. Pasch.* 702, 21-703, 1 ; Theoph. 243, 10-14 ; Leon Gr. 132, 17-19 und andere.

(100) Siehe A. Berger, *Patria Konstantinupoleos* (wie Anm. 64), 572.

(101) Ebd.

(102) 685, 12-14.

κτλ (103). Der Hafen entspricht dem Kontoskalion, über seine genaue Ausdehnung herrscht noch Unklarheit (104).

ὁ αὐτὸς τὸ κομμέρκιον τοῦ τε Ἱεροῦ καὶ τῆς Ἀβύδου κατέδειξε καὶ τὸν παραθαλασσίτην. (27/11f). „Er führte das Kommerkion für Hieron und Abydos ein und das Amt des Parathalassites»

Die Einführung des Kommerkion für die Zollstationen Abydos und Hieron scheint sonst in der Chronistik nicht genannt zu sein, wird aber durch ein justinianisches Dekret gestätigt (105). Eine Herabsetzung wird von Theophanes für das vierte Jahr der Alleinherrschaft von Kaiserin Eirene (800/801) berichtet (106). — Der Parathalassites ist ein zur Kontrolle der Handelsschiffahrt in Konstantinopel eingesetzter Beamter ; zu größerer Bedeutung kam das Amt im 10. und 11. Jahrhundert (107).

Justin II. (565-578)

Ἰουστῖνος ὁ νέος ἀπὸ σχολαστικῶν ἀνηγορεύθη βασιλεὺς στεφθείς ὑπὸ Ἰουστινιανοῦ καὶ Ἰω(άνν)ου πατριάρχου κτλ. (28/1f). „Justin der Jüngere aus dem Stand der Rechtsgelehrten wurde zum Kaiser ernannt und von Justinian und Patriarch Johannes gekrönt".

Kaiser Justinian hatte bis in die letzten Tage seiner Herrschaft hinein die Nachfolgefrage offen gelassen ; erst auf dem Sterbebett entschied er sich gegenüber dem Präpositus sacri cubiculi Callinicus für Justin, den Sohn seiner Schwester Vigilantia, dessen vormalige Tätigkeit als Rechtsgelehrter sonst nicht vermerkt ist (!) (108), und gegen den gleichnamigen Sohn des Germanus. Inwieweit dies die Wahl des Hofbeamten war, wird für immer im Dunkel der Geschichte verborgen bleiben, die Vorstellung von

(103) LEON GR. 135, 5-7 ; THEOD. MEL. 94, 3f.

(104) A. BERGER, *Patria Konstantinupoleos* (wie Anm. 64), 574.

(105) Vgl. F. CUMONT, *Anec. Brux.* 1, 27 Anm. 1 ; E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, Bd. 2 (476-565), Paris-Brüssel-Amsterdam 1949, 442 und Anm. 1.

(106) 475, 17 ; vgl. G. OSTROGORSKY, *Geschichte* (wie Anm. 5), 152.

(107) Vgl. N. OIKONOMIDES, *Les Listes de Préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, 321 und Anm. 195 u.ö.

(108) <*ἀπό*> ist als Bezeichnung der Herkunft und des Ursprungs verschiedentlich belegt, vgl. G. W. H. LAMPE, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford 1961, 189 ; W. PAPE, *Griechisch-Deutsches Handwörterbuch*, 3Braunschweig 1914 (Neudruck Graz 1954), Bd. 1, 295 und andere.

einer Krönung durch Justinian, wie sie das *Chronicon Bruxellense* hat, ist indes als vollkommen unrichtig zu betrachten und in der byzantinischen Geschichtsschreibung ohne Tradition.

τούτου λύσαντος τὰς σπονδάς, ἐξῆλθον οἱ Πέρσαι καὶ πολλὰ κακὰ εἰργάσαντο. συνεῖχε δὲ αὐτὸν καὶ ἀκάθαρτα πνεύματα ὃν τρόπον καὶ Σαούλ. (28/6-8). „Nachdem er den Vertrag gelöst hatte, fielen die Perser (in das Reich) ein und es entstand viel Übel. Es umfaßten ihn aber auch unreine Geister nach Art des Saul".

Falsche politische Einschätzungen und Sparsamkeitsgründe veranlaßten Justin II., von 572 an die Tribute an die Perser einzustellen und dadurch einen Krieg zu verursachen, der, vorwiegend um den Besitz von Armenien geführt, bis in die Tage des Maurikios andauern sollte. Im Rahmen dieser Auseinandersetzung gelang dem Perserkönig in der zweiten Novemberhälfte des Jahres 573 die Eroberung des gut befestigten Dara am oberen Euphrat, eine Tat, durch die bei Justin eine schwere Nervenkrankheit zum Ausbruch kam, wie wir aus dem Geschichtswerk des Theophylaktos Simokates wissen ([109]). Diese Erkrankung, nach Johannes von Ephesos wegen der Verfolgung der Monophysiten aufgetreten ([110]), meint auch das *Chronicon Bruxellense*, wenn es von „unreinen Geistern nach Art des Saul" spricht und damit auf die im 1. Buch Samuel XVIII 10ff und XIX 9ff geschilderte geistige Zerrissenheit des biblischen Königs anspielt; die hier gebrauchte Formulierung ist durchaus singulär und eventuell ein Werk unseres Schreibers.

Konstans (641-668)

Κώνστας ὁ υἱὸς Κωνσταντίνου τοῦ πρώτου υἱοῦ Ἡρακλείου ἔτη κζ΄· χαίρων δὲ τῷ δόγματι τῶν μονοθελητῶν, κατῆλθεν ἐν Σικελίᾳ διὰ τὰ ὀνείρατα. (30/3-5). „Konstans, der Sohn Konstantins, des ersten Sohns von Herakleios, (regierte) 27 Jahre. Freundlich der Lehre der Monotheleten zugetan, zog er nach Sizilien hinab wegen der Träume".

Die Sympathien des Konstans für den Monotheletismus sind hinlänglich bekannt, kurz sei aber auf die Formel „*διὰ τὰ ὀνεί-*

(109) THEOPHYLACTI SIMOCATTAE *Historiae*, ed. C. de Boor, Leipzig 1887, corr. P. Wirth, Stuttgart 1972, 132, 6-12.

(110) *Kirchengeschichte* III 1 u. 4.

ρατα" eingegangen, die zum vorhergehenden Satzglied sicher in keinen Zusammenhang steht. Gerade zwei Träume des Kaisers sind in der byzantinischen Geschichtsschreibung immer wieder genannt ; der erste offenbart ihm durch eine wörtliche Auslegung des Stadtnamens Thessalonike *<θὲς ἄλλῳ νίκην>* die Niederlage in der großen Seeschlacht gegen die Araber 655 vor der lykischen Küste ([111]) und ist für uns nicht weiter von Interesse. Dagegen kann der zweite Traum, bei Georgios Kedren überliefert ([112]), die Wendung der Brüsseler Chronik erklären. Theodosios, der Bruder des Kaisers, den Konstans im Jahre 660 zwecks Beseitigung seiner Herrschaftsansprüche umbringen ließ, war vor dieser Tat gewaltsam zum Priester geweiht worden. Nach seiner Ermordung nun sei er Konstans im Gewand eines Diakons erschienen *„καὶ ἐπιδιδοὺς ποτήριον αἵματος ἔλεγε <πίε ὦ ἀδελφέ>*, eine Begegnung, so heißt es weiter, die den Herrscher derart erschüttert habe, daß er sich vom Ort des Verbrechens fort in den Westen begab, wohin ihn aber den Traum begleitete — ein Faktum, das den Pluralgebrauch unserer Chronik hinreichend zu erklären vermag. Tatsächlich steht die Übersiedlung des Kaisers mit der Ermordung seines Bruders in Zusammenhang, wurde doch dadurch die ohnehin gereizte Stimmung in der Bevölkerung, die sich zurückführen läßt auf die Verschleppung und Mißhandlung von Maximos Confessor und Papst Martin ([113]), weiter verschärft.

Leontios (695-698)

Λεόντιος ἀνηγορεύθη ὑπὸ τῆς συγκλήτου, στεφθεὶς ὑπὸ Καλλινίκου π(ατ)ριάρχου καὶ ἐξώσθη βασιλεύσας ἔτη γ΄. (30/13f). „Leontios wurde vom Senat ausgeerufen, von Patriarch Kallinikos gekrönt und vertrieben, nachdem er drei Jahre geherrscht hatte".

Nach der Verbannung von Justinian II. bestieg der Patrikios und Stratege des Themas Hellas Leontios den Thron, wohl dank der Unterstützung der Zirkuspartei der „Blauen" — *καθ' ὃν χρόνον στασιάσας Λεόντιος ὁ πατρίκιος ἀναγορεύεται νυκτὸς ὑπὸ*

(111) Theoph. 345, 28-346, 18 ; Leon Gr. 157, 22-158, 10 ; *Theod. Mel.* 108, 21-109, 6.

(112) 762, 8-18.

(113) Vgl. G. Ostrogorsky, *Geschichte* (wie Anm. 5), 100.

τοῦ δήμου τῶν Βενέτων βασιλεύς (114). Eine Beihilfe des Senats ist durch andere Quellen nicht belegt (115) ; ein Gleiches gilt für die Krönung durch Patriarch Kallinikos (693-705), doch ist der Wahrheitsgehalt der Nachricht kaum anzuzweifeln, zumal der Kirchenfürst eine heftige Auseinandersetzung mit Justinian II. hinsichtlich der Verlegung der Muttergotteskirche *τὰ Μετροπολίτου* gehabt hatte (116).

Tiberios II. (698-705)

Ἀψίμαρος ἀνηγορεύθη ὑπὸ τῶν πρασίνων κτλ. (30/15). „Apsimaros wurde von den „Grünen" ausgerufen".

Eine Beteiligung der Zirkuspartei der „Grünen" an der Kaisererhebung des Drungarios des Themas Kibyraioton Apsimaros, der sich nun Tiberios II. nannte, ist nur durch das *Chronicon Bruxellense* bekannt (117).

Philippikos (711-713)

Φιλιππικὸς ὁ καὶ Βαρδάνες ἀναγορεύεται ὑπὸ τοῦ ἐν Χερσῶνι ἀπελθόντος στόλου καὶ παραγενόμενος στέφεται ὑπὸ Ἰωάννου πατριάρχου· ἀναιρεῖται δὲ ὁ Ἰουστινιανὸς ἐν τῷ παλατίῳ τοῦ Δαματρύος κτλ. (30/24-27). „Philippikos mit dem Beinamen Bardanes wurde von der Flotte ausgerufen, die von Cherson aufbrach. (In Konstantinopel) angekommen, wurde er von Patriarch Johannes gekrönt, Justinian aber wurde im Palast von Damatrys getötet".

Der Armenier Bardanes wurde nach einem grausamen Strafgericht der Schergen Justinians II. in Cherson mit Unterstützung der Chazaren zum neuen Kaiser ausgerufen und trat unter dem Namen Philippikos den Marsch auf Konstantinopel an. In der Ebene von Damatrys, ca. 20 Kilometer nord-östlich von Bryas/Meltepe, stießen die Rivalen aufeinander ; das Heer Justinians II. lief zum Gegner über, er selbst wurde von einem seiner Offiziere

(114) Georg. Mon. 731, 17f.

(115) Die von H.-G. Beck, Senat und Volk von Konstantinopel. Probleme der byzantinischen Verfassungsgeschichte, *Bayer. Akademie der Wissensch. Phil.-Hist. Kl., Sitzungsberichte* 1966, 31 geäußerte Vermutung findet somit ihre Bestätigung.

(116) Theoph. 367, 32-368, 11 ; Leon Gr. 164, 14-23 ; *Theod. Mel.* 113, 12-20 u.a.

(117) Vgl. A. Maricq, La durée du régime des partis populaires à Constantinople (wie Amn. 7).

ermordet. — Der im *Chronicon Bruxellense* genannte Palast von Damatrys, in den *Patria Konstantinupoleos* den Kaisern Tiberios (578-582) und Maurikios (582-602) zugeschrieben ([118]), scheint erst für die Zeit Leons VI. (886-912) sicher belegt zu sein ([119]); es ist deshalb naheliegend, bei den geschilderten Ereignissen von einem bloßen Heerlager auszugehen. — Einer Krönung des Philippikos seitens des Patriarchen Johannes VI. stehen, obwohl sonst nicht direkt überliefert, keinerlei Einwände entgegen, ist dieser doch auf Geheiß des Armeniers zu seinem Amt gekommen, sein Vorgänger Kyros (705-711) war ohne offenkundige Gründe abgesetzt worden ([120]).

Anastasios II. (713-715)

'Αρτέμιος ὁ <καὶ> 'Αναστάσιος ἀναγορεύεται ὑπὸ τῆς συγκλήτου βασιλεύς· στεφθεὶς ὑπὸ Γερμανοῦ πατριάρχου κτλ. (31/7f). „Artemios mit dem Beinamen Anastasios wurde vom Senat zum Kaiser ausgerufen und von Patriarchos Germanos gekrönt".

Nach der Blendung des Philippikos erhob das Volk am 4. Juni 713 den Protoasekretis Artemios unter dem Namen Anastasios II. zum neuen Kaiser, eine besondere Beteiligung des Senats an diesem Geschehen ist ansonsten nicht überliefert, bestätigt aber die auch von anderen Mitteilungen angedeutete einflußreiche Rolle dieser Institution in frühmittelbyzantinischer Zeit. — Die Krönung wurde nicht von Germanos, sondern von Johannes VI. vollzogen, der sich nach dem Umsturz sogleich vom Monotheletismus, dem Philippikos zugeneigt war, losgesagt und Rom von der Wiederherstellung der Rechtgläubigkeit in Kenntnis gesetzt hatte. Diese Restitution wurde im übrigen vom Verfasser der *Chronicon Bruxellense* irrtümlich bereits in die Zeit des Philippikos gelegt ([121]).

Theodosios III. (715-717)

Θεοδόσιος ὁ 'Ατραμυτηνὸς ἀναγορεύεται βασιλεὺς ὑπὸ τοῦ στρατοῦ ἐν Μυτιλήνῃ· ἐλθὼν δὲ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐστέφθη ὑπὸ

(118) *Patria* III 171, ed. Th. PREGER 269, 3-5.

(119) Vgl. A. BERGER, *Patria Konstantinupoleos* (wie Anm. 64), 715.

(120) s. H.-G. BECK, *Geschichte der orthodoxen Kirche im Byzantinischen Reich*, Göttingen 1980, 62.

(121) (30/30-31/6).

Γερμανοῦ π(ατ)ριάρχ(ου) κτλ. (31/10-12). „Theodosios Atramytenos wurde vom Heer in Mytilene zum Kaiser ausgerufen ; nach Konstantinopel gekommen, wurde er von Patriarch Germanos gekrönt".

Theodosios III., gegen seinen Willen in Atramytenos an der kleinasiatischen Küste zum Kaiser ausgerufen und zur Annahme der Herrschaft gezwungen — die Erwähnung des lesbischen Mytilene ist unnötig und ohne Tradition — gelang es nach halbjährigem Bürgerkrieg, Konstantinopel in Besitz zu nehmen ; der nach Nikaia geflohene Anastasios II. wurde durch eine Gesandtschaft unter Führung des Patriarchen Germanos von seinem Verbannungsort Thessalonike unterrichtet. — Wenn auch andere Geschichtsschreiber nicht ausdrücklich von einer Krönung des Kaisers durch Germanos sprechen, so ist sie doch zumindestens chronologisch möglich, trat dieser doch am 11. August 715 sein Amt an, während der Herrscherwechsel erst zum Monatsende eintrat.

Konstantin V. (741-775)

Οὗτος παρέδωκε τοῖς ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ κοινωνικὰ τῶν δεσποτικῶν ἑορτῶν, τῶν ἁγιῶν Θεοφανιῶν, τοῦ μεγάλου Σαββάτου, τῆς Πεντηκοστῆς, καὶ τῆς Ὑψώσεως μελίσας αὐτά. (32/3-6). „Er gab denen in der Kirche die Kommunionverse für die Herrenfeste Theophanie, Karsamstag, Pfingsten und Kreuzerhöhung, nachdem er sie gedichtet (?) hatte".

Die hier unter der Regierungszeit Konstantins V. aufgeführte Notiz, die noch einmal in den Bereich der Liturgiegeschichte führt, gehört, obwohl bislang vollkommen unbeachtet, zu den wichtigsten Mitteilungen innerhalb des *Chronicon Bruxellense*. Bei den angesprochenen „*κοινωνικά*" handelt es sich um Psalmverse, die zwischen Wandlung und Kommunionempfang der Gläubigen gesprochen werden (122). Heute stark variierend, es gibt nun verschiedene Texte für die einzelnen Wochentage, zusätzlich

(122) F. E. BRIGHTMAN, Litugies eastern and western being the texts original or translated of the principal liturgies of the church, edited with introductions and appendices, Vol. 1 „*Eastern Liturgies*", Oxford 1896 (Neudruck ebd. 1965), 341 u. 393.

noch für bestimmte Festtage ([123]), hatte man in der Frühzeit der Liturgie überhaupt nur zwei — allerdings ganze — Psalmen, die an dieser Stelle gebetet wurden, die Psalmen 33 und 148 ([124]). Später fügte man noch die Psalmen 32 bei der Feier von Heiligenfesten und 115 für Marienfeste hinzu. Unter dem Jahr 624 berichtet das *Chronicon Paschale* von weiterer Ausgestaltung und „Antiphonierung" der „*κοινωνικά*" ([125]), womit in diesem Zusammenhang eine erste sichere Datierung gewonnen ist ([126]). — Betreffs des oben (unter Justinian) angesprochenen Verses *<τοῦ δείπνου σου τοῦ μυστικοῦ>* sei angemerkt, daß seine Verwendung innerhalb der Liturgie nach der Einführung durch Justin II. keineswegs sicher zu bestimmen ist; wenn auch später als „*κοινωνικόν*" gebraucht, erscheint eine anderweitige Plazierung innerhalb des Großen Einzuges zunächst durchaus denkbar ([127]). — Die nächste byzantinische Quelle, die uns Kunde von den Kommunionversen gibt, ist das von J. Mateos SJ edierte *Typikon der Hagia Sophia* zu Konstantinopel aus dem 10. Jahrhundert ([128]). Hier nun liegen keine vollständigen Psalmen mehr vor, vielmehr werden nur noch einzelne Verse (mit anschließendem

(123) I. KOGKULE, Ch. K. OIKONOMU, P. I. SKALTSE, *Ἡ Θεία Λιτουργία τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου*, Thessalonike 1989, 242-250.

(124) T. H. SCHATTAUER, *The Koinonicon of the Byzantine Liturgy : An Historical Study*, OCP II (1983), 91-129, 128.

(125) 714, 9-20 *<Τούτῳ τῷ ἔτει μηνὶ ἀρτεμισίῳ, κατὰ Ῥωμαίους μάϊῳ, τῆς ιβ΄ ἰνδικτιῶνος, ἐπὶ Σεργίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως, ἐπενοήθη ψάλλεσθαι μετὰ τὸ μεταλαβεῖν πάντας τῶν ἁγίων μυστηρίων ἐν τῷ μέλλειν τοὺς κληρικοὺς ἐπὶ τὸ σκευοφυλάκιον ἀποκαθιστᾶν τὰ τίμια ῥιπίδια, δισκάρια καὶ ποτήρια καὶ ἄλλα ἱερὰ σκεύη, μετὰ τὸ ἐκ τῶν παρατραπεζίων καὶ τὴν διάδοσιν ἀποτεθῆναι πάντα εἰς τὴν ἁγίαν τράπεζαν, καὶ ψαλθῆναι τὸν τελευταῖον στίχον τοῦ κοινωνικοῦ, λέγεσθαι καὶ τοῦτο τὸ τροπάριν, Πληρωθήτω τὸ στόμα ἡμῶν αἰνέσεως, κύριε, ὅπως ἂν ὑμνήσωμεν τὴν δόξαν σου, ὅτι ἠξίωσας ἡμᾶς τῶν ἁγίων σου μετασχεῖν μυστηρίων. τήρησον ἡμᾶς ἐν τῷ σῷ ἁγιασμῷ, ὅλην τὴν ἡμέραν μελετῶντας τὴν δικαιοσύνην σου. ἀλληλούϊα.>*

(126) T. H. SCHATTAUER, *Koinonicon* (wie Anm. 124), 93; R. TAFT SJ, *How Liturgies Grow : the Evolution of the Byzantine „Devine Liturgy"*, OCP XLIII (1977), 355-378, spz. 376f mit Übersetzung der Stelle im *Chronicon Paschale*.

(127) T. H. SCHATTAUER, *ebd.*, 110 und Anm. 31.

(128) *Le Typicon de la Grande Église, MS Sainte Croix* n° 40, x^e^ siècle. Introduction, texte, traduction et notes, Bd. 1 „Le cycle des douze mois", Rom 1962, Bd. 2 „Le cycle de fêtes mobiles", Rom 1963.

Halleluja) gesprochen; der zuvor am häufigsten verwandte, allgemein übliche Psalm 148, von dem nur noch seine bisherige Antiphon, der Vers 1 „*αἰνεῖτε τὸν Κύριον ἐκ τῶν οὐρανῶν (ἀλληλούϊα)*" gebraucht wird, kann durch eine Reihe je nach Festtag variierender Psalmverse ersetzt werden. Auch die im *Chronicon Bruxellense* aufgeführten Feste Theophanie, Karsamstag, Pfingsten und Kreuzerhöhung (14. September) sind hier berücksichtigt; unter der Formulierung „*κοινωνικὸν τὸ ἀρχαῖον ... τὸ δὲ νέον*" o.ä. finden sich in der Reihenfolge der Aufzählung die Anfangsworte der folgenden, heute noch gebräuchlichen Verse „*Ἐπεφάνη ἡ χάρις τοῦ Θεοῦ ἡ σωτήριος πᾶσιν ἀνθρώποις*" (Titus 2, 11) ([129]), „*Ἐξηγέρθη ὡς ὁ ὑπνῶν Κύριος καὶ ἀνέστη σώζων ἡμᾶς*" (Ps. 77, 65) ([130]), „*Τὸ πνεῦμα σου τὸ ἀγαθόν, Κύριε, ὁδηγήσει με ἐν γῇ εὐθείᾳ*" (Ps. 142, 10b) ([131]) und „*Ἐσημειώθη ἐφ' ἡμᾶς τὸ φῶς τοῦ προσώπου σου, Κύριε*" (Ps. 4, 7) ([132]). Es erscheint nun durchaus wahrscheinlich, daß der Text des *Chronicon Bruxellense* auf diese Zurückdrängung des Psalmverses 148, 1 anspielt, für die es bislang nur die Datierungsmöglichkeit zwischen dem 7. und dem 10. Jahrhundert, eben zwischen der Mitteilung des *Chronicon Paschale* und dem *Typikon der Hagia Sophia* gab ([133]). Damit liegt in der Brüsseler Chronik eine singuläre Überlieferung dieses Faktums vor. Wenn auch ein Bezug des „*οὗτος*" auf Konstantin V. selbst fraglich bleibt, schon häufiger hatte die Chronik Beispiele einer nicht konsequenten und folgerichtigen Exzerpierung geboten ([134]) — im Bereich des Möglichen aber wäre auch dies, sind doch theologische Schriften des Kaisers in der Vorbereitung der Synode von Hiereia 754 bekannt ([135]) — so bleibt doch eine allgemeine Datierung der *Koinonika* in seine Zeit, ungefähr die Mitte des achten Jahrhunderts, ein wichtiger historischer Anhaltspunkt.

(129) *Ebd.* 1, 186.
(130) *Ebd.* 2, 90.
(131) *Ebd.* 2, 138.
(132) *Ebd.* 1, 32.
(133) T. H. SCHATTAUER, *Koinonicon* (wie Anm. 124), 93.
(134) Der bei Jovian nochmals erwähnte persische Krieg <*ἐν Περσίδι αὐτῷ πολεμῷ*> (19/15) ist bei Julian nicht angesprochen, eine Widmung der „Aithiopika" des Heliodor an Theodosios, nicht an Arkadios, wie die übliche Tradition es will, ist naheliegend (21/8-10) usw.
(135) H.-G. BECK, *Geschichte* (wie Anm. 120), 74.

Nikephoros I. (802-811)

Νικηφόρος ἀναγορεύεται βασιλεὺς ὑπὸ τῆς συγκλήτου στεφθεὶς ὑπὸ Ταρασίου π(ατ)ριάρχου· ἐξώρισε δὲ αὐτὴν Εἰρήνην ἐν Ἀθήναις ἥτις καὶ ἐν τῷ πλοίῳ ἐτελεύτησεν κτλ. (32/13-15). „Nikephoros wurde vom Senat zum Kaiser ausgerufen und von Patriarch Tarasios gekrönt. Er vertrieb selbige Eirene nach Athen, die auf dem Schiff verstarb".

Am 31. Oktober 802 wurde Kaiserin Eirene nach einer jahrelangen glücklosen Regierung das Opfer einer Palastverschwörung, die den bisherigen Patrikios und „*λογοθέτης τοῦ γενικοῦ*" Nikephoros zur Herrschaft gelangen ließ, eine Beteiligung des Senats an diesem Vorgang ist anderweitig nicht nachgewiesen. — Noch im gleichen Jahr wurde Eirene zunächst auf die Prinzeninseln ([136]), später dann auf die Insel Lesbos verbannt, wo sie auch gestorben ist. Diese Tradition ist gut überliefert ([137]), der Bericht der Brüsseler Chronik von einer Verbannung nach Athen, sicherlich mit der Herkunft der Kaiserin in Zusammenhang stehend, und der in dieser Form etwas unverständlichen Aussage vom Tod auf einem Schiff stellt dagegen eine unikale Überlieferung dar.

Leon V. (813-820)

Λέων ὁ Ἀρμένιος <ὁ> καὶ παραβάτης ... ἐστέφθη ἐν τῇ ἁγίᾳ Σοφίᾳ ὑπὸ Νικηφόρου πατριάρχου· ἔστεψε δὲ σὺν τῷ αὐτῷ πατριάρχῃ Συμβάτιον τὸν υἱὸν αὐτοῦ, μετακαλέσας αὐτὸν Κωνστατ(ῖνον)· εἰσελθόντες δὲ τῶν σχολῶν οἱ κόμητες κατέσφαξαν αὐτὸν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ κτλ. (32/29 und 31-33/3). „Leon der Armenier, der Abtrünnige, ... wurde in der Hagia Sophia von Patriarch Nikephoros gekrönt. Mittels des gleichen Patriarchen krönte er seinen Sohn Symbatios, der er in Konstantin unbenannte. — Die Führer der Gardetruppen kamen hinein und erschlugen ihn in der Kirche".

Am 12. Juli 813 wurde Leon V. auf dem Ambon der Hagia Sophia von Patriarch Nikephoros zum Kaiser gekrönt; vielfach bezeugt ist auch die Erhebung seines Sohnes Symbatios,

(136) THEOPH. 478, 26-28.

(137) THEOPH. 479, 4-10; LEON GR. 202, 7-12 u. 204, 3-6; THEOD. MEL. 139, 19-23 u. 140, 27-141, 2 u.a.

der sich nun Konstantin nannte, zum Mitkaiser ([138]); daß dies aber noch in den Tagen des Patriarchen Nikephoros geschah, der am 13. März 815 von Leon abgesetzt ([139]) und kurz darauf durch Theodotos Melissenos ersetzt wurde ([140]), dies scheint eine singuläre Überlieferung des *Chronicon Bruxellense* zu sein. — Die Herrschaft Leons war für das Reich stabilisierend, doch zur Errichtung einer Dynastie als Ausdruck der Kontinuität sollte es nicht mehr kommen, am Weihnachtstag des Jahres 820 wurde der Kaiser das Opfer einer Verschwörung um den Amorier Michael, der nach vielfältigen Verleumdungen als Usurpator verdächtigt war und hingerichtet werden sollte ([141]), dem aber zuvorkam, indem er Leon von einigen Getreuen in der Kirche des Kaiserpalastes umbringen ließ ([142]). Die hier Beteiligten sind im allgemeinen in den Quellen nicht näher faßbar, allein die Mittäterschaft des „*παπίας τοῦ παλατίου*" wird mehrfach herausgestellt ([143]). Das *Chronicon Bruxellense* weist mit der Formulierung „*τῶν σχολῶν οἱ κόμητες*" sehr deutlich auf die Täterschaft des Michael hin, der nach der Inthronisation Leons zum Patrikios und „*κόμητα τῆς τῶν ἐξκουβίτων σχολῆς*" erhoben wurde, die Verwendung des Plurals indes muß spekulativ bleiben.

Michael III. (842-867)

Μιχαὴλ υἱὸς Θεοφίλου σὺν τῇ μητρὶ αὐτοῦ Θεοδώρᾳ ἔτη δ΄ καὶ μόνος ἔτη ι΄ καὶ σὺν Βασιλείῳ ἔτος ἓν μῆνας δ΄. ἐπὶ τῆς αὐτοῦ βασιλείας μηνὶ Ἰουνίῳ ιη΄ (ἰνδικτιῶνος) η΄ ἔτους, ϛτξη΄ τῷ ε΄ ἔτει τῆς ἐπικρατείας αὐτοῦ, ἦλθον Ῥὼς σὺν ναυσὶ διακοσίαις, οἱ διὰ πρεσβειῶν τῆς πανυμνήτου Θεοτόκου κατεκυριεύθησαν ὑπὸ τῶν χριστιανῶν καὶ κατὰ κράτος ἡττήθησαν τε καὶ ἠφανίσθησαν. (33/15-21). „Michael, der Sohn des Theophilos, (regierte) mit

(138) THEOPH. CONT. 41, 2f; SYMEON MAG. 619, 15-18 (beide ed. I. Bekker, Bonn 1838); JOSEPH GÉNESIOS, ed. A. Lesmüller-Werner u. J. Thurn, Berlin-New York 1973, 19, 91-20, 94; IOANNIS SKYLITZAE *Synopsis historiarum*, ed. J. Thurn, Berlin-New York 1973, 24, 69-74 u.a.

(139) V. GRUMEL, *La Chronologie*, Paris 1958, 435.

(140) Die Einsetzung erfolgte am 1. April 815; vgl. V. GRUMEL, *ebd.*

(141) SKYL. 19, 14-45.

(142) SKYL. 21, 9-23, 64.

(143) THEOPH. CONT. 37, 16f u.ö.; SYMEON MAG. 619, 5f u.ö.; LEON GR. 210, 12f; THEOD. MEL. 145, 6f u.a.

seiner Mutter Theodora 4 Jahre, alleine 10 Jahre und mit Basileios ein Jahr und 4 Monate. — Im Verlauf seiner Herrschaft, am 18. Juni der 8. Indiktion im Jahre 6368, dem fünften Jahr seiner Herrschaft, kamen Rhos' mit 200 Schiffen und wurden durch das Eingreifen der allgepriesenen Theotokos von den Christen unterworfen, nach Kräften besiegt und vernichtet".

Die vorliegende Notiz wurde nur der Vollständigkeit halber aufgenommen, ist sie doch von der historischen Forschung bereits in extenso erörtert worden. Die Herrschaftsangabe Michaels III. steht hinsichtlich der Formulierung klar in der Tradition von Symeon Magistros ([144]), „Leon Grammatikos" ([145]) und Ps.-Theodosios Melitenos ([146]), wenngleich auch die angegebenen Zahlen untereinander differieren. Die Regierungsdauer des Kaisers mit seiner Mutter Theodora muß in „*ἔτη ιδ΄*" umgeändert werden. Auf die Möglichkeit der Einarbeitung einer annalistisch aufgebauten Lokalchronik wurde bereits aufmerksam gemacht.

Aus den obigen Ausführungen läßt sich zusammenfassend sagen, daß das *Chronicon Bruxellense* mit seinen verschiedenen Sonderüberlieferungen, von denen für den Historiker die aktive Rolle des Senats bei verschiedenen Kaisererhebungen in mittelbyzantinischer Zeit sowie die bisher unbekannten Daten zur Liturgiegeschichte von besonderem Interesse sind, als ein wichtiger Vertreter der Epitome-Gruppe ausgewiesen ist, der bei weiteren Forschungen auf diesem Gebiet die ihm bislang versagt gebliebene Berücksichtigung finden muß.

Köln Andreas KÜLZER

(144) 647, 3-5.
(145) 228, 10-12.
(146) 159, 7f.

NOUVELLES REMARQUES SUR L'ILLUSTRATION DU *PROOIMION* DE L'HYMNE AKATHISTE

Cette Note est destinée à compléter sur un point particulier mon étude parue dans le tome LIV (1984), 2 de *Byzantion*, pp. 648-702, intitulée : *L'Illustration de la première partie de l'Hymne Akathiste et sa relation avec les mosaïques de l'Enfance de la Kariye Djami.* Elle reconsidère l'illustration de la dédicace, ou *prooimion*, à l'aide de plusieurs documents nouveaux de Grèce, Bulgarie, Roumanie et Russie (1).

Rappelons que le premier paragraphe de l'Hymne Akathiste contient l'argument du poème, prononcé par l'ange de l'Annonciation, et que le second est une action de grâces à la Vierge qui accorda sa protection à Constantinople lors d'un siège — il s'agit le plus vraisemblablement du siège des Avars et des Perses en 626, sous l'empereur Héraclius et le patriarche Serge, lequel serait l'auteur du texte en question. Cet Hymne fut illustré tardivement. Sur la base des documents archéologiques et du fait historique que la Vierge protectrice de la capitale byzantine a connu un culte particulièrement développé après la reconquête sur les Latins, en 1261, j'ai proposé de placer la création du cycle de l'Akathiste dans le dernier tiers du XIII^e^ siècle (2). Le *prooimion* est rarement illustré à l'époque des Paléologues, mais il l'est déjà par deux images distinctes : d'une part une figuration symbolique de la Vierge, de l'autre une représentation historique du Siège.

Le plus ancien témoignage conservé du Siège de Constantinople est une fresque, malheureusement fort abîmée, de l'église Saint-

(1) Une première version en a été exposée au 4^e^ Symposium int. „Bulgaria Pontica Medii Aevi", tenu à Nessebăr en 1988 ; un texte en sera publié dans les *Actes* mais sans illustrations.

(2) Alors que d'autres auteurs la placent dans la première moitié du XIV^e^ siècle, cf. mon article, p. 699. L'image de la Vierge des Blachernes dans les remparts de la cité sur les monnaies des empereurs Paléologues Michel VIII et Andronic II me paraît à cet égard significative (fig. 50 de cet article).

Pierre au lac de Prespa, dont les peintures (vers 1360) peuvent être considérées comme byzantines, sans que nous sachions rien de leur commanditaire. Le Siège, de plus grande dimension que les autres scènes, occupe logiquement le début du cycle. Ce témoignage capital comporte déjà les motifs essentiels : à l'angle des murailles où se presse une foule et où se détache un archer, on voit le patriarche plongeant dans la mer le maphorion de la Vierge, afin de soulever la tempête qui disperse déjà les bateaux ennemis ; près de lui, deux personnes élèvent un panneau qui devait être une icone de la Vierge ; à l'extérieur des murs, sur la gauche, des cavaliers effectuent une charge (3).

L'illustration du *prooimion* par la Vierge se rencontre dans deux manuscrits grecs de la fin du XIVe siècle, sans doute de provenance constantinopolitaine, le *Synodal gr. 429* de Moscou et l'*Escorial R.I. 19* de Madrid, dont les miniatures sont très semblables (4). D'après l'inscription, cette image de la Vierge évoque non pas la première partie du *prooimion* mais bien la seconde, de même que le Siège. En effet, le texte qui vient en-dessous est le titre, immédiatement suivi du 2e paragraphe du *prooimion* : *τῇ ὑπερμάχῳ στρατηγῷ τὰ νικητήρια* ... Cette Vierge assise en orante est la Blachernitissa protectrice, tandis que l'édifice sur la droite me paraît pouvoir être interprété comme le sanctuaire des Blachernes. Il s'agit donc d'une évocation des Blachernes, point chaud de tous les sièges de Constantinople.

Le Siège et la Vierge des Blachernes sont des images spécifiques, qui illustrent le texte de manière satisfaisante. À propos de la Vierge, on peut évoquer des représentations plus anciennes ou dans un contexte différent, montrant certains liens avec l'Akathiste. Ainsi, à Sainte-Sophie de Kiev, la Vierge orante de l'abside (milieu du XIe siècle), qui peut être considérée comme un thème palatial de protection, est appelée «nerušimaja stena»

(3) *Ibid.*, p. 666 et fig. 27 et 29. Cf. B. KNEŽEVIĆ, *Crkva svetog Petra u Prespi,* dans *Zbornik za likovne Umetnosti*, 2 (1966), pp. 245-262 ; C. GROZDANOV, *Ohridskoto sidno slikartsvo od XIV vek*, Ohrid, 1980, fig. 32. Ce dernier étudie le cycle de la façade nord de la chapelle Saint-Grégoire à la Péribleptos (1365), cf. p. 125 sqq., qui ne comporte pas d'image du *prooimion* mais bien le texte du 2e §.

(4) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 664 et fig. 23 (Escorial) ; cf. les références aux n. 31 et 32.

(rempart indestructible) : cette dénomination populaire est tirée de la stance 23 de l'Hymne (5). Dans l'exonarthex de la Kariye Camii à Constantinople (1315-1320), la Vierge Blachernitissa avec l'Enfant en gloire sur la poitrine est accompagnée de l'inscription : *Ἡ χώρα τοῦ ἀχωρήτου* (région de l'incontenable), inspirée de la stance 15 : *Χαῖρε, Θεοῦ ἀχωρήτου χώρα* ; cette image répond au Christ figuré en face avec l'inscription : *Ἡ χώρα τῶν ζώντων* (région des vivants). Dans cette église, le parallèle est sans cesse établi entre le Christ et la Vierge, comme dans les glorifications de la deuxième partie de l'Akathiste. En outre, j'ai décelé certaines influences iconographiques de l'Akathiste dans quelques scènes de l'Enfance du Christ (6).

Quelle a été la diffusion de ces thèmes spécifiques du Siège et de la Blachernitissa ? À l'époque des Paléologues, sauf à Prespa, on n'en trouve pas d'exemples dans la peinture monumentale — mais il faut constater qu'aucun cycle n'a subsisté dans la capitale ; peut-être un exemple existait-il à Saint-Nicolas-Orphanos à Thessalonique, où le début du cycle n'a pas été conservé. On en rencontre un sur une grande et belle icone du Musée du Kremlin, probablement serbe et de la fin du XIV^e^ siècle, dont les inscriptions sont en slavon (7) — autour de la Vierge trônant avec l'Enfant entre les prophètes qui lui rendent hommage, se déroulent vingt-cinq scènes dans un ordre chronologique bouleversé. Le *prooimion* est illustré par la première scène du quatrième registre. On y voit l'icone de l'Hodigritia érigée sous un petit baldaquin et entourée d'une foule de peuple, d'ecclésiastiques et de chantres, ainsi que, sur les côtés, un empereur et une impératrice couronnés. Un thème analogue apparaît dans les fresques de Dionisij à Théraponte mais sans les personnages impériaux ni les femmes (8). Dans d'autres cas, notamment dans la peinture monumentale de Serbie, ce thème illustre plutôt les stances 23 et 24, rappelant le culte rendu aux principales icones de la Vierge ; il s'agit en premier lieu de l'Hodigitria mais aussi

(5) Cf. V. N. LAZAREV, *Old Russian Murals and Mosaics*, Londres, 1966, p. 226 sq. et fig. 20 ; LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 671.

(6) Cf. *ibid.*, p. 693 sqq. et fig. 49.

(7) *Ibid.*, p. 658, 664 et fig. 21.

(8) *Ibid.*, p. 665 ; cf. I. DANILOVA, *The Frescoes of St. Therapont Monastery*, Moscou, 1970, fig. 68.

de l'Éléousa, comme à Markov Monastir, où un empereur participe à la procession (9). Il semble ainsi qu'il y ait eu une certaine confusion entre les types de la Vierge liés au *prooimion* de l'Akathiste et ceux des stances finales. Le succès de l'Hodigitria, qui se confirmera par la suite, tient sans doute au fait que cette icone apparaît dans la scène du Siège alors que ce n'est pas le cas de celle des Blachernes, laquelle n'était d'ailleurs pas promenée.

Une autre icone, sans doute encore de la fin de l'époque byzantine, conservée dans l'église de la Zoodochos Pigi à Skopelos mais qui proviendrait du monastère du Pantocrator à l'Athos (fig. 1), présente les 24 stances de l'Akathiste autour d'une représentation centrale de la Dormition, le tout réparti dans des compartiments creusés dans le panneau de bois (10). Cette formule est inusitée et les parties centrales, avec leurs arcs gothiques, indiquent en tout cas une influence occidentale, ainsi que l'Assomption de la Vierge sortant du tombeau. Sous la Dormition, les stances 23 et 24 représentant le culte rendu à la Vierge et à l'icone de l'Hodigritia qui est portée en procession sont particulièrement mises en valeur. Toutes les autres scènes de l'Akathiste, dont l'iconographie est paléologue et qui sont accompagnées de textes, se déroulent régulièrement en bordure. Le *prooimion* n'est pas illustré et il serait difficile de prétendre que la Dormition en tient lieu. Mais cette icone était sans doute liée à un sanctuaire consacré à la Dormition de la Vierge : elle a pu être exécutée pour la chapelle nord, dédiée à la Dormition, de l'église du monastère du Pantocrator.

Voyons ce qu'il en est du *prooimion* pour la période post-byzantine et dans les différents pays de tradition orthodoxe. Dans les manuscrits, un bel exemple en est offert par le *Garrett 13* de Princeton, en grec et du début du XVII^e siècle (11). La figure de la Vierge trônant avec l'Enfant est surmontée du texte du deuxième paragraphe du *prooimion*. Or, il ne s'agit pas d'une

(9) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 655, 670 ; cf. A. GRABAR, *L'Hodigitria et l'Éléousa*, dans *Zbornik za likovne Umetnosti*, 10 (1974), pp. 3-14, voir p. 5 sqq. et fig. 1-2.

(10) Cf. *Byzantine and Post-Byzantine Art*. Catalogue de l'exposition, Athènes, 1985-86, n° 99, p. 99 (notice par M. Acheimastou-Potamianou), ill. coul. p. 100.

(11) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 665 et fig. 24.

Blachernitissa et elle est entourée des rinceaux habités d'un Arbre de Jessé, ce qui prouve que d'autres types de la Vierge ont été utilisés, même dans le cas d'un manuscrit : cette image correspond en fait au premier paragraphe de l'introduction. La question se pose aussi pour une icone du Musée Russe de Léningrad, du début du XVI^e siècle, où nous voyons au centre la Vierge assise entourée des prophètes, tandis que l'Enfant est figuré en buste au-dessus de sa Mère. Ce thème est proche de celui dit Pochvala (louange), qui apparaît déjà dans une fresque de 1481 dans la chapelle de ce nom à la cathédrale de la Dormition au Kremlin (12). Dans le cycle du réfectoire du monastère de Bačkovo (1643), le *prooimion* n'est pas illustré au début, mais le 24^e tableau (fig. 2), qui représente le culte de l'Hodigitria dans une composition simplifiée par rapport à celle de l'icone du Kremlin, est accompagnée du texte de la deuxième partie du *prooimion* (13) : la tradition s'est donc conservée, mais sans une iconographie spécifique.

D'autres thèmes peuvent être représentés dans la partie centrale des icones, ainsi l'Annonciation dans celle d'Ušakov à l'église de la Vierge de Géorgie à Moscou, de 1659 (14). On a supposé que c'était peut-être parce qu'à l'origine l'Hymne était chanté à la fête de l'Annonciation — car il existe quelques icones grecques ayant l'Annonciation comme scène centrale (15), mais je pense qu'il s'agit ici de la stance 1 ; peut-être aussi y avait-il un lien avec la dédicace d'un sanctuaire. Le cycle d'Ušakov, qui est partiel, comporte d'ailleurs une image du Siège de Constantinople, sur lequel nous reviendrons.

Cela dit, c'est l'Hodigitria que l'on voit le plus souvent au centre des icones. Sur celle qui est conservée au palais épiscopal de Jannina (venant de Zitsa, elle proviendrait de Roumanie), de la première moitié du XVII^e siècle (fig. 3), cette figure centrale

(12) *Ibid.*, p. 662 et 665 sq., fig. 25.

(13) Ce cycle s'est conservé au complet, cf. *Ibid.*, p. 659 et n. 40. Je remercie M^me Elka Bakalova d'avoir attiré mon attention sur l'inscription et de m'avoir procuré la photographie.

(14) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 662 et n. 53.

(15) M. GARIDIS, *Notes sur l'iconographie des sièges de Constantinople*, tiré à part du *Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher*, Athènes, 1974, pp. 99-114, voir p. 112.

est entourée d'un cycle fort abîmé de vingt scènes (16). Vingt scènes entourent également l'Hodigitria sur une icone du XVI^e-XVII^e siècle de Saint-Eustathe, à l'Athos (17). Nous ne sommes pas assurés que cette image de la Vierge au centre constitue une illustration consciente du *prooimion*, mais cela paraît fort possible. C'est encore une Vierge, proche du type de l'Hodigitria, qui trône avec l'Enfant dans une grande icone crétoise due à Ioannis Kastrophylax, du XVII^e siècle (18). Elle est entourée des vingt-quatre stances où les textes ne sont pas repris, mais qui sont marquées d'une lettre, initiale de la stance (fig. 4). Il convient de relever que la stance 24 représente le culte de la Vierge vue en buste dans une nuée, en orante et avec l'Enfant devant la poitrine, donc sous la forme de la Blachernitissa, alors que d'ordinaire c'est l'Hodigritria qui est figurée ici. Le même cas se trouve dans les fresques de Mitrofanović au réfectoire de Chilandar (1620) (19).

Dans une icone melkite due à Yusuf al-Musawwir, vers le milieu du XVII^e siècle, conservée à Beyrouth (20), le cycle de l'Akathiste est toujours classique ; toutefois, la partie centrale est occupée par David, tenant un phylactère avec l'inscription arabe : «Écoute, ma fille, vois et prête l'oreille ; oublie ton peuple», tirée du *Psaume* 45, 11, ce qui me semble se rapporter à l'Annonciation et à la Conception, c'est-à-dire à l'argument du poème. La dernière image montre l'icone de l'Hodigitria. Les icones du XVIII^e siècle sont beaucoup plus rares. Les scènes de l'Akathiste y sont parfois intégrées dans des ensembles plus complexes, comme une icone de „Tous les saints" d'Athanase Doundas (1777) au Musée

(16) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 661 sq. ; cf. *Byz. and Post-Byz. Art*, n° 164, p. 165 (notice par E. Chalkia), ill. coul. p. 162. Je remercie M^me M. Acheimastou-Potamianou pour les photographies des fig. 1 et 3.

(17) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 661 et fig. 22 ; les douze premières stances sont au complet.

(18) Cf. *Byz. and Post-Byz. Art*, n° 173, p. 172 (notice par M. Borboudakis), ill. coul. p. 170.

(19) Cf. GARIDIS, *Sièges de Constantinople*, p. 112 et fig. 9 ; LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 670 sq. pour d'autres exemples et l'importance de la Vierge de Blachernes.

(20) *Ibid.*, p. 663 ; cf. *Icones melkites*. Catalogue, Musée N. Sursock, Beyrouth, 1969, pp. 130-134 et fig. 2.

Bénaki (21). Autour du médaillon central regroupant tous les saints se déroulent des scènes de la vie de la Vierge et du Christ ainsi que de l'Akathiste. Ces dernières présentent certaines ressemblances iconographiques avec l'icone de Kastrophylax, et le cycle se termine de même par une image de la Blachernitissa dans une nuée (fig. 5). Le fait d'insérer un cycle ou quelques scènes de l'Akathiste dans des compositions complexes apparaît déjà vers la fin du XVI^e siècle tant dans des icones grecques, par exemple celle de Klotzas à Venise, que russes (22).

Nous trouverons également des représentations du Siège de Constantinople sur quelques icones grecques et russes. Sur celle d'Ušakov, le Siège vient logiquement en première position — il est accompagné du deuxième paragraphe du *prooimion* en slavon (23). Quoiqu'il y ait beaucoup de personnages, on y retrouve les éléments de base de la fresque de Prespa : le patriarche plongeant le maphorion dans les eaux qui se déchaînent, les prêtres élevant une icone de la Vierge (ici l'Éléousa, mais l'Hodigitria se voit dans le fond), les archers, les cavaliers. Dans le cycle qui se déroule sur les deux volets d'un triptyque russe du XVII^e siècle (dont la partie centrale est perdue), le Siège, en deuxième position, est traité de façon sommaire mais toujours classique (24).

Au contraire, sur une icone d'une collection grecque du XVIII^e siècle (25), l'iconographie a été réinterprétée (fig. 6). Or, une inscription précise qu'il s'agit du siège des Avars en 626. Le patriarche qui se tient au centre, entouré d'ecclésiastiques et de quelques laïcs, fait le geste de la bénédiction, il ne trempe pas le maphorion de la Vierge dans la mer comme il est traditionnel (26). De chaque côté, deux moines élèvent une icone, à gauche

(21) Cette icone m'a été signalée par la regrettée Laskarina Bouras, qui m'a également fourni les photographies.

(22) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 662 et n. 52.

(23) *Ibid.*, p. 666 sq. et fig. 30 ; cf. A. GRABAR, *Un graffite slave sur la façade d'une église de Bucovine*, dans *Revue des Études slaves*, XXIII (1947), p. 74 ; GARIDIS, *Sièges de Constantinople*, p. 113 et fig. 10.

(24) LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 667 et fig. 28.

(25) Cf. *La Grèce et la mer*. Catalogue de l'exposition, Athènes, 1985, n° 853.

(26) Ce geste est toutefois mal compris dans les fresques moldaves considérées plus loin, où il semble que c'est un diacre qui l'accomplit ; cf. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, p. 668 sq.

de l'Hodigitria, à droite du Christ probablement Chalcitès. Devant les fortes murailles hérissées de canons, une troupe de Turcs et de nègres, et au premier plan la mer avec les bateaux. Il n'y a naturellement pas de recherche de reconstitution historique. L'habituel schéma triangulaire de la cité est respecté dans la fresque de Chilandar ; la scène est mal conservée mais on voit en tout cas au centre l'icone de l'Hodigitria qui joue un rôle essentiel (27). Rappelons que c'est l'importance de ce rôle qui a influencé les images de l'Hodigitria sur de nombreuses icones de l'Akathiste jusqu'à une époque récente, ainsi sur une icone bulgare due au peintre Nicolas et datée de 1886 (fig. 7) (28).

Incontestablement, la grande tradition du Siège de Constantinople trouve particulièrement bien sa place dans la peinture monumentale. Déjà à l'époque des Paléologues nous en avons un exemple sur la façade sud de l'église de Prespa. Le modèle en venait certainement de la capitale, mais il est impossible de dire si le cycle de l'Akathiste y avait été peint sur le mur extérieur d'une église. Cette pratique est en tout cas confirmée par une série d'exemples très fameux d'églises monastiques de Moldavie, dans le deuxième quart du XVI^e siècle, sous le règne de Petru Rareş. Les mieux conservées sont celles d'Humor, de Moldoviţa et d'Arbor, celle-ci étant la dernière en date (1541) (29). A Arbor, une inscription précise prudemment qu'il s'agit du siège des Avars en 626, à l'époque d'Héraclius. Pourtant, ces représentations rendent un son contemporain, les assaillants étant figurés comme des soldats turcs et usage étant fait de canons. C'est pourquoi elles ont parfois été considérées comme représentant la prise de Constantinople par les Turcs, alors qu'en fait la capitale byzantine est présentée comme un modèle de résistance et assimilée aux cités moldaves telles que Suceava. Ces compositions moldaves n'en comportent pas moins les motifs iconographiques essentiels de la ville fortifiée, de la bataille sur mer et sur terre, du patriarche,

(27) *Ibid.*, p. 670 ; GARIDIS, *Siège de Constantinople*, p. 112 et fig. 9.

(28) Cette icone m'a été signalée par M^me K. Paskaleva, qui m'a aussi aimablement procuré la photographie.

(29) GARIDIS, p. 99 sqq. et fig. 1-4 ; LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, pp. 667-669 et fig. 26 (Humor). Au début de plusieurs ensembles moldaves, la Vierge trônant avec l'Enfant dans le buisson pourrait être une évocation du *prooimion*, cf. p. 666.

de l'icone exhibée près de lui (une icone du Mandylion se voit aussi dans la procession), de la foule et de l'archer ; on voit en outre dans la procession l'empereur et l'impératrice couronnés. Le couple impérial, déjà attesté sur l'icone du Kremlin, ne correspond cependant ni à la situation de 626, ni à celle de 1453. A mon sens, l'iconographie du Siège, qui s'est constituée tardivement, a inclus des éléments relevant de traditions historico-littéraires successives, ce qui est encore le procédé des peintres moldaves ([30]).

Je terminerai par une représentation peu connue du Siège de Constantinople, peinte au XVI[e] siècle dans la cathédrale de Smolensk du monastère Novodevičij à Moscou ([31]) (fig. 8). L'église fut construite pour rappeler l'importante reprise de Smolensk aux Tatars et fut dédiée à la Vierge Hodigitria de Smolensk. Une idée politique sous-tend donc cette représentation, comme dans les fresques moldaves (et sans doute aussi dès l'origine à Constantinople), mais dans des circonstances différentes. Cette image, qui accompagne un cycle de l'Akathiste (et qui est suivie d'un cycle de l'Hodigitria), respecte une iconographie traditionnelle. On voit ainsi la puissance de l'iconographie créée à l'époque byzantine et ses réinterprétations à des époques postérieures et dans des pays différents, à la fois du point de vue de la forme et de la symbolique.

Jacqueline LAFONTAINE-DOSOGNE

(30) *Ibid.*, p. 668-670.

(31) Cette fresque est simplement mentionnée par GARIDIS, *Sièges de Constantinople*, p. 111 sq. ; cf. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Akathiste*, remarque à la n. 67. La scène est reproduite en couleurs et décrite dans l'excellent guide quadrilingue *Novodevičij Monastyr*, Ed. Sovetskaja Rossija, Moscou, 1974, p. 52 sq., ill. coul. p. 17. Le thème du Siège peut encore se trouver dans le cycle ornant certaines icones, mais sans intention particulière.

À propos des cycles de l'Akathiste, voir l'ouvrage d'A. PÄTZOLD, *Der Akathistos-Hymnos* ..., dont il est rendu compte pp. 593-595.

CORRIGENDA et ADDENDA à mon article cité p. 489.

p. 650 n. 7, 651 n. 10, 678 n. 97 : Der Nersessian
p. 652 l. 1 : stichère
p. 653 2e § l. 3 : (fig. 1)
n. 17 l. 1 : *ΙΓ΄*
p. 654 n. 19 l. 1 : *tendances*
p. 655 l. 3-4 : avaient été commencéess dès 1335
p. 659 l. 13, ajouter après celles : de l'Archonte Apostolakis à Kastoria et
p. 660 n. 40 avant-dernière l. : sud, ouest et
p. 664 2e § l. 9 : $\overline{\text{MP}}$ $\overline{\Theta\text{Y}}$
p. 674 5e § l. 5 : dans l'art
p. 67 3e § dernière l. : à l'instar
p. 678 n. 97 2e l. : *Grečeskij*
p. 680 l. 1 : telles
p. 686 2e § l. 5 : et un élément
n. 112 ; Cf. mon article sur *L'illustration du cycle des mages suivant l'Homélie sur la Nativité attribuée à Jean Damascène*, dans *Le Muséon*, 100, fasc. 1-4 (1987), pp. 211-224.
p. 694 2e § l. 11 : narrative
n. 121 : *Iconography*
p. 698 n. 134 dernière l. : Pour le Siège, cf. *supra*, p. 600
p. 700 n. 142 : p. 677.

JULIEN L'APOSTAT CONTRE LES PARTHES : UN GUERRIER IMPIE

À la suite des travaux de G. Dumézil (1), Frédéric Blaive a établi à travers l'aire indo-européenne (2) et principalement à Rome, les caractéristiques du Guerrier Impie (3). Celles-ci consistent en des impiétés à l'égard de la divinité, dans le mépris des présages et notamment dans le comportement, que nous qualifions de bizarre, du cheval du guerrier impie, et qui annonce la mort de ce dernier (4). Ce lien entre le cheval et la mort se retrouve dans la mythologie antique, tant grecque que chrétienne, comme l'ont montré e.a. A. H. KRAPPE et G. DURAND (5), mais aussi dans l'anecdote qu'Aulu-Gelle raconte dans ses *Nuits Attiques* au sujet du cheval de Cnaeus Seius (III, 9). Pour nous, le portrait de Julien l'Apostat que trace Ammien Marcellin, du moins dans la guerre contre les Parthes — son attitude contraste avec celle qu'il avait en Gaule (XVI, 12, 12), pour laquelle Ammien parle de «prévoyance divine» (XVIII, 3, 1) — relèverait en très grande partie de celui que l'idéologie politico-religieuse dresse du Guerrier Impie. Ses traits distinctifs, énumérés plus haut, se retrouvent

(1) P. ex. *Mythe et épopée*, Paris, 1968-1973, 3 t. ; *Heur et malheur du guerrier*, Paris, 1969 ; *Idées romaines*, Paris, 1969.

(2) *Le mythe indo-européen du Guerrier Impie et l'épopée nordique. Ollodagos* I (1988), pp. 30-34 ; *Le mythe indo-européen du Guerrier Impie et l'épopée ossète, Ollodagos* II (1991), pp. 231-248 ; Cl. STERCKX et Fr. BLAIVE, *Le mythe indo-européen du guerrier impie et la tradition celtique, Ludus Magistralis* 63 (1988), pp. 27-51.

(3) *Le mythe indo-européen du Guerrier Impie et le péché contre la vertu des femmes, Latomus* 46 (1987), pp. 169-179 ; *Sylla ou le guerrier impie inachevé*, Latomus 47 (1988), pp. 812-820 ; *Mézence le Guerrier Impie, Mythologie indo-européenne et épopée romaine, Latomus* 49 (1990), pp. 81-87.

(4) Fr. BLAIVE, *art. cit.* (n. 3), p. 174 ; aussi G. DUMEZIL, *Romans de Scythie et d'alentour*, Paris, 1978, pp. 63-64, 94-96, 114, 256.

(5) Respectivement *La genèse des mythes*, Paris, 1952, p. 227, et *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, 1984 (10e éd.), pp. 78-81.

en effet dans les pages où l'historien antiochéen décrit les faits et gestes du dernier empereur païen de Rome.

Le livre XXIII des *Res Gestae* d'Ammien Marcellin s'ouvre sur des événements stupéfiants qui semblent de mauvais augure pour les actions et l'avenir de Julien l'Apostat (6) : ainsi la reconstruction du temple de Jérusalem interrompue à jamais par des boules de feu (7) ; les morts soudaines de son oncle Julien (8), du comte Félix (9) et du plus vieux membre du collège sacerdotal (XXIII, 11, 6), les moqueries des Antiochéens faisant de Julien un bienheureux (XXIII, 1, 5 ; cf. XXII, 14, 2-3). Déjà son arrivée à Antioche lors des Adonies est de funeste présage, comme lorsque Crassus mangea des mets funèbres (PLUT., *Crass.*, 19, 8) ; car l'on y célèbre la mort d'Adonis, tué par un sanglier (XXII, 9, 14-15), suscité selon certains par Arès, le Mars grec (10). Rappelons que, déjà dans l'Athènes de la fin du Ve siècle selon R. TURCAN, "les Adonies étaient assez populaires pour avoir impressionné comme un mauvais présage les contemporains d'Alcibiade s'apprêtant à l'expédition de Sicile au moment même où les femmes exposaient les images des morts qu'on emporte en terre (...) en se frappant à la poitrine, et chantant des hymnes funèbres» (11).

L'empereur ne tient pas compte de ces présages dont son entourage lui cache parfois volontairement la signification (12) ;

(6) D. CONDUCHE, *Ammien Marcellin et la mort de Julien, Latomus* 24 (1965), p. 364 écrit : «Les livres XXIII, XXIV et XXV forment un tout dans l'œuvre d'Ammien Marcellin ; on pourrait les intituler «La mort de l'Empereur»».

(7) XXIII, 1, 3. Cf. NAZ., *Or.*, V, 3-4 ; CHRYS., *C. Iud. et Gent.*, 16 ; AMBR., *Ep.*, 40, 12-15 ; THEODR., *H.E.*, III, 15-20 ; PHILOST., *H.E.*, VII, 9 et 14 ; SOZ., *H.E.*, V, 22 ; SOCR., *H.E.*, III, 20. Voir Cl. AZIZA, *Julien et le judaïsme*, dans *L'Empereur Julien*, Paris, 1978, t. 1, pp. 141-158.

(8) XXXII, 1, 4 ; cf. THEODOR., *H.E.*, III, 11-13, etc.

(9) XXIII, 1, 5 ; cf. PHILOST., *H.E.*, VII, 9-11, etc.

(10) W. ATTALAH, *Adonis dans la littérature et l'art grecs*, Paris, 1966, pp. 72-73. Voir CLAUD., *Epig.*, 1 : „Le sanglier sauvage est le favori de Mars, le lion au poil fauve celui de Cybèle», (trad. V. Crépin).

(11) *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, 1989, p. 142 citant PLUT., *Alc.*, 18, 5, et *Nic.*, 13, 11 ; aussi W. ATTALAH, *op. cit.*, p. 104 et 259.

(12) XXIII, 1, 6. Les interprètes des songes rassurent également Constance (XXI, 14, 1) ; G. SABBAH, *La méthode d'Ammien Marcellin*, Paris, 1978, p. 393 écrit sur ce dernier passage : «les rêves et les visions inspirés à Constance

il en est de même lors du tremblement de terre qui affecte Constantinople ([13]), quand la campagne contre les Parthes commence à peine à se préparer. Comme César le fit avec Spurinna qui le mit en garde contre un péril qui se produirait aux ides de mars (SUET., *Iul.*, 81, 2-7), Julien néglige l'avis des haruspices comme celui des livres sibyllins que lui-même a ordonné de consulter ([14]). Son attitude contraste avec celle qu'il observait en Gaule (XXI, 2, 4) et au moment de son pronunciamento. Alors en effet, marchant vers (et contre) Constance, Julien était plein de crainte. Tant qu'il ignore la mort de son prédécesseur, il observe attentivement et fréquemment les entrailles des victimes et le vol des oiseaux (XXII, 1, 1) ; il n'accepte cependant l'avis d'un haruspice que lorsqu'un signe bien plus évident lui confirme la suite des événements ([15]).

D'autre part, Julien n'attend pas la fin de l'hiver pour attaquer la Perse (XXIII, 2, 2 : *non adulto uere*), alors qu'en Gaule il attendait juillet, le mois qui marquait traditionnellement le commencement des campagnes dans cette région (XVII, 8, 1 ; cf. XVIII, 2, 3). Il part donc en campagne avant les *Ecurria* du 14 mars, avant la lustration des armes aux Quinquatries du 19 mars et des trompettes au *Tubilustrium* du 23 mars ([16]), à supposer que ces fêtes aient encore été célébrées au IV^e^ siècle ([17]).

par les dieux révèlent véridiquement l'avenir (...). Les visions de Constance prouvent que la mort de cet empereur (...) était prévue dans l'ordre divin».

(13) En XVII, 7, Ammien présente l'explication, que nous dirions physique, du tremblement de terre de Nicomédie — et en XXII, 13, 5 de Nicée — sans mentionner un quelconque présage. Son attitude divergente en ce point signifierait que tous les phénomènes ne sont pas des signes de la divinité et que leur interprétation dépendrait de la sagacité humaine (voir XXIII, 5, 14 ; cf. P. CAMUS, *Ammien Marcellin, témoin des courants culturels et religieux à la fin du IV^e^ siècle*, Paris, 1967, p. 93 ; opinion différente de J. FONTAINE, commentaire à AMM., *Histoire*, t. IV, Paris, 1977, pp. 48-49 n. 108).

(14) XXIII, 1, 7. Sur le lien entre les haruspices et les livres Sibyllins, voir CIC., *Diu.*, I, 97, *Nat.*, III, 5 et *Har.*, 18. D'autre part, ceux qui gardent les oracles Sibyllins, sont les *quindecimuiri* (J. H. G. W. LIEBESCHUETZ, *Continuity and Change in Roman Religion*, Oxford, 1979, p. 7) qui, à l'époque impériale, s'occupent aussi du culte de la Magna Mater et du Taurobole (G. WISSOWA, *Religion und Kultus der Römer*, Munich, 1912^2^, p. 325 et 543).

(15) XXII, 1, 2 ; cf. XXII, 2, 2 : *uaticiniis credens* ...

(16) G. DUMEZIL, *La religion romaine archaïque*, Paris, 1966, p. 209.

(17) K. LATTE, *Römische Religionsgeschichte*, Munich, 1960, p. 361 cite

Une certaine précipitation lui ferait négliger les délais traditionnels ([18]) ; rappelons que l'empereur Othon lui aussi «partit en campagne avec diligence et même avec une hâte excessive, sans tenir nul compte même des considérations religieuses, au moment où les boucliers sacrés, sortis de leur temple, n'y avaient pas encore été remis, ce qui depuis la plus haute antiquité, passe pour sinistre, et le jour où les prêtres de la Mère des dieux commencent leurs lamentations et leurs plaintes ...» (SUET., *Oth.*, 8, 5-6 ; trad. M. Ailloud). Sur la route vers la Perse, il arrive le 10 mars à Hiérapolis, et lorsqu'il en franchit les portes, un portique s'écroule sur des soldats et en tue cinquante (XXIII, 2, 6) ; un même nombre de valets d'armée succombe, écrasé par une meule de paille qu'ils secouaient ([19]).

En arrivant à Carrhes, ville qui vit la fin de la malheureuse expédition de Crassus (PLUT., *Crass.*, 19 sqq.) et l'assassinat de Caracalla (DC., XL, 17 sqq., et LXXVIII, 5, 4), Julien a le sommeil troublé par des songes et se met à présager quelque fin funeste (XXIII, 3, 3), et si, en accord avec les interprètes des songes, il observe scrupuleusement les événements du lendemain, c'est-à-dire le 19 mars, jour des Quinquatries ([20]), il ne renonce

les Quinquatries et les Mamuralia, ces dernières remplaçant les Ecurria (*ibid.*, p. 117 n. 1), ainsi que le Tubilustrium (p. 435 ; voir JUL., *Or.*, V, 168 cd). Signalons que les Quinquatries sont surtout, semble-t-il, au IV^e^ siècle une fête consacrée à Minerve (AUS., *Ecl.*, 23, 4 ; SYMM., *Ep.*, V, 85, 3 ; FEST., p. 352).

(18) Ainsi, les fonctionnaires ne peuvent partir en province qu'après les Feriae Latinae (LIV., XXI, 63, 8 ; XXII, 1, 6 ; XLI, 16, 5 ; XLII, 35, 3 ; XLVI, 33, 4 ; DC., XLVI, 33, 4 ; CIC., *Fam.*, VIII, 6, 3).

(19) XXIII, 2, 8 ; voir J. FONTAINE, *op. cit.* (n. 13), p. 23 n. 44. Si en se rendant à Hiérapolis, il sacrifie à la Grande Déesse Syrienne, fidèle en cela à son respect des divers cultes païens (cf. XXIII, 3, 2), Julien agit à l'inverse de Crassus qui pille le temple hiérapolitain (PLUT., *Crass.*, 17, 9) et détruit celui de Jérusalem (JOS., *A.J.*, XIV, 105-106). D. BOWDER (*The Age of Constantine and Julian*, Londres, 1978, p. 123) rappelle que le temple dédié aux divinités syriennes sur le Janicule date du règne de Julien (Voir en dernier lieu, R. TURCAN, *op. cit.*, pp. 184-189).

(20) XXIII, 3, 3 ; lorsque se trouvant en Gaule il désira fermement attaquer Constance, Julien rêva et conjectura d'après de nombreux présages que son adversaire décèderait sous peu (XXI, 1, 6). Il est probable que Julien a observé une sorte de trêve au cours de ce mois de mars 363, car du 15 mars au 10 avril se déroule la «passion» du dieu Attis (R. TURCAN, *op. cit.*, pp. 50-54) dont Julien est un adepte (*Or.*, VIII) ; Ammien n'aurait pas manqué de

toutefois pas à son invasion du pays parthe. Pourtant, d'autres *omina* auraient dû détourner le conquérant de son entreprise (21).

Ainsi, un matin il réclame sa monture habituelle. «On lui présenta, écrit Ammien Marcellin, ce cheval, appelé Babylonien : terrassée par une crise de tranchées, la bête, en se roulant dans des douleurs intolérables, fit voler son harnachement rehaussé d'or et de pierreries. À le voir étendu de tout son long, l'empereur s'écria tout joyeux, aux applaudissements de son entourage que «Babylone dépouillée de toutes ses parures s'était écroulée à terre» (XXIII, 3, 6 ; trad. J. Fontaine). Cet *omen* annonce la mort du cavalier, c'est-à-dire du Guerrier Impie (22). Selon Dion Cassius (XLVI, 33, 2) et Julius Obsequens (69), un présage similaire échut à Caius Vibius Pansa, consul en 43 a.C.n. avec Hirtius. En effet, «la statue équestre de ce consul, qui était dans la maison d'Antoine, se renversa, écrit Julius Obsequens. Un cheval tout harnaché vint en galopant tomber devant lui. À son départ, un homme du peuple, couvert du sang des victimes, lui présenta sa main sanglante. Les événements étaient autant de prodiges qui lui devinrent funestes. Bientôt après, il fut blessé à mort en combattant contre Antoine» (trad. T. Baudement). Signalons aussi que, lors du sacrifice que Pansa accomplissait à son entrée en fonction, un assistant à la cérémonie mourut inopinément (Dc., XLV, 17, 9), comme lors de l'entrée de Julien au consulat en 363 (XXIII, 1, 6).

Il est étonnant que Julien interprète mal cet épisode du cheval, car il connaît le sens de ce présage, si l'on infère de l'incident suivant : au moment où Constance mourut en Cilicie, voyant le soldat qui le hissait sur sa monture, glisser et tomber à terre, le nouvel empereur s'écrie aussitôt qu'a chu celui qui l'avait élevé au faîte suprême (XXII, 1, 2). Guerrier Impie, Julien l'est comme Crassus sur les traces duquel il marche (23).

signaler cette transgression de l'empereur à l'égard d'une divinité qu'il chérissait (*Ep.*, 81 Bidez).

(21) Sur le développement attendu, voire obligé, des signes précurseurs de la mort des empereurs, dans les narrations de caractère historique, voir P. M. Camus, *op. cit.*, pp. 210-212.

(22) Fr. Blaive, *art. cit.*, p. 174 (cf. n. 4).

(23) XXIII, 3, 1 ; voir Fr. Blaive, *art. cit.*, pp. 172-173.

Mais l'Apostat est-il vraiment un impie, quand on connaît ses innombrables sacrifices, quand Ammien Marcellin signale lui-même que l'empereur célèbre la Mère des Dieux, comme il a sacrifié au dieu Lune ([24]) ? Selon l'historien, il a une prédilection pour les cultes orientaux ou d'origine orientale, témoin sa prière à Bellone, la déesse Mâ de l'Asie Mineure ([25]). Cette prédilection comme un certain orgueil et un amour déplacé de l'éloquence lui viendraient, si l'on suit le déterminisme auquel croit Ammien ([26]), de ses origines en partie asiatiques ([27]) et de son enfance passée dans les mœurs asiatiques (XVI, 7, 6) ; c'est pourquoi certains de ses soldats l'appellent le petit Grec d'Asie (XVII, 9, 3). Cette influence de l'Orient se retrouve, selon nous, dans la visite que lui rendent les roitelets des peuples sarrasins. «Ceux-ci vinrent s'agenouiller devant lui en suppliants et lui offrir une couronne en or, et ils l'adorèrent comme le maître de l'univers et de leurs nations» (XXIII, 3, 8 ; trad. J. Fontaine). Cette scène semble à première vue coutumière des souverains du Bas-Empire ([28]) : on y retrouve une sorte de *προσκύνησις* inaugurée par Alexandre le Grand ([29]) et la représentation de l'empereur

(24) XXIII, 3, 2 et 7 ; selon P. Chuvin, *Chronique des derniers païens*, Paris, 1990, p. 230, il s'agirait du dieu Sîn, d'origine babylonienne. Le culte de la Lune semble peu répandu à Rome, car il ne serait pas d'origine romaine (G. Wissowa, *Luna* 2, *RE* 13, coll. 1808-1811).

(25) XXI, 5, 1 ; cf. G. Wissowa, *op. cit.*,. pp. 348-351. Sur la présence des cultes de Bellone et de Cybèle à Rome et dans l'empire romain, voir R. Turcan, *op. cit.*, pp. 9-24 ; sur la réticence d'une certaine aristocratie romaine à l'encontre du culte de Cybèle, voir R. Klein, *Symmachus*, Darmstadt, 1971, pp. 36-46. D'autre part, R. L. Rike, *Apex omnium. Religion in the Res Gestae of Ammianus*, Berkeley, 1987, p. 25, nie le caractère uniquement littéraire des mentions de Bellone.

(26) G. Sabbah, *op. cit.*, pp. 421-422 ; sur la polubilité asiatique, voir Quint., XII, 10, 17.

(27) J. Fontaine, *Le Julien d'Ammien Marcellin*, dans *L'Empereur Julien*, Paris, 1978, t. I, p. 44, écrit : «Il est par son ascendance maternelle triplement lié à l'Orient, et même à la Syrie : par son arrière-grand-mère la syrienne Eutropia, par sa grand mère Théodora, par sa mère Basilinna, seconde femme de Jules Constance».

(28) S. G. Mac Cormack, *Art and Ceremony in Late Antiquity*, Berkeley, 1981, pp. 116-117.

(29) W. Fauth, *Proskynesis*, KP 4, col. 1189. Sur la supériorité de Julien sur Alexandre, XVI, 5, 4 et XXV, 4, 15 ; sur son imitation du conquérant hellénistique, e.a. XXI, 8, 3.

comme maître suprême ([30]). Mais elle constitue une dérogation de Julien à son propre idéal. Car selon G. DAGRON ([31]), «alors que l'Empire respecte en lui le descendant de Constantin, (Julien) rejette le principe dynastique [a], refuse le titre traditionnel de *dominus* [b], s'ingénie à imposer des limites, au moins théoriques, à son propre pouvoir. L'image morale d'un souverain à la mode des Antonins, que ses vertus et l'initiation à la philosophie conduisent à se dépouiller lui-même des privilèges du pouvoir, dissimule mal l'image subversive et inavouée de l'anti-empereur qui «s'oublie» jusqu'à courir au devant de Maxime (d'Ephèse) en quittant son siège au sénat [c], dont les manquements à la dignité impériale irritent Ammien Marcellin comme une «affectation de popularité» (XXV, 4, 18) et les Antiochéens comme une inconséquence radicale [d] (...). En fait, Julien empereur se réfère aux traditions romaines du temps du Principat, agit *secutus ueteres leges* comme un Romain de la belle époque [e] ; il appartient à Rome où Ammien Marcellin estime qu'il aurait dû être enterré (XXV, 10, 5) bien qu'il n'ait jamais vu la capitale [f] et n'y ait de son vivant trouvé aucune sympathie (e.a. XXI, 10, 7-8). Julien philosophe appartient inversément à l'Orient hellénique [g], accou-

(30) Cette notion de maître du monde est aussi appliquée à Constance (XVII, 5, 10 et 13, 25 ; XIX, 2, 11 ; XXI, 5, 9) et à Valentinien (XXIX, 5, 46) ; aussi p. 465 n. 33.

(31) *L'Empire Romain d'Orient au IV^e siècle et les traditions politiques de l'Hellénisme. Le témoignage de Thémistios*, dans *Travaux et Mémoires* 3, Paris, 1968, pp. 72-74, dont nous citons les notes suivantes :

a. JUL., *Or.*, I, 82 bc et 93 cd ; *ad Them.*, 261e.

b. LIB., *Or.*, XVIII, 189-190 ; *Ep.*, 1431, 1 ; NAZ., *Or.*, V, 20.

c. XXII, 7.

d. Cf. SOCR., *H.E.*, III, 1.

e. XXIV, 3, 5 ; les références au passé romain sont nombreuses dans la législation (*C. Th.*, II, 12, 1 et 29, 1 ; IV, 12, 5 ; III, 1, 3 ; II, 5, 2 cités par Fr. DVORNIK, *Julian's reactionary ideas on kingship*, dans *Late Classical and Mediaeval Studies in Honor of A. M. FRIEND Jr.*, Princeton, 1955, pp. 71-81.

f. J. STRAUB, *Von Herrscherideal in der Spätantike*, Stuttgart, 1939, p. 175.

g. Nous ajouterions ce que dit J. P. WEISS, *Julien, Rome et les Romains*, dans *L'Empereur Julien*, Paris, 1978, t. I, pp. 130-136, au sujet du caractère anti-romain de certains écrits de Julien comme le discours sur *Hélios-Roi*, ou sa satire, *Les Césars ;* sur la réticence des Grecs d'Orient à la romanisation, voir G. DAGRON, *Aux origines de la civilisation byzantine ; Langue de culture et langue d'État*, *RH* 241 (1969), pp. 26-27.

tumé au pouvoir romain, mais réfractaire à la romanisation plus poussée qu'inaugure l'ère constantinienne (...). Ce double caractère aboutit dans l'exercice du pouvoir impérial, à des contradictions évidentes". Ainsi, aux yeux d'Ammien Marcellin, Julien s'écarte de son modèle politique en acceptant le cadeau, la soumission et le titre offerts par les rois sarrasins, mais de plus sa prétention à dominer le monde (et à égaler les dieux ?) (32) est une caractéristique du Guerrier Impie (33) ; il se peut que la comparaison de la flotte de Julien descendant l'Euphrate avec l'armada de Xerxès attaquant la Grèce aille dans le même sens (34), car la mention de Xerxès par les auteurs contemporains d'Ammien a une valeur négative (35).

Cette tentation orientale se retrouve, à notre avis, dans son attitude à l'égard de son ami Flavius Sallustius (36). Ce préfet des Gaules lui écrivit de surseoir à son expédition contre les Parthes et «le conjurait de ne pas courir à un trépas inéluctable en une circonstance si contraire, alors que ses prières n'avaient pas encore apaisé les dieux. (Julien) dédaignant pourtant un conseiller si avisé, n'en poursuivait pas moins sa marche plus avant, avec une pleine confiance» (XXIII, 5, 5 ; trad. J. Fontaine). L'empereur a changé de conduite par rapport à son passé gaulois, car en Gaule il consultait ses proches (p. ex. XVIII, 2, 1). Ammien

(32) Ammien écrit (XXII, 9, 1) ; «At prosperis Iulianus *elatior, ultra homines iam spirabat*, periclis expertus assiduis, quod ei orbem Romanum placide iam regenti, uelut mundanam cornucopiam Fortuna gestans propitia, cuncta gloriosa deferebat et prospera ...» (nous soulignons). Constance traite Julien de *leuium confidentia proeliorum* (...) *uecors elatus* (XXI, 13, 13). Sur la valeur négative d'*elatus*, voir p. ex. XXII, 2, 2 ; XXIII, 5, 8 ; XXVII, 8, 9 et XXX, 1, 3.

(33) Fr. Blaive, *art. cit.*, p. 172 cite certains guerriers impies qui, comme Ravana veulent conquérir le monde entier (aussi Crassus selon Plut., *Crass.*, 16, 2) ; Festus dans son *Breuiarium* (28) qui date des années 363-370 (J. W. Eadie, *The Breuiarium of Festus. A Critical Edition with Historical Commentary*, Londres, 1967, p. 1-3), écrit : «Iuliano (...) aduersum Persas modus defuit. Is enim ingenti apparatu, *utpote totius orbis regnator*, infesta in Parthos signa commouit» (nous soulignons).

(34) XXIII, 3, 9 et 6, 8 ; voir J. Fontaine, *op. cit.*, pp. 31-32 n. 68, et 61 n. 138.

(35) Them., *Or.*, II, 36c (cf. XI, 143a et XIII, 166b) ; VII, 96b et 99a ; X, 134a ; XIX, 226b ; H. A., *Cl.*, 6, 6.

(36) Voir J. Fontaine, *op. cit.*, p. 11, n. 2.

Marcellin expliquerait le comportement de Julien quand il écrit : *erat in rebus trepidis audax et confidentior* (XXI, 10, 1). La présomption de l'empereur se retrouve quand il fait couper les ponts pour enlever tout espoir de retour aux soldats qui font la campagne de Perse (XXIII, 5, 5) ; Crassus agit de même (PLUT., *Crass.*, 19, 7).

L'aveuglement de l'Apostat se retrouve dans son mépris du présage suivant : à la vue de l'armée impériale se présente le cadavre étendu d'un fonctionnaire subalterne condamné à mort injustement (XXIII, 5, 6), pour ne pas avoir fait venir à temps le ravitaillement ; or les vivres arrivèrent le lendemain. Cette sinistre apparition devait mettre en garde un homme qui ne supportait pas les retards (XXI, 10, 2) ; mais elle ne détourne pas l'empereur de ses desseins, ni même ne le retarde. Dans cette succession de mauvais présages, nous nous demandons si l'hommage que Julien rend aux mânes de l'empereur Gordien (XXIII, 5, 7) n'est pas un funeste présage, ou du moins le pressentiment de sa mort (cf. XXIII, 5, 17), puisqu'il sera tué, selon certains, par un traître ([37]), comme le fut Gordien III (H. A., *Gd.*, 30, 8-9 ; 31, 2 et 33, 5).

Dans sa marche suicidaire vers l'Orient, les présages se multiplient comme celui d'un lion de taille gigantesque que des soldats avaient criblé d'une foule de traits (XXIII, 5, 8). Mais Julien interprète favorablement ce présage, commettant, selon Ammien Marcellin, la même erreur que par exemple Crésus (XXIII, 5, 8-9). Pour l'historien antiochéen qui croit à la physiognomonie ([38]), l'interprétation de l'empereur est erronée, car le lion

(37) *Ibid.*, p. 27 n. 43 et p. 45 n. 100 ; G. SABBAH, *op. cit.*, p. 310 n. 59, et 492-493 ; L. DILLEMAN, *Ammien Marcellin et les pays d'Euphrate et du Tigre, Syria* 38 (1961), pp. 143-144. Sur cette version de la mort de Julien, voir NAZ., *Or.*, V, 13 et LIB., *Or.*, XVIII, 274. J. MATTHEWS, *The Roman Empire of Ammianus*, Londres, 1989, p. 132 a une opinion plus prudente sur l'interprétation de XXIII, 5, 17.

(38) G. SABBAH, *op. cit.*, pp. 422-423. Il écrit p. 515 : «(Ammien) cite un vers oraculaire d'un poète vieux-romain, Ennius, au terme d'un exposé sur les présages (XXIII, 5, 9 ; ENN., *Ap.*, 6, 105 cité par CIC., *Diu.*, II, 56, 116 ; voir aussi p. 20 n. 47). Ce vers, de nombreux écrivains comme Quintilien (VII, 9, 1), Minucius Felix (26, 6) et Aurélius Victor (*Vir.*, 35, 1) le citent après Cicéron. Ammien aurait pu le connaître par eux, mais son exposé s'inspire incontestablement du passage du *De Diuinatione*».

symbolise Julien, et les haruspices étrusques considèrent ce signe comme contraire à une guerre, si juste soit-elle (39). Son attitude est à l'opposé de celle du roi perse Sapor qui respectait bien plus la religion, puisqu'une fois il ramena sur son territoire la troupe qu'il conduisait, à cause de l'interdiction des auspices (XXI, 13, 8). Mais les philosophes qui accompagnent l'Apostat, le dissuadent erronément d'ajouter foi aux dires des haruspices (XXIII, 5, 11). On s'est demandé qui parmi les philosophes est visé par Ammien, le groupe des disciples «qui, selon P. M. Camus, devait graviter autour (de Maxime d'Ephèse et de Priscus) et que Julien avait la faiblesse d'admettre dans son intimité» (40), ou plus précisément Maxime d'Ephèse, Priscus et Oribase (41). J. Matthew pense, avec raison selon nous (42), que l'historien incrimine Maxime d'Ephèse auquel Julien témoigne, à ses yeux, trop d'égards (XXII, 7, 3). Une anecdote qu'Eunape rapporte dans sa *Vie des Philosophes* (476-477 = VII, 3, 9-13 ed. J. Giangrande) confirmerait l'opinion de J. Matthews.

«Un jour, écrit cet historien grec, Julien manda Maxime et Chrysanthius. C'était une invitation unique adressée à eux deux. Il leur semblait opportun d'avoir recours aux dieux, parce qu'ils agissaient habituellement de la sorte, étaient dotés d'expérience et avaient mis en commun leur expérience ; et après avoir mis en éveil à ce propos leur perspicacité et l'attention de leur esprit observateur, ils se heurtèrent à des signes hostiles et rédhibitoires. Mais ils savaient le sens des signes révélés. Chrysanthius fut aussitôt épouvanté et à cette vue se mit à trembler, si bien qu'après s'être mordu la langue, il déclara : «Non seulement il me faut rester ici, mon très cher Maxime, mais encore me cacher dans un trou». L'autre, s'étant levé : «mais tu me parais avoir oublié, répliqua-t-il, mon cher Chrysanthius, l'éducation que nous avons

(39) XXIII, 5, 10. Dans sa guerre contre les Alamans, Julien se soucie de ne pas fouler les terres des peuples pacifiés et de ne pas rompre, à cause de la brutalité dévastatrice de la soldatesque, brusquement les traités (XVIII, 2, 7-9).

(40) *Op. cit.*, pp. 214-216 ; aussi XXIII, 5, 14.

(41) G. W. Bowersock, *Julian the Apostate*, Londres, 1978, pp. 115-116 ; aussi J. P. Weiss, *art. cit.*, pp. 138-139.

(42) *Op. cit.*, p. 176-178 ; Libanius (*Ep.*, 606) félicite Maxime d'exercer une grande influence sur Julien.

reçue, qui veut qu'il soit du devoir des meilleurs des Grecs et qui ont été éduqués en ces matières, de ne pas céder du tout aux tout premiers obstacles, mais de forcer la nature divine jusqu'à ce que par ton pouvoir elle s'incline devant celui qui la sert». A quoi répondit Chrysanthius : «peut-être es-tu capable et as-tu assez d'audace pour faire cela, mais moi je ne combattrais pas les signes». Comme il s'était retiré après ces paroles, Maxime, quant à lui, persista à employer tous les moyens, jusqu'à ce qu'il obtînt ce qu'il voulait et désirait, Chrysanthius resta pour sa part plus immobile qu'une statue, n'ayant nullement l'intention de faire changer les conclusions qu'il avait tirées depuis le début».

Ammien continue sa critique à l'encontre des philosophes néo-platoniciens pratiquant la théurgie dans le droit fil de Julien le Théurge et de Jamblique (43), quand il les montre induisant en erreur l'empereur dans l'interprétation du présage suivant : il arriva qu'«une légère nuée épaissit soudain l'atmosphère, occulta la lumière du jour et (qu') à la suite de coups de tonnerre et d'éclairs menaçants et multipliés, un soldat du nom de Jovien s'écroula atteint par le Ciel, avec deux chevaux qu'il ramenait du fleuve après les avoir abreuvés» (XXIII, 5, 12 ; trad. J. Fontaine). Nous lisons ici — et Ammien Marcellin le dit presque explicitement (Ideoque hoc nimis cauendum, quod *militem celsi nominis cum bellatoriis iumentis extinxit* ; nous soulignons) — un présage qui concerne tout particulièrement le Guerrier Impie, puisque le cheval de guerre est présent (44).

Les philosophes convainquent Julien et augmentent sa trop grande confiance en sa chance divine (45). Ceci se retrouve dans la harangue qu'il adresse à ses troupes, où il ne fait état que des succès romains, et peu des revers comme ceux de Crassus par exemple (XXIII, 5, 16-18). Le discours que l'historien d'Antioche prête à son empereur révèle deux choses dont soit Julien, soit Ammien est parfaitement conscient. L'une est le *ut reor* qui accompagne les mots *ominibus secundis* — nous aurions

(43) J. MATTHEWS, *op. cit.*, pp. 126-127.

(44) Fr. BLAIVE, *art. cit.*, p. 174 a montré l'importance des manifestations totalement anormales des forces de la nature comme signes annonçant la mort du guerrier impie.

(45) Voir G. RICCIOTTI, *Julien l'Apostat* (trad. fr.), Paris, 1959, pp. 52-61.

là une hésitation de l'empereur, si c'était ses propres paroles, ou une notation d'ironie tragique de la part de l'Antiochéen (46) ; l'autre est la référence notamment à la *deuotio* de Marcus Curtius et des deux Decius Mus (47). Cette référence montre que le sens de la *deuotio* était connu de Julien et certainement d'Ammien (48). Mais pour que la *deuotio* fonctionne, il eût fallu que l'empereur se tînt sur un javelot posé à terre (49), ce qu'il ne fit pas : rappelons toutefois qu'une lance — l'arme de Mars (50) — le tua.

Dès son entrée en Assyrie se produisent des événements de mauvais augure : une tornade déchire des tentes et renverse des soldats ; une crue subite du fleuve fait sombrer des cargos de blé (XXIV, 1, 11 ; cf. TAC., *Ann.*, VI, 37, 2). Mais ces faits n'entament la confiance ni de Julien ni de son armée, au point que l'un et l'autre font parfois preuve d'une témérité excessive (51).

L'impiété du guerrier Julien culmine lors des sacrifices offerts à Mars Vengeur, avant la prise de Ctésiphon (XXIV, 6, 17). Des dix taureaux amenés à l'autel, neuf s'affaissent spontanément de manière bien funeste, le dixième, après avoir brisé ses liens pour échapper à l'immolation, est péniblement ramené et sa dépouille laisse paraître des signes de mauvais augure. «À leur vue, continue Ammien Marcellin, Julien se récria, sous le coup d'une violente indignation, et prit à témoin Jupiter qu'il ne ferait plus aucun sacrifice à Mars» (XXIV, 6, 17 ; trad. J. Fontaine). Outre le caractère colérique de l'empereur, il est patent qu'il commet une impiété à l'égard du dieu de la guerre (52). Celui-ci ne peut dès lors protéger le *Martius iuuenis* qu'était Julien depuis la bataille de Strasbourg (53), dans son désir de venger les désastres du passé

(46) J. MATTHEWS, *op. cit.*, p. 178.

(47) XXIII, 5, 19. Julien imite vraisemblablement Claude II le Gothique (XVI, 10, 3 ; AUR. VICT., *Caes.*, 34, 2-5) qu'il considère comme son ancêtre (IUL., *Or.*, I, 6d ; *Caes.*, 314d).

(48) H. FUGIER, *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine*, Paris, 1963, pp. 45-57.

(49) MACR., *Sat.*, III, 9, 10 ; G. DUMEZIL, *op. cit.* (n. 16), p. 239.

(50) LIV., XL, 19, 2 ; PLUT., *Rom.*, 29 ; GELL., IV, 6, 2 ; DC., XLIV, 17, 2.

(51) XXIV, 5, 6 et 6, 13 ; aussi XXI, 13, 13 et XXII, 9, 1.

(52) Rappelons qu'un autre guerrier impie, Achille, menaça Apollon (HOM., *Il.*, XXII, 14-20 ; Q. SM., III, 43-52).

(53) XVII, 1, 1 ; par cette épitaphe Ammien «assimile discrètement le jeune César à Trajan, son glorieux précurseur en Germanie», écrit G. SABBAH (notes

(XXII, 12, 1 : *ad ultionem praeteritorum uehementer elatus est* ; cf. n. 32). Son emportement (Cf. XXIV, 7, 3 : et *increpitis* optimatibus ; XVI, 4, 2) le pousse à se priver d'atouts militaires importants : ainsi il fait mettre le feu à sa propre flotte sur les conseils fallacieux d'un Perse, selon Grégoire de Nazianze (*Or.*, V, 11-12) et Ephraem de Nisibe (*C. Iul.*, III, 15) ; il se serait laissé abuser, comme Crassus l'avait été par le perfide Abgar (PLUT., *Crass.*, 21, 1-22,5). À cet effet, Ammien compare l'acte de l'empereur à la torche funeste de Bellone, cette déesse orientale parèdre de Mars (54), que Julien prie secrètement (XXI, 5, 1).

Dans les livres de ses *Res Gestae* consacrés à Julien, Ammien Marcellin ne tarit pas sur les présages annonciateurs de la mort de l'empereur (55). Ainsi en XXIV, 8, 5 sqq., il mentionne une sorte de fumée ou d'énorme tourbillon de poussière d'origine inconnue. Nous pensons que ce phénomène atmosphérique doit être interprété de la même manière que celui qui se produisit lors de la seconde guerre médique, avant la bataille de Salamine, lorsqu'un nuage de poussière venant d'Eleusis s'approcha des soldats perses qui ravageaient l'Attique (HDT., VII, 65). L'un et l'autre signifient que l'armée de l'envahisseur va subir un coup terrible dont rien ne peut le sauver (56). De plus, dans le cas des troupes romaines, ce phénomène se double d'une nuit sans lune, ce qui augmente encore la terreur du corps expéditionnaire romain (XXV, 1, 1), parce que cette apparente éclipse lunaire annoncerait la mort du souverain (57).

complémentaires à AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, t. 2, livres XVII-XIX, Paris, 1970, p. 161 n. 2). En XXII, 12, 2 Ammien dit que Julien désirait se faire appeler Parthicus — comme p. ex. Trajan (DC., LXVIII, 23). Dans ses écrits, l'Apostat met Trajan sur le même plan qu'Alexandre, c'est-à-dire au second rang après Marc-Aurèle (*Caes.*, 311 cd ; 327a-328b ; 336.

(54) J. FONTAINE, *op. cit.* (n. 13), p. 192 n. 459, et Y. DAUGE, *Le Barbare*, Bruxelles, 1981, pp. 350-351 n. 740.

(55) M. MESLIN, *Le merveilleux comme langage politique chez Ammien Marcellin*, dans *Mélanges d'histoire ancienne offerts à W. Seston*, Paris, 1974, p. 358 n. 18 dit avoir recensé dans l'œuvre d'Ammien, la mention de 78 phénomènes merveilleux ; 60 d'entre eux concernent les empereurs, dont 31 pour le seul Julien !

(56) Voir aussi J. FONTAINE, *op. cit.* (n. 13), pp. 196-197 n. 473.

(57) Fr. BLAIVE, *art. cit.*, p. 174 signale parmi les présages significatifs l'éclipse du soleil. Voir naturellement Cl. PRÉAUX, *La lune dans la pensée*

Peu après, lors d'une de ses méditations nocturnes, l'Apostat «eut une vision assez confuse (...) : la figure du Génie du peuple romain qu'il avait aperçue dans les Gaules, lors de son élévation à la dignité suprême d'Auguste (cf. XX, 5, 10), s'éloignait de lui tout tristement à travers les tentures, tête et corne d'abondance voilées» ([58]). Point n'est besoin d'insister sur l'*omen* funeste que cette vision annonce ([59]), confirmée quelques moments plus tard par la confusion qu'il commet entre une étoile filante et l'astre de Mars (XXV, 2, 4) ; Julien croit que le dieu de la guerre lui signifie de cette manière sa chute prochaine ([60]). Au sujet du Génie voilé, nous proposons deux rapprochements, l'un avec Tite-Live, dont Ammien connaît vraisemblablement l'œuvre (n. 133), l'autre avec la conduite de Crassus en Orient. Tite-Live signale qu'au cours de l'hiver 217-216 se produisirent moult prodiges, que bien des sacrifices furent accomplis notamment au Génie de Rome (XXI, 62, 9), mais que rien n'y fit, car l'un des consuls désignés était Flaminius, le Guerrier Impie de la seconde guerre punique ([61]) ; d'autre part, le voile dont se coiffe le Génie du peuple romain (XXV, 2, 3), et qui «est à la fois signe de deuil (pour la tête) et de malheur», comme l'écrit J. Fontaine (*op. cit.*, p. 208 n. 513), est à rapprocher du manteau noir que Crassus porta un jour au sortir de sa tente pendant la campagne parthique (Plut., *Crass.*, 23, 1).

Pour connaître la signification de ce phénomène astral extraordinaire qu'était l'étoile filante ou l'astre de Mars, une fois encore des haruspices étrusques sont mandés ; une fois encore Julien dédaigne leur avis, comme Crassus qui n'écoutait ni devins, ni bons conseillers (Plut., *Crass.*, 18, 5 et 19, 1-3). Cette précipitation

grecque, Bruxelles, 1970, pp. 123-138. Peu avant sa mort, Constance II a une vision semblable (XXI, 14).

(58) XXV, 2, 3 (trad. J. Fontaine) ; sur ce texte, G. Sabbah, *op. cit.* (n. 12), p. 566 n. 77. Sur la croyance aux génies protecteurs des peuples et des princes, et sur le rétablissement des cultes officiels notamment de la Fortune et de la *Τύχη* hellénique par Julien, voir P. M. Camus, *op. cit.*, p. 164 et 176.

(59) Fr. Blaive, *art. cit.*, p. 174 a souligné le rôle significatif des rêves prémonitoires, citant p. ex. celui de Cyrus (Hdt., I, 209-210).

(60) J. Fontaine, *op. cit.* (n. 13), pp. 209-210 n. 515-516.

(61) Liv., XXI, 63 ; voir Fr. Blaive, *art. cit.*, p. 174.

qui lui est coutumière (62), lui fut fatale, car le combat qui s'engage le même jour, le 26 juin 363, voit la mort du dernier empereur païen. Alors que, pour ses troupes, il se montre généralement assez prudent, pour lui-même au contraire il néglige les précautions élémentaires telles que le port d'une armure (XXV, 3, 3 et 6). À ce propos, Libanius déclare que Julien estimait sa cuirasse superflue, parce qu'il n'avait cessé jusqu'alors d'être vainqueur (63).

Si telle était la mentalité de l'empereur, nous pourrions y voir non seulement de la présomption, mais aussi de l'*ὕβρις*, cet orgueil dont il a fait preuve déjà antérieurement ; il est comparable à Achille, car ce dernier fait montre d'une vanité guerrière outrancière, selon Fr. Blaive (*art. cit.*, p. 172) citant Homère, *Iliade*, I, 393-412. Un dernier avertissement de son escorte doit lui rappeler les signes précurseurs de sa mort, à Hiérapolis (XXIII, 2, 6), à Batnae (XXIII, 2, 8) et à Nicomédie (XXV, 17, 7), puisqu'ils lui conseillent «d'éviter la masse des fuyards comme on fait pour l'écroulement incertain d'un toit qui menace ruine» (XXV, 3, 6 ; trad. J. Fontaine). Puis une lance de cavalerie le blesse mortellement (*Ibid.*).

En ce point du récit, le texte d'Ammien pose problème, car les manuscrits et les philologues présentent des versions divergentes et révélatrices de leur perplexité face à l'origine du trait meurtrier (64). La thèse que nous défendons ici, se base sur une correction paléographique et sur un autre passage d'Ammien Marcellin. Jacques Fontaine dans son édition (Paris, Belles-Lettres, 1977, t. IV, p. 175) propose en effet de lire en XXV, 3, 6 «ut fugientium molem tamquam ruinam male compositi culminis *declinaret incertam, subita equestris hasta ...*», corrigeant légèrement et ingénieusement en *incertam* l'*incertum* du *codex Vaticanus latinus* 1873, des éditeurs de la Renaissance et de nombreux

(62) XXI, 10, 2 ; XXII, 12, 2. Chez Crassus, c'est sa lenteur due à l'âge qui lui est fatale (PLUT., *Crass.*, 17, 4 et 8, 18, 5) ; sur sa précipitation, *ibid.*, 23, 3.

(63) *Or.*, XVIII, 268. Son comportement s'oppose à celui qu'il a adopté lors de la bataille de Strasbourg (XVII, 12, 29 ; cf. G. SABBAH, *op. cit.*, (n. 12), pp. 572-577 et n. 94). L'absence de précautions le rapprocherait des barbares (voir Y. DAUGE, *op. cit.*, p. 661).

(64) Voir l'apparat critique au passage précité dans les éditions Teubner, Loeb et des Collections des Universités de France.

correcteurs, et supprimant par conséquent le *unde* ajouté par les philologues ; il fonde sa correction sur des exemples pris dans et en dehors du texte d'Ammien (t. IV, 2e p. pp. 213-214 n. 528) et rejette l'éventuelle allusion au meurtre de Julien par un de ses soldats.

À propos de la lance meurtrière, P. M. Camus (*op. cit.*, p. 226) écrit : «Il n'est pas impossible que l'historien voie dans cette fin prématurée, un châtiment venu du ciel». Nous pensons que, sans s'attarder sur l'hypothèse d'une trahison romaine (XXV, 6, 6), Ammien Marcellin croit connaître l'origine *divine* du trait, à savoir le dieu Mars qui abat le Guerrier Impie ; son opinion rejoindrait celle — chrétienne — d'Ephraem de Nisibe qui considère que le trait qui tua l'empereur, est la lance de la justice, la lance du paradis (65). Ammien croit en un Mars Victor, parce que la lance est l'emblème du dieu (n. 50) et que la cavalerie romaine lui est associée (66). D'autres textes d'Ammien nous laissent penser qu'il croit en une intervention personnelle possible du dieu Mars.

D'abord en XXIV, 4, 24, lors de la prise de Mahozamalcha, il montre que l'armée romaine l'emporte grâce au courage de ses soldats, contrairement aux troupes de Caius Fabricius Luscinus qui eurent besoin du dieu de la guerre pour investir le camp des Lucaniens ; il sous-entendrait donc que Mars peut intervenir et éventuellement aider les militaires romains face à des difficultés techniques ou à une baisse de courage. En second lieu, quand Ammien écrit, à l'occasion du désastre romain d'Andrinople, «*Martius furor incendio insolito miscendo cuncta conciuit*» (XXXI, 14, 8), la mention de la «fureur martiale» ne nous paraît pas une figure rhétorique (n. 25), mais l'expression de la vengeance divine sur Valens, personnifiée par les Goths, et prédite par les devins Hilarius et Patricius exécutés sur l'ordre de Valens

(65) *C. Iul.*, III, 14 ; aussi JEAN D'ANTIOCHE, FHG 180 Müller, et SOCR., *H. E.*, III, 21, et (PHILOST., *H. E.*), Anh. VII, 38 p. 237 Bidez. Dans son poème épique sur la campagne parthique, Kallistos, un *protector domesticus* de Julien, attribuerait la mort de l'empereur à un démon, selon SOCR., *H.E.*, III, 21, 14.

(66) Le dieu Mars est associé à la cavalerie romaine, puisque des cavaliers courent lors de ses fêtes autour de son temple situé près de la Via Appia (DH., VI, 13, 4) ; aussi le 14 mars aux Mamuralia, selon le Calendrier de Philocalès et LYD., *De Mensibus* 49 Wuensch.

(XXIX, 1, 33). Qui plus est, notre analyse confirmerait l'opinion de R. L. RIKE (*op. cit.*, p. 25) qui écrit : «Ammianus himself wonders whether Mars might not appear on the earth — a *true* (nous soulignons) possibility in a cosmos of intimately connected elementa» : signalons que Pacatus, dans son *Panégyrique de Théodose* (XII, 39, 4) et Symmaque (*Ep.*, I, 95, 3) semblent croire à une intervention des Dioscures (67).

Guerrier Impie, Julien l'est dans son ultime campagne militaire aux yeux de l'historien antiochéen pour plusieurs motifs. D'abord, du point de vue de la religion romaine, Julien est un *pontifex maximus* (68) qui ne respecte pas l'avis des haruspices, et qui change de dieux au moment d'un sacrifice (69) ; il est comparable à l'empereur Galba qu'un haruspice avertit en vain, pendant un sacrifice, de l'imminence d'un péril et de la présence de ses assassins, le matin même de sa mort (Suet., *Galb.*, 19, 1-20, 8 et *Oth.*, 6, 1-7). Ceci signifierait que pour Julien la fonction d'empereur et en matière religieuse de souverain pontife prévaut sur celle de *dux* et d'*haruspex* (70). Deux lettres de Julien semblent confir-

(67) Aussi XIX, 10, 4 ; sur le culte des Tyndarides à Rome, voir G. WISSOWA, *op. cit.*, pp. 268-271.

(68) JUL., *Ep.* 88 Bidez = 451b, et 89b Bidez= 298d ; SOZ., *H.E.*, V, 1, 8.

(69) Cf. XVII, 7, 10 : «... on se conforme avec obéissance à ce qu'on voit dans les livres rituels et pontificaux, les prêtres évitant prudemment qu'on ne s'acquitte des cérémonies expiatoires *en nommant un dieu à la place d'un autre* ...» (trad. G. Sabbah) ; Symmaque (*Ep.*, I, 46, 2) dit : «La bienveillance d'en haut se perd, en effet, quand elle n'est pas entretenue par des rites» (trad. J. P. Callu). L'orateur qui fait le *Panégyrique de Constantin* oppose l'empereur qui a entrepris sa campagne militaire contre l'avis des haruspices (IX, 2, 4), à son adversaire qui a usé de toutes les formes de divination (14, 3) ; l'issue de la guerre a clairement discrédité l'haruspicine. Cependant le même Constantin ordonna de consulter les haruspices, lorsque la foudre frappa le Colisée (*C. Th.*, XVI, 10, 1).

(70) L'*imperator* (général républicain ou empereur) a, depuis Sylla, des liens privilégiés avec l'augurat (R. COMBES, *Imperator*, Paris, 1966, pp. 388-408), surtout depuis Auguste qui fonde sur cette dignité sa suprématie religieuse, et plus tard son titre d'Augustus (J. BEAUJEU, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*, Paris, 1955, t. I, p. 38). C'est pourquoi l'empereur, en tant que (souverain) pontife et général, engloba, jusqu'à la faire presque disparaître, l'indépendance de l'augurat (toutefois XV, 7, 8 et XXXI, 1, 2). Cependant Julien est, selon Ammien (XXI, 2, 4) un César intéressé à l'art augural et à l'haruspicine, sur laquelle un orateur gaulois du nom d'Aprunculus doit pourtant l'éclairer (XXII, 1, 1).

mer cette préséance dans l'esprit de l'empereur : dans la première (88 Bidez = 451 bc), il excommunie, dirions-nous, momentanément un gouverneur de province (Moi donc qui suis souverain pontife conformément à nos traditions (...) je t'interdis pour la durée de trois révolutions lunaires de troubler par ta présence l'exercice des fonctions sacerdotales ; trad. J. Bidez), tandis que dans la seconde il demande au grand prêtre d'Asie de surveiller les prêtres de sa juridiction (89a Bidez = 452e-453a ; aussi 89b Bidez = 298b sqq.) ; il y a délégué donc ses pouvoirs de surveillance et de recrutement, et établit une hiérarchie entre prêtres. Cependant, rien n'indique dans la tradition romaine que le *pontifex maximus* l'emporte sur l'*haruspex* (71). En fait, à la guerre il semble en aller autrement. Tite-Live par exemple fait jouer un rôle important aux haruspices aux côtés du général (72), car ces devins garantissent que la guerre que mène le *dux* est entreprise sous de bons auspices. C'est cet aspect-là que l'Apostat transgresse. En ce point, Julien commet selon Ammien Marcellin, deux erreurs. La première consiste à se croire en tant qu'*imperator* et *pontifex maximus* supérieur aux haruspices, alors que toute la tradition montre l'indépendance de l'haruspicine à l'égard du pouvoir impérial, même si ce dernier a voulu en restreindre les compétences (73). La seconde est d'aller à l'encontre de la doctrine romaine que Cicéron expose notamment dans le *De Diuinatione* ; Ammien a vraisemblablement lu cet ouvrage puisqu'il s'inspire de ses exemples en XXIII, 5, 9 (74). Pour Cicéron, non seulement les généraux ne font rien à la guerre sans consulter les entrailles

(71) G. J. SZEMLER, *Pontifex, RE* suppl. XV, coll. 336-354.

(72) XXIII, 36, 10 ; XXV, 16, 3 ; XXVII, 26, 14-15 ; XXXII, 5, 7 ; XXXVI, 1, 3 ; XLII, 30, 9. R. COMBES, *op. cit.*, p. 387 : «une expédition militaire est sans cesse environnée de cérémonies religieuses que le chef préside (...) ; avant d'engager le combat il répète la prière par laquelle il avait demandé au début de l'expédition que les résultats «en fussent bons et heureux» et il renouvelle le sacrifice qui permet *aux haruspices* (nous soulignons) de savoir si les dieux acceptent la victime et s'engagent à répondre à cette prière (LIV., IX, 14, 4 ; XXI, 63, 8 ; XXXVIII, 26, 1 ; XLV, 39, 9-12) ; aussi H. A., *A.*, 7.

(73) Pour les relations entre haruspicine et pouvoir impérial, voir C. O. THULIN, *die Etruskische Disciplin*, Göteborg, 1909, t. III, pp. 136-142 ; nous n'avons pu disposer de S. MONTERO, *Emperadores y haruspices*.

(74) Voir J. FONTAINE, *op. cit.* (n. 13), p. 49 n. 109.

des victimes, c'est-à-dire sans se référer aux haruspices (I, 95), mais encore les Romains de la période républicaine ont ajouté à la science augurale pratiquée ou employée par les rois, celle des haruspices venant d'Etrurie, pour qu'il n'y eût aucun type de divination qui pût paraître avoir été négligé par eux (75). Ammien a pu trouver dans le *De Diuinatione* un vigoureux plaidoyer pour la *disciplina Etrusca* (II, 23, 50-26.55). L'importance de cette science, nous la retrouvons dans l'*Histoire Auguste, grosso modo* contemporaine d'Ammien (n. 164), notamment dans le portrait idéalisé d'Alexandre Sévère (76).

En deuxième lieu, d'un point de vue militaro-religieux, Julien transgresserait un interdit. En effet, à l'instar de l'Euphrate à l'époque classique (77), Ctésiphon apparaît dans l'historiographie de la fin du IVe siècle, c'est-à-dire dans le *De Viris Illustribus* (38, 4-5), dans l'*Epitome de Caesaribus* (38, 2), chez Eutrope (IX, 18, 1), dans l'Histoire Auguste (*Carus*, 8-9) (78), comme la cité au-delà de laquelle le destin interdit aux empereurs romains d'aller. Cette idée de transgresser les limites d'un monde (ou d'un continent) remonterait à l'Antiquité grecque et précisément aux Guerres Médiques où Xerxès essaie de biffer les frontières entre l'Asie et l'Europe (HDT., I, 4 ; VII, 56-58) ; précisément la flotte de Julien est comparée par son ampleur à celle de Xerxès (XXIV, 3, 9) et cette comparaison ne nous paraît pas élogieuse dans la mesure où Ammien évoque dans la description de la Perse le désastre encouru par le souverain mède lors de son aggression contre la Grèce (XXIII, 6, 8) et où il assimile «la foule innombrable des Goths installés imprudemment en Thrace par Valens»

(75) Ne genus esset ullum diuinationis, quod neglectum ab iis uideretur, I, 2, 3 ; aussi *Nat.*, III, 2, 5 ; D. MAC BAIN, *Prodigy and expiation*, Bruxelles, 1982, pp. 43-59 et 125.

(76) C. BERTRAND-DAGENBACH, *Alexandre Sévère et l'Histoire Auguste*, Bruxelles, 1990, notamment, p. 83 et 140-141.

(77) Voir notre article «*Lucius Caesennius Paetus, un avatar du guerrier impie chez Tacite* ?» à paraître dans *Latomus*. Il existerait un parallèle avec César franchissant le Rubicon, selon N. BERTI, *Il Rubicone, confine religioso e politico, e l'inizio della guerra civile tra Cesare e Pompeo*, *CISA* 13 (1987), pp. 212-233.

(78) J. STRAUB, *Studien zur Historia Augusta*, Bern, 1952, pp. 123-132 et T. D. BARNES, *Imperial Campaigns, A. D. 285-311*, *Phoenix*, 30 (1976), p. 184.

aux troupes de Grand Roi (XXXI, 4, 7). En troisième lieu, l'empereur a voulu imiter, par Crassus interposé notamment (79), un autre illustre guerrier, Alexandre le Grand (80) — qui par certains aspects serait impie et dérogerait à sa grécité (81). Enfin Julien ne regrette aucun de ses actes (XXV, 3, 17 sqq.).

Est-ce à dire qu'Ammien Marcellin présente un portrait négatif de l'empereur ? Il est évident que la lecture de ses *Res Gestae* convainc du contraire (XVI, 5 et XXV, 4). Cependant il ne tait pas les défauts de l'homme, comme son impulsivité (82), sa loquacité, son goût excessif pour la consultation des présages, sa trop grande curiosité (83), sa prodigalité à immoler des bœufs notamment (84), ou encore une certaine inconstance (85), une passion

(79) J. W. EADIE, *op. cit.*, p. 153 commentant FEST., *Breu.*, 28 (ainsi que MAGNUS DE CARRHES, FHG 5-6 Müller, l'*Epitome de Caesaribus,* 43, 2, HIER., *Chron.*, anno 363 = p. 243 Helm, et PHILOST., *H.E.*, VII, 15) écrit à propos de Julien abusé par un transfuge perse : «This looks suspiciously like an adaptation of the story concerning the death of Crassus» !

(80) XXV, 4, 15 ; cf. JUL., *Or.*, IV, 250d-251d. Socrate (*H.E.*, III, 21, 7) écrit que Julien croyait être un Alexandre réincarné. Sur l'influence d'Alexandre sur l'époque post-constantinienne, voir L. CRACCO RUGGINI, *Sulla cristianizzazione della cultura pagana : il mito greco e latino di Alessandro dall'età antonina al medioevo, Athenaeum* n.s. 43 (1965), pp. 4-7, p. ex.

(81) Sur Alexandre vu comme un échec de l'hellénisme par les Romains, voir Y. DAUGE, *op. cit.*, pp. 186-188 et 550-551. Les exemples d'impiété d'Alexandre sont la destruction de la ville de Thèbes chère à Dionysos (PLUT., *Alex.*, 11, 7-13, 5), et la transgression des oracles et des avertissement e.a. des devins (*Ibid.*, 14, 6-7 et 73, 1-5 ; CURT., VII, 7, 6-9 et IX, 4, 28). Signalons que selon certains auteurs que Plutarque critique (*Alex.*, 75, 5). Alexandre aurait ressenti la douleur qui lui sera fatale comme un coup de lance ! Notons l'analogie avec Julien.

(82) Aussi XXII, 10, 3 ; due peut-être à une certaine timidité ou à un manque du sens de l'à-propos (XXII, 3, 9) ; voir G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), p. 196 n. 110.

(83) XXII, 12, 8 ; cf. QUINT., IX, 4, 25. Sur une *curiositas* excessive, voir S. LANCEL, *«Curiositas» et préoccupations spirituelles chez Apulée*, *RHR* 160 (1961), pp. 31-46 ; G. SABBAH, *op. cit.*, (n. 12), p. 49 et n. 90.

(84) XXV, 4, 16-17 ; voir cependant SYMMAQUE, *Ep.*, I, 49 qui parle d'un onzième sacrifice de victimes. Sur Ammien juge sévère des dévotions de Julien et de ses excès, voir P. M. CAMUS, *op. cit.*, pp. 223-225 ; sur l'importance de l'adjectif *nimius, ibid.*, pp. 106-107.

(85) XXV, 4, 19. Voir l'opposition entre *clemens* et *inclemens* (XXI, 12, 20 et XXII, 10, 7). Sur l'oubli de son rang, voir XXII, 11, 5.

outrée pour la gloire (XXII, 7, 3) et une affabilité déplacée, comme chez Crassus (86). Aussi peut-on mettre au passif de Julien l'Apostat sa conduite de Guerrier Impie.

L'a-t-il été tout à fait volontairement ? Ammien Marcellin incite à y mettre des réserves. Pour lui, le responsable initial de la guerre parthique fut Constantin (XXV, 4, 23) ; il reprend en ce point une critique d'origine païenne (87). Pris dans cet engrenage qui deviendra catastrophique, Julien aurait pu triompher, mais la présence de certains philosophes néo-platoniciens (88) pratiquant la théurgie l'a empêché de suivre les conseils des haruspices étrusques. Pour Ammien Marcellin, suivant M. Meslin (89), «la divination est un don accordé aux hommes par l'esprit qui voit l'avenir car il est éternel et qui fait participer ceux qui la pratiquent à des pouvoirs divins, les rendant ainsi plus proches d'une transcendance sacrée». Si donc des philosophes comme Maxime d'Ephèse détournent Julien de l'haruspicine, ils le coupent du contact avec la ou les divinités que garantit cette discipline ; ils le mettent de plus en contradiction avec lui-même puisque l'Apostat se croit protégé par la faveur divine et qu'en qualité de *pontifex maximus* et de *dux* il se doit de respecter la science des haruspices (90). De plus, son caractère colérique et orgueilleux (91) a fait commettre à l'empereur l'irréparable impiété envers le dieu de la guerre.

Ammien condamne Julien uniquement pour ses excès dans le domaine religieux (92) ; alors qu'en Gaule il célébrait l'Epiphanie avec ses soldats (XXI, 2, 5), il se révèle empereur païen,

(86) PLUT., *Crass.*, 3, 5 ; 7, 4 et 27, 6 ; aussi P. M. CAMUS, *op. cit.*, p. 245. Julien était peut-être trop *religiosus* au sens que lui donne Festus (s.u. *religiosus* : est non modo deorum sanctitatem magni aestimans, sed etiam officiosus aduersus homines).

(87) J. MATTHEW, *op. cit.*, pp. 135-136.

(88) Voir J. FONTAINE, *op. cit.*, (n. 13), p. 238 n. 590 à XXII, 7, 3. Même si Ammien critique l'influence de certains philosophes sur Julien, il éprouve en contrepartie une vive admiration devant leur mort ; ils sont supérieurs en valeur aux empereurs qui les assassinent (voir G. SABBAH, *op. cit.*, (n. 12), pp. 417-418).

(89) *Art. cit.*, p. 355 citant XXI, 1, 8 et FIRM., *Math.*, I, 2.

(90) Cf. P. GRIMAL, *Tacite et les présages*, *REL* 67 (1989), p. 173.

(91) XXII, 9, 1 ; 10, 3 et 12, 5 ; ESCHL., *Sept.* 425 et SOPH., *Aj.*, 777.

(92) J. MATTHEWS, *op. cit.*, p. 112.

tolérant d'abord (93), puis ennemi notamment des professeurs chrétiens (94) ; de même, au début de son règne, il se laissait reprendre par ses conseillers (XXII, 10, 3) ou se fiait aux haruspices, tandis que dans sa campagne parthique, il est trop attentif aux philosophes (déjà XXII, 7, 3). Il semble même que pour accentuer l'importance excessive que Julien accorde aux matières religieuses et notamment à l'encontre des chrétiens, Ammien déplacerait volontairement dans le temps et inclurait dans la campagne parthique depuis son départ d'Antioche, sinon le prodige empêchant la reconstruction du temple de Salomon (95), du moins le meurtre impuni de Georges, évêque d'Alexandrie (96). L'auteur des *Res Gestae* désapprouve tout excès en matière religieuse, témoin son jugement sur les chrétiens (97), et loue l'indifférence tolérante de Valentinien (XXX, 9, 5). Cette condamnation des excès religieux se trouve quand Ammien accuse Julien d'être *superstitiosus* (XXV, 4, 17). Selon nous, ce mot signifie qu'il est excessif dans sa pratique religieuse (XXII, 12, 7-8), qu'il est atteint, comme aurait dit Constance, de la *sacrificiorum insania* et qu'il est trop sensible aux religions orientales et peu respectueux de la vieille religion romaine (98). Il nous paraît même usurper la fonction de prêtre (XXII, 14, 3 : itidemque uictimarius pro sacricola dicebatur (...), uehens licenter pro sacerdotibus sacra).

Nous pouvons affirmer comme première conclusion qu'Ammien Marcellin prête à Julien l'Apostat de nombreux traits caractéristiques du Guerrier Impie (n. 33), pas tous évidemment,

(93) G. W. Bowersock, *op. cit.*, pp. 73-65 et 70-71 ; Jul., *Ep.*, 46 Bidez; Soz., *H.E.*, V, 5, 9.

(94) XXIII, 10, 7. Ayant, pensons-nous, le même avis qu'Ammien en cette matière, Eutrope dit : «religionis Christianae nimius insectator» (X, 16).

(95) J. Matthews, *op. cit.*, p. 112 voit dans cet essai de restauration plus une preuve de la munificence de Julien que d'une politique religieuse pro-juive.

(96) R. L. Rike, *op. cit.*, p. 48 ; G. W. Bowersock, *op. cit.*, p. 80.

(97) Voir V. Neri, *Ammiano e il cristianesimo*, Bologne, 1985, et E. D. Hunt, *Christians and Christianity in Ammianus Marcellinus*, *CQ* 35 (1985), pp. 186-200.

(98) D. Grozynski, «*Superstitio*», *REA* 76 (1974), pp. 36-60, montre que les Romains recouvrent sous le nom de *superstitio*, e.a. la religion des autres (donc orientale, p. 47-51), la magie ou la divination (p. 52-57) et l'excès de sacrifices (p. 51 et 57 citant *C.Th.*, XVI, 10, 2 et Aug., *Ciu.*, IV, 30).

car certains ne siéent nullement à l'empereur païen. Parmi eux se trouve le péché contre la vertu des femmes (99). Julien est au contraire — même le temps de son mariage — d'une chasteté que nous qualifierions de monacale (100) ; signalons cependant qu'il ne fit pas condamner à mort un violeur, mais à la rélégation (XVI, 5, 12).

Un texte de Libanius confirmerait — indirectement — le caractère de guerrier impie de Julien. Il compare le tremblement de terre qui a détruit de nombreuses villes d'Asie Mineure après la mort de l'empereur, à un cheval qui a fait culbuter son cavalier (*Or.*, XVIII, 292). Le sophiste antiochéen retourne, à notre avis, l'image du guerrier impie en l'imputant non à Julien, mais aux villes qui, comme Antioche, furent hostiles à l'Apostat (101). Le rhéteur sauve de la sorte son héros, bien plus que l'historien. Il a été établi que ce dernier s'est inspiré du premier, notamment dans la description de la mort socratique de l'empereur (102). Nous pouvons concevoir que, dans le débat qui oppose chrétiens et païens sur la mort de l'Apostat et de l'identité éventuelle de son meurtrier, le motif du Guerrier Impie provenant de l'idéologie romaine a été avancé par les tenants de l'ancienne religion, qu'il a été repoussé et retourné contre les «ennemis» de l'empereur par Libanius (103), tandis qu'Ammien Marcellin, qu'on sait attaché aux valeurs de la Rome ancienne (104), l'a gardé comme moyen explicatif de la mort du personnage principal de près d'un tiers

(99) Fr. Blaive, *art. cit.*, p. 175.

(100) XXV, 4, 2-3 et 7 ; cf. XVI, 5, 8. Aussi Jul., *Or.*, VII, 226c ; Pan., XI, 13, 3 ; Lib., *Or.*, XVIII, 179. Constance était également chaste (XXI, 16, 5-6).

(101) G. W. Bowersock, *op. cit.*, pp. 94-105.

(102) J. Fontaine, *op. cit.*, (n. 13), p. 219 n. 544. En mourant, Julien devient d'Alexandre, guerrier conquérant qu'il était, un Socrate philosophant pour apprendre à mourir (cf. P. Huart, *Julien et l'hellénisme*, dans *L'Empereur Julien*, Paris, 1978, t. I, pp. 106-107 et G. Scheda, *Die Todesstunde Kaiser Julians, Historia* 15 (1966), pp. 380-383. Voir *infra* p. 493 n. 181.

(103) Il laisse entendre à l'occasion que c'est un soldat romain chrétien qui l'a assassiné (*Or.*, XVIII, 274 ; Soz., *H.E.*, VI, 2).

(104) H. Traenkle, *Ammianus Marcellinus als römischer Historiker. A&A* 11 (1962), pp. 21-33 ; H. Bloch, *The Pagan Revival in the West at the End of the Fourth Century*, dans *The Conflict between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, Oxford, 1963, pp. 203-217.

de ses *Res Gestae* (des livres XIV à XXV !) ; nous reviendrons sur cette question.

Quatre éléments extérieurs permettent, à notre avis, de confirmer la présence du portrait du Guerrier Impie. Ce sont l'importance des *res militares* dans les *Res Gestae*, la religion d'Ammien Marcellin, les liens de l'historiographe avec le milieu romain, et son jugement d'ensemble sur Julien. Reprenons-les dans l'ordre.

J. Fontaine a remarqué à juste titre qu'Ammien insistait davantage sur les *res militares* que sur les *res ciuiles* dans les dix livres couvrant les années 356 à 363 ([105]), que «la concentration de l'éclairage sur l'héroïsme personnel de Julien au combat (...) a permis de laisser dans l'ombre ou de présenter tendancieusement des épisodes moins glorieux ([106]), et que les comparaisons différentes que font Ammien et Libanius au sujet de Julien, le premier avec quatre empereurs romains (XVI, 1, 4), le second avec quatre célébrités grecques (*Or.*, XVIII, 281), permettent de soutenir que le soldat historien fait «prévaloir contre Libanius, une image impériale, et non pas philosophique, de Julien» ([107]). Il est par conséquent logique que l'image du Guerrier Impie fasse partie de celle du *dux*.

On a également constaté le paganisme fervent, mais aussi marqué d'une tolérance certaine, de l'historiographe antiochéen ([108]). Celui-ci croit aux présages ([109]) et en la *Némésis*, c'est-à-dire en la vengeance par les dieux des outrages commis par les mortels ; c'est aussi le sens de l'exclamation de Symmaque : «Dieux de la patrie, pardonnez-nous d'avoir délaissé votre culte» (*Ep.*, II, 7, 5 ; trad. J. P. Callu). L'intérêt pour les *omina* est constant dans la pensée latine, et plus particulièrement au

(105) J. FONTAINE, *art. cit.* (n. 27), p. 37. Aussi Kl. ROSEN, *Studien zur Darstellungskunst und Glaubwürdigkeit des Ammianus Marcellinus*, Bonn, 1970, pp. 70-71 ; A. DEMANDT, *Zeitkritik und Geschichtsbild im Werk Ammianus*, Bonn, 1965, p. 43, et J. MATTHEWS, *op. cit.*, p. 84.

(106) J. FONTAINE, *art. cit.* (n. 27), pp. 49-50 et 54.

(107) G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), pp. 273-274.

(108) P. M. CAMUS, *op. cit.*, pp. 261-263.

(109) M. MESLIN, *art. cit.*, p. 355 et 357-358 ; J. FONTAINE, *art. cit.* (n. 27), pp. 62-63 ; N. SANTOS YANGUAS, *Presagio, adivinacion y magia en Ammiano Marcelino, Helmantica* 30 (1979), pp. 5-49.

IVe siècle avec Symmaque, Julius Obsequens ([110]), l'Histoire Auguste ([111]) ainsi qu'avec Ammien Marcellin. Celui-ci se veut le continuateur de Tacite (XXXI, 16, 9) qui rapporte régulièrement des prodiges dans ses *Histoires* ([112]) et dans les *Annales* (n. 77), mais peut-être aussi de Tite-Live. Comme l'écrit P. M. CAMUS (*op. cit.*, p. 201-202), «l'œuvre livienne apparaît en cette fin du IVe siècle, comme une véritable somme du paganisme romain. Tite-Live rappelle constamment la nécessité de maintenir les rites ancestraux, soutiens naturels de la grandeur de Rome ; la puissance de la patrie est un phénomène d'ordre essentiellement religieux, qui repose sur la pratique assidue de cultes bien définis. Les ouvrages historiques de Tite-Live proposent un programme de défense et illustration de la foi traditionnelle, celle même que Symmaque défend avec noblesse dans sa célèbre *Relatio* III. La foi aux prodiges, les pratiques divinatoires sont donc une des formes des rites ancestraux qu'Ammien défend contre les tendances d'un paganisme moins strict». D'autre part, Ammien croit en une vengeance divine, comme l'indiquerait la mort du guerrier impie par Mars. À ce propos, Antioche tient une place de choix dans ce qui nous reste de l'œuvre d'Ammien. Car la ville natale du *miles graecus* joue un rôle capital dans les destinées de Julien et d'un autre empereur, à savoir Valens. Prenons le cas de ce dernier.

Cet empereur périt à la bataille d'Andrinople, réduit en cendres, selon une des versions rapportées par l'historien (XXXI, 12, 13-13, 15). «Sa mort par le feu est annoncée par l'imprécation prophétique de la populace d'Antioche «uiuus ardeat Valens»», écrit G. SABBAH (*op. cit.*, p. 560 n. 61). De même,. dans le cas de l'Apostat, lorsqu'il entre à Antioche le 18 juillet, jour néfaste qui vit la défaite des Romains devant les Gaulois près de l'Allia

(110) P. M. CAMUS, *op. cit.*, p. 201 ; P. L. SCHMIDT, *Julius Obsequens und das Problem des Livius Epitome*, Wiesbaden, 1968, *passim*.

(111) *H.*, 3, 1 ; *MA.*, 4, 3 ; *P.*, 5, 6 ; 11, 3 ; 14, 1 et 4 ; *S.*, 1, 6-7 ; 7, 1 et 9 ; 22 ; *CIA.*, 5, 3-10 ; *G.*, 3, 5-7 et 4, 5 ; *OM.*, 6, 6-7 ; *Dd.*, 1, 1 ; 3, 4 ; 5, 3 et 6 *Hel.*, 7, 3 ; *AS.*, 13, 1-14, 6 ; 27, 6 ; 44, 4 ; *Max.*, 22, 1-2 ; 30, 1-7 ; 31, 1-5 ; *A.*, 5, 1-5 ; *Tac.*, 16, 4 et 17, 1-4 ; *Pr.*, 7, 5 et 24, 3 ; *Car.*, 13, 1 et 14, 1.

(112) P. M. CAMUS, *op. cit.*, p. 201.

en 390/387 ([113]), se célèbrent les Adonies ; cette fête rappelle la mort d'Adonis tué par un sanglier (XXII, 9, 14-15), que la jalousie d'Arès, le Mars grec, aurait suscité, selon maints poètes, auteurs et scholiastes de l'ère chrétienne ([114]). Si cette version de la mort d'Adonis était connue d'Ammien, ceci confirmerait notre hypothèse selon laquelle Ammien fait implicitement du dieu Mars le responsable de la mort de Julien. Qui plus est, les deux empereurs, Julien et Valens, ont entretenu des relations difficiles avec les Antiochéens — ils ne furent pas les seuls, si l'on en croit l'Histoire Auguste (*AS.*, 28, 7) : l'un a maille à partir avec une partie de l'aristocratie et avec la populace, comme il l'avoue lui-même dans son *Misopôgon* ([115]) (Ammien lui donne tort ([116])), l'autre s'illustre par des poèmes où il s'attaque à des Antiochéens amis de Julien ([117]). À Antioche, Julien commence à être porté à l'ὕβρις — ce qui lui vaudra d'outrager Mars Vltor qui, selon Théodoret (*H. E.*, III, 21), lui aurait promis la victoire —, et Valens impose à ceux qu'il condamne injustement, un supplice par lequel il périra selon certains (cf. XXIX, 2, 20 sqq.). Antioche apparaît donc comme un lieu où certains destins impériaux se décident ([118]). Les historiens modernes ont insisté après Ammien Marcellin sur le fait que c'est à Antioche que le destin du jeune empereur semble basculer ([119]) ; mais déjà Zosime, dont la source

(113) Alors que des historiens contemporains comme Eutrope (I, 20), Aurélius Victor (*Vir.*, 23) ou un peu postérieurs comme Orose (II, 19) mentionnent cette *clades romana*, Ammien ne la signale pas, ni non plus le Calendrier de Philocalès (P. HERZ, *Untersuchungen zum Festkalender der römischen Kaiserzeit nach datierten Weih- und Ehreninschriften*, Mayence, 1975, p. 241).

(114) Voir p. 473 et n. 10 p. 459 ; M. DETIENNE, *Les jardins d'Adonis*, Paris, 1972, pp. 129-130, nous paraît opter pour cette version, puisqu'il écrit : «Comme le lion dont il est l'homologue, le sanglier est pour les Grecs un animal terrifiant et monstrueux qui symbolise la fureur et la puissance guerrière ...».

(115) Cf. XXII, 14, 2 où Julien est rapproché de son frère Gallus qui dut faire face à la famine à Antioche (XIV, 7, 2) ; aussi XXII, 10.

(116) G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), pp. 280-281 et surtout 309-311.

(117) XXIX, 1 et 2 ; voir G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), p. 502.

(118) C'est le cas de Gallus, le frère aîné de Julien (XIV, 11, 12), et de Constance (XIX, 12, 19 : le présage de Daphné annonce le bouleversement de l'État et sa désintégration ; cf. LIV., XXXV, 31, 2, et H. A., *AP.*, 9).

(119) J. MATTHEWS, *op. cit.*, p. 108 et 176 sqq.

est probablement Eunape ([120]), écrit dans son *Histoire Nouvelle* (III, 12, 1) que Julien «quitta Antioche, alors que les victimes ne lui avaient même pas été de bon augure» et ajoute : «J'omettrai d'en indiquer la raison, bien que je la connaisse» ! (trad. Fr. Paschoud). L'*omen* des Adonies aurait dû mettre le dernier empereur païen en garde contre son *ὕβρις* à l'encontre de Mars ; le dieu de la guerre punit l'empereur guerrier de son impiété à son égard, comme la Justice punit Valens pour ses injustices ([121]).

À la négligence ou à l'incompréhension des *omina* s'ajoute, selon Ammien, le mépris de l'haruspicine de la part de celui qui devrait incarner le respect de la religion romaine en qualité de *pontifex maximus* ([122]). Ceci constitue une faute majeure pour l'historiographe qui défend la science des haruspices. Cette défense de la *disciplina Etrusca* a peut-être un aspect polémique. Interdite sous Constance, prédécesseur de Julien (*C. Th.*, IX, 16, 4 et 6 ; XVI, 10, 2 et 4), tolérée officiellement par Valentinien (*C. Th.*, IX, 16, 9), considérée par un historien contemporain de Constance comme Aurelius Victor ([123]), l'haruspicine voit ses jours comptés sous Théodose, puisque cet empereur chrétien la condamne publiquement (*C. Th.*, XVI, 10, 10 et 12) ; précisément Ammien écrit pendant le règne de Théodose (n. 164). Condamnée par Théodose, l'haruspicine continue à vivre quelque peu comme l'indiquent deux faits. D'abord le *Carmen contra Paganos*, datant probablement des années 394-395, s'en prend vraisemblablement à Virius Nicomachus Flavianus ([124]), le moteur de l'éphémère

(120) A. Lippold, *Zosimos* 2, KP 5, col. 1563 ; Fr. Paschoud, introduction à Zosime, *Histoire nouvelle*, Paris, 1971, t. 1, pp. xxxix-lvii ; D. F. Buck, *Eunapis of Sardis and Theodosius the Great*, *Byzantion* 58 (1988), p. 51.

(121) G. Sabbah, *op. cit.* (n. 12), pp. 503-504.

(122) J. P. Weiss, *art. cit.*, pp. 125-140 ; *supra*, p. 464 et n. 68.

(123) S. Montero, *Aurelio Victor y la adivinacion*, *ASNP* 17 (1987), pp. 989-1000.

(124) J. F. Matthews, *The Historical Sitting of the 'Carmen contra Paganos' (Cod. Par. Lat. 8084)*, *Historia* 19 (1970), pp. 464-479. J. J. O'Donnell, *The Career of Virius Nicomachus Flavianus*. *Phoenix* 32 (1978), pp. 129-143 ; I. Musso, *Il praefectus del Carmen contra Paganos, Tra vecchie e nuove interpretazioni*, *ArchClass* 31 (1979), pp. 185-240 ; F. M. Clover, *The New Assessment of the Carmen contra Paganos*, *Bonner-Historia Augusta Colloquium* 1982/1983, pp. 169-176.

réaction païenne sous le bref règne de l'empereur Eugène (125), et le traite notamment d'*haruspex* (126) ; en second lieu, lors de l'attaque de Rome par Alaric, le pape Innocent Ier permit, aux dires de Zosime (V. 41), aux haruspices de pratiquer leur art, mais la situation les en empêcha. Par son vigoureux plaidoyer pour l'haruspicine, Ammien Marcellin indiquerait à quel milieu il adresse son œuvre. Nous pensons à des Romains — peut-être de fraîche date comme ses compatriotes Hypatius (?), P. Ampelius et le fils de ce dernier Attalus Priscus (127) —, païens et de milieux sénatoriaux (ou proches de ceux-ci (128), fidèles aux traditions romaines et proches de l'empereur Théodose (n. 166).

Car il est vraisemblable que le thème de l'impiété de l'empereur guerrier Julien provienne de milieux païens, traditionalistes du point de vue religieux, et opposés à l'aventure perse de l'Apostat (129). Car l'entente entre le Sénat et l'empereur ne fut guère excellente : les sénateurs romains, d'une part prirent d'abord parti pour Constance (130), puis, après son décès, eurent par l'intermédiaire notamment du père de Symmaque des entrevues peu fructueuses avec le nouvel empereur (XXI, 10, 7-8, et 12, 24-25), Julien, d'autre part, ne se rendit jamais à Rome, adressa aux sénateurs une lettre peu appréciée par eux (131), écrivit contre l'idéologie romaine le discours *Sur Hélios-Roi* et *Les Césars* (n. 31g) et sembla préférer la philosophie grecque et les cultes

(125) J. F. MATTHEWS, *Western Aristocracies and Imperial Court*, Oxford, 1975, pp. 241-424.

(126) Vv. 8 et 50 ; sur la religion de Virius Nicomachus Flavianus, voir SYMM., *Ep.*, II, 53.

(127) J. F. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 124), p. 42 et 303 ; sur Hypatius d'Antioche, *ibid.*, p. 467, qui serait originaire de Thessalonique, selon *PLRE*, Cambridge, 1971, p. 448, et R. VON HAEHLING, *Die Religionszugehörigkeit des hohen Amtsträger des Römischen Reiches seit Constantins I Alleinherrschaft bis zum Ende der Theodosianischen Dynastie*, Bonn, 1978, pp. 299-300 et 403-404.

(128) J. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 37), p. 466.

(129) D. CONDUCHE, *art. cit.*, *passim*, et L. ANDREOTTI, *L'impresa di Giuliano in Oriente, Historia* 4 (1930), p. 254 ; voir AMM., XXII, 12, 3-4, et XXIII, 1, 5-7.

(130) J. MATTHEWS, *op. cit.*, (n. 37), p. 106.

(131) XXI, 10, 7-8 ; cf. J. P. WEISS, *art. cit.*, p. 135.

orientaux à une religion (plus purement) romaine (132). En deuxième lieu, la présence de l'oracle de Ctésiphon chez des contemporains d'Ammien pourrait indiquer une réticence des milieux sénatoriaux romains à l'égard d'une guerre avec la Perse au-delà d'une certaine limite. Enfin, la résurgence du mythe du Guerrier Impie ne doit pas étonner, car les milieux culturels romains (et païens) (133), contemporains d'Ammien, redécouvrent ou font renaître à la fin du IVe siècle les thèmes culturels de l'époque classique (134). Pour ce qui concerne notre sujet, la lecture de Cicéron (135), de Tite-Live (et de Plutarque) (136), de Tacite et de Suétone (137) dans les milieux païens (?) a pu réactiver la figure du Guerrier Impie. Cicéron s'est en effet intéressé à la pertinence des présages dans le *De Diuinatione* (138) ; Tite-Live peint le consul Caius Flaminius comme un guerrier impie (139), Tacite le général Paetus Caesennius (n. 77) et Suétone Jules César de la sorte (140). Nous voyons de même Eutrope, historien contemporain de Julien et d'Ammien (141), rappeler que Crassus périt contre les Parthes pour ne pas avoir respecté les présages

(132) Julien honore e.a. la déesse syrienne Atargatis dont le culte reste à Rome, même à l'époque de l'Apostat, marginal (d'un point de vue sociologique et topographique) ; voir R. TURCAN, *op. cit.*, pp. 132-141.

(133) Voir les objections d'A. CAMERON, *Paganism and Literature in Late Fourth Century Rome*, dans *Christianisme et formes littéraires de l'antiquité tardive en Occident*, Genève, 1976, pp. 1-30.

(134) P. M. CAMUS, *op. cit.*, pp. 56-73 ; H. BLOCH, *art. cit., passim.*

(135) P. M. CAMUS, *op. cit.*, pp. 64-68.

(136) *Ibid.*, pp. 72-73 et 201-202 ; ainsi AMM., XXV, 1, 14 rappelle LIV., XXX, 18, 6. Il est possible qu'Ammien connut l'œuvre de Plutarque (P. M. CAMUS, *op. cit.*, p. 88 et 194).

(137) G. SABBAH, *op cit.* (n. 12), pp. 421-422 ; H. A., *Pr.*, 2, 7. Le *De Viris Illustribus* de Jérôme datant de 392 s'inspire de Suétone ; de même, Ausone (poème VII) s'inspire des *Douze Césars* de Suétone.

(138) Il cite Crassus en I, 29-30 ; II, 22, 24, 84 et 89 ; ainsi que Flaminius en I, 77 et II, 21 et 71. Voir M. TULLI CICERONIS, *De Diuinatione*, Liber primus, part I with commentary by A. S. PEASE, Urbana, 1920, pp. 29-30, 16.

(139) XXII, 3 ; voir Fr. BLAIVE, *art. cit.*, p. 174.

(140) Fr. BLAIVE, *art. cit.*, p. 175.

(141) G. BONAMENTE, *La biografia di Eutropio la Storico, AFLM* 10 (1977), pp. 161-210.

et les auspices (VI, 18), et Julius Obsequens écrire un *liber prodigiorum* inspiré de Tite-Live (142).

Qu'un jugement négatif sur l'Apostat émane de sénateurs romains païens, pourrait surprendre d'autant plus qu'à l'époque où Ammien terminait son œuvre, des médaillons appelés Contorniates, à l'effigie notamment de Julien, apparaissent (143). A. Alföldi a vu dans ces émissions de médailles une forme d'opposition de la faction païenne du Sénat de Rome à la politique religieuse de Théodose le Grand (144) ; c'est avec raison qu'A. Lippold a nuancé ce jugement (145). Aussi n'est-il pas sûr que les contorniates traduisent une certaine opposition sénatoriale, que l'Apostat soit magnifié contre l'empereur chrétien avant l'abrogation officielle du paganisme en 391-392. Certes il est vraisemblable que la figure de Julien a rencontré dans les milieux païens des admirateurs parfois inconditionnels comme Libanius et Eunape (146), et dans les milieux chrétiens des détracteurs virulents comme Grégoire de Nazianze (147) ; mais il n'est pas prouvé que «l'héroïsation» de la figure du dernier empereur païen fût totale dans l'aristocratie sénatoriale romaine et dirigée contre Théodose Ier (cf. n. 142).

Il se peut que par le mythe du Guerrier Impie, Ammien Marcellin rappelle à une partie du Sénat romain ses propres critiques, du vivant de Julien (et peu après sa mort ?), à un sénat que l'historien antiochéen ne se prive pas de critiquer dans deux passages célèbres (148). À ce sénat, l'auteur des *Res Gestae* adresse

(142) P. L. SCHMIDT, *Obsequens*, KP 4, col. 225.

(143) G. DAGRON, *op. cit.* (n. 31), pp. 80-81, écrit : «des médaillons contorniates sont frappés à l'effigie de Julien à la fin du IVe siècle et au début du Ve siècle par l'aristocratie romaine, à l'initiative donc de ces grandes familles sénatoriales attachées au paganisme, qui étaient restées particulièrement indifférentes, voire hostiles à la politique de Julien».

(144) *Die Kontorniaten*, Leipzig, 1943, pp. 48-57 et 62-65.

(145) *Theodosius der Grosse und seiner Zeit*, Stuttgart, 1968, pp. 79-80 et 123.

(146) J. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 37), p. 458 ; A. ALFÖLDI, *op. cit.*, pp. 64-65 envisagerait l'«héroïsation» de Julien à partir de 379.

(147) J. BERNARDI, *Un réquisitoire : les Invectives contre Julien de Grégoire de Nazianze*, dans *L'Empereur Julien*, Paris, 1978, t. 1, pp. 89-98.

(148) XIV, 6, 18 et XXVIII, 4, 3-35 ; sur l'unité des deux passages, voir Fr. PASCHOUD, *Roma aeterna*, Rome, 1967, p. 60, et H. P. KOHNS, *Die*

le même genre de critiques qu'à Julien, à savoir que l'un et l'autre dérogent à ce qu'ils devraient être par leurs origines et leurs fonctions ([149]). Cependant, il ne nous paraît pas exclu qu'un certain nombre (ou groupe) de sénateurs ([150]) réponde à l'attention de l'historiographe ([151]). Parmi ceux-ci, nous pourrions citer, uniquement à titre d'exemple, Gallius Siburius, préfet du prétoire pour les Gaules et l'Italie ([152]), avec qui correspondent Libanius (*Ep.*, 963) et Symmaque (*Ep.*, III, 43-45) ; car une lettre de ce dernier (III, 44, 1) déclare à Siburius que s'il aime «tellement le bon vieux temps, il faut d'un pareil zèle en revenir aux formules antiques, celles du chant des Saliens, des auspices auguraux, des tables décemvirales». Elle ajoute : «Depuis longtemps on y a renoncé et la suite des siècles a changé ce qui jadis plaisait» (trad. J. P. Callu).

Une lecture attentive des *Res Gestae*, doublée d'une comparaison avec les écrits de Libanius et de Julien lui-même, montre qu'Ammien romanise fortement ([153]) l'empereur philhellène ([154]), et critique en lui l'adepte de certains cultes orientaux. Nous savons que les milieux païens de Rome étaient partagés entre une ouverture aux cultes orientaux et le strict respect de la religion romaine traditionnelle. Deux Romains importants, contemporains d'Am-

Zeitkritik in den Romexkursen des Ammianus Marcellinus, Chiron 5 (1975), p. 486.

(149) Voir XXVIII, 4, 11, 18, 21, 23 (et 32 pour la plèbe). M.-A. MARIE, *Virtus et Fortuna chez Ammien Marcellin ..., REL* 67 (1989), p. 187.

(150) Voir *quidam* en XXVIII, 4, 7, 10, 14 et 21 ; *nonnulli* en XXVII, 4, 8 ; *pauci* en XXVIII, 4, 16 ; *pars eorum* en XXVIII, 4, 18 p. ex.

(151) J. F. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 124), pp. 40-41, signale un certain rapprochement avec le Sénat romain, lors des poursuites judiciaires ordonnées par Valentinien Ier contre certains sénateurs pour des faits d'adultère et de magie.

(152) *C. Th.*, XI, 31, 7 ; SEECK, *Siburius* 1, PW 2e s., II, A, 2 coll. 2072-2073.

(153) Ammien aurait aimé voir le tombeau de Julien à Rome (XXV, 9, 6) et non à Tarse, en face de celui d'un autre empereur qui voulut réorganiser le paganisme, à savoir Maximin Daïa. Voir aussi G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), p. 484, et Fr. PASCHOUD, *op. cit.*, pp. 35-37.

(154) Julien hellénise même le paganisme et les traditions romaines, selon J. P. WEISS, *art. cit.*, p. 130-136. L'hellénisme d'Ammien paraît moins contemplatif et intellectuel, pour ne pas dire abstrait, que celui de Julien, selon J. FONTAINE, *art. cit.*, p. 62.

mien, résumeraient cette différence d'approche du paganisme : ce sont Praetextatus et Symmaque (155). L'un est attaché à un hellénisme vivant et ouvert aux religions de l'Orient grec (156), l'autre défendrait la vieille religion romaine, sans sacrifier à un quelconque orientalisme (157). Pour nous, Ammien Marcellin adopte, du moins dans l'élaboration du portrait de l'Apostat et plus précisément de sa peinture en Guerrier Impie, le même point de vue que des sénateurs comme Symmaque. Ceci ne signifie nullement qu'Ammien ait adhéré au «cercle» de Symmaque (158), car il est fort probable qu'Ammien ait été expulsé de Rome en 384 sous la préfecture de Symmaque (159) ; d'autre part Symmaque ne semble pas partager l'enthousiasme d'Ammien (et de Julien) pour les Antonins (160) quand une de ses lettres (I, 13, 3) constate que «Nerva (fut) bon, Trajan énergique, Antonin irréprochable, Marc-Aurèle diligent, mais (que) leur époque les a aidés qui ne connaissait pas alors d'autres mœurs» (trad. J. P. Callu). Il est vrai aussi que Symmaque ne mentionne aucun exemple de Guerrier Impie ni dans sa correspondance ni dans

(155) A. LIPPOLD, *Praetextatus* 2, KP 4, col. 1114 ; A. CHASTAGNOL, *Les Fastes de la préfecture de Rome au Bas-Empire*, Paris, 1962, pp. 171-178 ; S. RODA, *Simmaco nel gioco politico del suo tempo, SDHI* 39 (1973), pp. 53-114.

(156) G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), p. 334 (et n. 46), 516-520 et 554-555.

(157) *Ibid.*, p. 332-346 ; R. KLEIN, *Symmachus*, Darmstadt, 1971, pp. 46-56 et 66-67 ; Fr. PASCHOUD, *op. cit.* (n. 147), p. 74-75 ; A. H. ARMSTRONG, *The Way and the Ways : Religious Tolerance and Intolerance in Fourth Century A.D.*, VChr 38 (1984), pp. 1-17. Pour M. BERTOLINO, *Sull'atteggiamento religioso di Q. A. Simmaco, SCO* 36 (1986), pp. 189-208. Symmaque serait étranger aux spéculations philosophiques sur la religion : cependant voir J. F. MATTHEWS, *Symmachus and the Oriental Cults, JRS* 63 (1973), pp. 175-195.

(158) Voir e.a. R. C. BLOCKLEY, *Ammianus Marcellinus. A Study of his Historiography and Political Thought*, Bruxelles, 1975, pp. 10-12.

(159) Fr. PASCHOUD, *op. cit.* (n. 147), pp. 63-67 ; *contra* G. SABBAH, *op. cit.*, pp. 291-292.

(160) A. LIPPOLD, *Herrscherideal and Traditionsverbundenheit im Panegyricus des Pacatus, Historia* 17 (1968), p. 241 n. 77 constate que Symmaque, Claudien, Rutilius Namatianus (c'est-à-dire l'aristocratie sénatoriale) évitent de citer les empereurs ; toutefois Symmaque (*Ep.*, I, 13, 4) considère Gratien comme un être aussi délicieux que Titus (aussi *Rel*, I, 16, et *Laudatio in Valentinianum*, I, 16). Ce n'est pas le cas d'Ausone (*Or.*, XXIV, 7).

ses discours, et se montre même élogieux à l'égard de l'empereur Julien (*Rel.*, XVIII ; XXXIII, 5 et XL, 3), mais ceci n'empêcherait pas *illo tempore* une certaine opposition ou du moins un désaveu posthume à la personne de Julien conquérant de la Perse. Les différences et les différends possibles avec Symmaque orientent vers le rapprochement avec d'autres penseurs de Rome. Avec ceux-ci Ammien partagerait le goût pour les grands historiens romains ([161]), le culte de la religion romaine traditionnelle se basant sur l'haruspicine, mais aussi la ferveur pour le passé antonin et républicain ([162]) ; de ce point de vue, il rejoindrait l'Histoire Auguste ([163]), et plus spécialement pour la période républicaine, Virius Nicomachus Flavianus, auteur d'une histoire dédiée à l'empereur Théodose (DESSAU ILS 2947) qui, lui-même, s'intéressait au passé de Rome ([164]).

Convaincu notamment par A. Cameron et J. Matthews qu'Ammien termine de rédiger ses derniers livres en 390/391 ([165]), il nous est possible de situer ses *Res Gestae* dans la renaissance païenne qui entoure la présence de Théodose à Rome en 389 ([166]) (et en Italie jusqu'en 391). Un certain nombre de païens occupe à cette époque des fonctions officielles importantes : Symmaque

(161) Naucellius aurait écrit une *Ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία* à la manière de Denys d'Halicarnasse ou adaptée des *Πολιτεῖαι* d'Aristote (SYMM., *Ep.*, III, 11, 3, et J. P. CALLU, note 1 (*loc. cit.*), pp. 26/227-228 à SYMM., *Lettres*, Paris, 1982, t. 2) ; Symmaque avait copié d'anciennes annales des Gaules pour le frère de Minervius (Ep., IV, 36).

(162) THEM., *Or.*, V, 63d ; VIII, 115b ; X, 130b ; XI, 145b ; XIII, 166b et 174c ; XV, 191b ; XVII, 215 ab ; XVIII, 225a ; XIX, 229c ; XXXIV, 450, 453 et 464 Dindorf. PAN., XII, 1, 4 ; 4, 5 ; 9, 5 ; 11, 6 et 18, 3. Dans ses *Lettres*, Symmaque mentionne principalement des héros républicains (I, 2, 4 ; 4, 2 ; 20, 2 ; II, 36, 3 ; III, 44, 2 ; VII, 15 ; etc.).

(163) 9 mentions des Antonins en général, 3 de Nerva, 4 de Trajan, 2 de Marc-Aurèle ; près de 50 mentions d'hommes célèbres sous la République (Cicéron, Scipion, Caton, Pompée, etc.).

(164) Voir l'*Epitome de Caesaribus* que son auteur anonyme dédie à l'empereur ; aussi THEM., *Or.*, XVII, 215 ab ; CLAUD., *IV Cons. Hon.*, 396-418 ; VEG., *Mil.*, I, 8-9, 15 et 27 ; II, 3 et 7, notamment.

(165) Respectivement *Review of Ammianus and the Historia Augusta by R. Syme, JRS* 61 (1971), pp. 261-262, et *op. cit.* (n. 37), pp. 24-26 et 476-477 n. 6.

(166) Fr. GRINDA, *Der Panegyrikus des Pacatus auf Kaiser Theodosius*, Strasbourg, 1916, p. 17 ; J. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 37), p. 231.

est consul, Virius Nicomachus Flavianus préfet du prétoire et Caeionius Rufus préfet de la ville ([167]) ; c'est le païen Pacatus qui fait le *Panégyrique de Théodose*, où le passé républicain fleurit à nouveau ([168]). Théodose lui-même ainsi que son père reçoivent d'Ammien des éloges, le premier lorsqu'il gouverna la Mésie (XXIX, 6, 15 : Inter haec fortunae dispendia tristioris, dux Moesiae Theodosius iunior, prima etiam lanugine iuuenis, princeps postea perspectissimus ; aussi Zos., IV, 16, 6 et 24, 4), le second quand il fut généralissime des armées romaines sous Valentinien ([169]). Comment comprendre de tels éloges si Ammien avait achevé son œuvre après l'interdiction totale par Théodose du paganisme et de ce fait de l'haruspicine, que l'historien défend avec force et vigueur ? Ammien nous donne l'impression d'avoir été subjugué par la politique de tolérance religieuse et de collaboration avec les païens de Rome que Théodose a menée au cours de son séjour dans la Ville Eternelle ; il a cru retrouver dans l'empereur de l'époque un nouveau Julien, plus tolérant, moins aventureux, plus romain ([170]). Car ce dernier donne à croire qu'il imite tantôt Trajan ([171]), tantôt Julien ([172]) ; il règle d'autre

(167) J. F. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 124), p. 231. Signalons qu'il a confié l'éducation de son fils Arcadius à l'orateur païen Thémistius et au chrétien Arsène (THEM., *Or.*, XVI, 204c et 213a ; ZON., 13, 19 ; J. F. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 124), pp. 16-17.

(168) Sur le paganisme de ce rhéteur bordelais, voir E. GALLETIER, notice à *Panégyriques latins* (xi-xii), Paris, 1955, pp. 48-51 ; aussi C. E. V. NIXON, *Pacatus, Panegyric to the Emperor Theodosius*, Liverpool, 1987.

(169) A. LIPPOLD, *Theodosius*, KP 5, col. 700.

(170) Une telle opinion d'Ammien l'opposerait à l'exaltation des victoires sur les Goths, les Germains et les Perses, que l'on trouve, selon R. SYME (*Emperors and Biography. Studies in the Historia Augusta*, Oxford, 1971, pp. 104-105), dans un certain nombre de vies d'empereurs dans l'Histoire Auguste.

(171) THEM., *Or.*, 204d-205a ; (AUR. VICT.), *Epit.*, 48, 8 ; PAN., XII, 4, 5 ; OROS., VII, 34, 2 ; MARCELLINUS, *Chronica Minora*, II, 60. L'obélisque de Théodose à Constantinople imite la colonne Trajane.

(172) A. LIPPOLD, *art. cit.* (n. 159), p. 231 ; cf. *Epit. Caes.*, 48, 1 et THEM., *Or.*, XXIV, p. 450 Dindorf. Théodose reprendrait le motif solaire si cher à Julien, dans le texte qui se trouve à la base de sa statue équestre dans le Forum de Théodose à Constantinople, et où l'empereur est comparé à un second Soleil (*Anthol. Graeca* ed. H. Beckley 16, 65 ; R. L. RIKE, *op. cit.*, p. 38).

part la question perse entre 388 et 389, en rencontrant des ambassadeurs parthes pour discuter de l'Arménie (173), et du problème des Goths (174). Ainsi Théodose donne l'illusion à Ammien d'insuffler un nouveau départ à l'Empire Romain (175), en tournant la page sur deux désastres romains, l'un, celui de Julien — et de Jovien (176) — face aux Parthes, l'autre, celui de Valens, contre les Goths. Car les deux empereurs ont péri, ayant commis des erreurs semblables (177), punis par les dieux. C'est pourquoi il ne faudrait pas voir dans la note finale des *Res Gestae*, la défaite d'Andrinople (XXXI, 12), un aspect pessimiste du jugement de l'historien, pessimisme qu'aurait exacerbé l'affaire de l'*Ara Victoriae* (178), car rien, à notre jugement, ne peut soutenir pareille opinion. Même s'il juge Gratien de façon assez mitigée, Ammien ne le critique pas sur son attitude religieuse (179) — et donc ne s'en prend pas au responsable de la suppression de l'autel de la Victoire —, mais sur son comportement frivole à la fin de son règne (XXXI, 10, 18-19 : semel ad uana studia Caesaris Commodi conuertisset, licet hic incruentus ...) ; peut-être ne voit-il dans cette affaire qu'intolérance religieuse réciproque, du païen Symmaque (*Rel.*, III), sous la préfecture duquel il aurait dû quitter Rome, et du chrétien Ambroise (*Ep.*, 17 ; 18 et 57). Ayant arrêté son récit historique à la bataille d'Andrinople, Ammien n'a pas à faire mention de cette polémique pagano-chrétienne, et il n'y fait pas allusion ; il en va de même de la mort de Gratien.

(173) PAN., XII, 32, 2 ; P. NOL., *Vit. Ambr.*, 25 ; SOCR., *H. E.*, V, 12, 2 ; A. LIPPOLD, *op. cit.*, p. 9 et 79-80.

(174) *Epit.*, 48, 5 : Fuit autem Theodosius propagator rei publicae atque defensor eximius. Nam Hunnos et Gothos qui eam sub Valente defatigassent, diuersis proeliis uicit. Cum Persis quoque petitus pacem pepigit.

(175) Cf. A.-M. MARIE, *art. cit.*, pp. 187-188.

(176) Ammien rend Jovien responsable de la reddition de Nisibe (XXV, 9 ; cf. J. MATTHEWS, *op. cit.* (n. 37), p. 4) alors que Symmaque ne semble pas lui tenir rigueur de cette honteuse capitulation (*Or.*, I, 8).

(177) Tous deux sont trop empressés, manquent de prévoyance, prennent des résolutions dangereuses, sinon funestes, et n'écoutent pas les avis de prudence — Valens se laisse même entraîner par Sébastien qui exagère la faiblesse des Goths et l'engage à livrer bataille aussitôt (XXIV, 3, 3 ; 6, 4-5 ; 7, 4 et 8).

(178) R. KLEIN, *Der Streit um die Victoriaalter*, Darmstadt, 1972.

(179) Cf. J. MATTHEWS, *op. cit.*, p. 243.

En effet, selon Zosime (IV, 36, 5) dont la source doit être nécessairement latine, comme l'a montré Fr. Paschoud ([180]), Gratien fut tué sur un pont par Maxime, sans être sauvé par les dieux de Rome, parce qu'il avait refusé le pontificat suprême ; Ambroise paraît faire allusion à ces critiques païennes affirmant que le dieu des chrétiens n'a pas protégé son ouaille (*Ep.*, 18, 34). Ammien ne fait aucune allusion, soulignons-le, à cet assassinat, mais l'explication qu'il donne de la disparition de Julien et de Valens, s'apparente, à notre avis, à celle que d'aucuns donnent du meurtre de Gratien, car l'une et l'autre traitent de l'intervention divine ou de son absence.

Ce point nous ramène à la position d'Ammien Marcellin face aux autres historiens ou polémistes, païens ou chrétiens, contemporains, qui ont traité de la vie et de la mort de l'Apostat. Prenons d'abord les chrétiens, Ammien disculpe l'empereur de l'accusation que lancent Ambroise (*Ep.*, 18, 34) et Grégoire de Nazianze (*Or.*, IV, 38-57 et 88-91), de s'être trop fié aux haruspices ; au contraire il lui reproche de ne pas l'avoir assez fait ! Alors que Grégoire de Nazianze considère la mort de Julien comme celle d'un impie, pleine d'agitation ([181]), Ammien dépeint celle-ci comme digne de Socrate, peut-être dans la tradition de Tacite ([182]). De même, Ammien lave l'armée romaine de l'accusation d'avoir tué, par la main traîtresse d'un de ses soldats, l'empereur, selon la version de Grégoire de Nazianze ([183]), tandis que Sozomène considère le meurtrier comme un bon chrétien (VI, 2). Passons aux païens ([184]), au rhéteur antiochéen Libanius et à l'historien

(180) *Cinq études sur Zosime*, Paris, 1975, pp. 79-99, ainsi que sa note 174 de son édition (Paris, 1971) de Zosime.

(181) *Or.*, V, 14 ; cf. J. Mossay, *La mort et l'au-delà dans Saint Grégoire de Nazianze*, Louvain, 1966, pp. 35-36 et 43.

(182) A. Michel, *Tacite et le destin de l'Empire*, Paris, 1966, pp. 178-181 ; A. Ronconi, *Exitus Illustrium Virorum, SIFC* 17 (1940-1941), pp. 3-32 ; F. A. Marx, *Tacitus und die Literatur der exitus illustrium uirorum, Philologus*, n.f. 46 (1937), pp. 83-103.

(183) *Or.*, V, 13 où l'identité varie entre celle d'un soldat, d'un bouffon barbare ou d'un Sarrasin. Pour Philostorgios (p. 101 Bidez-Winkelmann), c'est un Sarrasin.

(184) Nous omettrons de citer l'Histoire Auguste, et notamment la *Vie d'Alexandre Sévère*, car il n'est pas formellement établi que celle-ci reflète ou idéalise celle de Julien (R. Syme, *op. cit.*, pp. 99-100 ; C. Bertrand-Dagenbach, *op. cit.*, pp. 113-118).

de Julien (*VS*, 476 et 478) Eunape de Sardes dont dépend largement Zosime. Il va sans dire qu'ils font de l'Apostat leur héros, l'un lui adressant ou consacrant des discours, l'autre dressant, non une histoire, mais un panégyrique posthume du conquérant de la Perse (185). Ainsi taisent-ils les présages de la campagne parthique qu'Ammien prend plaisir à énumérer (186) ; aussi ne considèrent-ils pas l'empereur comme un Guerrier Impie et font-ils de sa mort une mort de philosophe (Lib., *Or.*, XVIII, 272-273) — et Libanius variera sur la nationalité de l'assassin de son héros (187). Ammien prend donc ses distances envers les «inconditionnels» de l'empereur (188). Cette diversité de jugements sur les faits d'armes de Julien en Perse nous incite à reprendre en guise de conclusion cette réflexion de J. Fontaine : «Sa redoutable tâche d'historien consista justement à tenir son cap entre (des) écrits opposés, et, pour dire la chose en terme tacitéens, entre l'*ira* de certains chrétiens (tel, en particulier, Grégoire de Nazianze) et le *studium* de certains païens : pour ainsi dire, à mi-chemin, entre ses compatriotes Jean Chrysostome et Libanius» (189). Semblablement, la position d'Ammien vis-à-vis du milieu romain où il a vécu, révèle son originalité : antiochéen vivant à Rome, païen de l'Asie grecque sacrifiant aux dieux de Rome, grec écrivant en latin (comme le poète Claudien), admirateur du héros Julien (190) et critique de ses travers (191), soldat

(185) Phot., cod. 77 ; Eun., *Hist.*, fr. 1 Dindorf.

(186) J. Matthews, *op. cit.* (n. 37), pp. 176-177. Eunape (*Hist.*, fr. 26 Dindorf) écrit : ... *πρόκεινται δὲ τῶν λογίων ἄλλαι τινες εὐχαί τε καὶ θυσίαι περὶ τοὺς θεοὺς ἅς ἐκείνῳ μὲν δρᾶν ἀναγκαῖον ἦν ἴσως, ἐς δὲ ἱστορικὸν τύπον καὶ βάρος φέρειν οὐκ ἦν εὔλογον.*

(187) Comparez *Or.*, XVIII, 268-275 avec *Or.*, XXIV, 6.

(188) G. W. Bowersock, *op. cit.*, p. 7 (n. 10)-9 montre la dépendance d'Ammien à l'égard d'Eunape ; *contra* R. Goulet, *Sur la chronologie de la vie et des œuvres d'Eunape de Sardes, JHS* 100 (1980).

(189) *Art. cit.*, p. 33 et 45-46 citant XVI, 1, 3, et G. Sabbah, *op. cit.* (n. 12), pp. 366-371 et 592-593.

(190) J. Fontaine, *art. cit.*, pp. 33-34. En XV, 9, 1, Ammien se réfère à un vers de l'*Énéide* (VII, 44-45) par lequel Virgile introduit les guerres d'Enée en Italie, pour décrire les campagnes gauloises de Julien sur un ton épique (J. Matthews, *op. cit.* (n. 37), p. 87).

(191) XVI, 7, 6 ; cf. XXV, 4, 16 : *leuioris ingenii.* Voir J. Fontaine, *art. cit.*, p. 55 et 58 où il écrit : «Lorsque Julien agit *ad arbitrium* (XXV, 4, 19),

sous les ordres d'un Guerrier Impie, il ne nous paraît inféodé à aucun groupe sénatorial identifié jusqu'à ce jour. Sa liberté de jugement garantit la valeur de son œuvre.

Si notre hypothèse est admise sur l'impiété de l'*imperator* Julien, il y a lieu de modifier l'avis de J. Matthews sur la façon dont Ammien juge l'Apostat. Selon cet historien anglais «for Ammianus, Julian was not primarily a religious figure. In fact, intensity of religious feeling forms no part of Ammianus' view of what makes a good emperor. Both Julian and Constantius are criticised in their obituary notices for their «superstition» (XXI, 16, 8 ; XXV, 4, 17) while the Christian Valentinian is praised for his religious neutrality (XXX, 9, 5)» (*op. cit.*, p. 113). Nous pensons au contraire que le thème religieux du Guerrier Impie est prépondérant dans l'appréciation du dernier empereur païen dont le devoir eût été de respecter la religion romaine.

Bruxelles Marcel MEULDER

ce n'est justement pas pour le meilleur, mais pour le pire» (aussi G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), pp. 443-445). Julien imite faussement son modèle Marc-Aurèle (XXII, 5, 4 ; cf. G. SABBAH, *op. cit.* (n. 12), pp. 268-269).

DEUX COUVENTS GRÉCO-ARMÉNIENS SUR L'EUPHRATE TAURIQUE

Nos recherches sur les monuments arméniens conservés en Turquie centrale nous ont permis de découvrir deux monuments qu'on peut considérer comme d'importants témoins du brassage arméno-byzantin dans le bassin de l'Euphrate au moyen âge (Carte (1), fig. 1).

Nous devons d'abord définir les limites géographiques de notre étude car les descriptions de ce fleuve par les géographes, anciens (2) ou modernes (3) ne sont pas très claires. La partie du cours qui nous intéresse, celle qui va d'Erzincan à Samsat est encore mal connue.

La première difficulté vient de la double origine de l'Euphrate (en turc Fırat). Il est en effet formé par la jonction de deux cours d'eau de débits sensiblement égaux : le Kara Su, né près d'Erzeroum, d'une part et le Murat Su, l'Arsanias antique, né sur le versant septentrional de la chaîne des volcans du bassin du lac de Van, d'autre part. Bien que, sur le plan strictement hydrographique, nous pensions, avec R. Hartmann (4), qu'il faille considérer le Kara Su comme le véritable Euphrate et donc le Murat Su comme un affluent, nous maintiendrons la définition turque réservant le nom d'Euphrate au fleuve formé par ses deux branches (5), ce qui est plus conforme à la géographie humaine.

(1) Notre carte-esquisse a été établie sur le canevas de la carte turque *Harita Umum Müdürlügu* à 1 : 200.000. Les lignes pointillées cernent les bassins. Les traits transversaux barrant l'Euphrate indiquent les rapides. Les évêchés arméniens sont soulignés en traits pleins, les évêchés syriens, en traits discontinus. La ligne de croix marque la limite orientale de l'Empire byzantin 960.

(2) Cf. *RE sv* Euphrates.

(3) RECLUS, E. 1884, **9** : 362-3 ; BLANCHARD, R. 1929, **8** : 112-221-2 ; SARAÇOĞLU, H. 1956 : 44-56.

(4) Cf. *EI*^{2} *sv* (al-) Furāt.

(5) On les trouve parfois désignés respectivement sous les noms d'Euphrate occidental et oriental, qualificatifs qu'il faut rejeter car ils ne correspondent pas à la réalité topographique.

Le Kara Su commence à cheminer d'est en ouest sur le haut plateau arménien jusqu'à Erzincan. Pendant tout ce trajet initial, il descend lentement dans une large vallée traversant un pays plus montueux qu'escarpé ; c'est une région où la circulation des hommes et des marchandises a toujours été, en dépit des rigueurs des hivers, relativement facile.

Toute autre est la partie suivante. Le fleuve s'engage, sans changer de direction, dans un synclinal du Taurus oriental, véritable canyon encore aujourd'hui très difficile d'accès (6). Après avoir reçu le Çaltı Su venu de la région de Divriği (Tivrik des Arméniens), il descend au sud en traversant les plissements calcaires de la chaîne taurique par des cluses impressionnantes qu'aucun chemin ne suit encore. Il s'unit près de Keban au Murat Su. L'Euphrate ainsi formé reçoit plus bas le Tohma çayı, qui draine le bassin de Malatya (Mélitène). Il pénètre dans la région des cataractes (Fırat boğazı, en turc) (7) pour déboucher devant Gerger dans la plaine de Mésopotamie. Durant ce trajet, le paysage est tout à fait caractéristique. Des défilés dont le parois verticales de calcaire blanc atteignent par endroit près de 1000 m alternent avec des bassins élargis qui, grâce à un micro-climat favorable, regorge de plantes vivrières et d'arbres fruitiers ; ce sont les bassins d'Erzincan, de Kemah, d'iliç, de Kemaliye (Akn, en arménien), de Keban et de Malatya (8). Leur fertilité contraste avec l'aridité des plateaux d'alentour que fréquente seulement une population clairsemée consacrant son activité à l'élevage.

Ces caractères géographiques expliquent que cette région (9) a été un lieu d'immigration privilégié des Arméniens, car ils y trouvaient sécurité et abondance. Dès la fin du x^e^ siècle, certains

(6) Une route est actuellement en construction (1989).

(7) La meilleure description en reste celle du M^al^ de Moltke (de MOLTKE 1877 : 217-20).

(8) Cette succession de cañons et de bassins a été mise à profit par les autorités turques ; trois barrages (dont celui de Keban est le plus important) interrompent le cours du fleuve. Ils ont modifié sensiblement non seulement le paysage, mais aussi l'équilibre climatique.

(9) On pourrait l'appeler Euphrateia taurique car ce terme, *Εὐφράτεια* (CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE *De Adm Imp*, **1**, 50/152 ; **2** : 191) nous paraît le mieux convenir encore que sa situation exacte ne soit pas tout à fait définie (E. HONIGMANN 1935 : 65, n. 2).

étaient venus là se mettre au service des armées byzantines ([10]). Ultérieurement, au début du XI^e siècle, une nouvelle vague accompagna Senek'erim-Yovhannēs venu prendre possession de la principauté de Sebaste que l'empereur byzantin lui avait concédée en échange de son royaume du Vaspurakan ([11]).

Au X^e siècle les Syriens jacobites furent invités par Byzance à s'installer dans cette même région. Ils y fondèrent plusieurs couvents et y instituèrent des évêchés.

Ainsi aux X^e et XI^e siècles, un certain cosmopolitisme, plus ou moins voulu par la politique impériale, caractérisait le pays. S'y côtoyaient Grecs, Arméniens, Syriens sans compter les musulmans convertis ou non. Les problèmes militaires, diplomatiques et sociaux engendrés par cette promiscuité ont été étudiés par E. Honigmann, du point de vue byzantin, par G. Dedeyan, du point de vue arménien et par G. Dagron du point de vue syrien. Nous voudrions apporter ici une contribution archéologique à ces études.

On est frappé de constater que, dans cette région, les monuments chrétiens signalés par les voyageurs, répertoriés dans des compilations et dans des listes de couvents sont considérés comme arméniens, à de très rares exceptions près ([12]). Mais n'est-il pas possible que l'imbrication des communautés religieuses grecques, arméniennes et syriennes jacobites ait entraîné au moyen âge des tensions ([13]) prenant parfois un caractère conflictuel et que des moines arméniens se soient emparés de vive force de couvents grecs ? Et, puisque, sous la domination turque, les communautés

(10) De petites principautés arméniennes s'y formèrent même, comme celle de Vasakawan (sans doute le Vaskavan moderne) en Anjit qui fournira à l'administration byzantine une dynastie de hauts fonctionnaires, les Mxit'arean (Cf. THIERRY, M. 1986 : 392).

(11) Voir DEDEYAN, G. 1975 ; ID. 1981 : 78-81 ; THIERRY, M. 1986 : 396-7 ; ARYTJUNOVA-FIDANJAN, V. 1980 : *passim*.

(12) H. Oskean n'y dénombre pas moins de 133 couvents «arméniens».

(13) Les rapports arméno-syriens étaient très irréguliers. Parfois les deux communautés vivaient en bonne intelligence. Ainsi, les Jacobites disposaient d'une chapelle au couvent arménien Surb Karapet de Muš (THIERRY, M. 1983[a] : 393) et, à l'occasion des fêtes, d'un autel au couvent de la Petite Source Sacrée (Ałberikvank') au Tarōn. En revanche Michel, le Syrien raconte comment, en 1069, des «bandits arméniens» pillèrent les couvents syriens (MICHEL LE SYRIEN 1963, 3 : 162).

jacobites se dissolvaient, puisque les Grecs d'Anatolie orientale émigraient plus vite que les Arméniens vers des contrées moins hostiles, n'est-il pas naturel que ces derniers aient occupé leurs églises et couvents abandonnés (14) ?

La découverte des deux couvents qui font l'objet de ce travail et de quelques autres, permettent d'apporter à ces questions quelques éléments archéologiques de réponse.

I. Couvent de la sainte-apparition de Benka (Benkayi Erewman vank' ou Surb Erewumn) (15)

Les ruines de ce couvent se trouvent dans un vallon sur les pentes du Çal dağı (Küp dere) dominant de loin la rive gauche du Kara Su, dans le vilayet d'Erzincan, nahiye d'iliç. On y accède de ce dernier bourg par la route de Kemaliye qu'on abandonne 3 km plus loin pour monter à gauche par une piste traversant une mine de manganèse, puis le village de Çöpler (16) et se terminant au bout de 11 km dans un ravin d'où une vive montée à pied de 30 mn mène au site (fig. 2).

Nommé parfois plus simplement Benkavank', ce couvent tenait son nom du village de Benkay, pourtant assez éloigné, mais qui était une des agglomérations arméniennes les plus importantes de la région (17). Il est aussi connu sous les noms de Saint-Sauveur

(14) On peut avoir une idée assez précise de ce phénomène par le véritable chassé-croisé des Arméniens et des Byzantins au Vaspurakan. Tandis que le roi Senek'erim prenait possession de certains monastères de Cappadoce orientale, les Grecs s'emparèrent dans les années vingt du XI^e siècle de plusieurs couvents arméniens du Vaspurakan pour y installer leurs évêchés (Thierry, M. 1976^c : 162-8). Ils les abandonnèrent après 1071. Les Arméniens revinrent les occuper progressivement.

(15) Surb Erewum = Sainte Apparition.

(16) Ce nom signifie en turc «les ordures». Nous pensons que ce sont les déjections noirâtres de la mine voisine qui l'ont fait appeler ainsi.

(17) Le village de Benkay (Benkay) ou Binkean (Binkean) se trouve sur la rive droite de l'Euphrate, un peu avant son confluent avec la rivière Çaltı Su. Selon la tradition locale il avait été fondé par un certain Benik, compagnon ou fils du roi Senek'erim-Yovhannēs. On y voyait une grande église du St-Archange (S. Hreštakapet) et, dans le faubourg de Rabat sur la rive opposée, les chapelles de la Mère de Dieu et de III Hébreux dans la Fournaise (S. Ēric'u Mankank'). Bibliographie complète in Parsamean, M. 1952 : 101-14.

([Amena]prkčivank') ([18]) ; d'Aknivank', parce que l'évêque d'Akn y venait résider l'été ; de Ličēivank' ou Lčac'vank', du nom arménien du bourg d'iliç (Ličē). Les Turcs le nomment Pingyan manastırı.

La communauté du couvent prétendait qu'il avait été fondé sur le lieu de la conversion de saint Eustache. La vie légendaire de ce saint est bien connue : selon le synaxaire arménien, au IIe siècle (ca 100 ou 120) le général romain Placide (Փղաքիդոս [en arménien] ; *Πλακιδος* [en grec] ou Aplatikos (Ափղաքիկոս), nommé stratilate par l'empereur Trajan, avait établi son camp en un lieu désert et s'adonnait à la chasse. Un jour, qu'il poursuivait un cerf, celui-ci se réfugia dans des escarpements rocheux et se dissimula parmi les branches basses d'un arbre. Le chasseur s'apprêtait à lui décocher une flèche quand la Croix et le crucifié lui apparurent, nimbés de lumière, entre les bois du cerf. Immédiatement converti, il fit construire à l'endroit même une chapelle et prit le nom d'Eustache (Եսթաւտիոս, *Εὐστάθιος* Eustathius). Ultérieurement il fut martyrisé avec sa femme et ses enfants. Il est fête le 20 septembre [11 hori] ([19]). En faisant de ce lieu le site de la conversion d'Eustache, la tradition arménienne l'enrichit de détails. On montrait le campament du général près de la mine de manganèse et l'arbre toujours vert sous lequel s'était réfugié l'animal. Au XIXe siècle, les villageois, quand ils décrivaient la scène, avaient remplacé l'arc par un fusil ([20]). Actuellement (1989), les Kurdes de la région ont pris à leur compte la légende et racontent qu'un cerf de lumière était apparu à un chasseur.

La tradition veut que l'évêque d'Amid, Mkrtič' Nałaš, le thaumaturge (XVe siècle) ait été supérieur du couvent et y ait fait sourdre trois sources ([21]). Un manuscrit daté de 1446 ([22]) a été écrit «dans le pays d'Arabkir, dans le grand et célèbre couvent du Sauveur où le Seigneur est apparu à Aplatikos sous la forme

(18) On a prétendu (Inčičean) que le couvent était dédié au Saint-Signe de Varag, mais ce nom était inconnu des indigènes (PARSAMEAN 1952 : 112).

(19) Cf. Synaxaire de Tēr Israel (*PO*, **6** : 261-7 [293-9] ; *BS*, **5** : s.v. Eustachio ; DELEHAYE, H. 1966 : 234-7). Pour la tradition grecque cf *ActaSS* Septembris, VI, 106-37 ; *PG*, **105**, col. 377-82.

(20) ARSLANEAN, G. 1934 : 301.

(21) *Ibid.*

(22) Ms n° 6 d'Antoneanvank' à Constantinople (*HJH XV*, **1** : 603).

d'une bête à cornes avec la croix cristalline entre les cornes et la voix venue de la croix disant à Aplakitos : Pourquoi me poursuis-tu ?» (23).

Au XVI^e siècle le couvent est attesté avec certitude quand un certain vardapet, Vardan, surnommé Karmir araxc'in (bonnet rouge), le restaura, l'entoura d'une enceinte et le pourvut du nécessaire. Grigor Kamaxec'i résida un an» dans le couvent de Benka qui était fortifié et dont les habitants étaient prêts à lutter contre les injustices» (24).

En 1623, le supérieur de Benkayivank' était évêque Yovhannēs (II) d'Akn dont Grigor Kamaxec'i a fait l'éloge : «nous avons un évêque au cœur pur nommé Yovhannēs qui est supérieur d'Akn et de Benkay et qui était déjà évêque du couvent et de tout Akn en 1611. C'était un enseignement plein d'esprit, pieux, actif, avisé et frugal maius intraitable sur la rigueur» (25).

Depuis cette époque les supérieurs sont tous connus en tant qu'évêques d'Akn puisque le couvent leur servait de résidence d'été. Ils étaient nommés autrefois par le siège d'Ējmiacin.

On a construit dans le second quart du XIX^e siècle, des bâtiments et des cellules qui ont été endommagés vers 1880. Le couvent perdit à l'époque ses métayers et domestiques et fut presque abandonné des moines. Les manuscrits furent mis à l'abri en ville. Il semble que le supérieur Yakob (II) Hop'ikean ait rétabli la situation. Du reste, quoique pillé et saccagé le 8 novembre 1895, il fut à nouveau restauré en 1902 et conservait une grande richesse foncière, des immeubles ou parties d'immeubles, notamment à Constantinople (26).

Il comportait, outre l'église et la chapelle de l'Apparition, des bâtiments d'habitation à étages, des logements pour les domestiques, un four à pain, des cuisines, des celliers, des bergeries,

(23) Nous pensons qu'il s'agit de notre couvent lequel n'est pas tellement éloigné d'Arapkir, même s'il n'est pas habituellement compté parmi les monastères de son district. H. Oskean est également de cet avis, bien qu'il décrive le couvent parmi ceux d'Arapkir (OSKEAN, H. 1962 : 78-9).

(24) GRIGOR KAMAXEC'I 1915 : 417-8, 162-3.

(25) *HJH*, XVII, 2 : 84-5.

(26) Le couvent possédait des dépôts et pièces dans Valide han, Sümbüllü han et han du Alaca Hammam à Constantinople dont la location assurait un revenu substantiel.

des étables. Devant le couvent se trouvait une allée de saules et de peupliers ainsi qu'un jardin ombragé par des treilles de vignes et figuiers, le Xas Bexçe (en kurde, le beau jardin) avec un bassin alimenté par trois sources froides. Plus loin il y avait une source chaude nommée Çöpler mārê (le serpent de Çöpler, en kurde) qui passait pour avoir la propriété de transformer le fer en cuivre.

La communauté tirait ses revenus de son activité agricole (laitages, fourrages, agneaux), de ses immeubles, de dons à l'occasion de mariages, pèlerinages ([27]), etc.

Certaines pratiques folkloriques méritent d'être signalées. C'est ainsi que des parents, surtout ceux qui avaient perdu leur aîné, donnaient ou vendaient à prix dérisoire leurs enfants au couvent puis les rachetaient fort cher, façon détournée de faire une donation importante à la communauté.

Quand le couvent avait subi l'agression des musulmans, on faisait en grandes pompes, près d'une source sacrée (nommée Lusałbiwr) la cérémonie du Miwronat'ap' ([28]) sous la présidence du supérieur ([29]).

Liste des évêques-prélats

1595 Vardan	1760 Martiros d'Akn	1876 Łazar II
1611 Yovhannes I Benkac'i [1]	1763 Xač'atur d'Ulne	1877 Yakobīd'Amid [3]
1612 Karapet I K'ot'	1777 Mikayel I Astuacaban	1878 G. Sruanjteanc'
1620 Yovhannes I [2]	1795 Barseł Astuacaban	1885 Yakob II Hp'ikean
1650 Yovhannes II	1802 Galust ev.	1896 Mušeł I Serobean
1672 Yovhannes III	1824 Eremia de Č'orlu	1989 Georg Arslanean
1682 Łazar I vd	1854 Petros I d'Akn	1905 Koriwn Esayan
1690 Karapet II Ganjak [1]	1864 Yakob I d'Amid [1]	1907 Artawazd Galēntērean
1715 Yovhannes IV ?	1866 Nikołayos Ałalean	1908 Petros II — Mušeł II
1730 Karapet II Ganjak [2]	1870 Mikayel II Astuacaban	1915 *Vacance*
1744 Yovhannes Y Smyrne	1874 Yakob I d'Amid [2]	

(27) Les pèlerinages avaient lieu la semaine de la fête de l'Apparition de la Croix, celle de la fête de la Vierge et au Vardavar. Les phtysiques y étaient particulièrement nombreux. Les pèlerins venaient de loin, souvent plus de trois jours de marche et les musulmans du Dersim respectaient le couvent et y portaient souvent plus d'attention que les chrétiens.

(28) C'est-à-dire purification par le myron.

(29) PARSAMEAN, M. 1952 : 113.

Aucune description archéologique n'en a été faite et les renseignements sur le couvent sont étonnamment pauvres ([30]). Il est maintenant dans un tel état de ruines qu'il est difficile d'en restituer le plan ([31]) (fig. 31). Il était bâti sur une sorte de terrasse abritée par une falaise rocheuse en surplomb. Il était entouré d'une muraille dont on devine à peine les contours ; elle était rectangulaire, haute et épaisse, percée de deux portes qu'on fermait à minuit à l'aide de robustes barres de fer. Les soubassements de la porte ouest sont encore visibles. Il y a encore une dizaine d'années, on voyait les cellules monastiques disposées le long du mur nord.

A. L'Église

C'était, aux dires des voyageurs du siècle dernier, un édifice qui «sans être grandiose, était assez plaisant». Ce monument compact (11,6 × 9,35 m) a conservé son mur nord bien appareillé en blocs moyens régularisés. La présence d'une petite chambre nord à fond plat, des débris de piliers, la forme des impostes et des chapiteaux permettent de supposer qu'il s'agissait d'une croix inscrite à deux appuis occidentaux libres.

On voit à terre deux impostes, dont l'une très abîmée ; elles sont trapézoïdales, sous tailloir mince ; elles mesurent 30 cm de hauteur, 35 cm d'épaisseur ; la grande base a une largeur de 60 cm, la petite, de 40 cm. Leur décor est très original (fig. 4) : l'imposte n° 1 présente un tailloir orné d'un rinceau ondulé de vrilles entre deux listels, une panse à trois cannelures divergentes en saillie terminées par un cercle à bouton d'où partent des arcs les unissant. Sur l'imposte n° 2, qui est très endommagée, le décor était probablement identique.

Dans le village un paysan a conservé un chapiteau un peu différent. Il est pyramidal tronqué, les quatre faces latérales légèrement creusées. Sa hauteur est de 30 cm ; la face supérieure est

(30) On ne trouve guère d'informations que dans Arslanean, G. 1934, informations reprises par Oskean, H. 1962 : 63-7. Les autres sources signalées par ce dernier sont sans aucun intérêt.

(31) C'est vers 1965 que les paysans détruisirent les édifices pour rechercher un hypothétique trésor.

carrée, de 46 cm de côté et la face inférieure circulaire (∅ : 28 cm). Le tailloir (très endommagé) mince et plat est orné d'une frise d'«amandes pleines». L'astragale est formé de deux étroits boudins. Le décor comporte une frise inférieure où alternent des «amandes pleines» et des fleurons dérivés des palmettes (les deux folioles inférieures sont recourbées en crochet) ; au-dessus, les faces sont sculptées de rinceaux à palmettes de face qui longent les arêtes (fig. 5) ; sur une face se trouve une croix de Malte dans une couronne (fig. 6) ; sur une autre sorte de croissant dont les pointes sont unies par une torsade (32) (fig. 7).

D'après le témoignage des paysans, il semblerait qu'il y avait devant l'église un žamatun, mais les récits anciens n'en font pas état.

B. La chapelle de l'Apparition

Directement au-dessus de la précédente église, sur une corniche de la falaise on remarques les grossiers débris d'un petit édifice orienté dont nous n'avons même pas pu deviner la forme du sanctuaire. Il s'agit certainement là de la chapelle de l'Apparition dont la tradition faisait le lieu du miracle de saint Eustache. On y monte par un escalier d'une centaine de marches.

***

La datation et l'identification du couvent pose quelques problèmes, encore que l'hypothèse de son origine byzantine ne fasse guère de doute.

Quoiqu'attesté comme arménien, probablement depuis le milieu du XV^e^ siècle, et en tous cas au XVI^e^, on peut douter qu'il l'ait été dès l'origine. Si l'on en croit H. Oskean il aurait été construit entre le VI^e^ et le IX^e^ siècle, ce qui impliquerait une fondation

(32) Ce motif d'origine sassanide (*Sasanian Silver*, Détroit, 1967 : 137) a été utilisé dans la joaillerie paléochrétienne (*Kunst der Spätantike im Mittelmeerraum*, Berlin, 1939 : fig. 80) ; il connaîtra une singulière fortune dans l'emblématique musulmane (*EI*[2] s.v. Hilāl). Nous n'en avons trouvé aucun équivalent dans l'art arménien, ni dans l'art byzantin (Cf. Moutsopoulous, N. et Dimitrokallis, G., *Ἡ Ἑλληνική ἡμισέληνος*, Athènes, 1988).

byzantine. De plus, le plan de l'église, si nous l'avons correctement restitué, évoque une typologie plus habituellement grecque ou géorgienne (33).

L'aspect des impostes et du chapiteau ne correspond à rien de semblable dans l'art arménien et nous pensons qu'il faut y voir une œuvre byzantine médiévale. On comparera en particulier le décor de l'imposte n° 1 avec ceux des meneaux et de leurs bases à la fenêtre de l'église Nord de la Théotokos du monastère de Lips (Fenari isa Camii) à Constantinople. Leurs formes trapézoïdales sont voisines (hauteur 35 cm, largeur : 49 cm) ; il existe certes des différences mais qui nous paraissent tenir davantage à la maîtrise des artistes qu'à leur conception iconographique. Les cannelures divergentes de l'un d'entre eux semblent une interprétation maladroite des fleurons de l'église de la Théotokos que C. Mango et E. Hawkins datent du début du x^e siècle (907-908) (34) (fig. 8). Quand au chapiteau, on ne trouve guère d'éléments de comparaison qu'avec celui de la basilique à coupole de Sebaste de Phrygie (x^e siècle) (35) (fig. 9) plus d'ailleurs dans la conception du décor que de son iconographie.

Enfin un dernier argument nous semble assez convaincant. Aucune autre église arménienne, à notre connaissance, n'est dédiée à Eustache (36). En revanche, son culte était assez répandu dans le monde chalcédonien et l'histoire légendaire de sa conversion est figurée dans plusieurs monuments de Cappadoce et de Géorgie (37). Comme aucune source hagiographique ne précise

(33) Par exemple l'église de Constantin Lips à Constantinople (cf. KRAUTHEIMER, R. : 262). Cf aussi MILLET, G. 1916 : 58-66 ; ZAKHARAIA, P. 1975 : *passim*.

(34) Cf le décor des chapiteaux (fig. 23-4) et des bases (fig. 18-20) des meneaux de la fenêtre nord tripartite (MACRIDY, Th. 1964 : 308 ; MANGO, C. et HAWKINS, E. 1968 : fig. 15).

(35) FIRATLI, N. 1969 : 151-66, fig. 31. Nous remercions ici M^me Annie Pralong-Taïeb qui a bien voulu nous apporter son aide pour l'analyse de ces chapiteaux.

(36) Encore qu'il figurât dans les synaxaires arméniens, saint Eustache ne fut jamais l'objet d'une dévotion populaire exprimée. Pourtant il faut signaler un carreau de faïence décorant le couvent de St-Jacques de Jérusalem du début du XVIII^e siècle (CARSWELL, J. 1972, **1** : 42-3, n° B15).

(37) A Byzance, on signale un couvent Saint-Eustathe fondé en 844 dans l'Olympe de Bithynie (JANIN, R. 1975 : 150) et en Occident, à Rome une

le site de ce miracle, il est possible que la légende soit née dans cette région euphratienne (38).

En conclusion nous pensons que le couvent a été fondé vers le xe siècle par des Byzantins de Cappadoce et qu'il fut occupé ensuite par des Arméniens, soit au xie s., en évinçant les occupants quand Senek'erim-Yovhannēs prit possession de la principauté de Sebaste (1021), soit au xve siècle, quand les Grecs abandonnèrent la région (39).

II. Le couvent du Saint-Archange de Kamax (S. Hreštakapet Xanektur) (40)

Cette église en partie ruinée est nommée par les Turcs Taş dibi kilise (41). Elle se trouve sur la rive droite du Kara Su, au pied de la falaise sur une étroite langue de terre, juste en face de la ville de Kemah. En dépit de cette proximité à vol d'oiseau, son accès est long et accidenté. Il se fait par la route d'iliç qu'on quitte après 2 km pour une piste descendant à gauche vers une ferme à 500 m. en contrebas. De là, on suit à pied un sentier longeant vers l'aval le rebord du canyon jusqu'à un effondrement qui permet l'accès à la rive. La piste remonte ensuite vers l'amont et l'on s'engage sur une très étroite corniche plus ou moins aménagée à mi-hauteur dans la paroi verticale de la falaise. On arrive à l'église en 30 mn.

basilica beati Eustacii datant du début du viiie siècle. En Géorgie, le culte est attesté depuis le viie siècle (Stèle de la Laure de David Gareža), comme en Cappadoce rupestre et au Tur Abdin. Pour l'iconographie de la conversion d'Eustache, cf. Thierry, N. 1991.

(38) Nous ne retiendrons pas, en effet, la localisation à la Vulturella près de Tivoli qui n'a aucun fondement et ne date que de la fin du moyen âge. L'hypothèse que la légende a pris naissance dans cette région est donc vraisemblable.

(39) Au début du xxe siècle, il restait encore quatre villages arméniens-chalcédoniens, Vank', Jorak, Mušełkay et Šrzu, dernière trace de l'hellénisme dans la région d'Akn, (Parsamean, M. 1952 : 34, 121-7).

(40) Sruanjteanc', G. 1982, 2 : 498. Le qualificatif de Xanektur est un équivalent dialectal de Xndrakatar qui signifie «exauçant les vœux», ce qui suppose que l'église était un lieu de pèlerinage (Oskean, H. 1951 : 65-6).

(41) C'est-à-dire «l'Église au pied du rocher».

Données historiques

La petite ville de Kemah (en arménien : Kamax (42) est le chef-lieu d'un nahiye du vilayet d'Erzincan. Elle se trouve au débouché du cañon du Kara Su (Kemah boğazı) dans un bassin élargi où le Manek çay vient se jeter dans le fleuve sur sa rive droite et le Tanasır çay sur sa rive gauche. L'agglomération se développe sur les deux rives : la citadelle et la ville proprement dite sur la rive gauche ; les cimetières et les mahalles (43) sur la rive droite et le long du Manek çay.

On a identifié Kamax à la ville de Kummaḥa, capitale du royaume de Hayasa (ca 1400-ca 1200 AC) sous protectorat de l'Empire hittite, qui disparut avec lui sous la pression des Phrygiens (44). Cette hypothèse est vraisemblable mais les premiers témoignages certains de son existence en font une très ancienne forteresse de l'Arménie antique qui portait le nom d'Ani (45). Attestée ca 190 AC lorsque le roi Artašēs Ier y déposa les statues des dieux prises en Grèce ; Tigrane le Grand, ca 80 AC y élèva un temple à Zeus-Aramazd. Saint Grégoire et Tiridate y vinrent détruire le temple et la statue après la conversion de l'Arménie. La ville forte qui était devenue le panthéon des rois d'Arménie fut prise par les Perses vers 364 PC et l'ossuaire royal transporté à Ałc'.

Ce fut une importante ville frontière de l'Empire byzantin souvent attaquée et plusieurs fois prise par les Arabes au cours des VIIe et VIIIe siècles. En 1071, Kamax tomba entre les mains des Turcs Mengüdjekides qui en firent leur capitale (Mengücek y fut enterré en 1118). Le sultan seltchouk 'Alā'al-dīn KayḴubād Ier l'enleva en 1225 à Davuḍ Šah, dernier des Mengüdjekides. Prise par les Mongols en 1243 et incorporée ensuite dans les possessions ilkhanides, elle passa aux mains des Eretnides, puis de Burhān al-dīn (1394), des Ottomans (1397), de Tamerlan qui la plaça sous l'autorité d'un certain Mīrzā Šalms al-din (1402). Mais la ville fut prise peu après par l'émir 'Uṭmān Ḳarā Yūlūk et resta

(42) Avec les variantes : Gumux [arménien], *Κάμαχα* (grec), Kamx, Kamāx (arabe), Gamakh (français).

(43) Quartiers au faubourgs en turc.

(44) ADONTZ, N. 1946 : 40, 45, 278.

(45) A ne pas confondre avec la capitale Bagratide située sur l'Arpaçay.

dans le domaine des Akkoyunlu jusqu'à sa conquête par Selim Ier en 1515.

Incorporée dans l'Empire ottoman, elle perdit une grande partie de son importance. La population chrétienne grecque et arménienne d'abord majoritaire régressa. Les Grecs précédèrent les Arméniens dans l'émigration vers l'Ouest. Au début du xxe siècle, il n'y avait plus d'école grecque et les églises étaient abandonnées (1913).

***

L'histoire de l'église du Saint-Archange est inconnue ; Grigor Kamaxec'i ne la cite pas. Au début du xxe siècle, elle était considérée comme une église arménienne abandonnée et demi ruinée, mais c'était un but de pèlerinage en raison des reliques qu'elle aurait conservées (46). Il s'agit d'une église conventuelle, comme en témoigne les quelques cellules et magasins creusés dans les parois de la falaise.

Description (fig. 10)

Le monument, plaqué contre la paroi rocheuse, est partiellement troglodyte. En plan, il s'agit d'une croix semi-libre dont la partie nord utilise la paroi rocheuse (fig. 11). Le carré central est délimité par des arcs plein cintre entre lesquels descendent des pendentifs (fig. 12). Le pilier nord-est est libéré par un passage de l'absidiole nord dans l'abside principale. Le haut tambour (environ 12 m) est polygonal mais sa partie nord est amputée par le rocher. L'abside demi-circulaire à l'intérieur, saille à l'extérieur sous un contour vaguement polygonal. Les bras latéraux sont courts ; le bras nord est creusé dans le rocher ainsi que l'absidiole nord. La porte basse et étroite est ouverte au fond du bras ouest. Du fait de l'engagement de l'église dans la falaise, le fenêtrage est uniquement méridional. Le bras sud présente une fenêtre géminée dont les éléments à cintre supérieur sont séparés par un pilier carré à chapiteau trapézoïdal (fig. 13). Elle est surmontée d'une fenêtre arquée simple. Une fenêtre s'ouvre dans le panneau sud-est du tambour.

(46) Ep'rikean, S. 1903, **1** : 185 ; Bz(CP) 1902 n° 1720.

L'intérieur était peint sur enduit épais de plâtre et de paille, mais les sujets très enfumés sont peu lisibles. Dans l'abside, on voit sur la paroi trois apôtres tête levée, faisant probablement partie d'une *Ascension*. Dans le tambour, du côté nord, on distingue difficilement une figure trônant entre des personnages détruits. Dans le bras ouest, au bas de la voûte du côté nord, se trouve une figure de femme faisant partie d'une scène inintelligible légendée par une inscription dont deux lettres grecques, N et H, sont conservées.

Datation et identification

Il s'agit certainement d'une église byzantine en faveur de quoi militent la typologie (47), le fenêtrage (48), la présence de peintures et l'inscription. Pour les raisons historiques données plus haut, il est vraisemblable que la fondation fut antérieure à la prise de la ville par les Turcs en 1071. Son occupation par les Arméniens s'est faite à une époque indéterminée, mais probablement assez tardive, ce qui expliquerait qu'il n'en soit pas fait état dans la *Chronique* de Grigor de Kamax.

***

Ces deux couvents n'auraient qu'un intérêt modéré s'ils ne s'inscrivaient dans une série de monuments de l'Euphrateia présentant la même ambiguïté historique. Tous sont répertoriés, comme nous l'avons dit, dans des listes de monastères arméniens établies à la fin du XIX^e siècle. Il est cependant permis de penser qu'un certain nombre d'entre eux furent primitivement des fondations byzantines ou syriennes comme l'y invitent plusieurs arguments historiques, toponymiques et archéologiques.

L'histoire nous apprend en effet que cette région euphratienne constitua dans la seconde moitié du X^e siècle la base des opérations militaires de la reconquête byzantine. Non seulement les Impériaux occupaient la rive droite du fleuve, mais ils tenaient,

(47) La saillie polygonale de l'abside est un élément plus caractéristique de l'architecture byzantine que de l'architecture arménienne (DELVOYE, Ch. 1962 : 531-6).

(48) Cf. MILLET, G. 1916 : 202-13.

dans la grande boucle de l'Euphrate le thème de Xozanon (substitué à celui de Mesopotamia), le canton arménien de Anjit (Xancit') et les districts voisins ([49]). À cette époque, les antagonismes religieux s'estompaient car, à la politique résolument antimonophysite de Romain Lécapène, Jean Tzimiskès préféra la tolérance en autorisant, par exemple, le sacre d'évêques grégoriens pour les Arméniens et en ouvrant le pays aux moines syriens jacobites ([50]). De fait, en ce temps-là, plusieurs évêchés jacobites furent créés et un certain nombre d'églises fondées, à T'il ([51]), à Harput ([52]), à Aharonivank ([53]), notamment ; quant aux Arméniens, ils édifièrent d'importants monuments, comme Erkayn Ěnkuzik, près de Hozat ([54]) ou Movsēsivank' (Xulevank'), dans la plaine de Kuzova, au nord-ouest d'Elazig ([55]). Que les Byzantins aient participé à cette vague de construction chrétienne ne semble pas faire de doute, encore que nous n'en ayons aucune preuve directe, littéraire ou épigraphique ; mais nous verrons plus loin que d'autres arguments qu'historiques permettent de leur attribuer la fondation d'un certain nombre de monuments.

Dans le second quart du XI[e] siècle, le roi du Vaspurakan, Senek'erim-Yovhannēs, prit possession de la principauté de Sebaste qui s'étendait certainement jusqu'à l'Euphrate. Si les princes ardzrouniens fondèrent des couvents, comme ceux du Saint-Signe de Sebaste ([56]), de l'Archange d'Altic ([57]), du Saint-Illuminateur de Xorṇavul ([58]), il est évident qu'ils permirent aussi aux moines qui les accompagnaient d'évincer leurs confrères grecs de

(49) HONIGMANN, E. 1935 : Carte h.t. n° II. Cf. THIERRY, M. 1986[a] : 396. Cf aussi HOWARD-JOHNSTON, J. „Byzantine Anzitene" in MITCHELL, S. 1983 : 239-90.

(50) DEDEYAN, G. 1975 : 97-8. ID., 1980 : 84 ; DAGRON, G. 1976 : *passim*.

(51) BOUDOYAN-THIERRY 1972 : 186-91.

(52) ĒP'RIKEAN, S. 1905 : **2** : 150-5.

(53) OSKEAN, H. 1962 : 108.

(54) THIERRY, M. 1986[a] : 395-400.

(55) Certains témoignages permettent de soupçonner une fondation syrienne au haut-moyen âge (THIERRY, M. «Monuments chrétiens de vilayet d'Elaziğ», *REArm*, NS, **22**, à paraître).

(56) OSKEAN, H. 1946 : 27-76.

(57) THIERRY, M., 1983[a] : 380-7.

(58) THIERRY, M., «Voyage archéologique en Turquie orientale. III», *HA*, 1993 : 169-75.

certains couvents ; on peut le déduire de l'histoire du couvent Saint-Jean-Chrysostome de Bizeri (59), près de Tokat qui était purement byzantin (si l'on en juge sur l'architecture de son église), mais où se trouvait un xačk'ar au nom du roi Senek'erim daté de 1026 (60), affirmant sa prise de possession. Ajoutons que les Grecs, jusqu'aux temps modernes ne cessèrent de réclamer la restitution de ce couvent.

La conquête de l'Asie mineure par les Turcs dans la seconde moitié du XI^e siècle devait faire disparaître les communautés monastiques grecques de l'Euphrateia taurique, tout au moins n'en avons-nous trouvé aucune trace littéraire (61). Il est légitime de penser que les édifices qui n'avaient pas été détruits lors des guerres furent occupés par des moines arméniens ; ils leur laissèrent habituellement un nom trahissant plus ou moins nettement leurs origines. On en a la démonstration dans deux dédicaces d'églises de villages arméno-chalcédoniens (fig. 14) : A Vank' (actuellement Yakaköy), village situé à 10 km au nord d'Akn sur la rive gauche du Kara Su, il y avait un ermitage nommé Ay-Eorki où il est aisé de reconnaître une transcription arménienne du grec *Ἅγι<ος>Γεώργι<ος>* (62) et à Jorak, 2 km plus loin, se trouvait l'église paroissiale nommée Ay-Nik'ol, autrement dit *Ἅγι<ος> Νικόλ<αος>* (63).

Dans le même ordre d'idées, il faut signaler le cas du couvent du Saint-Roi (S. T'agaworivank') de Vasli (actuellement : Boğa-

(59) Il ne reste plus trace aujourd'hui du couvent. Cf. Ēprikean, G., 1903, 1 : 248-50.

(60) Une autre inscription précisait que le couvent avait été fondé par ce roi, mais il s'agissait, d'après G. Sruanjteanc', d'un faux malhabile. Du reste la dédicace même est en faveur de l'origine byzantine du monument car aucun établissement arménien n'est voué à Chrysostome.

(61) Selon Chalcocondyles, les Arméniens auraient bénéficié, à la fin du XV^e siècle, de la part des Turcs d'un statut préférentiel qui expliquerait peut-être leur mainmise progressive sur les couvents grecs (cf. Vryonis, S. 1971 : 196, n. 351, 320). Dans les sources arméniennes du XIX^e siècle, les Arméniens de rite chalcédonien sont souvent nommés Yun ou Hoṙom, mots qui signifient en réalité Grec. Il peut y avoir là une ambiguïté que ne corrige pas toujours le contexte.

(62) Cf. Oskean, H. 1962 : 62. Il est intéressant de noter que ce village était occupé jusqu'en 1915 par des Arméniens chalcédoniens.

(63) Parsamean, M. 1952 : 125.

ziçi). D'après Sruanjteanc' (qui rapporte la tradition locale) ce «roi» ne serait autre que le Christ car on conservait là-bas un clou qui, prétendait-on, aurait fixé sur la Croix le cartel portant l'inscription «Roi des Juifs» ; des Grecs, venus ultérieurement auraient traduit le nom du dédicataire (Vasli est le génitif arménien du nom Vasil [tiré du grec *Βασιλεύς*]) pour l'affecter au village (64). Tout cela paraît bien peu vraisemblable et c'est sans doute l'inverse qui s'est, en réalité, produit. On peut même suggérer que ce saint roi n'était pas le Christ, mais l'empereur Basile II et que le couvent a été élevé en hommage à ses conquêtes (65). Quoi qu'il en soit, ce fait est assez démonstratif de l'amalgame arméno-grec dans la région.

La consécration est encore évocatrice lorsque le saint patron n'est pas dans la liste, assez restrictive, des dédicataires habituels des églises arméniennes (66). Tel était le cas, comme nous l'avons dit plus haut, d'Eustache et de Jean Chrysostome (67). Il faut y ajouter Nicolas, évêque de Myra qui jouissait d'une immense renommée chez les Grecs, mais était peu prisé des Arméniens. On pourrait donc attribuer aux premiers la fondation du couvent Saint-Nicolas de Bt'arič (68), près d'Erzincan et celui de Zimara, au nord d'iliç (69). Il en était de même pour les médecins anargyres Côme et Damien, patrons d'un couvent près de Marek dans le caza de Kemah qui, au XVII^e siècle, était occupé, d'après Grigor Kamaxec'i, par des Arméniens chalcédoniens (70) et d'un autre

(64) SRUANJTEANC', G. 1982, **2** : 353 ; H. OSKEAN 1951 : 29. Les Arméniens du village ont émigré en Thrace au XVIII^e siècle et le clou aurait été transféré dans l'église du Saint-Roi de Tekirdağ (ĒP'RIKEAN, S. 1905, **2** : 1, 34-5).

(65) Ce qui daterait l'établissement du premier quart du XI^e siècle.

(66) Ce qui ne veut pas dire que ces absents soient rejetés par l'Église arménienne, car on les trouve dans tous les Synaxaires.

(67) Une église consacrée à Jean Chrysostome se trouvait aussi dans un village arméno-chalcédomien proche d'Akn, Mušełkay, actuellement Kocaçimen (cf. PARSAMEAN, M. 1952 : 126).

(68) D'après E. Honigmann, il n'est pas impossible de localiser ici l'évêché byzantin *ὁ τοῦ Ἁγίου Νικολάου*. Sur son état actuel, cf. THIERRY, M. 1990 : 35-7.

(69) On ne possède aucun renseignement sur ce couvent qui se trouve dans le village de Zimara, site d'une étape de l'Itinéraire d'Antonin (RAMSAY, W. 1962 : 275-67).

(70) C'est ainsi qu'il faut traduire le nom de Hay-Hoṙomk' qu'il leur donne (GRIGOR KAMAXECI 1915 : 161).

près d'Akn, dans le faubourg de Karušla (71) ; de même aussi pour l'apôtre Philippe, patron d'un couvent situé non loin de la petite ville d'Arabkir (72). Nous y ajouterons des dédicataires moins connus comme saint Calliope (73) dont le nom doit être décelé sous l'approximation arménienne de Kay-i-p'osivank', monastère du mont Sepuh dans le district d'Erzincan (74) ; comme le saint médecin Talalée (75), patron d'une petite chapelle d'Akn, aujourd'hui disparue (76).

L'onomastique n'est pas le seul élément d'identification des couvents arméno-byzantins. La typologie architecturale peut apporter quelques présomptions, encore qu'il ne faille les accepter qu'avec prudence. Il n'est pas exclu, en effet, que des maîtres-d'œuvre arméniens, abandonnant leurs procédés ancestraux, aient adopté les plans et techniques de l'architecture byzantine (77). On retiendra en particulier comme caractères «byzantins» : les plans en croix inscrite des types à quatre ou deux appuis libres, la

(71) OSKEAN, H. 1962 : 70-1.

(72) Une légende locale voulait que ce fut le lieu de son martyre (*Ibid.* : 78) mais nous ignorons sur quoi elle se fondait : toutes les traditions grecques ou arméniennes sont d'accord pour le fixer à Hiérapolis (Arapolis) de Phrygie (Cf. Synaxaire de Ter Israel, *PO*, **16** : 28-34 ; ČRAK'EAN, S. 1904 : 300-32, 472, 474). On peut supposer une confusion du nom d'Hiérapolis (sous la forme Arapolis) avec Arabkir, ou avec Č'mškazag (nommé parfois Erapolis).

(73) Kallipos, martyr de Pamphylie en 304 sous Dioclétien.

(74) Les moines arméniens ignorant le nom de Kallipos trouvèrent un à-peu-près signifiant «il est dans la fosse» Cf. THIERRY, M. 1988 = «Le mont Sepuj. Étude archéologique», *REArm*, NS, **21** : 418-24.

(75) Talaleos, martyr à Edesse, ca 282 sous l'empereur Numérien. Il y avait en Palestine une église de son nom que l'empereur Justinien fit rebâtir et, au XIII^e siècle, il est figuré deux fois en Cappadoce (à Suveş et à St-Georges de Belisirama). Il est parfois confondu avec Thalélée, solitaire cilicien, ce qui est sans doute le cas d'une autre église consacrée à «surb T'aleleos» signalée dans le Tarawn à Xask'yoy [Hasköy] (SAFRASTYAN, A. «Kostandnupolsi Hayoc' Patriark'arani kołmić T'urkiayi ardaradaturyan ev davanankneri Ministruryan nerkayacvac haykakan ekełecineri ev vankeri cucaknem u tak'rimerē [Rerquêtes et listes des églises et couvents arméniens présentées au Ministère des Cultes et de la Justice de Turquie par le Patriarcat arménien de Constantinople]», *Ējm* 1965 : 182, n° 11).

(76) PARSAMEAN, M. 1952 : 142-3.

(77) On en a un bon exemple, il est vrai beaucoup plus tardif (XIX^e siècle), dans l'église indubitablement arménienne de S. Yovhannēs d'Abrank (BRUCHHAUS, G. 1985 : 59-60).

substitution de colonnes grêles aux piliers, les absides saillantes extérieurement, les tambours bas et trapus, les fenêtres géminées.

La présence de peintures et d'inscriptions grecques est un bon argument en faveur de l'origine byzantine d'un monument bien qu'elle puisse, comme la typologie, prêter à discussion. On peut en effet arguer d'une décoration grecque sur un monument arménien plus ancien ou, ce qui est d'un plus médiocre intérêt, d'une peinture exécutée par un artiste arménien hellénisé (78). Nous connaissons dans cette région de l'Euphrate transtaurique deux églises peintes. Outre celle du Saint-Archange de Kamax décrite plus haut, il faut signaler l'église triconque de T'il (79). Son plan avec les conques à saillie extérieure arrondie est singulier. S'il est rare chez les Grecs (80), il l'est plus encore chez les Arméniens (81). Les inscriptions confirment l'hypothèse d'un édifice byzantin, sans doute du x^e siècle, voire plus ancien.

Quant aux monuments syriens jacobites, certains sont restés entre les mains de leur communauté jusqu'au début du xx^e siècle, comme l'église de la Mère-de-Dieu de Ziyad (Xarberd) (82), d'autres sont tombés aux mains des Arméniens, comme le couvent Saint Aharon (Aharonivank'), signalé il y a longtemps et revu récemment (83), qui appartenait aux Syriens jacobites au x^e siècle (84).

*
* *

(78) Depuis quelques années, il se développe en Arménie Soviétique une théorie visant à individualiser un art arménien chalcédonien (MURADYAN, P. 1981 : 325-35) ce qui semble être une construction plus sentimentale que scientifique (THIERRY, N. 1980 : 120, n. 65).

(79) THIERRY-BOUDOYAN 1972 : 182-5.

(80) Signalons cependant l'église n° 6 de Bin bir kilise (RAMSAY-BELL 1909 : 70-1).

(81) Les conques arméniennes sont inscrites dans un polygone (en règle général, rectangulaire et plus rarement pentagonal), jamais dans une courbe.

(82) HAYG, Y. 1959 : 508-512.

(83) HUNTINGTON, E. 1901 : 173-209 ; KUNTELIAN, G. 1981 : 212-3 ; OSKEAN, H. 1962 : 108.

(84) Il y avait, près de Mélitène, deux couvents jacobites consacrés à saint Mar Aharon de Saroug. L'un vaste et riche, tout près de la ville, l'autre modeste, édifié en montagne. Il s'agit probablement de ce dernier : Saint-Mar Aharon de la Montagne-Bénie (Berikā), fondé selon la légende sur le

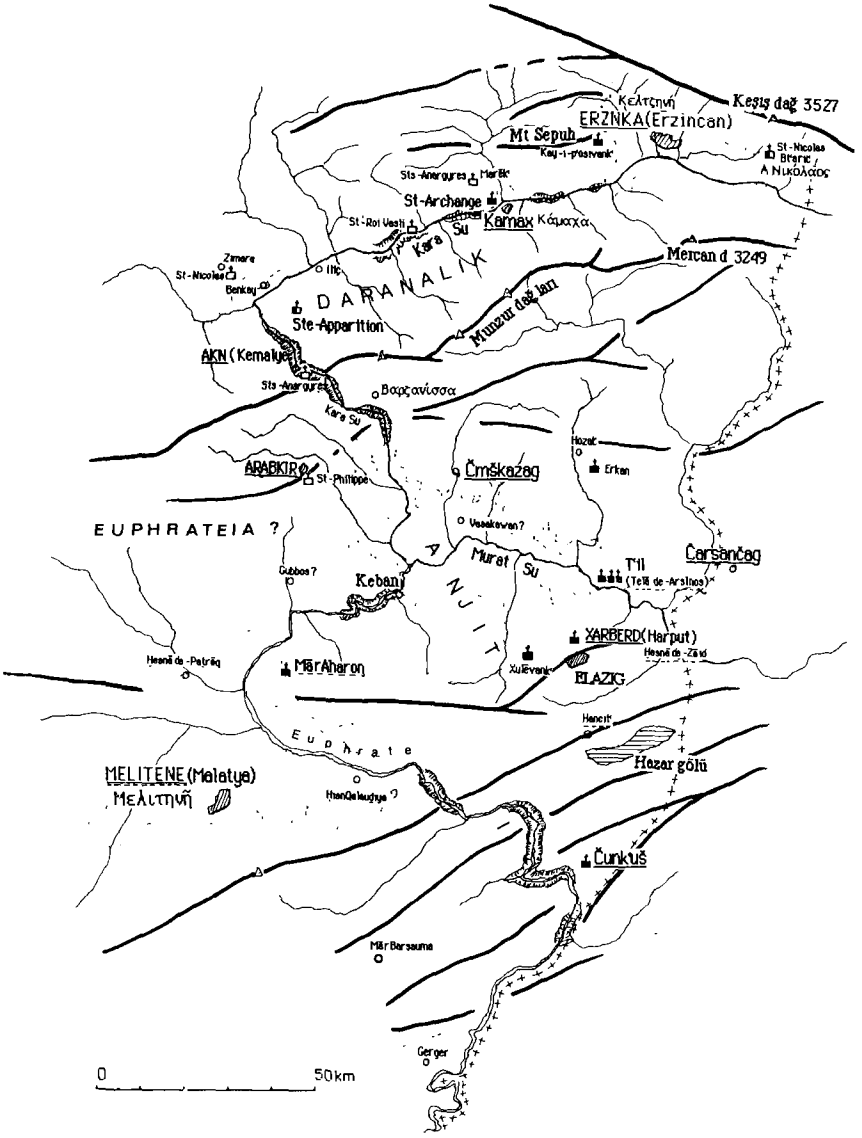

FIG. 1. — Carte de la région de l'Euphrate taurique.

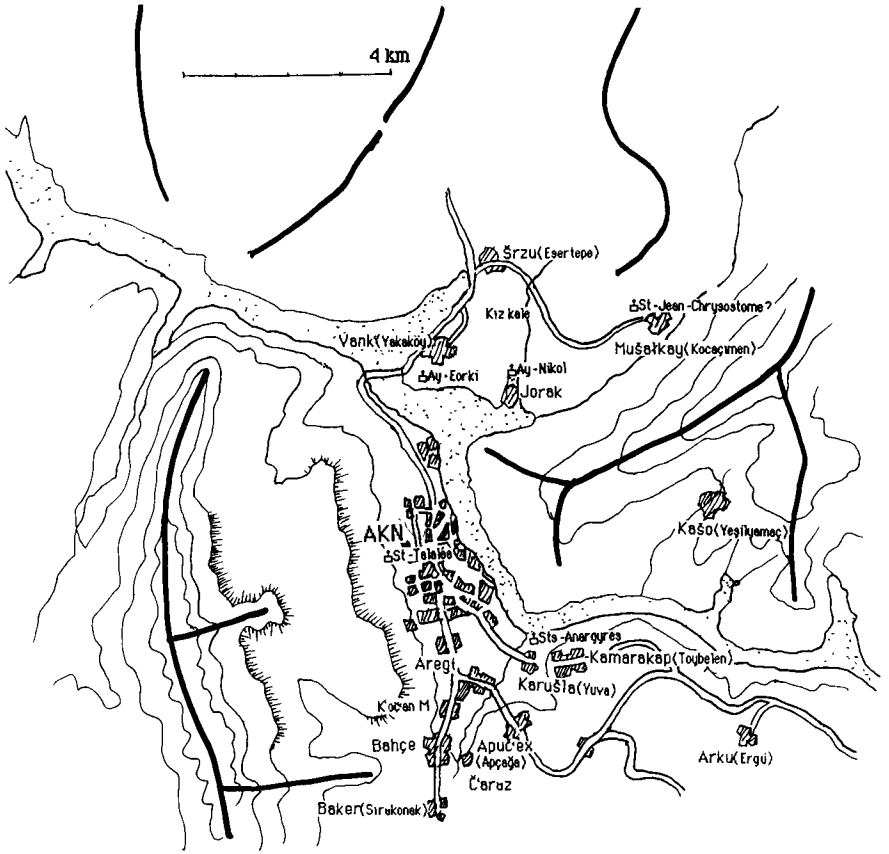

FIG. 14. — Carte du bassin d'Akn (Kamalye).

De cette étude rapide et probablement incomplète, on peut tirer des conclusions contredisant un peu les idées reçues. La situation de privilège qui, au XIX^e siècle et au début du XX^e, faisait virtuellement de tout établissement religieux de cette région un établissement arménien, doit être remise en cause. Cette assertion trouvait sa justification dans les deux faits socio-politiques suivants : d'une part, l'éviction partielle des communautés monastiques byzantines lors de la prise en main de la région par les Arcrunis au XI^e siècle ; d'autre part la disparition progressive des Grecs et des Syriens jacobites (85) sous la domination ottomane à partir du XV^e siècle.

Or l'analyse des caractères des monuments encore conservés démontre la diversité des cultures et par voie de conséquence celle des communautés qui se partageaient les chrétiens aux X^e et XI^e siècles dans la région euphratienne taurique. À ce titre, il faut faire une place particulière à l'activité des Byzantins qui semble avoir été beaucoup plus importante que ne le laissent supposer les listes de couvents et d'églises dont on dispose actuellement.

De plus si l'on examine la carte (fig. 1), on constate une assez nette répartition des monuments et évêchés chrétiens. La distribution des établissements arméniens s'étend d'une façon équilibrée dans toute la région. En revanche ceux qu'on peut considérer comme byzantins d'origine ne se trouvent que dans le bassin du Kara Su (sauf l'évêché de Mélitène) et ceux qui sont attribuables

lieu où se retira pendant trois ans le moine Aharon de Saroug dans la seconde moitié du IV^e siècle (MICHEL LE SYRIEN 1963, **3** : 123-4, 162-5, 255, 466-7, 470-3, 476-8). En fait le récit de sa vie n'a pas été écrit avant le VII^e siècle et probablement plus tard afin d'authentifier les dédicaces des deux couvents (NAU, F., «La légende d'Aaron de Saroug écrite par son disciple Paul», *PO*, **5** : 693-749). Il fut pris par les Arméniens à une époque indéterminée et est déserté par les moines depuis longtemps. En revanche c'était un lieu de pèlerinage très fréquenté, même après son abandon. Il était renommé pour guérir toutes sortes de maladies et pour trouver un mari aux jeunes filles. Il est hautement probable que les peintures dont il ne reste que des traces aujourd'hui (évêques dans l'abside) soient dues à ces derniers.

(85) Après le XIII^e siècle, la plupart des communautés jacobites de l'Asie antérieure semblent avoir disparu (HONIGMANN, E. 1954 : 184). Toutefois les évêchés de Çemişgezek et de Harput (Xarberd) sont attestés encore en 1580 (*Ibid.* : 177) et de dernier a perduré jusqu'à la Première Guerre mondiale.

aux Syriens ne se rencontrent que dans le bassin de l'Euphrate et du Murat Su, ce dernier cours d'eau constituant en quelque sorte la limite des territoires d'influence.

Dans une certaine mesure, les monuments arméniens se rapprochent de l'un des deux pôles culturels byzantin ou syrien selon qu'ils se trouvent dans l'un ou l'autre territoire. On pourrait ainsi parler d'une culture arméno-byzantine dans la vallée du Kara Su (bassins de Kemah, d'Illiç et d'Akn) et d'une culture arméno-syrienne dans les vallées du Murat Su et de l'Euphrate (Bassin de Harput et de Malatya). L'analyse ne saurait cependant être poussée plus loin sous peine de prendre un caractère artificiellement schématique. Nous ne saurions mieux exprimer la complexité habituelle des problèmes qu'en citant l'exemple du bourg de T'il sur le Murad Su, aujourd'hui englouti sous les eaux du barrage de Keban. On y trouvait trois églises qui étaient toutes trois revendiquées par les Arméniens : or si l'une, mononef biabsidale est bien authentiquement arménienne par sa typologie (86), la seconde, en triconque libre, est certainement byzantine par ses peintures et ses inscriptions (87) ; et la dernière en croix libre, occupée par les Arméniens sous le nom de Sainte-Croix, était antérieurement syrienne jacobite et dédiée à saint Mar Barsauma d'après l'inscription syriaque de son linteau (88).

Bibliographie

Les références bibliographiques uniques et ponctuelles sont données dans les notes. Les titres des revues sont abrégées selon les conventions de la *Revue des Études Arméniennes*, N.S. et des *Dumbarton Oaks Papers.*

Adontz, N. 1946 = *Histoire d'Arménie. Les Origines du x^e siècle au vi^e (Av. J.C.),* Paris.

Arslanean, G. 1934 = «Patarikner Lusacir šabat'ayal vankerēn. [Notes. Éclaircissement sur les couvents abandonnés]», *Bazm.*

Arytjunova-Fidanjan, V. 1980 = *Armjane-Xalkkidonity na Vostočnyx Granicax Vizantiĭskoĭ Imperii (XV v)* [Les Arméno-Chalcé-

(86) Thierry, M. 1984[a] : 522.
(87) Boudoyan-Thierry 1972 : 182-5.
(88) *Ibid.* : 186-91.

doniens à la frontière orientale de l'Empire byzantin (XIe s.)], Erivan.

BLANCHARD, R. 1929 = *Géographie Universelle*, Paris, tome **8**.

BOUDOYAN-THIERRY 1972 = «Les églises de Thil (Korluca) dans le vilayet de Tunceli (Turquie) *REArm* NS, **9** : 179-91.

BS = *Bibliotheca Sanctorum*, Roma, 1961-

CARSWELL, J. 1972 = *Kütahya Tiles and Pottery from the Armenian Cathedral of St. James, Jerusalem*, Oxford, 2 vol. (avec ed. et trad. des textes arméniens C. Dowsett).

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE *De Adm Imp* = *De Administrando Imperio*, **1**, ed. G. Moravcsik et trad. anglaise R. Jenkins, Washington, 1967 (new ed.) ; **2**, comm. R. Jenkins, London, 1962.

DAGRON, G. 1976 = «Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du Xe et au XIe siècle : l'immigration syrienne», *TM*, **6** : 177-216.

DEDEYAN, G. 1975 = «L'immigration arménienne en Cappadoce au XIe siècle», *Byzantion*, **45** : 41-117.

DEDEYAN, G. 1981 = «Les Arméniens en Cappadoce», *Le aree omogenee della Civiltà Rupestre nell'ambito dell'Impera Bizantino : la Cappadocia*, Lecce : 75-95.

DELEHAYE, H. 1966 = *Mélanges d'Hagiographie grecque et latine*, Subs Hag 42, Bruxelles.

DELVOYE, Ch. 1962 = «Études d'Architecture paléochrétienne et byzantine», *Byzantion*, **32** : 261-310, 489-547.

ĒP'RIKEAN, S. 1903-1905 = *Patkerazard Bnašxarhik Bařaran* [Dictionnaire illustré de la patrie], Venise, 2 vol.

FIRATLI, N. 1969 = «Découverte d'une église byzantine à Sébaste de Phrygie», *CahArch*, **19** : 151-66.

GRIGOR KAMAXEC'I 1915 = *Žamanakagrut'iwn* [Chronique], ed. M. Nšanean, Jérusalem.

HAYG, V. 1959 = *Xarberd ew ir oskełēn dašt*ĕ [Kharpert et sa plaine d'or], Ne -York.

HJH, XVII = V. HAKOBYAN et A. HOVHANNISSYAN, *Hayeren Jeragreri Hišatakaranner XVII dar* [Colophons des manuscrits arméniens du XVe siècle], Erivan, 1974-1984.

HONIGMANN, E. 1935 = *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, Bruxelles.

HONIGMANN, E. 1954 = *Le Couvent de Barsauma et le Patriarcat jacobite d'Antioche et de Syrie*, Louvain.

HUNTINGTON, E. 1901 = «Weitere Berichte über Forschungen in Armenien und Kommagene», *Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin, **33** : 173-209.

JANIN, R. 1926 = *Les Églises orientales et les Rites orientaux* [3], Paris.
JANIN, R. 1975 = *Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Les Églises et les Monastères des grands centres byzantins*, Paris.
KAUTZSCH, R. 1936 = *Kapitellstudien ...*, Berlin-Leipzig.
KRAUTHEIMER, R. 1965 = *Early Christian and Byzantine Architecture*, Harmondsworth.
KUNTELIAN, G. 1981 = «Notes sur les monuments arméniens de la région de Kharput» *SIAA II*, **2**, Erivan, 1981 : 211-7.
MACRIDY, Th. 1964 = «The Monastery of Lips (Fenart Isa Camii) at Istanbul, with Additional Notes C. Mango and E. Hawkins», *DOP*, **18**.
MANGO, C. et HAWKINS, E. 1968 = «Additional Finds at Fenari Isa Camii, Istanbul» *DOP*, **22** : 177-84.
MICHEL LE SYRIEN 1963 = *Chronique*, trad. J. B. Chabot, Paris 1899, 4 vol. (réimp. Bruxelles 1963).
MILLET, G. 1916 = *L'École grecque dans l'architecture byzantine*, Paris.
MITCHELL, S. 1983 = *Armies and Frontiers in Roman and Byzantine Anatolia*, Proceedings of a colloquium held at University College, Swansea, in April 1981, ed. S. Mitchell, British Institute of Archaeology at Ankara, Monograph n° 5.
MOLTKE, M[al] DE, 1877 = *Lettres*, trad. A. Marchand, Paris [2].
MURADYAN, P. 1981 = «Kultymaja Dejateljnost' Armjan-Xalkedonitov b XI-XII bekax [L'activité culturelle des Armeno-Chalcédoniens du XI[e] au XIII[e] siècles], *SIAA II*, **3** : 325-35.
OSKEAN, H. 1946 = *Sebastiayi Vanke'erě* [Les couvents de Sebaste], Vienne.
OSKEAN, H. 1962 = *Sebastiayi, Xarberdi, Tiarpekiri ew Trapizoni Nahangneru Venkerě* [Les couvents des provinces de Sebaste, Xarberd, Diarbakir et Trébizonde], Vienne.
PARSAMEAN, M. 1952 = *Akn ew Aknec'ik* [Akn et ses habitants], Paris.
RAMSAY-BELL 1909 = *The Thousand and One Churches*, London.
RAMSAY, W. 1962 = *The Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890 (réimp. Amsterdam 1962).
RECLUS, E. 1884 = *Nouvelle Géographie Universelle*, **9**, Paris.
SARAÇOĞLU, H. 1956 = *Doğu Anadolu*, **1**, Istanbul.
SIAA II = *The Second international Symposium on Armenian Art. Collection of reports*, Erivan 1981, 4 vol.
SIAA IV = *The Fourth International Symposium on Armenian Art*, Erivan 1985.
SRUANJTEANC', G. 1982 = *Erker* [Œvres complètes], Erivan, 2 vol.
THIERRY, M. 1976[c] = «Notes de Géographie historique sur le Vaspurakan», *REB*, **34** (1976) : 159-73.

THIERRY, M. 1983[a] = «Notes d'un Voyage archéologique en Turquie Orientale», *HA*, **97**, n° 7-12 : 379-406. Trad. arm. in *Hušarjan*, **1** : 117-35.

THIERRY, M. 1986 = «Le couvent Ĕrkayn Ĕnkuzik' en Dersim», *REArm*, NS, **20** : 81-417.

THIERRY, M. 1989 = «Notes d'un Voyage archéologique en Turquie Orientale II», *HA*, **103** : 28-64.

THIERRY, M. 1990 = «Le couvent Saint-Georges de Xulē (Xulēvank')», *REArm*, NS, **22**. A paraître.

THIERRY, N. 1991 = «Le culte du cerf en Anatolie et la vision de saint Eusthate», *MonPiot*, **72** (1991) : 33-104.

VRYONIS, S. 1971 = *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century*, Berckeley.

ZAKHARAIA, P. 1975 = *L'Architecture Géorgienne à coupole centrale des x[e]-xviii[e] ss.*, Tiflis, 3 vol. (en géorgien avec résumés russe et français).

Etampes-Paris INALCO Michel THIERRY

CIBYRRA ET CIBYRRÉOTES

Constantin VII, dans son *De thematibus*, en énumérant les villes côtières du thème de Cibyrréotes, mentionne Cibyrra, située entre la Petite Antioche et Sélinonte (1). Il ajoute qu'il s'agissait d'une petite ville (2), mais qui a donné son nom à toute la région du thème des Cibyrréotes (3). Toujours selon le Porphyrogénète, ce nom a été attribué à la région d'une manière péjorative, vu que les habitants ont été à plusieurs reprises irrespectueux vis-à-vis de l'empereur (4). Or, cette étymologie a été contestée par les historiens.

Pertusi, dans l'édition du *De thematibus*, admet que les habitants de la côte sud de l'Asie Mineure avaient une mauvaise réputation parce qu'ils s'adonnaient à la piraterie (5) ; il apporte comme preuve l'affirmation de Strabon (6). Pour le reste, il pense que l'étymologie du thème n'a rien en commun avec les dires de Constantin VII et qu'elle doit être cherchée dans «une espèce d'abréviation de *Κωρυκαῖοι στρατιῶται* et de *Κιβυρᾶται στρατιῶται*» corps armés qui ont dû avoir une certaine importance durant la lutte contre les pirates sarrasins de Moawyah (7). Cette étymologie a été adoptée aussi par M^me^ Hélène Ahrweiler (8). Si l'affir-

(1) Constantin PORPHYROGÉNÈTE, *De thematibus*, éd. A. PERTUSI, *Costantino Porfirogenito. De Thematibus. Introduzione, testo critico, commento* (*Studi e Testi*, 160), Cité du Vatican, 1952, p. 79, 25-27 (cité : *De thematibus*).

(2) ID. p. 79, 40-41.

(3) ID. p. 79, 26-27 et p. 79, 39-40.

(4) ID., p. 79, 26-27 : *Κιβύρρα πόλις ἐκείνη, ἐξ ἧς καὶ τὸ θέμα τὴν ἐφύβριστον καὶ πονηρὰν ὀνομασίαν ἐκληρονόμησεν* et p. 79, 39-43 : *ἔλαβε δὲ τὴν προσωνυμίαν, ὥσπερ ἔφαμεν, τοῦ καλεῖσθαι Κιβυρραιώτης ἀπὸ Κιβύρρας, εὐτελοῦς καὶ ἀκατονομάστου πολίσματος, πρὸς ὕβριν οὐ πρὸς ἔπαινον, διὰ τὸ πολλάκις αὐθάδεις τε καὶ ὑβριστὰς γενέσθαι πρὸς τὰς τῶν βασιλέων ἐπιταγάς.*

(5) A. PERTUSI, *Costantino Porfirogenito* (cfr. n. 1), p. 152 (cité : PERTUSI).

(6) STRABON, éd. A. MEINEKE, Leipzig, 1913-1915, vol. XIV, p. 644.

(7) PERTUSI, pp. 151-152.

(8) Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer* (*Bibliothèque byzantine. Études*, 5), Paris, 1966, pp. 50-51 (cité : AHRWEILER).

mation de Constantin VII au sujet de la mauvaise réputation de Cibyrréotes, et si l'étymologie qu'il propose ne reposent sur aucune donnée historique, l'étymologie de Pertusi n'est ni plus fondée, ni plus solide que celle du Porphyrogénète.

Dans deux études récentes, je démontrais le caractère peu fiable des informations de Constantin VII dans les cas où l'idée de la dynastie ou celle du pouvoir impérial sont en cause (9). Son étymologie du nom des Cibyrréotes est suspecte, du fait qu'elle implique la notion du pouvoir impérial (10). La région portait ce nom depuis son apparition en tant que circonscription organisée administrativement, réalité qui remonte au moins vers le début du VIII^e s. (11). En outre, aucune source ne dit que les habitants de la région aient jamais été irrespectueux envers la personne impériale. La seule fois où les Cibyrréotes ont été impliqués dans des affaires dynastiques est celle qui a abouti au renversement de Léonce et à l'installation de Tibère-Apsimar, drongaire des Cibyrréotes, à la tête de l'empire (12). Mais, dans ce cas précis, nous ne pouvons pas parler d'un manque de respect, puisque la révolte a été légitimée par le couronnement de Tibère II (13).

Une première conclusion se dégage : l'étymologie de Constantin VII est fantaisiste et sans doute due à la manie de ce souverain de trouver une étymologie à tout mot dont il ignore l'origine (14).

(9) P. YANNOPOULOS, *Histoire et légende chez Constantin VII,* dans *Byzantion*, 57 (1987), p. 166 ; P. YANNOPOULOS, *Vérité et diplomatie chez Constantin Porphyrogénète. À propos d'un passage du «De administrando imperio»*, dans *Le Muséon* 100 (1987), p. 405, mais surtout P. YANNOPOULOS, *Une liste des thèmes dans le «Livre des cérémonies» de Constantin Porphyrogénète*, dans *Byzantina*, 12 (1983), pp. 245-246.

(10) *De thematibus*, p. 79, 42-43, est très clair : les Cibyrréotes non seulement ont manqué d'égard envers l'empereur, mais en plus ils n'ont pas obéi à ses ordres.

(11) La question de la date de la création du thèmes des Cibyrréotes a fait couler beaucoup d'encre. Nous avons résumé l'état de la question dans P. YANNOPOULOS, *Ἡ ὀργάνωση τοῦ Αἰγαίου κατὰ τὴ Μεσοβυζαντινὴ περίοδο*, dans *Πρακτικὰ Τριημέρου τοῦ Αἰγαίου : 21-23 Δεκεμβρίου 1989 = Παρνασσός*, 32 (1990), Athènes, 1990, p. 212.

(12) THÉOPHANE, *Chronographie*, éd. C. DE BOOR, Leipzig, 1883, p. 370, 20-25, et NICÉPHORE, *Histoire*, éd. C. DE BOOR, Leipzig, 1880, p. 40, 1-4.

(13) Cfr. THÉOPHANE, p. 371, 19.

(14) Pour nous limiter à certains exemples tirés du *De thematibus*, p. 59, 3 à p. 60, 8 : étymologie du mot *θέμα* ; p. 60, 1-3 : étymologie du mot

De fait, Constantin VII ne recule devant aucune astuce ou même imposture afin de venir à bout d'une difficulté ([15]). Ici il y a une difficulté : comment est-il possible qu'une agglomération aussi insignifiante ait pu prêter son nom à toute une région ? Certes, Constantin VII n'aurait jamais avoué qu'il n'était pas en possession de toutes les informations nécessaires pour résoudre son problème. Pertusi a suivi Constantin VII dans cette voie. Il a en plus ajouté une autre objection d'ordre philologique : les habitants de Cibyrra, selon les règles du grec classique, devaient être appellés *Κιβυρᾶται* et non *Κιβυραιῶται* ([16]). Toutefois, il reconnaît deux lignes plus loin qu'à l'époque byzantine la forme *Κιβυραιῶται* devait être courante puisqu'elle est la seule attestée par les sources ([17]). Il aurait pu encore ajouter que les règles dans ce domaine étaient très souples déjà en grec ancien, où l'on trouve les formes *Λαρισσαῖοι* ou *Κερκυραῖοι* et non *Λαρισσᾶται* ou *Κερκυρᾶται* ([18]) ; sa réplique manque donc aussi de rigueur. Après ces remarques, le savant byzantiniste note que l'étymologie du terme Cibyrréote ne doit pas être cherchée du côté de Cibyrra, vu l'insignifiance de la ville et la mauvaise réputation de ses habitants. Il fait alors appel à un passage de Nicéphore, qui parlant de la révolte de Tibère-Apsimar, signale : *ψηφίζονται δὲ Ἀψίμαρον ὄνομα, στρατοῦ ἄρχοντα τῶν Κουρικιωτῶν τυγχάνοντα τῆς ὑπὸ Κιβυραιωτῶν χώρας, ὃν δρουγγάριον Ῥωμαίοις καλεῖν*

Ἀνατολικόν ; p. 63, 1-12 : étymologie du mot *Ἀρμενιακόν*, etc. Si l'étymologie était la passion de tous les écrivains byzantins, chez Constantin VII, la passion est une vraie maladie.

(15) À titre d'exemple nous nous limitons encore une fois à des spécimens tirés du *De thematibus*, 78, 19-21, où l'étymologie du nom de la ville de Myra en Lycie est mise en relation avec le *μύρον* (arôme). Les écrits de Constantin Porphyrogénète sont pleins de cas semblables. D'ailleurs, lui-même dans le *De thematibus*, p. 60, I, 8-9, exprime des doute quant à la crédibilité qu'il peut avoir auprès de ses lecteurs qui pouvaient l'accuser de *τερατεύεσθαι περὶ τῆς τῶν θεμάτων ὀνομασίας*.

(16) Pertusi, pp. 151-152.

(17) Pertusi, p. 151, avec l'énumération des sources et des orthographes du mot. Signalons toutefois que Constantin VII lui-même (*De thematibus*, p. 78, 1), appelle ce thème *Κιβυρραιωτός*, appellation non relevée par Pertusi.

(18) H. Liddell et R. Scott, *A Greek-English Lexicon (With a Supplement)*, Oxford, 1968, s.v., p. 943 et p. 1030.

ἔθος ([19]). Nous laissons de côté les problèmes soulevés par la traduction du mot *τυγχάνοντα*, que Pertusi traduit par «si trovava» et dont le sujet est pour Pertusi *στρατὸς* ([20]), et passons au fond de la question. Pertusi revient à une question à laquelle il a déjà répondu et note de nouveau que ces *Κουρικιῶται* ne pouvaient pas être les habitants de Coricos, car dans ce cas ils devaient avoir le nom des *Κωρυκαῖοι* ; par conséquent, il s'agit ici des soldats «résidant à Coricos», sans être originaires de la ville ; donc les Cibyrréotes devaient eux aussi être «des soldats résidant à Cibyrra» sans être originaires de la ville ([21]).

Le syllogisme est plutôt forcé, sans tenir compte du fait qu'il ne répond pas à la question : quelle est l'étymologie du mot ? Il y a pourtant une démarche logique et valable : consulter les autres sources. Ce recours s'avère nécessaire pour une autre raison. Nicéphore, dans son goût du classicisme, n'utilise pas la terminologie officielle, réalité qui l'oblige à signaler de temps en temps le terme officiel en usant la formule typique : *ὅ(ν) ... Ῥωμαίοις καλεῖν ἔθος* ([22]). Donc, prendre les mots *στρατὸς* et *χώρα* dans leurs acceptions de termes administratifs officiels, comme le fait Pertusi, est très aléatoire ([23]).

(19) NICÉPHORE, p. 40, 1-4.

(20) PERTUSI, p. 151, propose la traduction : «votano il nome di Apsimaro, comandante dello *στρατός* dei Coricioti che si trovava nella *χώρα* dei Cibirreoti che, secondo il costume dei Bizantini, chiamano drungario ...». Or, la traduction : «étant chef de l'armée des Couriciotes de la région sous la juridiction de Cibyrréotes», respecterait beaucoup mieux la structure et la logique du texte de Nicéphore.

(21) PERTUSI, p. 152.

(22) Cfr des cas analogues dans NICÉPHORE, p. 7, 4-5 ; p. 8, 3 ; p. 13, 3 ; p. 24, 22-23 ; p. 31, 20-21 ; p.. 74, 12-13, etc. En outre, NICÉPHORE, p. 37, 18-19, et p. 50, 21, pour signaler des appellations populaires, utilise des expressions comme : *τὸ δημῶδες* ou *ἡ συνήθεια*.

(23) Ainsi, parmi les sept cas où NICÉPHORE cite l'armée, il utilise seulement trois fois le mot *στρατὸς* (p. 34, 22 ; p. 39, 21 et p. 47, 8), tandis qu'il parle une fois de *ὅμιλος* (p. 48, 15) et trois fois de *ὁπλίτης λαὸς* (p. 43, 20 ; p. 47, 16, et p. 69, 8). Il y a toutefois encore une difficulté : le mot *στρατὸς* dans la langue byzantine pouvait avoir deux significations 1° l'armée et 2° une unité militaire comptant de 9.000 à 10.000 soldats ; cette unité est appelée par le *Stratégicon* de Pseudo-Maurice (éd. G. DENNIS et E. GAMILLSCHEG, dans *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, XVII, Vienne, 1981), III, 5, p. 160, 80, *τὸ ἅμα*. Cfr. F. AUSSARESSES, *L'armée byzantine à la fin du VI^e siècle*,

Théophane, parlant de la révolte de Tibère-Apsimar, note : *ψηφισάμενοι βασιλέα Ἀψίμαρον, δρουγγάριον τῶν Κιβυραιωτῶν εἰς Κουρικιώτας ὑπάρχοντα, Τιβέριον αὐτὸν μετονομάσαντες* (24). D'après Théophane, Apsimar était drongaire des Cibyrréotes (ce que remarque d'ailleurs aussi Nicéphore), mais au moment de la révolte, il se trouvait chez les Coriciotes. Théophane et Nicéphore affirment, par cette dernière mise au point, que le drongaire ne se trouvait pas dans la capitale du drougos, qui était Attalie (25), mais dans la ville de Coricos. Si l'on accepte leurs affirmations, les chances que l'étymologie de Pertusi soit plus fondée que celle de Constantin VII, nous semblent nulles.

Il n'y a aucun doute que l'origine du nom des Cibyrréotes doit être cherchée dans la ville de Cibyrra. Or, comme le dit Constantin VII et comme le soutient Pertusi, la ville côtière portant le nom de Cibyrra était insignifiante et de ce fait elle ne pouvait pas prêter son nom à toute la région. En outre, comme nous l'avons expliqué, la proposition de Constantin VII d'y voir une appellation péjorative ne correspond pas à la réalité historique. Toutefois, nous savons que dans le thème des Cibyrréotes existaient deux villes portant le nom de Cibyrra. Constantin VII parle seulement de la Petite Cibyrra située le long des côtes de l'Isaurie, entre Sélinonte et la Petite Antioche, tandis qu'il semble ignorer la Grande Cibyrra (26). Cette ville, située en Carie, mais près des frontières de la Lycie, au bord d'une plaine fertile et

Bordeaux, 1909, p. 37. Il est donc très aléatoire de fonder toute une conclusion sur un mot aussi peu clair.

(24) THÉOPHANE, p. 370, 23-25.

(25) Le *De thematibus* ne donne pas le nom de la capitale du thème. Selon F. HALKIN, *Saint Antoine le Jeune et Pétronas le vainqueur des Arabes en 863*, dans *Analecta Bollandiana*, 62 (1944), p. 190, n. 1, la capitale du thème devait être, au moins pour le IX^e^ siècle, Sillyon. AHRWEILER, p. 51, met en doute cette affirmation et propose Attalie. L'argumentation de M^me^ Ahrweiler nous paraît plus convaincante.

(26) La ville de la Grande Cibyrra est ignorée non seulement par Constantin VII, mais aussi par toute la littérature de l'époque. Le CONTINUATEUR DE THÉOPHANE (éd. B. NIEBUHR, dans *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn, 1838), p. 367, 10-12, mentionne une ville de nom de Cibyrra ; mais elle n'était pas la Petite Cibyrra. En ce qui concerne la Grande Cibyrra, s'il n'y avait pas les *Notitiae Episcopatuum* et les actes synodaux, elle serait passée entièrement sous silence.

sur le fleuve Indus, était bien connue depuis l'antiquité. Sans avoir à retracer l'histoire de la ville, nous pouvons signaler que Cibyrra était le centre de toute la Cabalide de Carie. Avec Boubon, Baboura et Oenoade, elle formait une puissante coalition, dont Cibyrra était la capitale. En 84 av. J.C., la ville a été prise par les Romains, tandis que Dioclétien l'a fait englober dans la préfecture de la Carie. En 23 après J.C., sous Tibère, la ville a été ruinée suite à un tremblement de terre ; elle a été reconstruite toujours sous Tibère. En l'honneur d'Auguste, elle a adopté les noms de Césarée et de Sébaste. Les ruines de la ville se voient encore près du village de Korsun ; elles sont révélatrices d'une ville très importante (27). Selon Janin, il semble que la ville eut un évêque au moins dès le IIIe siècle (28). En 417, Cibyrra a connu un nouveau tremblement de terre qui a ruiné la cité. Même si elle n'a pas retrouvé sa splendeur ancienne, nous devons admettre qu'elle a été reconstruite et elle est redevenue siège épiscopal vu que son évêque, Erasme, assista au Ve concile oecuménique de 553 (29). Hiéroclès mentionne la ville comme étant la deuxième agglomération, en ordre d'importance, de la Carie après la ville de Stauropolis, métropole ecclésiastique de la Carie (30). Par contre, Hiéroclès ne parle pas de la Petite Cibyrra. La Grande Cibyrra est encore mentionnée au VIIIe siècle, lorsque son évêque Grégoire prit part au concile de Nicée en 787, et au IXe siècle, encore une fois à cause de son évêque Étienne qui prit part au

(27) Cfr. la citation des sources anciennes par PERTUSI, p. 151, ainsi qu'une bibliographie sommaire dans R. JANIN, *Cibyra*, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, fascic. 69-70, Paris, 1951, col. 826-827. Un exposé succinct sur Cibyrra par G. KAPSALIS, *Κίβυρα*, dans *Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία*, 2e éd., Athènes, s.d., vol. 14, pp. 356-357.

(28) JANIN, col. 826 : il s'agissait de Létodore qui, en 325, assista au premier concile de Nicée.

(29) MANSI, IX, col. 176D, et col. 193C. Avant Erasme, l'évêque Léonce assista au concile de Constantinople en 381 (cfr MANSI, III, col. 571B), tandis qu'Appelus participa aux travaux du concile d'Ephèse en 431 (cfr MANSI, IV, col. 1216A, col. 1365B, et VI, col. 873A).

(30) E. HONIGMANN, *Le Synekdèmos d'Hiéroklès et l'Opuscule géographique de Georges de Chypre*, dans *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae. Forma Imperii Byzantini*, fasc. I, Bruxelles, 1939, p. 33, 690, 1 : la ville faisait partie de la Carie et elle était située à deux kilomètres à l'ouest de l'actuel village de Horsum.

concile de 869 comme partisan de Photius (31). Au x^e siècle, la ville est citée dans la *Notitia episcopatuum* de Léon VI, toujours dans la province de la Carie, premier des évêchés dépendant de la métropole de Stavroupolis (32). Cette source mentionne une ville de Cibyrra, dont l'évêque tenait le cinquième rang parmi le évêques de la Pisidie (33). Il ne pouvait pas s'agir de la Petite Cibyrra. Depuis cette époque, seule la ville de Cibyrra en Carie est mentionnée dans les *Notitiae*, et cela jusqu'à la fin de l'empire byzantin (34).

Une consultation rapide des monnaies antiques, nous permet de savoir que seule Cibyrra, parmi les quatre villes de la coalition, frappait monnaie (35). Donc, sa monnaie servait aux autres cités de l'Union, de sorte que toute la région était considérée comme étant «cibyrriaque». Lors de la réforme de Dioclétien, la région fut englobée dans la circonscription administrative de la Carie (36). Elle faisait toujours partie de l'unité administrative dirigée par un *quaestor Justinianus exercitus* qui avait sous son commandement les troupes de Carie, de Chypre, du Dodécanèse, des Cyclades, de la Mésie et de la Scythie (37). Après l'abolition du

(31) MANSI, XVI, col. 164A. Étienne a fait figure d'évêque instruit et lettré.

(32) G. PARTHEY, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae graecae episcopatuum*, Berlin, 1866, *Notitia I*, p. 67. Il s'agit d'une liste du x^e siècle, appelée aussi *Notitia de Léon VI.* (cité : *Not. Episc.*)

(33) *Not. Episc.*, p. 70.

(34) *Not. Episc. Notitia III*, p. 112 : *α΄ ὁ Κίβυρας* après le métropolite de la Carie qu'était l'évêque de Stavroupolis ; *Notitia VIII*, p. 175 : même situation qu'en *Notitia* III ; *Notitia IX*, p. 190 : même situation qu'avant ; *Notitia X*, p. 210, après le métropolite de la Carie, qu'était toujours l'évêque de Stavroupolis, on lit *ὁ ....ρας*, où nous devons certainement lire l'évêque de Cibyrra ; *Notitia XIII* (du XVIII^e siècle), p. 252, après l'évêque de Stavroupolis, toujours métropolite, l'éditeur cite *ὁ Ληβύρας* ; nous n'avons pas de doutes qu'il s'agit soit d'une mauvaise graphie, soit d'une mauvaise lecture du nom de l'évêque de Cibyrra.

(35) Cfr B. HEAD, *Historia nummorum*, 2^e éd., Oxford, 1911, p. 719 ; P. IMHOOFBLÜMER, *Griechische Münzen*, dans *Abhandl. bayer. Akadem. der Wiss.*, 1890, p. 679 ; P. R. FRANKE, *Kleinasien zur Römerzeit. Griechisches Leben im Spiegel der Münzen*, Münich, 1968, n° 124, 228, 304, 361, 362 et 365. Pour des raisons inconnues, ce dernier auteur situe Cibyrra en Phrygie.

(36) KAPSALIS, *o.c.*, pp. 356-357.

(37) O. SEECK, *Notitia dignitatum*, Berlin, 1876, p. 45. Cette situation resta en vigueur jusqu'à l'époque de Justinien I^er. À ce moment, les îles furent

système préfectoral, la région constitua le noyau central d'une autre circonscription administrative : du droungos de Cibyrréotes. Ce droungos faisait initialement partie du thème des Anatoliques, d'où il fut détaché pour constituer un thème, vraisemblablement en 731 ([38]).

Après ces explications, une question se pose : pourquoi Constantin VII a-t-il recours à cette imposture étant donné qu'il pouvait rattacher l'étymologie du nom du thème à la ville de Grande Cibyrra ? Nous soupçonnons que Constantin VII ignorait cette ville, ou au moins qu'il ne savait pas où la situer. Nous avons d'ailleurs largement montré que cet empereur fait parfois des confusions grotesques, à cause de ses connaissances livresques assez superficielles ([39]). Sans doute, Constantin VII, pour composer son *De thematibus*, avait-il sous les yeux plusieurs sources, dont des manuels de géographie. Pour le thème des Cibyrréotes notamment, il devait disposer d'un document qui mentionnait les confins du thème et un ou plusieurs autres qui citaient et situaient les villes ([40]). Les documents mentionnant les villes ne

détachées de la circonscription administrative de l'Asie, pour faire partie de celle de Scythie. Cfr. P. YANNOPOULOS, *Ἡ ὀργάνωση τοῦ Αἰγαίου*, p. 203, n. 11.

(38) Les liens entre les deux circonscriptions n'ont pas été rompus même après la promotion de deux régions au rang du thème. Ainsi, selon LÉON VI, *Tactica*, dans *P.G.*, vol. 107, col. 980C-D, le stratège des Cibyrréotes était obligé de mettre à la disposition du stratège des Anatoliques les moyens adéquats dans le cas où il fallait transporter par mer les forces des Anatoliques. Une telle obligation n'étant pas mentionnée pour d'autres thèmes, nous devons admettre qu'il s'agit d'une tradition remontant à l'époque où les Cibyrréotes constituaient un droungos des Anatoliques.

(39) P. YANNOPOULOS, *Histoire et légende chez Constantin VII*, o.c., pp. 161-163, et surtout P. YANNOPOULOS, *Théophane abrégé au x^e siècle*, dans *Byzantina*, 15 (1989), pp. 307-314. Nous ne pouvons pas suivre, T. LOUNGIS, *Κωνσταντίνου Ζ' Πορφυρογέννητου, De administrando imperio (Πρὸς τὸν ἴδιον υἱὸν Ῥωμανόν). Μία μέθοδος ἀνάγνωσης* (*Ἑταιρεία Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν*, 9), Thessalonique, 1990, qui attribue à Constantin VII des connaissances fabuleuses et considère cet empereur comme une autorité infaillible, dont même les erreurs sont volontaires afin de rendre la lecture de ses écrits impossible à toute personne non initiée aux arcanes de la diplomatie byzantine. Des telles affirmations n'ont pas de valeur scientifique.

(40) En réalité, *De thematibus*, p. 79, 31-38, Constantin VII, ne mentionne pas les villes situées à l'intérieur du pays, mais seulement les localités qui lui servent pour définir les frontières du thème.

pouvaient être ni Hiéroclès, ni la *Notitia* attribuée à Léon VI et Photius ; ces deux sources mentionnent des villes qui ne sont pas mentionnées par le *De thematibus* (41).

Constantin VII cite deux séries de villes : les villes situées à l'intérieur et les villes côtières. Il se trompe grossièrement une seule fois en situant Selge, ville de Pamphylie, parmi les villes côtières, bien qu'elle se trouvât à plus de 200 kilomètres de la mer (42). Cette erreur est significative ; elle prouve l'existence de plusieurs documents consultés par Constantin VII, d'où la confusion au moment de la collation.

Il est impossible d'avancer une hypothèse au sujet du document consulté par Constantin VII pour les villes de l'intérieur. Le fait que des villes importantes ne sont pas mentionnées, tandis que sont citées des agglomérations insignifiantes, donne à réfléchir (43). Nous pensons toutefois que les documents consultés par Constantin VII ne devaient pas être étrangers à l'armée, puisque les villes mentionnées avaient toutes une importance stratégique.

Par contre, le soin de préciser la position des îles, des villes côtières, les embouchures des fleuves, les caps et parfois les distances, indique que le document consulté par Constantin VII pour le relevé des villes côtières serait d'origine maritime, une espèce de portulan. Ainsi s'explique non seulement la présence de la Petite Cibyrra dans l'énumération des villes du thème des Cibyrréotes, mais aussi la présence d'autres agglomérations aussi modestes, mais connues pour leurs installations portuaires (44).

(41) À titre d'exemple, signalons que les villes : Araxa, Fellos, Antifellos, Eudocias, Nysa ou Neisa, Valboura ou Barboura, Choma, Arneae, Olymbos, Sityma ou Sidyma, Korydalla, Akalissos, Limyra, Kannos ou Kaunos, Komva, etc., pour nous limiter à la seule Lycie, ne sont pas mentionnées par le *De thematibus*, bien qu'elles soient citées aussi bien par *Not. Episc., Notitia I*, pp. 66-67, et par *Hiéroclès*, p. 31.

(42) *Hiéroclès*, p. 30. La localité porte actuellement le nom de Serik. La confusion est peut-être due à la ville de Sidè ou celle de Sillyon, situées aussi en Pamphylie, mais près de la mer.

(43) Ainsi le *De thematibus*, p. 79, 36, mentionne l'agglomération de Filita, située entre Oenias ou Oenoas et Podalia. L'agglomération n'est signalée ni par *Hiéroclès*, ni par les *Notitiae* en tant que siège épiscopal. Même chose pour Agia, dont nous ne savons pas s'il s'agit d'une localité ou d'une région.

(44) *De thematibus*, p. 78, 2 à p. 79, 30 : Bargylia, Strovilos, Artémissia, Laryma, Phoenix, Cibyrra, Selinonte, Sykè, Palaios, qui ne sont pas citées

Il est temps de conclure. Nous avons essayé d'établir la vérité historique en restituant à la ville de Cibyrra l'origine étymologique du nom de thème des Cibyrréotes. Il ne s'agit toutefois pas de la petite ville côtière de l'Isaurie, comme Constantin VII l'affirme en ignorant l'existence de la ville importante de Cibyrra en Carie. Il s'agit d'un cas, parmi d'autres que nous avons étudiés, montrant le risque qu'on court en prenant à la lettre des affirmations de Constantin Porphyrogénète. Le savoir et le sens de la précision de cet empereur savant, surestimés par certains historiens contemporains, doivent être continuellement mis à l'épreuve, surtout dans les cas où les notions telles que le pouvoir impérial ou l'intérêt de la dynastie, sont impliqués. C'est notamment le cas en l'occurrence, où les Cibyrréotes sont présentés comme gens irrespectueux envers le souverain. L'examen des données des sources prouve toutefois qu'il ne s'agit ni d'une appellation péjorative, ni d'une espèce de punition, car le nom du thème ne tire pas son origine de l'agglomération de la Petite Cibyrra, comme Constantin VII le dit, mais de la ville homonyme située en Carie.

Panayotis A. YANNOPOULOS

par *Hiéroclès*. D'ailleurs, Constantin VII lui-même dit pour certaines de ces agglomérations qu'elles étaient insignifiantes, mais qu'elles disposaient d'installations portuaires importantes.

CHRONIQUE

CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE

Dictionnaires

Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien (DECA). Sous la direction de Angelo Di Bernardino. Adaptation française sous la direction de François Vial. Paris, Cerf, 1990. 2 vol. 18 × 23 cm. Vol. I : *A-I*, xxix-1279 pp. ; vol. II : *J-Z*, xxiv-1361 pp., 18 cartes. ISBN 2-204-03017-1.

Dans cette adaptation française du *Dizionario patristico e di antichità cristiane* (Gênes, Marietti, 1983), qui vise à être «un instrument de travail aisément accessible à l'homme cultivé, désireux d'avoir à sa disposition une information rapide et précise sur tout ce qui concerne les huits premiers siècles de l'histoire du christianisme», de la Perse et de l'Ethiopie à l'Irlande, les archéologues et historiens de l'art trouveront, à côté d'exposés qui peuvent leur être utiles (sur les doctrines et les pratiques, le monachisme, la patristique, les genres littéraires, l'histoire et la géographie, le droit et les institutions, les personnages réels ou fictifs), des articles qui les concernent directement. M. Noël Duval, sous le titre *Edifices de culte*, a présenté, de façon critique, un panorama de nos connaissances sur les basiliques, les installations liturgiques dans l'église, les baptistères, les diverses annexes et sur les formes particulières de l'édifice de culte (doubles absides et doubles chœurs, églises doubles, plans centrés, plans cruciformes). D'autres études d'ensemble traitent des *Cimetières* (y compris les *Catacombes*), de la *Mosaïque*, de la *Peinture*, des *Sarcophages paléochrétiens*, de la *Sculpture*, des *Symboles* et du *Symbolisme*. On rencontrera aussi, sous les noms de régions, de provinces ou de villes, les informations sur les monuments de l'architecture (connus par les édifices, plus ou

moins bien conservés, et par les textes) et, quand les articles s'y prêtent, sur la sculpture, la peinture et les arts mineurs. On appréciera qu'il ait été traité spécialement des monuments des *hérétiques* (églises avec leur décor, hypogées, inscriptions et objets de petite taille). Les auteurs de nombreux articles n'ont pas seulement fait le point sur l'état actuel de notre savoir mais ont soulevé, de manière personnelle, les problèmes qui se posent.

A été aussi abordée l'*iconographie* des personnages et des événements de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou encore des gammadies (où Antonio Quacquarelli a condensé les résultats de ses recherches originales) et des gestes les plus significatifs. Carlo Carletti a défini les méthodes et les buts de l'iconographie et de l'iconologie tandis que Henri Crouzel a traité de la théologie de l'image de Dieu ainsi que de l'utilisation et du culte des images.

Ont été également pris en considération des *objets* (amulettes, anneaux, calices, croix-crucifix, diptyques, enkolpia, fibules, lampes, objets liturgiques, vêtements liturgiques) et des *meubles* (cathedra).

On mettra, enfin, en vedette l'article où Hugo Brandenburg a défini les buts de l'*archéologie chrétienne*, en a retracé l'histoire, décrit la situation actuelle et évoqué les perspectives.

On voudrait aborder ici un certain nombre de points qui appellent des discussions ou des rectifications. P. 129 : à Parenzo (il n'eût pas été inutile de préciser que le nom actuel est Poreč), dans la basilique construite par Euphrasius (et non de Sainte-Euphrasie), les anges sont non pas à côté de la croix triomphante mais de part et d'autre de la Vierge trônant avec l'Enfant. P. 275 : Antalya n'est pas en Lycie mais en Pamphylie. P. 162 : on sait maintenant que les piliers et les chapiteaux de la Piazzetta de Saint-Marc de Venise viennent de Saint-Polyeucte de Constantinople. P. 162-163 : pour le «calice d'Antioche», il faudra tenir compte de ce qu'en a dit M^me^ Maria Mundell Mango dans *Silver from Early Byzantium*, n° **40** : cf. *Byzantion*, LVII, 1987, p. 261). P. 269 : le *martyrium* de saint Philippe à Hiérapolis n'est pas analogue à celui de Babylas à Antioche. P. 336 : lire *chaire* et non *cathédrale* de Maximien. Au baptistère dit des Orthodoxes ce n'est pas le *Christ* mais le *Jourdain* qui a les mains voilées ; de même au baptistère des Ariens ce n'est pas le Christ mais le Jourdain qui fait un geste d'approbation (de plus cette mosaïque est reproduite dans Volbach-Hirmer pl. 149 et non pl. 232, qui figure le baptême de la chaire de Maximien, P. 437 : on corrigera *κατεχεῖν* en *κατηχεῖν*, p. 551 : l'énig-

matique «tripode de Pizias» est en réalité le trépied de la Pythie. P. 821 : il y eut sur la tombe de Jean à Ephèse une église avant celle de l'époque de Justinien. P. 845 : pour Durazzo il aurait pu être précisé que s'est l'actuel Durrës. P. 892 : *Ἑτοιμασία* doit s'écrire avec un esprit rude et non un esprit doux. P. 1258 : *capsa* devait évidemment se traduire par *coffret* et non par *capsule* ! Pp. 2517-2518 : l'article *Vatican, Recherches sous la basilique Saint-Pierre* ne rend pas compte de la complexité des problèmes ni des incertitudes qui résultent des fouilles.

Les indications bibliographiques sont malheureusement restées dans l'état où elles avaient été préparées pour l'édition italienne de 1983. C'est ainsi que le volume de J.-P. Sodini donné p. 771, comme «à paraître» est maintenant publié (*Aliki, II : La Basilique double*, 1984). Pp. 2435-2440 : pour Thessalonique il faudra absolument tenir compte de l'ouvrage de J.-M. Spieser *Thessalonique et ses monuments du IV^e^ au VI^e^ siècle* (Paris, 1964).

Reallexikon zur byzantinischen Kunst, begründet von Klaus WESSEL und Marcell RESTLE ; herausgegeben von Marcell RESTLE. Band IV : *Kathedra-Kreta*. Stuttgart, Anton Hiersemann, 1990. 1 vol. 19,5 × 27 cm, VIII pp.-1236 coll., 329 figg. Prix : 470 DM. ISBN 3-7772-9018-1.

Ce volume rassemble 8 fascicules dont la publication s'est échelonnée de 1982 à 1990 avec une interruption entre 1984 et 1989.

La plupart des articles sont consacrés à des villes ou à des provinces. Certains d'entre eux ont pris l'ampleur de véritables livres. Tel est le cas de l'article *Konstantinopel* (471 coll. avec 133 figg.) dû à M. Marcell Restle (à l'exception de la partie relative aux mosaïques de pavement rédigée par M^me^ Gisela Hellenkemper Salies, coll. 613-625). Notre éminent collègue de Munich a procédé à des mises au point approfondies et critiques sur les monuments de l'architecture religieuse et profane, les mosaïques et les peintures murales, les sculptures. L'article *Kreta* (364 coll. avec 3 cartes et 62 figg.) se subdivise en 2 parties : la 1^ère^, de l'époque paléochrétienne à l'invasion arabe de 826 (coll. 811-905) est l'œuvre de M. Ioannes Volonakis ; la 2^e^, qui a pour terme final le début du XVI^e^ s. a été confiée à M. Manfred Bissinger (coll. 905-1174). On appréciera, au début de l'une et de l'autre, de solides introductions sur l'histoire politique et ecclésiastique et aussi, dans la 2^e^ partie, sur l'histoire sociale. M. Bissinger a établi de très minutieuses et instructives classifications pour l'architecture. En ce qui concerne

la peinture, il a commencé par dégager des vues d'ensemble sur les programmes iconographiques, la place de la Crète dans l'histoire de l'iconographie byzantine, les particularités qu'elle présente et les apports occidentaux qu'elle a intégrés. Il nous a enfin donné une histoire extrêmement détaillée de la peinture murale où il a distingué de nombreuses phases. L'article *Kommagene-Kilikien-Isaurien* (175 coll., avec 2 cartes et 66 figg.) est aussi des plus riche. M. Friedrich Hild a traité de la question des frontières de ces provinces et de leur histoire jusqu'au XIV^e^ s. (coll. 182-191). M. Hansgerd Hellenkemper a étudié les techniques de construction, les monuments de l'architecture religieuse et profane, les peintures monumentales, les miniatures et les arts mineurs (coll. 191-319 et 347-355), M^me^ Gisela Hellenkemper Salies présentant les mosaïques de pavement à partir du principat (coll. 319-347). Les autres articles topographiques sont intitulés : *Kerkyra und die Ionische Inseln* (64 coll. avec 1 carte et 14 figg., par M. Demetrios Triantaphyllopoulos ; il englobe non seulement l'architecture et la peinture monumentale mais aussi les icones, les miniatures et les arts mineurs ; en conclusion, D. Tr. note que les îles ioniennes n'ont pas joué de rôle décisif dans l'histoire de l'art byzantin ; pour les icones de Corfou on ajoutera maintenant l'ouvrage capital de P. Vocotopoulos : voir *infra* pp. 550-555) ; *Korinth* (66 coll. avec 22 figg., par M. D. I. Pallas — dont le nom a été omis dans la liste des collaborateurs p. VIII — ; après une longue introduction historique qui va de l'époque romaine jusqu'à la prise de l'Acrocorinthe par Mehmed II en 1458 a été étudiée quasi exclusivement l'architecture ; on trouvera *in fine* des renseignements sur la sculpture, les mosaïques de la basilique de Léchaion, les peintures aniconiques de tombes, les lampes et la céramique) ; *Kiev* (20 coll. avec 9 figg., par feu V. Ponomarev ; en plus de l'architecture, des mosaïques et des fresques ont été pris en considération les icones, les miniatures, la sculpture et les arts mineurs).

L'architecture monastique (*Klosterarchitektur*) a été présentée par M. Panagiotis Papaevangelou (34 coll., 17 figg.). 4 articles traitent de thèmes iconographiques : *Kindheit und Jugend Mariae* (20 coll. par M^me^ Jacqueline Lafontaine-Dosogne), *Koimesis* (47 coll. par M^me^ Karoline Kreidl-Papadopoulos ; l'article concerne presque entièrement la Dormition de la Vierge, suivie à la fin de Dormitions de différents saints et de personnages royaux), *Konstantin und Helena* (10 coll., par le regretté Klaus Wessel) et *Konzilien* (10 coll., par M. Christopher Walter).

Les articles *Kathedra, Kelch* et *Keramik* ont été reportés respectivement à *Synthronon und Kathedra, Liturgisches Gerät* et *Tonwaren.*

Au terme de son «Nachruf» M. Restle nous laisse espérer que la publication du *Rbk*, qui est parvenue au milieu de son parcours, va se poursuivre à un rythme plus soutenu et se terminera vers 1996/1998.

Grèce

Alison FRANTZ, *Late Antiquity : A.D. 267-700.* With Contributions by Homer A. THOMPSON and John TRAVLOS. Princeton, N. J., The American School of Classical Studies at Athens, 1988, 1 vol. 23 × 33 cm, XXI-155 pp., 76 pll. (THE ATHENIAN AGORA. XXIV). Prix : $ 65. ISBN 0-87661-224-9. M.

M^me^ Al. Fr. a rapproché des données des textes et des inscriptions celles de fouilles pratiquées à l'Agora et dans les quartiers environnants pour nous proposer une image aussi complète que possible d'Athènes dans l'Antiquité tardive. Le point de départ nous est fourni par les destructions, repérées grâce à l'archéologie, qu'entraînèrent les incendies allumés par les Hérules lors de leur incursion de 267. Les dernières années du règne de Dioclétien et, plus encore, celui de Constantin, dont l'auteur rappelle les liens avec Athènes, virent s'opérer un redressement, dont l'un des plus beaux exemples est l'épanouissement que connurent alors les écoles païennes de philosophie et de rhétorique. M^me^ Al. Fr. voit la résidence de professeurs qui auraient dispensé leur enseignement chez eux dans les trois belles et somptueuses maisons élevées au cours de la 2^e^ moitié du IV^e^ s. sur des terrasses de la pente N. de l'Aréopage et dans la maison dite «de Proclus», au S. de l'Acropole, qui aurait été initialement, avec des dimensions plus réduites, la maison de Plutarque, le fondateur de l'école néo-platonicienne. Ces maisons auraient été délaissées à la suite de l'interdiction d'enseigner imposée en 529 par Justinien aux professeurs païens. C'est également dans les années 530 que fut abandonné, pour une brève période, l'édifice implanté au milieu de l'Agora, que M. H. Thompson appelle «The Palace of Giants» en raison de la présence des Géants qui, avec des Tritons, encadraient les trois entrées de la façade N. Il propose de voir dans cet ensemble la résidence officielle des hauts magistrats de passage à Athènes. Mais cet abandon ne nous engage-t-il pas à continuer d'y voir le siège de l'Université ? Athènes resta longtemps essen-

tiellement et tenacement païenne, comme le montrent notamment les 16 décrets impériaux pris de 345 à 435 pour interdire les pratiques de l'ancienne religion. Dans la 1ère moitié du IVe s. furent encore érigés des édifices destinés à donner un nouvel éclat à la célébration des Panathénées. La lente montée du christianisme est attestée par des épitaphes et par des symboles chrétiens sur des lampes que l'on pouvait acheter dans les mêmes boutiques que des lampes avec des scènes païennes. Mme Al. Fr. pense qu'au IVe s. les lieux de culte chrétiens auraient encore été installés dans des maisons. L'un des premiers monuments de l'époque païenne à être converti en église, sans transformations architecturales intérieures, à une date que nous ne pouvons préciser, aurait été l'*Agoranomeion* de l'Agora romaine, auquel la Tour des Vents aurait servi de baptistère. La plus ancienne église dont les ruines nous sont conservées serait le tétraconque avec un *narthex* élevé durant le 2e quart du IVe s. (si l'on en juge par les restes de pavement en mosaïque) dans la cour de la Bibliothèque d'Hadrien, reconstruite peu auparavant par le préfet de l'Illyricum Herculius (408-410, peut-être 407-412). D'églises détruites sans doute par les invasions slaves de la fin du IVe s. proviennent des éléments de sculpture architectonique. Au VIe s. le «Palais des Géants», abandonné peu de temps dans les années 530, aurait été converti en monastère, selon l'hypothèse de Mme Al. Fr., qui tire argument de la présence d'ampoules provenant de Terre sainte dans la plus petite des salles ajoutées contre le mur E. de la partie S. Une des «écoles» des terrasses du versant N. de l'Aréopage (la «maison C») aurait été transformée en lieu de culte chrétien avec l'aménagement en baptistère du triclinium et du nymphée de l'angle S.-E. (Cette hypothèse a été mise en doute par J.-P. Sodini dans *Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin, Actes du colloque organisé par l'Ec. fr. de R.*, Rome, 1984, p. 349, et contestée par D. I. Pallas, *Ἡ Ἀθήνα στὰ χρόνια τῆς μετάβασης* ... [*infra*, pp. 536-537], p. 88). C'est sous Justinien au plus tard que le Parthénon et l'Asklépieion seraient devenus des églises. De nouvelles maisons apparurent sur l'emplacement de l'ancienne Agora et des boutiques furent aménagées à l'extrémité E. du portique S.

L'invasion de Slaves et d'Avars en 582 entraîna des destructions. Pour se prémunir contre d'éventuels retours une garnison aurait été installée sur le versant O. de l'Acropole et dans les anciennes «écoles» de l'Aréopage. Au VIIe s. Athènes connut un nouveau redressement, qui, interrompu, au témoignage des monnaies, sous le règne d'Héra-

clius à la fin des années 630, pour des raisons qui nous échappent, atteignit son sommet en 662/3 quand Constance II, au cours de sa campagne contre les Slaves, établit ses quartiers d'hiver à Athènes : on a recueilli plus de 800 monnaies de son règne. C'est alors seulement que l'Erechtheion et l'Héphaisteion auraient été transformés en églises. La découverte sur l'Agora et dans les environs de monnaies de Philippicus (711-713), d'Anastase II (713-716) et de Léon III (717-741) a conduit M^me^ Al. Fr. à supposer que ce dernier empereur aurait réinstallé une garnison sur l'Acropole pour réprimer la révolte provoquée par ses mesures iconoclastes.

À l'intérieur du cadre historique ainsi reconstitué M^me^ Al. Fr. a apporté d'utiles précisions sur les maisons, les bains, les latrines, l'approvisionnement en eau, les moulins, les ateliers d'artisans et sur la restauration des édifices publics.

Δ. Ι. Παλλα, Ἡ Ἀθήνα στὰ χρόνια τῆς μετάβασης ἀτὸ τὴν ἀρχαία λατρεία στὴ χριστιανική. Τὰ ἀρχαιολογικὰ δεδομένα. Extrait de l'*Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Θεολογικῆς Σχόλης τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν*, t. 28, *Τιμητικὸν ἀφιέρωμα εἰς Βασιλειον Λ. Δεντακην,* Athènes, 1989, 86 pp., 27 figg.

Après une introduction historique où il a rappelé les débuts de l'expansion du christianisme à Athènes, évoqué les principales personnalités qui en furent l'illustration, inventorié les martyrs et les lieux où un culte leur fut rendu, M. D. P. a regroupé les informations dont nous disposons sur les plus anciennes églises. Celles-ci se seraient trouvées d'abord, comme l'évêché, en dehors de l'enceinte. En conservent le souvenir la basilique de l'Anchesmos découverte en 1888 sur le versant S. du Lycabette, — centre d'un habitat chrétien avec un cimetière —, dont le premier état remonterait à la 1^ère^ décennie du v^e^ s., et la basilique dont des vestiges ont été exhumés, à Patisia, sous l'église Saint-Luc. Mais au v^e^ s. des édifices chrétiens ne tardèrent pas à s'implanter au centre de la ville. C'est alors que fut érigée l'église tétraconque dans la cour de la bibliothèque d'Hadrien, que D. P. rattacha d'abord à la préfecture d'Herculius (408-412) mais dont il descend maintenant la date dans le second quart du v^e^ s. et dont il attribue la construction à l'impératrice Eudocie (entre 423 et 441/442) , athénienne d'origine (*Δημητρίου Ι. Παλλα, Τὸ τετράκογχον τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἁδριανοῦ. Δεύτεραι Σκέψεις*, dans *Ἐπ. Ἑτ. Βυζ. Σπ.*, t. 47, 1987, pp. 419-422).

D. P. cite également comme exemple d'église édifiée alors dans le centre de la ville la basilique dont les ruines ont été en grande partie surmontées par la Fetiye Cami à l'Agora romaine (mais M^me^ Al. Frantz, *Agora*, XXIV [cf. *supra* pp. 534-536], p. 73, la date du VII^e^ s. à cause de la mauvaise qualité de l'appareil des murs). Au VI^e^ s., avec l'extension du christianisme résultant de la politique de Justinien, furent construites de nouvelles églises. La basilique de l'Ilissos, hors les murs, aurait été bâtie dans les années 550 pour accueillir les reliques de Léonidas et de ses 7 compagnes de martyre transférées de Léchaion, où la basilique qui les abritait aurait été détruite par le séisme de 550-551. Non loin de là, à l'intérieur de l'enceinte, fut élevée la basilique dont les ruines ont été dégagées au N. de l'Olympieion. D. P. y relève l'influence de l'architecture de Corinthe, siège du métropolite dont dépendait l'évêque d'Athènes. Il en était peut-être de même dans la basilique du Jardin National découverte par Pittakis en 1851 et qui serait celle dont un plan a été publié par Albert Lenoir (dans son *Architecture monastique*, I, Paris, 1853, p. 248, fig. 160). D. P. est passé ensuite à l'étude des monuments antiques qui ont été convertis en églises selon un rythme assez lent. Seul l'Asklépieion a dû être démoli, ses bâtiments ne se prêtant pas à une transformation en basilique. Un exemple intéressant est fourni par le théâtre de Dionysos, dont l'orchestra et la skénè furent aménagés pour servir d'atrium à la basilique cémétériale à une nef construite plus à l'E.

D. P. s'est enfin intéressé longuement à la sculpture paléochrétienne d'Athènes, où il s'est étonné de l'absence des scènes bibliques et des allégories illustrées en Occident. Il attribue ce phénomène à une tendance aniconique, sans doue sous l'effet d'une réaction contre l'idolâtrie païenne dont on trouve des échos chez les apologètes Aristide et Athénagoras. Cette «idéologie défavorable aux représentations des personnages saints s'est répandue en Grèce propre et dans les îles avec comme centres intellectuels et spirituels Athènes et Corinthe» et y a survécu au-delà de l'époque iconoclaste (cf. D. Pallas, *Les décorations aniconiques des églises dans les îles de l'Archipel*, dans *Studien zur spätantiken und byzantinischen Kunst Friedrich Wilhelm Deichmann gewidmet*, II, 1986, pp. 171-179). Se fondant sur de nombreux textes scripturaires, patristiques et liturgiques, D. P. a décrypté la riche signification symbolique de 3 plaques qui évoquent la promesse d'accès au Paradis apportée par Eucharistie.

Γεωργίου Δημητροκαλλη, Ἄγνωστοι Βυζαντινοί Ναοί τῆς Ἱερᾶς Μητροπολεως Μεσσηνίας. Athènes, 1990. 1 vol. 17 × 24 cm, 301 pp., 283 figg.

D'une cinquantaine d'églises qu'il a étudiées en Messénie M. G. D., avec le soin et la précision qu'on lui connaît, en a publié 13, inconnues ou peu connues, situées pour la plupart dans des endroits d'accès malaisé, voire pénible. Pour les dater et les localiser à leur juste place dans l'évolution de l'architecture byzantine il a fait appel à de nombreuses comparaisons et procédé à des relevés aussi étendus que possible, qui constituent de précieuses mises au point sur diverses questions. En dehors de ces 13 églises, les autres sont post-byzantines ou sans intérêt particulier.

On trouvera dans ce volume :

1. *Saint-André de Longa* (*Λογγά*). Aujourd'hui église à une nef voûtée en berceau avec une coupole médiane, ce fut, dans son 1er état, remontant à la 2e moitié du xe s., une basilique à 3 nefs, couvertes en charpente et séparées l'une de l'autre plutôt par 2 piliers que par 2 colonnes ; elle aurait eu une abside à cinq pans, consolidée extérieurement dans le bas par un «manteau» en raison des risques de tremblement de terre dans la région. Endommagée par un séisme, cette église fut reconstruite sans doute au xie s. selon le type de transition entre la basilique à 3 nefs et la croix grecque inscrite.

2. *Saint-Georges du cimetière de Vlachopoulo* : basilique, de plan presque carré, à 3 nefs couvertes en charpente et séparées par 3 piliers ; elle est munie, à l'E., de 3 absides semi-circulaires. G.D. estime qu'elle a dû être bâtie entre la fin du xe s. et le début du xie.

3. *Saint-Georges de Rhammovouni.* Ce fut à l'origine, sous les Paléologues, une basilique à une nef, au toit en charpente, à laquelle furent ajoutés, toujours sous les Paléologues, 2 collatéraux, couverts d'un toit en appentis et dotés d'absides également semi-circulaires. Sous la fenêtre de l'abside médiane, dans le bas du mur, est creusée une cavité rectangulaire, qui aurait été destinée au dépôt des reliques.

4. *Catholicon du monastère du Taxiarque à Polichni* (*Πολίχνη*). Cette église du xe s. appartient au groupe des églises en croix inscrite où la coupole est plus proche du mur de l'O que de celui d'E. et où le bras occidental de la croix ne communique pas avec les compartiments contigus. La coupole est renforcée par 2 nervures entrecroisées perpendiculairement selon les diagonales du carré central. Les 4 compartiments d'angle sont voûtés en berceau. L'église est précédée d'un

narthex, où la voûte en berceau de la partie médiane est perpendiculaire aux voûtes latérales. Un exonarthex a été ajouté en 1929. Les fresques sont l'œuvre d'un artiste populaire du XVIII^e s. De cette époque date aussi une icone signée d'un certain G. Tampakis, qui représente la *Παναγία Μοιρολογοῦσα*, épithète inconnue ailleurs jusqu'à présent.

5. *Παναγία ἡ Γριβιτσιανή* (ou *Κριβιτσιανή*), du nom du village de *Γριβιτσά* ou *Κριβιτσά*. Catholicon d'un ancien monastère aujourd'hui abandonné, cette église fut construite à la fin du XII^e s. ou au début du XIII^e selon le plan en croix inscrite avec des voûtes en berceau sur les compartiments d'angle de l'E. et des calottes sphériques sur ceux de l'O. Ici encore la coupole est plus proche du mur O. que du mur E. mais le bras O. communique avec les compartiments d'angle. Abandonnée tout un temps, l'église fut remaniée vraisemblablement au XVI^e s. et dotée d'un narthex. Ultérieurement s'y ajoutèrent un petit exonarthex et 2 annexes (dont une chapelle) sur le côté N. Les fresques du catholicon ont dû être exécutées dans la 2^e moitié du XVI^e s. G. D. en a décrit attentivement le programme et souligné les particularités iconographiques. La représentation de Lazare sous l'aspect d'un personnage à la figure féminine est un *unicum*. G.D. pense qu'après nettoyage la recherche devrait se tourner vers la possibilité d'une attribution à un atelier du Péloponnèse mais il a fait observer dès à présent les différences avec la manière des frères Georges et Démétrios Moschos.

6. *Catholicon du monastère de Sidéroporta*. Construite en 1566 et restaurée en 1971, cette église appartient à la catégorie des basiliques à 1 nef dont la coupole médiane est épaulée à l'E. et à l'O. par une voûte en berceau. G. D. a démontré, chiffres à l'appui, que si le tambour de la coupole, comme dans 3 autres églises postbyzantines de Messénie, présente un retrait, ce n'est pas pour des raisons d'ordre esthétique mais pour en alléger le poids. Au-dessus de la porte d'entrée se détache en relief une tête humaine à fonction apotropaïque. Les fresques ont été recouvertes de badigeon lors de la restauration de 1971.

Les sept autres églises sont du type *σταυρεπίστεγος* (avec une voûte en berceau transversale) :

7. *Saint-Basile de Panypéri* (*Πανυπέρι*). G. D. estime que cette basilique à 3 nefs voûtées en berceau aurait été élevée dans les premières décennies du XIII^e s. mais il n'exclut pas le XII^e. La décoration céramoplastique avait été limitée par mesure d'économie aux murs du chevet (G. D. a fort utilement dressé le relevé des églises où l'on retrouve le motif dit «disepsilon» attesté dans le mur du diaconicon).

8. *Saint-Basile de Pétalidi* (*Πεταλίδι*). Cette église de plan en croix libre avec un triconque intérieur n'a d'analogue connu que dans les Saints-Apôtres d'Anô Moulia de la province d'Héracleion en Crète. Elle fut érigée sans doute au XIV^e^ s.

Enfin 5 églises de ce type sont de simples basiliques à une nef :

9. *Saint-Nicolas d'Aipeia* (*Αἰπεία*). C'est un des plus anciens exemples du type *σταυρεπίστεγος*. L'église (avec une abside à 3 pans) fut construite au XII^e^ s. antérieurement à l'arrivée des Latins, qui élevèrent devant l'entrée N. un porche à 4 colonnes portant des arcs brisés et, un peu plus tard, contre la moitié E. du mur N., une chapelle gothique, à laquelle ce porche donnait également accès.

10. *La Transfiguration de Mésochori*. G. D. la date du XIII^e^ s. en raison du nombre de grandes fenêtres, de l'appareil cloisonné, des cordons de dents de scie et de l'épaisseur des briques. Ultérieurement y furent ajoutés un narthex et, contre la moitié E. du mur N., un ossuaire à demi souterrain.

11. *Ζωοδόχος Πηγή de Pétalidi* : elle pourrait dater du XIII^e^ ou du XIV^e^ s.

12. *Saint-Nicolas de Bournazi* (*Μπουρνάζι*). Avec une abside à 3 pans (comme le n° 9 alors que les n^os^ 8, 10 et 11 ont une abside semi-circulaire). G. D. la situe au XIV^e^ s. ou, au plus tard, au XV^e^.

13. *Saint-André de Pétalidi* (au lieu-dit *Ἁγιαντριάς*). C'est une variante de la basilique *σταυρεπίστεγος* à une nef où la face interne des murs latéraux est décorée de 3 arcades aveugles, dont les arcs retombent sur des colonnettes prises dans l'épaisseur du mur. Le rapport de la longueur à la largeur (1,60) dénoterait la volonté d'appliquer le «nombre d'or» (1, 618). 2 ou 3 assises de moellons grossiers alternent avec des arases de briques. L'église aurait été élevée dans la 1^ère^ moitié du XIII^e^ s. et peut-être même un peu plus tôt.

Università degli Studi di Bologna. Istituto di Antichità Ravennati e Bizantina. *XXXVIII Corso di Cultura sull'Arte Ravennate e Bizantina*. Seminario Internazionale di Studi sul tema «*La Grecia insulare tra Tardoantico e Medioevo*». *Ravenna, 15-20 marzo 1991*. Ravenne, Edizioni del Girasole, 1991. 1 vol. cartonné 16 × 23,5 cm, 394 pp., nombreuses figg. ISBN 88-7567-221-0.

Ce volume contient, outre le texte de leçons sur Ravenne (dont je compte parler dans une prochaine *Chronique*), les communications

présentées au séminaire sur *la Grèce insulaire*, qui est venu compléter ceux sur la *Grèce continentale* (*XXVI Corso*, 1984) et sur *Chypre* (*XXVII Corso*, 1985).

Quelques études traitent de problèmes généraux. C'est ainsi que Mme Eugenia Chalkia a établi *la typologie des églises paléochrétiennes des Cyclades* connues par des publications (pp. 109-123). Elle a pu en conclure que les Cyclades ont constitué une région marginale de l'Empire. — Mme Panayota Assimakopoulou Atzara a dégagé des vues d'ensemble sur les *mosaïques* de la même époque en prenant en compte les nombreuses découvertes récentes (pp. 33-65). Elle en a d'abord défini les caractéristiques générales dans la composition et dans l'iconographie (motifs géométriques, animaux, figures humaines) et a rappelé le formulaire des inscriptions. Elle a ensuite discerné des tendances locales à Cos, Rhodes, Karpathos et en Crète. Enfin elle a situé, par de multiples comparaisons, ces mosaïques dans l'ensemble de celles des pays du bassin oriental de la Méditerranée, de la mer Noire et de l'Adriatique. — Pour une période plus récente (XIIe-XIIIe s.), M. Sauro Gelichi a examiné, avec beaucoup de précision, les problèmes posés par l'importation, d'une part, de *céramique byzantine dans la péninsule italienne* et, d'autre part, *de céramique italienne*, surtout produite dans les Pouilles, *dans l'aire byzantine et au Levant* (sites des Croisés en Syrie et en Palestine) (pp. 197-208). Il a mis en lumière les influences exercées par ces échanges sur la constitution d'ateliers locaux et a tiré les conclusions qui s'en dégagent sur les mécanismes commercieux. — Mme Isabella Baldini a dressé *un catalogue typologique des boucles d'oreille byzantines en demi-lune*, des VIe/VIIe s. jusqu'au IXe-XIIIe, découvertes de la Sicile et de l'Italie méridionale jusqu'à Chypre et à Tyr (pp. 67-101).

Mais la majorité des communications ont concerné plus spécialement telle ou telle île. Mme Eleni Papavassiliou et M. Théodore Archontopoulos, après une longue introduction historique fondée sur les textes, ont esquissé le visage de l'île de *Rhodes* et plus particulièrement de la ville de ce nom à partir des témoignages archéologiques des époques paléochrétienne et byzantine : monuments de l'architecture, sculptures architectoniques, inscriptions, peintures murales des VIIIe/IXe s. au XVe (y compris les quelques vestiges du courant occidental), icones (où l'on trouve des témoins du «courant éclectique correspondant à la classe des bourgeois rhodiens ouverts aux conceptions occidentales») (pp. 307-350). — Mme Sophia Kalopissi Verti a également mis en rapport les

découvertes archéologiques de *Cos* avec son histoire, du IVe s. à 1314, date de l'occupation par les chevaliers de Rhodes (pp. 233-251). Cos, escale importante sur la route maritime reliant Alexandrie à Constantinople, connut à l'époque paléochrétienne un épanouissement auquel répondent le nombre des monuments, la diversité de leurs types et la richesse de leur décoration. La céramique importée révèle des rapports surtout avec les villes côtières de l'Asie Mineure, Chypre et l'Afrique du N. L'incursion arabe de 654-655 marqua la fin de l'époque paléochrétienne et provoqua l'abandon des habitats côtiers. Dans la suite, en dépit d'une population relativement nombreuse, surtout au XIe s. (où arrivèrent des réfugiés d'Asie Mineure voulant échapper aux Turcs) peu nombreux sont les monuments conservés. L'un des plus importants fut le monastère fondé dans les années 1080 par saint Christodoulos, venu précisément d'Anatolie (les plus anciennes fresques, œuvre d'un excellent peintre, semblent proches de la fondation). On trouve surtout des églises reconstruites ou aménagées dans d'anciens bâtiments. Les quelques exemples de peinture monumentale datant de la fin du XIIe s. ou du début du XIIIe sont de bonne qualité.

Mme Maria Panayotidi a étudié le plus important ensemble de *peintures murales* de l'Archipel, celles *de Naxos* des VIe/VIIe s. au XIVe, en procédant à de nombreux rapprochements avec d'autres œuvres de l'art byzantin, y compris de la Géorgie (pp. 281-303). Les fresques de la Panaghia Drosiani près de Moni et de l'abside de la Panaghia Prôtothronos de Chalki (VIe/VIIe s.) «indique[nt] la présence probable d'un atelier local et certainement des commanditaires cultivés». C'est à Naxos que l'on trouve le nombre le plus élevé (14) d'églises avec des décors aniconiques, que Mme M. P. date des VIIIe et IXe s. : elles témoignent d'une «floraison démographique ... pendant [la] période troublée» de l'iconoclasme. Les peintures des Xe et XIe s., dont Mme M. P. a fort bien fait ressortir les particularités stylistiques propres à chaque monument, attestent la même prospérité. Du XIIe s. ne nous sont parvenues que quelques œuvres fragmentaires, dont certaines ne sont pas encore nettoyées. Quoique l'île fût tombée au pouvoir des Latins dès 1207, on continua d'y exécuter de nombreuses fresques dans le style byzantin au XIIIe s. et au début du XIVe. «Certaines sont dues à des artistes compétents qui témoignent une connaissance de l'art officiel byzantin et certaines autres trahissent un caractère plus provincial». Mme M. P. pense qu'au XIIIe s. des peintres seraient venus d'autres régions de l'aire byzantine. P. 300, l. 17 on corrigera un *est*

(qui rend le texte incompréhensible) en *et.* Sur Naxos voir aussi *Byzantion*, t. LX (1990), p. 522-527.

Mme Melita Emmanuel a présenté la peinture byzantine en *Eubée*, qui nous est connue par 11 églises, de 1245 (Saint-Jean Kalyvitis à Psachna) à 1393 (Dormition d'Alivéri), la plupart des monuments se situant entre la dernière décennie du XIIIe s. et les 15 premières années du XIVe, en relation avec la reconquête de Constantinople par Michel VIII Paléologue et la libération pendant les années 1269-1280 d'une grande partie de l'île par son armée, qui «semble avoir stimulé un sentiment d'optimisme national dans la population grecque» (pp. 185-196). «En conclusion, écrit Mme M. E., on pourrait dire que la peinture en Eubée pendant le XIIIe et le XIVe s. a un caractère local plus ou moins prononcé. Du point de vue de l'iconographie elle suit en règle générale des modèles archaïsants ; du point de vue du style, certaines parties de la décoration se rapprochent directement du courant des régions centrales et d'autres se distinguent par un caractère plus traditionnel. Cette peinture acquiert des traits particuliers surtout à cause de la domination franque qui a favorisé le contact des peintres grecs avec l'art occidental. Certains détails iconographiques insolites peuvent être attribués à l'influence occidentale ainsi que cette expression vive ou personnalisée des visages, qui les différencie de l'image typiquement byzantine. Cependant ces éléments n'altèrent pas le caractère purement byzantin de la peinture d'Eubée».

La *Crète* a retenu l'attention de plusieurs auteurs en raison des siècles de domination vénitienne et des travaux qu'y mène l'École italienne d'archéologie d'Athènes. M. Antonino Di Vita a souligné les apports des fouilles récentes de cette institution à la connaissance de Gortyne dans l'Antiquité tardive et à l'époque protobyzantine (pp. 169-183). Il a suivi, grâce aux fontaines, la parcellisation, après le séisme de 365, du tissu urbain d'une ville qui restait la capitale de la province de Crète et une base essentielle des relations maritimes avec l'Afrique jusqu'à ce que celle-ci tombe au pouvoir des Arabes. Il a localisé le quartier chrétien avec ses 6 ou 7 églises et décrit les ruines de 2 basiliques superposées, avec au moins 3 nefs, à Katzara au N. du village qui porte encore le nom significatif de Mitropolis. La plus ancienne daterait de la fin du règne de Justinien ; la seconde aurait été élevée dans les années 620 et détruite par le tremblement de terre des environs de 670. Ces basiliques succèdent elles-mêmes à un édifice important, peut-être déjà une église. La nécropole à l'O. de Saint-Titus est restée en

usage jusque dans la 2e moitié du VIIe s. — M. Spiridione A. Curuni a dressé un inventaire typologique commenté des monuments paléochrétiens de 395 à l'invasion arabe de 824 et montré comment s'était constitué un patrimoine architectural (pp. 131-167). Partant des grandes basiliques à 3 nefs et passant par les basiliques à 1 nef, de dimensions plus modestes, construites en général hors des villes comme chapelles votives ou cimétériales, le plus souvent par des particuliers ou des communautés sur des terrains privés, il a terminé par Saint-Titus de Gortyne, qui devait servir de modèle à plusieurs églises de dimensions plus réduites. On ajoutera maintenant à cette étude la première partie de l'article *Kreta* par J. Volonakis dans le *RbK*, IV, coll. 814-905. (cf. *supra* pp. 532-533). — Mme Patrizia Angiolini Martinelli a analysé avec beaucoup de subtilité un certain nombre de scènes de la Panaghia Gouverniotissa à Potamiès, de Saint-Antoine à Avdou et de Saint-Phanourios à Valsamonero du point de vue de l'iconographie, de la composition et du coloris (pp. 13-32). Elle a souligné l'heureuse combinaison de traits venus de la tradition byzantine et d'influences occidentales et mis en évidence la liberté dans le choix des éléments sémantiques. On retiendra aussi d'utiles rapprochements avec la peinture de Chypre. — Dans une leçon dont nous n'avons qu'un résumé (sans bibliographie) Mme Maria Constantoudaki Kitromelides a étudié l'influence de la peinture italienne du Bas Moyen Age sur l'iconographie et le style des icones crétoises du XVe s. «expression concrète du syncrétisme culturel qui prévalut dans la Crète vénitienne» (pp. 125-129). — En sens inverse Mme Silvia Pasi, par des analyses approfondies, a mis en lumière les modalités de l'adaptation «occidentale» d'un langage byzantin tardif en Emilie-Romagne dans 4 tableaux — œuvres artisanales — du XVIe s. représentant l'un l'Adoration des Mages (à la Pinacothèque communale de Faenza) et les 3 autres l'Adoration des Bergers (2 au même Musée et le 3e au siège des Opere Pie Raggruppate également à Faenza) (pp. 351-365).

Maria Panayotidi, *The Character of Monumental Painting in the Tenth Century. The Question of Patronage*, dans *Constantine VII Porphyrogenitus and His Age*, Second International Byzantine Conference, Delphi, 22-26 July 1987, Athènes, European Cultural Centre of Delphi, 1989, p. 285-331, 34 figg.

Mme M. Panayotidi a démêlé dans les monuments étudiés les conservatismes et les innovations stylistiques et iconographiques, la part des

traditions locales et celle de l'influence de Constantinople. Dans les cas — les plus nombreux ! — où nous n'avons pas d'inscription, dédicatoire elle a tenté de conjecturer quels avaient été la position sociale et le niveau culturel des commanditaires et de préciser le contexte socio-économique dans lequel avaient été élaborées ces œuvres. Ont été ainsi passés en revue successivement : 1) la mosaïque du tympan de la porte royale et celle de l'empereur Alexandre à Sainte-Sophie de Constantinople ; 2) très rapidement les fresques des églises rupestres de Cappadoce pour lesquelles Mme M. P. a renvoyé aux communications de Mmes N. Thierry et C. Jolivet-Lévy à la même conférence (nous en parlerons dans la prochaine chronique) et a rappelé la diversité des commanditaires (humbles moines, membres de la hiérarchie ecclésiastique et administrative, membres de la famille des Phocas) ; 3) à Naxos la première couche de l'église rupestre de la Nativité au monastère de la Vierge Kaloritsa (2e quart du xe s.) ainsi que de la coupole et de la voûte en berceau S. de l'église de la Vierge Protothronos à Chalki (dernier quart du xe s.), qui laissent supposer l'existence d'un atelier local ; 4) à Chypre l'église rupestre de Sainte-Mavra à Chrysocava près de Kyrénia (peu après la libération de l'île de la domination arabe en 965) ; 5) à Castoria, Saint-Etienne et le Taxiarque près de la Métropole (dont les peintures sont stylistiquement apparentées à celles du Pigeonnier de Çavuşin [965-969], les Saints-Anargyres (début du xie s. ; le donateur était un certain Constantin, dont nous ignorons le rang social) ; 6) la fresque de Josué sur le mur O, de l'église de la Vierge à Hosios Loucas (qui aurait été construite par Romain II [959-963] en action de grâce pour la reconquête de la Crète en 961) ; la peinture aurait appartenu à un ensemble commandé, autour de 966, sous le règne de Nicéphore Phocas [963-969] pour manifester la puissance impériale ; 7) Saint-Georges à Panigyristra près de Skala en Laconie ; 8) dans le Magne 8 exemples (dus à un atelier local) : la 1ère couche de Saint-Pierre à Palaiochora et le Taxiarque à Kéria (dans la première moitié du xe s.), Saint-Pantéleimon hors du village d'Epanô Boularioi (991/992 ; le donateur était le prêtre-moine Nicétas), Saint-Philippe à Korogonianika, la 1ère couche du Taxiarque près de Halika, Saint-Georges à Kéria, la 2e couche de Saint-Pierre à Palaiochora, Saint-Nicétas à Képoula ; 9) en Italie méridionale, la crypte rupestre des Saintes-Marina-et-Christine à Carpignano près d'Otrante (peintures exécutées en 959 par Théophylaktos grâce à la générosité du prêtre Léon, de sa femme Chrysoléa et de leur famille) et, sur le mur voisin

de la crypte, le Christ exécuté en 1020 par Eustathios ainsi que la 1ère couche de Saint-Pierre d'Otrante, ville qui devint siège métropolitain en 968. — De cette étude il ressort que les donateurs locaux n'avaient pas les moyens d'engager des artistes de renom et qu'il n'y avait pas de grandes différences selon les régions ; l'art de cette époque n'était pas confiné dans le seul respect des traditions locales et porte la marque des tendances dominantes du temps.

Ευθύμιος Ν. Τσιγαριδας, Οι τοιχογραφίες της μονής Λατόμου Θεσσαλονίκης και η βυζαντινη ζωγραφική του 12ου αιώνα. Thessalonique, *Εταιρεία Μακεδονικών Σπουδών*, 1986. 1 vol. 20,5 × 27,5 cm, 224 pp., 7 dessins, XIV pll. en couleurs, 116 pll. en noir et blanc (avec un long résumé traduit en français par Jean-Marie Verlet) (*Μακεδονικη Βιβλιοθηκη*. N° 66).

C'est André Xyngopoulos qui eut le mérite de reconnaître le catholicon du monastère du Christ Sauveur *τοῦ λατόμου* (du carrier) ou *τῶν Λατόμων*, dans l'église thessalonicienne qui fut consacrée au saint local Hosios David lorsque, après avoir été transformée par les Ottomans en une modeste mosquée de quartier, elle fut rendue officiellement au culte chrétien en 1921. En faisant enlever les crépis turcs ils découvrit la célèbre mosaïque de la Théophanie dans l'abside. Une cinquantaine d'années plus tard, entre 1972 et 1975, des travaux conduits par le Service archéologique en vue de la consolidation du bâtiment ont fait apparaître des restes de fresques et des éléments inconnus de l'architecture. M. E. Ts. publie ici les fresques les mieux conservées, celles du bras S. de la croix : sur la voûte, la Nativité sur la moitié E. et, en face, à l'O., le Baptême ; sur le mur d'appui, à l'E., une Présentation du Christ au Temple dont ne subsiste que le haut du ciborium et, à l'O., une Transfiguration (dont ne nous sont parvenues que 2 figures). L'auteur a fait observer que le Baptême n'est pas séparé de la Nativité par la bande horizontale traditionnelle mais que l'on a substitué à celle-ci, au centre de la voûte, la main de Dieu dans une gloire circulaire. Cette tendance à relier les 2 scènes «est peut-être due à la volonté de l'artiste de souligner l'unité théologique existant entre les 2 thèmes». La présence sur les murs d'appui de 2 scènes du Dodécaorton au lieu de saints en pied serait due «à l'étroitesse de l'espace à laquelle était confronté l'artiste et à son intention d'économiser l'espace pour représenter le reste du cycle des douze Fêtes sur les deux ou trois voûtes

de l'église, sans toutefois réduire l'échelle monumentale de ses compositions» (pp. 177-178). — Une analyse iconographique très poussée a montré «la familiarité de l'artiste avec la tradition iconographique du Xe et du XIe s. mais aussi sa connaissance de la production artistique de la capitale dans la 1ère moitié et dans le 3e quart du XIIe s.» (p. 180), connaissance attestée par les nombreux rapports avec des manuscrits issus de *scriptoria* constantinopolitains.— Une étude stylistique non moins attentive confirme que ces fresques ont été exécutées dans le 3e quart du XIIe s. par un peintre (anonyme) «particulièrement talentueux» et doté d'une «riche personnalité». E. Ts. observe que «la renaissance de modèles anciens dans les fresques du couvent de Latomou suppose que l'artiste a forgé sa personnalité auprès de cercles d'humanistes d'un des grands centres de l'Empire byzantin, Constantinople ou Thessalonique». Maints traits caractéristiques sont dus «à la formation hellénisante de l'artiste» et ces fresques peuvent être rangées «parmi les plus importantes créations du classicisme de l'art des Comnènes» (pp. 186-187).

L'auteur a pertinemment jugé bon de nous donner ensuite une image de ce qu'avait été l'état de la peinture murale à Thessalonique dans la 2e moitié du XIIe s. en reprenant, de façon personnelle, l'étude du Thrène de la Vierge des Chaudronniers (1150-1160) et des fresques de l'église de la Transfiguration à Chortiatis. Il voit dans le Thrène «une expression précoce du courant artistique qui a produit dans le 3e quart du XIIe s.» les fresques de Nérézi (1164), Saint-Nicolas Kasnitzi à Castoria (1160-1180), Veljusa (1166-1168), Staraja Ladoga (1167), Saint-Hiérothée de Mégare (vers 1170) et Djurdjevi Stupovi (vers 1175). Quant aux peintures de l'église de la Transfiguration à Chortiatis, il les situe à la fin du XIIe s. «parce que malgré les modes comnéniennes qu'elles conservent, elles représentent une expression essentielle du nouveau style monumental qui s'élabore» alors «en réaction aux excès de l'art de la période tardo-comnène» (p. 191). — Enfin, dans le dernier chapitre, E. Ts. a replacé les fresques du bras S. de l'église du monastère de Latomou dans les courants artistiques de la 2e moitié du XIIe s. de manière à mieux en apprécier les qualités propres et à en préciser la date. Il conclut qu'«elles peuvent être situées avec certitude dans la décennie 1160-170, et peut-être immédiatement après 1160» (p. 195).

La décoration peinte aurait été renouvelée ou achevée sous les Paléologues sans doute lorsque Michel VIII donna, entre 1277 et 1282, le monastère à son neveu Nicolas Comnène Maliassénos, devenu moine

sous le nom de Joasaph. Il n'en subsiste que des fragments sur la paroi E. du bras N. de la croix : sous l'Entrée à Jérusalem de la voûte, le Christ priant au Mont des Oliviers avoisinait la Vierge de Passion, proche de l'iconostase. E. Ts. publiera prochainement ces fresques qu'il a présentées dans le chapitre sur le programme iconographique (pp. 30-31 et pl. 3).

Dans l'introduction a été retracée l'histoire du monastère d'après les sources écrites (précisons que la fille dite de Maximien est la fille de Galère : Caius Galerius Valerius Maximianus) et les observations archéologiques.

Une illustration abondante et de qualité non seulement rend justice aux œuvres publiées mais permet de suivre aisément les nombreuses comparaisons.

Dans le résumé français on lira p. 175 : *un* et non *une* chrysobulle ; p. 176 ; Ignace de Smolensk et non Ignatius Smolnénin ; p. 89, 190 : Nicodème et non Nicomède ; p. 194 : *mosaïques* et non *fresques* de Daphni (il est évidemment, dit correctement dans le texte grec *ψηφιδωτά*).

Cet ouvrage a été honoré d'un Prix de l'Académie d'Athènes. Efthymios Tsigaridas, *Latomou Monastery (The Church of Hosios David).* Traduction anglaise de Deborah Whitehouse. Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1988. 1 vol. 12 × 16,5 cm, 89 pp., 10 figg., 32 pll. en noir et blanc (Guides of the Institute for Balkan Studies).

Dans cet excellent petit guide, dont le texte grec original a été publié en 1987, M. E. Ts. a mis au point, grâce à ses recherches personnelles, tout ce que nous pouvons savoir sur ce monument important en dépit de ses dimensions réduites. Après une longue introduction historique, il nous en présente successivement l'architecture (aux époques paléochrétienne, byzantine, turque et contemporaine), la décoration sculptée, la mosaïque et les fresques (aux époques paléochrétienne, mésobyzantine et paléologue). Pour l'architecture les travaux de nettoyage effectués en 1965, puis de 1972 à 1975, nous ont appris que le carré central de l'église cruciforme (l'un des plus anciens exemples de ce type !) était surmonté non pas d'un tambour avec une coupole, comme l'avait conjecturé A. Xyngopoulos, mais d'une calotte sphérique. En ce qui concerne la mosaïque de l'abside, l'auteur se range à la date le plus souvent proposée : le dernier quart du v^e^ s.

Νικολάου Κ. Μουτσοπουλου, Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλείου στὴν Πρέσπα. Συμβολὴ στὴ μελέτη τῶν Βυζαντινῶν μνημείων τῆς περιοχῆς. Thessalonique, *Ἀριστοτελεῖο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης. Κέντρο Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν*, 1989. Texte : 2 vol. 17 × 25 cm, I : XIII-228 pp. ; II : VII-448 pp., nombreux plans, dessins, et photographies sur planches. III : album 17 × 25 cm de 26 pll. dépliantes.

Les 2 volumes de texte nous apportent très utilement la reproduction anastatique (avec quelque menus changements) d'études consacrées par M. N. M. principalement à la basilique de Saint-Achillée dans l'île du même nom du petit lac de Prespa, qu'il a fouillée à partir de 1965. Ce recueil va du long article publié, à la suite d'une reconnaissance préliminaire, dans le *Δελτίον τῆς χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, série IV, t. IV (1960), pp. 163-203, jusqu'à la communication sur le tombeau du tsar Samuel dans le collatéral S. de cette basilique imprimée dans les *Études balkaniques* de l'Académie bulgare des Sciences, Institut d'Études Balkaniques «L. Jivkova», n° 3 (1984), pp. 114-126. Il contient les rapports approfondis sur les fouilles de Saint-Achillée parus dans l'*Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Πολυτεχνικῆς σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης*, t. II (1965), pp. 93-223 ; t. IV (1969), pp. 63-228 ; t. V (1972), pp. 149-461 ; chacun ayant l'ampleur d'un livre. Il s'y ajoute des articles sur d'autres monuments byzantins et post-byzantins du petit lac de Prespa et de villages voisins (*Byz.-Neugr. Jahrb.*, t. XXII [1968], pp. 1-49) ainsi que sur des monuments byzantins du grand lac de Prespa (*Χαριστήριον εἰς Ἀνάστασιον Κ. Ὀρλάνδον*, t. II [1964], pp. 138-159).

La basilique (à 3 nefs séparées par 2 rangées de piliers et à tribunes) aurait été construite à la fin du x^e^ s. par le tsar Samuel dans sa première capitale de Prespa, à proximité de son palais, pour servir d'église patriarcale. Elle abritait dans son diaconicon les reliques considérées comme étant celles de saint Achillée (patron de Larissa, dont il fut évêque, et qui participa au 1^er^ concile de Nicée en 325) et des saints Diodore et Oikouménios, évêques de *Τρίκκη* (l'actuelle Trikalla ; Diodore aurait aussi assisté au concile de Nicée). Les examens au carbone 14 auxquels ont procédé les *Isotopes Inc. Westwood Laboratories* ont appris que les 3 squelettes exhumés dans le diaconicon avec des monnaies, des pierres semi-précieuses et des restes d'objets en argent, pouvaient être datés entre 705 et 895. La plaque percée de trous qui recouvrait la tombe servait sans doute à des libations. Au témoignage de Skylitzès l'église aurait eu à souffrir des mercenaires d'Alexis I

Comnène lors de l'invasion des Normands en 1072. Mais elle fut restaurée. Si l'on en juge par les découvertes monétaires, elle aurait connu la plus grande affluence sous Manuel I Comnène (1143-1180). Des inhumations furent pratiquées dans le narthex et dans la région extérieure avoisinante au S. La basilique aurait été détruite lors de l'occupation de la région par les Turcs après la mort de Marko Kraljevitch en mai 1395. N. M. considère que le 3e sarcophage, sous arcosolium, dans le collatéral S. contenait le corps de Samuel : autour du bassin ont été recueillis des restes d'un tissu fait de fils de soie entourés de fils d'or, qui était décoré d'aigles (ou de perroquets ?) affrontés à l'intérieur de médaillons ; ont été aussi trouvés des anneaux de bronze provenant d'un cotte de mailles ; enfin l'os du coude gauche présentait des traces d'une fracture mal réduite.

Un index a été fort opportunément ajouté à la reproduction anastatique des textes et des photographies. Les planches dépliantes ont été regroupées dans un portefeuille.

Παναγιώτης Λ. Βοκοτοπουλος, Εἰκόνες τῆς Κέρκυρας. Athènes, *Ἐθνικὴ Τράπεζα τῆς Ἑλλάδος Μορφωτικὸ Ἵδρυμα Ἐθνικῆς Τραπέζης*, 1990. 1 vol. 26 × 30,5 cm, xxiv-427 pp., 65 pll. en couleurs, 279 figg. en noir et blanc sur 172 pll.

Dans cet ouvrage dédié à Manolis Chatzidakis, M. P. L. Vocotopoulos publie 136 icones qu'il a considérées comme étant les plus importantes et les plus intéressantes parmi les quelque 700 pièces qu'il a eu l'occasion d'étudier depuis 1962. La plupart d'entre elles ont été restaurées entre 1967 et 1976. Bon nombre étaient encore jusqu'à présent insuffisamment connues ; d'autres étaient inédites (nous les signalerons par un astérisque *). Le texte était prêt pour l'impression dès 1983 ; il a été mis à jour jusqu'au début de 1986 et complété de 2 pages d'additions tenant compte des publications récentes jusqu'en 1987 et 1988.

L'auteur a distingué 7 groupes chronologiques : **I. Icones byzantines** *1* (saint Jean Baptiste en buste, 1ère moitié du xive s.) et ***4** (Vierge Hodighitria, 2e quart du xive s.) sont d'une qualité qui les fait attribuer à des ateliers de Constantinople. L'icone bilatérale **3** (dernier quart du xive s.) avec la *Παναγία Δημοσιάνα* et saint Arsène de Corfou (évêque de l'île dans le 2e quart du xe s.), est vraisemblablement l'œuvre d'un atelier de Jannina, qui fut alors un centre d'art important. ***2** (saint Antoine, 2e moitié du xive s.) rappelle, par sa facture, l'icone de Poganovo (1372).

II. Icones postbyzantines de la 2e moitié du XVe s et de la 1ère moitié du XVIe. Toutes sont des œuvres de l'école crétoise (dont P. V. définit fort bien les traits caractéristiques dans son introduction pp. 8-10) à l'exception de 16 (Hodighitria, 2e moitié du XVe s.) qui aurait été exécutée dans un atelier macédonien. **5** : Crucifixion (milieu du XVe s.) à la mémoire de deux filles et d'un fils (Francisco) en costumes occidentaux. ***6*** : Théotocos Eléousa (milieu du 3e quart du XVe s.), apparentée par l'iconographie et le style à l'œuvre d'Andréas Ritsos. **7** : saint Nicolas, signée d'Angélos (vraisemblablement Angélos Acotantos (mort au plus tard en 1457) ; les scènes de la vie du saint qui le flanquent de part et d'autre dateraient du XVIe s. ***8*** : le Christ et la femme adultère (2e moitié du XVe s.) ; **9** : Allégorie de la Jérusalem céleste (vers 1500, influencée par l'art italien), sujet inconnu par ailleurs dans l'art byzantin et postbyzantin. **11** : Vierge trônant à l'Enfant, entourée des bustes de David, Salomon, Isaïe et Daniel et accompagnée de l'inscription *Ἡ Κυρία τῶν Ἀγγελῶν*. ***12*** : Pantocrator (vers 1500) dans la tradition d'Andréas Ritsos. **14** : Descente dans l'Hadès (1er quart du XVIe s.) ; le nom de *Ἰάκωβος* qu'on lit tout en bas est peut-être celui du peintre. ***15*** : Vierge en «Mère de la Consolation» et sainte Catherine (fin du XVe, début du XVIe s.), aux visages «gothicisants», œuvre d'un des *madonneri*.

III. Époque de l'apogée de la peinture murale de l'école crétoise (1527 : peintures du monastère de Saint-Nicolas *τοῦ Ἀναπαυσᾶ* aux Météores, dues à Théophane Strélitzas ou Bathas — **1568** : peintures du monastère de Dochiariou à l'Athos. 2 icones seulement nous sont connues, les autres ayant souffert, comme celles des siècles antérieurs, des incursions turques de 1537 et 1571. **17** : Pantocrator trônant, *Ὁ Πάντων Κριτής*. **18** : Vierge *Ἡ Πάντων Ἐλπίς* (c'est le plus ancien exemple connu de représentation de trône en marbre). A cette époque la part des influences italiennes se réduit et les principales sources d'inspiration sont constituées par la peinture des Paléologues et par celle de la Crète du XVe s.

IV. Époque de Michel Damaskinos et Georges Klontzas (1568-1600), les deux grands maîtres qui ont dominé leur temps et, profondément influencés par la peinture italienne contemporaine, ont renouvelé les moyens d'expression de la peinture crétoise. C'est à Corfou qu'a été conservé le plus grand ensemble connu d'icones signées de Michel Damaskinos (dix : nos *19-28* ; elles ont été déjà étudiées par P. V. dans *Byzantion*, LIII, 1983, pp. 36-51. On rappellera ici que le texte de cet

article ayant été imprimé dans notre revue sans que nous ayons eu le loisir d'en soumettre les épreuves à l'auteur, il s'y est glissé quelques malencontreuses coquilles ; on lira donc : p. 37, ligne 18 : *modelé* au lieu de modèle ; p. 41, l. 21 : *connotations* au lieu de conditions ; p. 41, l. 29 : *Aaron* au lieu de Abraham ; p. 48, l. 13 : *ΔΑΜΑΣΚΗΝΟΥ* au lieu de *ΛΑΜΑΣΚΗΝΟΥ*). P. V. pense pouvoir rapporter à Michel Damaskinos 10 autres icones ayant appartenu à la Grande Déisis de l'iconostase de l'église du Taxiarque à Kambiello (*29-38*). Il attribue avec certitude à G. Klontzas l'icone *40* (Jugement dernier), non signée. Il a pris encore en considération, 9 icones non signées, provenant de Grandes Déisis, dont 5 sont inédites : **44* (saint Jean Théologien) et **45* (saint Thomas ou saint Philippe) ; **47* (Pantocrator), **48* (saint Luc) et **49* (saint André).

V. Les quatre premières décennies du XVII^e s. (1600-1640). Dans le lot abondant des icones de cette période et des décennies suivantes P. V. a donné, avec raison, la préférence aux icones signées, datées et bien conservées. La plupart des peintres de l'école crétoise sont retournés délibérément aux modèles du XV^e s. et du début du XVI^e ; leur technique irréprochable s'accompagne de froideur académique. Deux artistes se distinguent de ce groupe : Emmanuel Lambardos et Jérôme Palladas ou Pouladas. Pour le premier les archives de Venise nous ont appris qu'il y avait eu en réalité 2 peintres de ce nom à Candie à la fin du XVI^e s. et dans la première moitié du XVII^e, l'un, apparemment le plus important, étant l'oncle de l'autre. Sont conservées à Corfou 5 icones portant sa signature, dont 2 sont inédites : **51* (Hodighitria, datée de 1629 comme le *50* : Christ en Grand Prêtre) et **54* (*Μὴ μοῦ ἅπτου*).

De Jérémie Palladas, qui a joui d'une grande considération chez ses contemporains, mais dont la plus grande partie de l'œuvre demeure encore inédite, P. V. nous présente une icone signée : *55* (saint Jean l'Ermite entouré de scènes de sa vie). On trouve ensuite 4 icones signées de peintres de moindre rang : Silvestre (sans doute Théocharis plutôt que Desos ; **56* : saint Georges terrassant le dragon), Emmanuel Tzanfournaris (**57* : Vierge allaitant d'après une gravure d'Agostino Carrache), Georges Kortezas (*58* : Michel entouré de Gabriel et Raphaël), Michel Avramis (qui semble avoir vécu en travaillé à Corfou, **59* : Nativité du Christ). S'y ajoutent 12 icones non signées, dont 3 inédites : **62* : le Christ bénissant saint Marc et le prophète Daniel agenouillés ; offerte par Daniel Gradenigos, *ἡγεμὼν τῆς πόλεως Κυδωνίας*, recteur

de La Canée de 1599 à 1601, qui composa lui-même la longue prière peinte au milieu du tableau et qu'il aurait entendue de la bouche de saint Marc ; **63* : saints Pierre et Paul tenant la maquette d'une église octogonale, à l'intérieur de laquelle on voit l'autel portant la patène et le calice, sujet qui est vraisemblablement une création des peintres crétois du XV^e^ s. ; **64* : Christ de Pitié.

VI. Emmanuel Tzanès, Théodore Poulakis et leurs contemporains (1640-1690). À la suite de la chute de Rethymno et de La Canée au pouvoir des Ottomans en 1646, les artistes crétois quittent leur île natale et se réfugient à Zante et à Corfou, d'où ils gagnèrent provisoirement ou définitivement Venise. Ce fut le cas des deux grands maîtres de ce temps, Emmanuel Tzanès et Théodore Poulakis, qui subirent l'influence de l'art occidental du début de la Renaissance, créèrent plusieurs thèmes iconographiques et en renouvelèrent d'autres. Emmanuel Tzanès est représenté à Corfou par 15 icones signées et datées [allant de 1645 à 1673] : *72-85* ; Théodore Poulakis, par 5 icones signées (*87-91*, dont une seule [*87*] est datée [1670]). P. V. attribuerait à l'atelier de Poulakis sinon à l'artiste lui-même le n° **92* (Christ-Vigne d'après Jean, XV, 1-5). Parmi les œuvres de peintres de moindre importance les collections de Corfou possèdent des icones de Constantin Tzanès (frère cadet d'Emmanuel ; **99* : Vierge Mère de la Consolation, 1654), Victor (que P. V. s'est attaché à différencier de ses homonymes ; 3 icones : *93*, *94*, **95* : Vierge Mère de la Consolation), Philothéos Skouphos, (qui, comme Victor, poursuivit la tradition des peintres conservateurs de la 1^ère^ moitié du XVII^e^ s. (3 icones, dont 2 datées de 1665 : *96-98*), Jean Dzénos (*Ντζένος*) (*99* : 1682) et Emmanuel Skordilis, membre d'une famille de peintres sans doute de La Canée, qui s'est installé vers 1650 dans les Cyclades (*100* : Invention et Elévation de la Croix). Des 26 icones anonymes nous en détacherons 6 inédites : 3 de saint Jean Baptiste (**104*, **105*, **106*), **123* (Prophète Elie), **124* (Tous les Saints) et **126* (Baptême).

VII. Les continuateurs des peintres crétois (1690-1720). Corfou, devenu un centre d'art secondaire, possède son répertoire de thèmes iconographiques, différent de celui des îles voisines et en adopte de nouveaux en copiant des gravures ou des tableaux de l'Europe occidentale. Dans la tradition d'Emmanuel Tzanès s'inscrivent Stéphanos Tzankarolas, marqué par le maniérisme et le baroque (3 icones signées : *127* ; *128* ; **129* : saint Jean Chrysostome trônant et bénissant, d'un style assez novateur) et Constantin Contarinis (*131* : Miracle de saint

Lucien sauvant en 1708 un jeune garçon tombant du haut d'une maison, où le caractère religieux s'estompe au profit de l'anecdote). Jean Moscos a signé une illustration de tropaire *Ἐπὶ σοὶ χαίρει* ... assez différente de celles de G. Klontzas et Th. Poulakis (**130*). On doit à Jean Michalakis (peintre jusqu'à présent inconnu par ailleurs) une Pentecôte (**134*) (avec une Descente de Croix italianisante sur *l'épigonation* et des apôtres également italianisants sur *l'épitrachélion*). On mentionnera encore 2 icones inédites : **133* (saint Georges terrassant le dragon, que P. V. attribue à un peintre en relation avec l'atelier de C. Contarinis) et **136* (saint Méthode dit de Patara).

Les icones postérieures à 1720 s'écartent trop de la tradition byzantine pour que P. V. ait estimé devoir les retenir.

Les notices consacrées à chaque œuvre sont extrêmement fouillées : elles décrivent attentivement l'iconographie et la situent dans sa tradition, dégagent avec une pénétrante finesse les traits stylistiques et procèdent à de nombreuses comparaisons. Les introductions, en tête du volume, puis de chaque chapitre et enfin de chaque secteur consacré à un artiste, abondent en informations précises, notamment sur la carrière des peintres, les œuvres qu'ils ont signées et celles qu'on leur attribue. L'auteur a aussi tenu à dénoncer les fausses signatures. Sans prétendre à un dépouillement exhaustif des archives de Corfou, qui eût retardé fâcheusement la publication de son beau volume, P. V. en a exploité de nombreux documents. 4 index détaillés (général, des lieux de conservation, des thèmes iconographiques et des peintres) achèvent de faire de cet ouvrage non seulement une publication des icones de Corfou digne de leur intérêt mais un outil indispensable à toute étude sur la peinture postbyzantine. On signalera particulièrement les services que rendra l'heureuse innovation de l'index des lieux de conservation qui ne se borne pas à renvoyer aux Musées et aux collections mais qui reprend de façon précise chacune des icones mentionnées dans le texte. Puisse cet exemple être suivi !

La qualité des planches en couleurs est au-dessus de tout éloge. P. V. a, en outre, tenu à multiplier les photos de détail montrant bien le modelé, «qui, comme il le dit pertinement, est l'indice le plus sûr pour dater les icones et faire des attributions, surtout dans le cas des icones postbyzantines, où l'iconographie n'évolue presque pas». Il a été encore bien avisé de reproduire, à la fin des planches, toutes les signatures dans des photos de détail.

P. V. a repris les nos 87, 102, 125, 131 et 132. auxquels il a ajouté d'autres icones (dont certaines avaient d'ailleurs été mentionnées dans le volume), dans son article *Κερκυραϊκὲς ἀναθηκατικὲς εἰκόνες* du *Δελτίο ἀναγνωστικῆς Ἑταιρίας Κέρκυρας, ἔτος* 22, n° 22, 1988 (pp. 31-57, 14 figg.), où il a étudié des icones offertes en souvenir du salut dû à la protection de la Vierge ou de saints lors d'un péril. Il y a distingué 3 groupes :

1. Le plus ancien comprend des icones qui conservent le caractère d'œuvres religieuses traditionnelles. La représentation du danger encouru est figurée dans un bandeau, plus ou moins étroit, sous l'image soit de la Vierge soit du ou des saints de face (presque toujours un texte nous rappelle l'épisode et sa date) : n° 87 (offerte et peinte par Théodore Poulakis, après avoir été sauvé d'une tempête au large de Kassiopé en 1670 ; l'artiste a remplacé la représentation de cet événement par celle du miracle de la Vierge de Kassiopé guérissant miraculeusement en 1535 la cécité d'un homme qui avait été injustement condamné à être aveuglé) : n° 125 (bataille non datée entre navires turcs et chrétiens, 2e moitié du XVIIe s.) ; n° 102 (jeune garçon sauvé d'une explosion en 1653) ; n° 132 (homme sauvé des suites d'une chute de cheval, 1708) ; icone de la collection Phocas-Kosmetatos à Argostoli (tentative d'assassinat, en 1698, contre Georges Dousmanis mangeant avec sa famille dans son jardin ; cette icone aurait été exécutée dans le Péloponnèse vénitien) ; icone avec le siège de Corfou par les Turcs en 1716).

2. 2 icones signées de Constantin Contarinis (début du XVIIIe s.) où le saint protecteur est intégré, à gauche, de profil, dans la scène du miracle : n° 131 (enfant tombant du haut d'une maison, 1708) ; icone du Gennadion où le peintre a représenté son fils Nicolas retiré du puits où il était tombé en 1718).

3. Icones où la place principale est occupée par l'événement lui-même tandis que la Vierge et les saints sont tout en haut sur un nuage. A l'exception de l'icone de la collection Stathatos avec une attaque de pirates contre une galère vénitienne dans le golfe de Patras en 1641 (*Collection Hélène Stathatos*, II, *Les objets byzantins et postbyzantins*, Athènes, 1957, p. 89, n° 138, pl. XXVIII), elles datent de la 2e moitié du XVIIIe s. ou du début du XIXe. Elles concernent des cavaliers tombés de leur monture (Antoine Marie Capodistria, 1755 ; Jean Capodistria, années 1820 ; personnage anonyme, 2e moitié du XVIIIe s.). Ces images n'ont plus rien de la tradition byzantine.

Ἐκκλησίες στὴν Ἑλλάδα μετὰ τὴν Ἅλωση. Churches in Greece 1453-1850. Athènes, *Ἐθνικὸ Μετσόβιο πολυτεχνεῖο*, National Technical University, 3 vol. 21 × 28 cm, chacun avec 1 carte, nombreux plans, coupes, vues axonométriques et photographies : I, 1979, 272 pp. ; II, 1982, 353 pp. ; III, 1989, 248 pp.

M. Ch. Bouras a fait œuvre des plus utiles en entreprenant la publication d'études consacrées quasi exclusivement par des architectes à des monuments religieux inédits ou mal connus de la Grèce continentale et insulaire, de la Thrace et de la Macédoine (y compris l'Athos) au Magne et à la Crète, de Corfou et de l'Epire à Chio et à Lesbos. Elles enrichissent, renouvellent et précisent notre vision des prolongements et des transformations de l'art byzantin en Grèce sous l'occupation turque et dans les premières décennies de l'Indépendance jusqu'au milieu du XIX^e^ s., date à partir de laquelle de nouvelles idées se firent jour dans l'architecture sous l'action d'influences étrangères. On trouve dans ces recueils des monuments importants, témoins d'une certaine richesse, et d'autres, au contraire plus humbles. Ils sont datés soit par des inscriptions ou des actes de monastères, soit par des études comparatives et replacés dans leur contexte historique, social et culturel. Les fresques (dont plusieurs sont signées) et les icones sont mentionnées mais sans être l'objet d'un examen aussi approfondi que l'architecture. Chaque chapitre est suivi d'un résumé en anglais, et chaque volume est muni de deux index : l'un des personnes ; l'autre des lieux et des monuments.

Les églises de la «turcocratie» dénotent une riche diversité de plans, qui, tous, s'enracinent dans la tradition byzantine :

1. *Basiliques à 3 nefs couvertes en charpente.* M. Ch. B. (I, pp. 159-168) attribue la réapparition de ce type au XVII^e^ s. et sa prééminence au XVIII^e^ et au XIX^e^ s. dans le N. de la Grèce et dans les îles à plusieurs facteurs, dont le plus important lui paraît avoir été le besoin, à une époque de nouvelle prospérité économique, d'élever de grandes églises, auxquelles il était difficile d'appliquer les techniques byzantines de construction de coupoles et de voûtes. Contrairement à une opinion parfois défendue, il ne croit pas à l'influence sur le phénomène du patriarche Kallinikos V, qui, après avoir occupé le siège de Constantinople pendant le 1^er^ semestre de 1757, fut exilé d'abord à Lemnos, puis au Sinaï et revint passer les 30 dernières années de sa vie (1762-1792) dans sa ville natale de Zagora dans le Pélion. On lui doit 2 plans, l'un «*τῶν ἀρχαίων ἐκκλησιῶν*», l'autre (publié pour la 1^ère^ fois par

Ch. B.) du catholicon du Sinaï. Le 1er est une copie d'un plan «*τῶν παλαιῶν καὶ ἀρχαίων θείων ναῶν*» dessiné vers 1700 par le patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras (1663-1731). Ch. B. voit dans ces plans un témoignage du regain d'intérêt éprouvé alors pour l'époque paléochrétienne. Il rappelle que l'on connaît 17 basiliques à 3 nefs à couverture en charpente dans la région du Pélion antérieures au retour de Kallinikos V et que Léon Allatius dit en 1643 que tel est déjà le type des nouvelles églises en Grèce. La dernière en date des églises de ce type présentées dans ce recueil est Saint-Ménas de Thessalonique, dont la construction fut commencée en 1852 selon les plans et sous la direction de Rallis Pliouphos (III, pp. 13-32). Influencée par l'Acheiropoiétos de la même ville, elle est pourvue de tribunes en *Π*. Elle a servi de modèle à nombre d'églises en Macédoine durant la 2e moitié du XIXe s. Plusieurs éléments de la décoration intérieure ont été empruntés au baroque de l'Europe centrale.

2. *Basiliques à 1 nef couverte en charpente*, dont certaines pouvaient être dotées à l'O, d'une tribune (à Corfou, Saint-Jean-Baptiste dans la ville même, [début du XVIe s.], II, pp. 99-110, et la Vierge *Χρυσοπηγή* ou *Ζωοδόχος Πηγή* à Castellani [1688], I, pp. 147-159). La galerie en *Π* qui entoure Saint-Jean Baptiste est un trait caractéristique de Corfou.

3. *Basilique à 2 nefs au toit plat en charpente* : Sainte-Catherine et Saint-Phanourios à Pholégandros [1720] (II, pp. 337-346).

4. *Basilique à 1 nef, plus ou moins longue, voûtée en berceau* : il arrive en Attique que la voûte se termine à l'E. et à l'O. par une demi-coupole sous l'influence des constructions ottomanes (Saints-Anargyres de Kolokynthi à Athènes [vers 1600], II, pp. 179-190). Saint-Roch à La Canée, qui est dépourvu d'abside et construit en bel appareil de pierres orthogonales, est l'œuvre d'un architecte italien, vraisemblablement vénitien, du XVIIe s. ; cette église a influencé l'architecture religieuse de la Crète (I, pp. 257-267).

5. *Église double faite de la juxtaposition de 2 basiliques à 1 nef voûtée en berceau*, communiquant par une porte : Saints-Basile-et-Spyridon à Prasteion (dans l'O. du Magne) [1754] (II, pp. 327-336).

6. *Basiliques à 1 nef à coupole* : voir III, p. 204, 2e col. Le catholicon du monastère du Prophète Elie à Zitsa (en Epire) présente une variante inhabituelle avec 2 calottes sphériques sur le naos [probablement 1656] et une calotte sur le narthex [ajouté en 1799] (II, pp. 87-98). Aux Saints-Anargyres (auparavant Trois Hiérarques) de Stemnitsa (en Arcadie) [1715] les toitures paraissent être celles d'un église en croix inscrite,

bon exemple d'une tendance de l'époque à combiner plusieurs types (I, pp. 217-224).

7. *Basilique types à 3 nefs à coupole.* Le catholicon du monastère de la Phanéroméni de Salamine [1670], où les collatéraux sont couverts de calottes, suivant une formule byzantine prolongée par les Ottomans (III, pp. 179-188) aurait servi de modèle à la Sainte-Trinité de Kastelli à Spetsai, où des voûtes d'arêtes ont remplacé les calottes sur les travées des collatéraux [achevée le 7 janvier 1793] (III, pp. 218-223) et à Saint-Georges de Zakholi en Corinthie lorsque la basilique au toit en charpente de 1811 fut transformée en une basilique à coupole vers 1830 (II, pp. 257-270). À cette catégorie de monuments imposants appartiennent aussi la Nativité de la Vierge près de Préveza [1794] (II, pp. 111-120) et Saint-Athanase de Roum-Palama en Thessalie [1810-1811] (III, pp. 145-158).

8. *Églises du type de transition entre la basilique à coupole et la croix inscrite à 4 colonnes.* Ce type qui fit son apparition au IX^e^ s. à Skripou et à l'Episkopi d'Eurytanie est attesté à Saint-Démétrius de Chrysapha (Laconie) [1^er^ quart du XVII^e^ s.] (II, pp. 287-298). S'y apparentent la Dormition (qui présente la particularité d'avoir des voûtes en berceau brisé sur les collatéraux) et Saint-Nicolas de Kastelli à Spetsai [fin du XVII^e^ s.] (III, pp. 212-216).

9. *Églises en croix inscrite à 2 colonnes* : voir III, p. 204.

10. *Églises en croix inscrite à 4 colonnes* ; voir *ibid.*

11. *Églises en croix inscrite à 4 colonnes de type athonite* (avec une abside sur chacun des longs côtés). Ce type, apparu à l'Athos au X^e^ s., a été fréquemment utilisé dans les catholica de la période postbyzantine jusqu'au XIX s. Au catholicon du monastère de Saint-Georges sur le versant S. des monts Kardylia (en Macédoine), la coupole centrale a été remplacée par une voûte d'arêtes [probablement 2^e^ moitié du XVI^e^ s.] (III, pp. 45-64).

12. *Plan athonite dit «contracté»* à une seule nef avec une abside sur chacun des longs côtés. Ce plan était devenu familier dans le N. de la Grèce, en Thessalie et dans d'autres pays balkaniques aux XIV^e^ et XV^e^ s. Le catholicon du monastère de la Nativité de la Vierge à Mouchoustion (au N. du pont de Plaka en Epire) (I, pp. 137-146) et celui du monastère de la *Χρυσοσπηλιωτίσσα* à Gouriana près d'Arta (III, pp. 135-142), rebâtis l'un et l'autre en 1665 par le même donateur, Théodore Nikas, combinent le plan athonite à une nef avec le type *σταυρεπίστεγος* dans les toitures. À l'église paroissiale de la Présentation

du Christ au Temple à Hydra, les absides sont semi-hexagonales au lieu d'être semi-circulaires et la voûte en berceau de l'E. se termine au-dessus du sanctuaire par un cul-de-four reposant sur des trompes d'angle à la manière ottomane [1780] (I, pp. 225-236).

13. On trouve une création originale et savante, innovant à partir d'*une combinaison de la basilique à coupole, de l'église cruciforme tétrastyle et du plan athonite* dans l'imposant catholicon du monastère proche des villages de Doliana et de Krania sur le versant E. du Pinde, où 3 absides, décorées de grandes arcades, s'arrondissent sur chacun des côtés E., N. et S. [vers 1770] (I, pp. 93-110).

14. *Églises en croix libre*, avec une coupole à l'intersection des bras de la croix ; voir III, pp. 204-205. À la *Ζωοδόχος Πηγή* du mont Pani en Attique, l'intersection des bras est couverte d'une voûte en berceau surélevée du type appelé *τρουλλοκαμάρα* par An. C. Orlandos [1734 au plus tard] (I, pp. 209-216).

15. *Églises du type σταυρεπίστεγος à 1 nef*, parfois avec une abside semi-hexagonale sur chacun des 2 longs côtés d'après le modèle des plans athonites (catholicon du monastère de Stavrodromi en Epire, [XV^e^ s.] ; III, pp. 125-134).

En constatant combien ont progressé ces dernières années nos connaissances sur l'architecture, la peinture murale et les icones de la Grèce sous la «tourcocratie», on se prend à souhaiter qu'une équipe de savants grecs ou l'un d'entre eux nous donne une histoire générale de l'art hellénique de cette époque, que nous avons trop tendance à considérer en Europe occidentale comme une parenthèse et qui a, à vrai dire, joué un rôle fécond dans la pérennité de l'hellénisme.

Nous remettons à la chronique qui paraîtra dans le t. LXII, 1992, la partie relative au byzantinisme du Greco.

† Charles DELVOYE

COMPTES RENDUS

Peter SCHREINER, *Byzanz*. München, R. Oldenbourg Verlag, 1986, x + 226 p. (Oldenbourg Grundriss der Geschichte, Band 22).

Dans cet ouvrage l'auteur se concentre sur l'étude de l'état byzantin ainsi que sur son développement administratif, social et économique. D'ailleurs, dans l'Introduction (pp. 1-2). P. Schreiner présente l'histoire byzantine comme une continuation de l'histoire grecque, mais avec une identité propre : «Von einer Staatwerdung kann nicht mehr gesprochen werden, da sich das Reich als Nachfolger des *Imperium Romanum* betrachtet und dabei auch den Anspruch auf die verlorene Westhälfte nie aufgegeben hat. So dürfen wir also nur nach einem Zeitpunkt für einen Neuansatz innerhalb der Entwicklung des Römischen Reiches fragen» (p. 3) et il justifie le début de l'histoire de Byzance «in der Grundsteinlegung Konstantinopels 324 durch Konstantin oder der Einweihung der Stadt im 11. Mai 330» (p. 3). Schreiner attache beaucoup d'importance au rôle de Constantin.

Le livre comporte trois parties : Dans la première (pp. 1-96) on trouve un exposé général de l'histoire de Byzance dans lequel sont traités les aspects suivants : les limites temporelles et géographiques ainsi que le symbolisme de Constantinople comme capitale (pp. 3-6) en offrant d'excellentes réflexions sur la géographie de l'Empire Byzantin (pp. 4-6), l'évolution politique (pp. 7-32), l'histoire économique et sociale (pp. 33-45), l'administration (pp. 46-56). où Schreiner soutient que Dioclétien et Constantin ont créé les fondements de l'administration byzantine (p. 46), l'histoire constitutionelle (pp. 57-67), où il insiste sur la continuité de Rome avec Byzance (p. 57), l'Église et le monachisme (pp. 68-81), où il souligne (p. 68) la survivance de ces institutions jusqu'à nos jours et met en relief l'opposition entre les deux, et la vie culturelle et spirituelle (pp. 82-96).

Schreiner divise (pp. 3-4) l'histoire byzantine en trois époques : 1) «Frühbyzantinische Epoche», jusqu'à 641, date de la mort d'Héraclius,

2) «Mittelbyzantinische Epoche», jusqu'à ca. 1100, et 3) «Spätbyzantinische Epoche», jusqu'à 1453.

La deuxième partie (pp. 97-154) est consacrée aux problèmes fondamentaux et aux tendances de la recherche tout en développant différents points : La «Byzantinistik» comme science (pp. 97-109) que Schreiner considère comme «Kulturwissenschaft» (p. 97). Il esquisse également le développement de la première partie dans le domaine des études byzantins ainsi que de l'état de la recherche et des sciences limitrophes (pp. 106-109), le problème des sources (pp. 109-115), la continuité et l'adaptation (pp. 115-122), l'Ouest et Byzance (pp. 122-131), Byzance et les peuples voisins (pp. 131-140) en mentionnant des étrangers à Byzance (p. 132) ainsi que des Juifs (p. 133), l'empereur, l'état et l'église (pp. 140-146), la liberté et la dépendance (pp. 146-152), où l'auteur étudie la structure de la société et enfin la littérature et les lecteurs (pp. 152-154).

Dans la troisième partie (pp. 155-189) figure une énumération des sources (pp. 155-157) ainsi qu'une excellente sélection bibliographique selon les sujets (pp. 158-189). À la fin (pp. 191-208) sont incluses d'utiles listes de souverains, des tables généalogiques, une chronologie et une carte.

Ce livre est conçu comme une introduction aux études byzantines c'est une œuvre très utile et elle contient un exposé très clair.

José Miguel ALONSO-NÚÑEZ

Handbuch der lateinischen Literatur der Antike. Herausgegeben von Reinhert HERZOG und Peter Lebrecht SCHMIDT. 5. Bd : *Restauration und Erneuerung.* 284-374 n. Chr., herausgg. von R. HERZOG, Munich, Beck, 1989, un vol. in-8°, XXIX-559 pp. (HANDBUCH DER ALTERTUMSWISSENSCHAFT, VIII, 5).

Avec ce cinquième tome, la mise à jour de la monumentale *Geschichte der römischen Literatur* de Schanz-Hosius-Krüger aborde les textes latins de «l'antiquité tardive» («Spätantike» : sur le terme et les autres vocables utilisés pour l'époque — comme «Dekadenz» —, voir l'*Einführung*, pp. 39-42). — L'introduction (pp. 1-37) propose un bilan global de la période qui va du début de la tétrarchie à la mort de Bède ; y figurent (en bref) les événements de l'histoire occidentale, puis une esquisse de la société dans sa constitution, son esprit et sa culture (pour l'histoire générale, réf. aux travaux de F. Lot, A. H. M. Jones, H. Dannenbauer, R. Rémondon, F. G. Maier, J. Martin ... ;

sur l'Empire d'Orient, voir le § 2, p. 2 s., et, pour la rupture Ouest-Est, voir le § 4, b, p. 13 s. : réf. à P. Courcelle, G. Bardy, M. Fuhrmann, entre autres). La bibliographie des auteurs et textes témoigne, dans une certaine mesure, des «modes» contemporaines (faveur inégale accordée à des écrits comparables) ; mais nous en retiendrons surtout l'ampleur prise par le providentiel *Corpus Christianorum*, dont le développement a facilité l'accès aux Pères de l'Église et, peut-être, suscité des vocations, ne serait-ce qu'en critique textuelle. — Au début de l'ouvrage, on remarquera, parmi les œuvres dont l'étude a été renouvelée, le traité de Pelagonius (§ 514, pp. 80-83) et le *De errore profanarum religionum* de Firmicus Maternus (§ 515, 8, b, pp. 89-93), ou, plus loin, l'anonyme *De uiris illustribus* (§ 532.3, pp. 187-190), les *Historiae abbreuiatae* d'Aurelius Victor (§ 537, pp. 198-201). Les acquis récents de la codicologie sont particulièrement sensibles dans la notice consacrée à l'*Ars minor* de *Scaurus (§ 522.1, pp. 108-111) et dans les autres paragraphes qui portent sur les travaux des *grammatici* (§§ 522.2-527, pp. 109-158). Ont progressé parallèlement, grâce aux fouilles et à des inventaires poussés, le catalogue et la description des poèmes épigraphiques (§ 543, pp. 224-234). Nous avons noté la prédilection des chercheurs, depuis les années 20-30, pour le *Peruigilium Veneris* (§ 551, pp. 258-263), Ausone (§ 554, pp. 268-308 ; table de concordance Peiper-Schenkl-Prete, pp. 275 s.), Némésien (§ 555, pp. 308-315), Aviénus (§ 557, pp. 320-327), Marius Victorinus (§ 564, pp. 342-350), Chalcidius (§ 566, pp. 356-358), Arnobe (§ 569, pp. 365-375), Lactance (§ 570, pp. 375-404), l'histoire des conciles (§ 581, pp. 435-447 ; Nicée, 325 : pp. 438 s.), Hilaire de Poitiers (§ 582, pp. 447-480). Et nous souhaitons que le lecteur trouve autant d'agrément que nous à parcourir le chapitre — remarquablement documenté et construit — que les éditeurs ont réservé à la littérature hagiographique de 280 à 370 (§§ 593-599, pp. 517-539).

Pierre HAMBLENNE

Alfredo M. RABELLO, *Giustiniano, Ebrei e Samaritani : Alla Luce delle fonti Storico — Letterarie, Ecclesiastiche e Giuridice*, I, II, Milano, Dott. A. Giuffré, 1987, 1988, pp. 969.

The reign of the Emperor Justinian was important in the history of the Byzantine empire in general and for non-Orthodox subjects in particular. For the most part, scholars have based their assessment of Justinian's harsh policy towards Jews, heretical Christians, and

Samaritans on the Code. Indeed, the Emperor repeated old laws against Jews, Samaritans and heretics, such as, prohibitions against owning Orthodox Christian slaves or testifying in court against Orthodox Christians and relegating of Jews to the lowest of official civil service jobs. He also issued the *novellae* which resulted in the forcible conversion of Jews to Christianity in various parts of the Empire such as North Africa and in Borion in Cyrene ; the prohibition of the celebration of Passover and Easter on the same day ; the reading of the Law *only* in Greek in the synagogue ; and the banning of the *deuterosis* or rabbinic material from the synagogue service and/or preaching.

Although Professor Rabello devotes his entire second volume to the legal material, he expands his study to include other kinds of sources such as the history of Procopius ; the chronicle of John Malalas ; and Hebrew and Aramaic *Midrash* (Biblical exegesis) and liturgical poetry. (The book lacks a section on art and archeology which would make it even more comprehensive). By doing so, Rabello opens the period to a broader and more synthetic interpretation. Indeed, legislation is not enough in determining the attitude of Justinian towards Jews and Samaritans and in ascertaining the complexities of the relationships between various communities. By presenting the non-legal sources in the first volume, Rabello conveniently gives the readers each source, in the original divided into sections, with a translation into Italian, and an interpretation. Unfortunately, the full Hebrew and Aramaic texts are not presented and one must rely on the Italian rendition interspersed with some quotations from the original. While the author analyzes individual texts with mixed results, he does not present a synthetic interpretation of the emperor's policy, based on these texts, and therefore, the reader must draw his own conclusions. The legal material, easier to deal with, speaks for itself.

Several major questions arise which are not answered. First, should one place Jews and Samaritans so closely together during the reign of Justinian ? The latter lived in Samaria in Palestine in a territorial unit, while the Jews inhabited many parts of the empire. The Samaritans rebelled twice during Justinian's reign (local Jews may have joined their effort on one occasion) ; the Jews as a whole did not revolt. Perhaps, the fact that both groups constituted non-Christian minorities and that the sources link them is the reason for their joint appearance here. In any case, Rabello should have further clarified this point and

should have explained the absence of heretical Christians from the study. The latter often received the same or worse treatment.

Giustiniano. Ebrei e Samaritani, opens with an introduction tracing the history of the Jews from the destruction of the Second Temple in 70 AD up to Justinian's reign. Rabello, no doubt, provides a good general background for his readers and substantiates his summary with a solid though somewhat date apparatus. However, he tends towards repetition and verbosity. One may question whether such extensive background material is necessary particularly in light of the fact that there is no chapter on the Jews under Justinian which is the subject of his study !

As to the presentation and interpretation of the sources, Rabello, Professor of Roman Law at the Hebrew University, leads strongest with legislation. He includes (too much !) previous legislation from church councils and from Roman and Gothic law codes which are handy for reference in the same volume. One point may be debated regarding Novella 146 (553 AD), i.e. the existence of a "Hellenizing" group of Jews bearing similar traits to those of the era prior to the Maccabean revolt (c. 168 B.C.), when Hellenizing Jews brought about decrees against Judaism seems slightly radical.

As for the historical sources — the treatment of both Malalas exhibits and Procopius is wanting. Unfortunately *Giustiniano*, appeared before Jeffreys' *et. al.* translation of the chronicle of Malalas (1986) and companion volume *Studies in the Chronicle of John Malalas* (1990). Therefore, the bibliographical references are out of date and the translations of the texts need revision. This flaw is particularly glaring in the brief introduction to Malalas which sometimes presents the controversial views of early twentieth century scholars as the undisputed truth. Furthermore, Rabello gives the Latin renditions of Bonn Greek texts of Malalas as a convenience for his Italian reader. The Latin texts are notoriously inaccurate and cause more harm than good. While the presentation of Jewish history definitely gives the popular Orthodox Christian chronicler's view of the Jews, Rabello does not place individual text in a more general context, he conveys too many irrellevant and extraneous facts. Sadly, he does not include Malalas' treatment of the life and crucifixion of Jesus — vital to any assessment of the Jews and their history in his chronicle. As for Procopius, his discussion, is flawed, as it lacks emphasis on Averil's Cameron's work.

On the whole, Professor Rabello has opened the path towards a

more comprehensive view of the Jews and Samaritans under Justinian. By bringing the literary, historical and legislative sources together, he makes it easier for the reader and scholar to gain access to the material. The book, however, does not place the sources and their interpretations in a general framework or relate them to important events, personalities, policies, and life itself during Justinian's reign. One feels as if one is reading unedited notes rather than a well-formulated synthesis. This is by no means the definitive on this subject.

Jerusalem. Rivkah FISHMAN-DUKER

Book reviews

Four studies have appeared recently in Israel : two on Hebew liturgical poetry and two on archeological subjects. They are reviewed here as follows.

A. MIRSKY, *Ha'Piyut : The Development of Post Biblical Poetry in Eretz Israel and the Diaspora* (Hebrew), Jerusalem : The Magnes Press, 1990, p. 731.

J. YAHALOM, *Poetic Language in the Early Piyyut* (Hebrew), Jerusalem : The Magnes Press, 1985, p. 218.

Hebrew liturgical poetry, known as *piyyut* (a term of Greek derivation), flourished in Byzantine Palestine, particularly in the fifth, sixth and seventh centuries. Various *piyyutim* make up an important part of Jewish synagogue liturgy on the festivals, the new year, and the day of atonement. While writers of these prayers frequently used phrases from the Hebrew Bible, they developed their own style, meter, and verse which clearly differentiate their works from earlier Biblical poetry and from later pieces such as the Psalms of Thanksgiving, written by members of the Dead Sea sect. The genre of *piyyut*, therefore, represents the continuity of a form of literary expression in Hebrew (although the authors spoke Aramaic) and a link with the later Hebrew poets of medieval Muslim Spain. (Ther latter repudiated the writers of *piyyut* and returned to the "purer" language of the Bible). With the discovery of additional and alternative material in the Cairo Genizah and the greater attention given to the development of Hebrew literature, study of the *piyyut* and its authors has become more common and prominent in Israel's universities.

One of the champions of research on *piyyutim* was Aharon Mirsky. This full volume of separate articles treats specific poems and particular points of interest. It reprints the corpus of Professor Mirsky's impressive scholarship. Mirsky looks at the *piyyutim* from the vantage point of their internal, linguistic development ; their use of grammar, meter and vocabulary ; their liturgical themes ; and their relationship with their Biblical predecessors. Similarly, Mirsky devotes several essays to the poets of Spain and their attitudes and uses of the Palestinian *piyyutim*. Individual poems or parts of poems receive attention. With the exceptions of scattered references to the anti-imperial sentiments voiced by the poets Yannai (sixth century) and Eleazar Ha-Kalir (seventh century), the only article treating the Byzantine milieu discusses the inscription on the mosaic floor of the synagogue in Ein Gedi. The mosaic includes signs of the zodiac also found on other synagogue floors of the same period in Hamat Tiberias and Bet Alpha and in the *piyyutim*. Unfortunately, Mirsky's numerous essays leave the reader wondering as to the nature of the influence (if any) of the growing Christian community on the Jews as expressed in the Hebrew of the *piyyutim*.

Professor J. Yahalom of the Hebrew University's Department of Hebrew Literature views the entire phenomenon of liturgical poetry as part of the general cultural renaissance in Byzantine Palestine during the sixth century. Along with the Greek/Christian revival and the plethora of mosaic floors in churches and synagogues, the increase in the number of public buildings, and economic growth and prosperity, Jewish literature and the Jewish community witnessed a period of renewal of which *piyyutim* were an expression. Yahalom, therefore, stresses the influence of Byzantine society and the Greek language on the *piyyut*. Despite the anti-Roman and anti-imperial expressions of Jewish liturgy of this period, poets borrowed Greek words and phrases, Hebraized them and occasionally changed their meaning, such as the Greek "*taxis*" which in Hebrew became "tekes" ("order" or, later on, "ceremony"). Yahalom shows the borrowing of Greek grammatical forms in synagogue inscriptions as in Sussia, south of Hebron. Yahalom gives many examples of this type of borrowing, particularly of adjectival and verbal constructions. Frequent use is made of *piyyutim* found in the Cairo Genizah which are presented here for the first time. They support the author's thesis of varied Greek influences on Jewish liturgy. In addition to grammatical borrowing, Byzantine concepts

found their way into the *piyyutim* and Greek words whose sound resembled a Hebrew word also appear in the Hebrew text. Thus, the word "*makaira*" (sword) appears in Hebrew as "*m'kheiroteihem*" (their swords) in a poem by Yannai. Yahalom also shows how rabbinic works written in Aramaic bear the same type of Greco-Byzantine influence in vocabulary as do the *piyyutim*. By making the *piyyut* part of the larger Byzantine cultural world and its periphery, the reader can better understand the extent of Greek penetration into Jewish liturgy and thereby, into Jewish religion itself. The interaction of groups in Byzantine Palestine becomes clearer and Hebrew and Aramaic literature of the period do not seem self-contained drawing solely on Biblical and rabbinic sources for their inspiration and expression. *Poetic Language* is divided into fourteen chapters, most of them concerned with various grammatical and literary constructions in the *piyyutim*. The introductory chapters place the material in the cultural and political framework of Byzantine Palestine. By emphasizing the Greek aspects of the *piyyutim*, these poems also assume a more important role in the history of Hebrew literature, as a transition between the ancient and medieval periods.

Two recent works on archeology in Byzantine Palestine have appeared in Israel. While each treats a different aspect and region of the country, the conclusions of both studies indicate the importance of excavations for our knowledge of the Byzantine period, the massive Christian presence in the Holy Land from the fifth to the seventh centuries, and the extent of settlement in parts generally considered barren and deserted such as the Negev in the south and the Judean desert in the hills east of Jerusalem.

R. Rubin, *The Negev as a Settled Land : Urbanization and Settlement in the Desert in the Byzantine Period* (Hebrew), Jerusalem : Yad Izhak Ben Zvi, 1990, p. 200.

Rehav Rubin, lecturer in geography at the Hebrew University, has written a study of the Negev desert in the Byzantine period. Called "Palestina Tertia" from the mid-fourth century, the area was populated by Nabatean Arabs and increasingly by Christians — Roman soldier/farmers and their families and monks and clergy engaged in spreading the Gospel to nomadic pagans. The fifth and sixth centuries saw the growth of a sedentary population, the building of cities, and the

development of agriculture. The fact that the Negev once was a settled land which provided employment, food, and cultural facilities for a sizeable number of inhabitants (exact figures are not known) is tempting for any modern Israeli whose education posits "making the desert bloom". Rubin covers subjects such as ancient agriculture, sources of water and their use, settlement patterns, administration, and architecture in rural and urban centers. He relies mainly upon evidence from numerous excavations, some of which he has conducted and participated. While archeological finds clearly must serve as the basis for his conclusions, Rubin could have made better use of written sources and further explored their bearing upon the archeological evidence.

Most intriguing are his conclusions as to why the Negev flourished for some two hundred years and why the area declined, becoming a barren, underpopulated desert. Here Rubin presents a mixture of reasons, based mainly on the results of archeological findings and less so, on historical assumptions. The urbanization of the fifth-sixth centuries partly came about under Christian-Roman influences. The major cities boasted churches and public bathhouses, structures whose floors showed donors' inscriptions. These cities played an important role in maintaining Roman control and Christian religion and also served as stops on the trans-continental trade routes. With the Arab invasions of the seventh century, the area lost the international connections of a Christian ecumenical community and became a provincial Arab land. Roman soldiers, who had settled the area, ceased to do so or came under Muslim influence. Agriculture, which Rubin demonstrates, had been dominated by the cultivation of olives and the production of olive oil and increasingly, by viticulture and the export of wine declined. The Muslim prohibitions against wine simply left too many farmers impoverished and too many merchants bereft of their major commodity. Rubin compares the Negev to the North African desert settlements of the Byzantine Empire. Both frontiers ceased to guard their respective ends of the Empire and therefore, both declined with the defeat of imperial forces by nomadic peoples.

The book contains ample maps, drawings, photographs of sites, and a fairly comprehensive bibliography. Its focus on ecology, patterns of settlement, water conservation, and agriculture and their effects on social and political organization lends it an innovative air. One cannot help thinking that if the desert had been settled in the Byzantine era, it could again become fertile and populous albeit, under different

circumstances. However, the forces which made this settlement possible — namely, Byzantine Christianity and Roman military and political necessities, are no longer part of the picture.

G. C. Bottini, L. Di Segni, E. Alliata, eds., *Christian Archeology in the Holy Land : New Discoveries*, Jerusalem : Franciscan Printing Press, 1990, p. 596.

This nicely printed volume of some thirty-odd articles in honor of Fr. Virgilio C. Corbo represents a joint effort on the part of Israeli and Franciscan archeologists. Most of the essays treat sites of churches, monasteries and monastic complexes, cities, artifacts and inscriptions of the Byzantine period recently excavated in Cis- and Transjordan. Some locations existed prior to the fourth century and some persisted even after the Muslim conquest. The volume shows the extent and nature of the Christian, especially, the monastic presence in the Judean desert, the Hebron hills, and the southern Transjordanian desert. Some sites have been excavated only in the past decade, while others have been identified and explored previously. Particularly useful is the comprehensive guide and commentary entitled a "List of the Byzantine Monasteries in the Judean Desert", by Y. Hirschfeld (pp. 1-89). This article alone makes the book worth owning. Other pieces treat individual monasteries and complexes. While the focus of all the material remains archeological, the scholars do refer to written sources, especially saints' lives of the desert monks. Several authors imply a Judeo-Christian origin or presence in the various churches, partially because of common forms of inscriptions, address, and symbols found on mosaic floors of both synagogues and churches in Roman and Byzantine Palestine. This view, held by the late Franciscan scholar B. Bagatti and his colleague E. Testa, has been challenged.

The book contains numerous photographs of the sites (mostly not attributed) ; clear drawings of the inscriptions, artifacts and sites which were not photographed ; and footnotes. In addition, a bibliography of the works of Fr. Corbo whose forty years of study of archeological sites in the Holy Land shows his wide range of interests. *Christian Archeology* is a must for any student of Byzantine Palestine.

The Hebrew Universitty Rivkah Fishman-Duker
Jerusalem, Israel
November 1991

Ad Thalassium II

Maximi Confessoris Quaestiones ad Thalassium. II. Quaestiones LVI-LXV una cum latina interpretatione Ioannis Scotti Eriugenae iuxta posita ed. Carl LAGA et Carlos STEEL (= *Corpus Christianorum, Series Graeca*, 22), Turnhout-Leuven, 1990, LX et 363 pp.

L'interprétation très personnelle que S. Maxime a donnée des Écritures a atteint son sommet dans les *Quaestiones ad Thalassium*. L'ouvrage fut probablement rédigé entre 630 et 633, et, au IX^e^ siècle, Jean Scot Erigène l'a traduit en latin. Aujourd'hui les deux versions se trouvent éditées intégralement et, à notre avis, définitivement grâce aux soins des professeurs Laga et Steel ; rappelons que la traduction de l'Erigène est publiée pour la première fois, tandis que, pour le texte grec, le lecteur devait se contenter de l'édition de Fr. Combefis (Paris, 1675).

Les questions et réponses contenues dans le deuxième volume expliquent respectivement quelques versets du livre d'Esdras (*I Esdr. 5, 63-68* [q56], un extrait de l'épître de Jacques (*Iac. 5, 16* [q57]), quatre passages de la première épître de Pierre (*I Petr.* 1,6 [q58], *1, 10-11* [q59], *1, 19-20* [q60], et *4, 17-18* [q61], deux de Zacharie (*Zach.* 5, 1-4 [q62] et *4, 2-3* [q63]), un de Jonas (*Ion. 4, 11* [q64] et enfin un du deuxième livre des Rois (*II Reg. 21, 1-14* [q65]. Pour S. Maxime, ces passages ne sont cependant qu'un prétexte pour développer sa propre doctrine spéculative : à peine les a-t-il cités, qu'il entraîne le lecteur averti ou non dans les hauteurs de la contemplation, le seul endroit selon lui d'où on peut comprendre le véritable sens de l'Écriture. Ainsi, il y découvre, cachée derrière la lettre, la lutte éternelle entre corps et âme, chair et esprit, monde sensible et intelligible, loi écrite et loi de grâce, Juifs et nations, etc. Un seul et même texte peut se prêter à plusieurs interprétations valables. Très souvent celles-ci s'inspirent du sens symbolique conféré aux nombres ou encore de l'étymologie (réelle ou prétendue) des noms propres. L'inventivité que Maxime a étalée dans ce domaine ne cessera d'étonner et d'enchanter.

Dix ans ont passé depuis la parution du volume contenant les qq1-55 (*CCSG*, 7), mais ce long délai n'a pas été infructueux. Premièrement en ce qui concerne la tradition directe du texte, les éditeurs ont eu l'occasion d'intégrer à leur étude 23 manuscrits grecs qui, pour telle ou telle raison, n'avaient pas été examinés lors de la préparation du premier volume ; quatre d'entre eux seulement présentent le texte

intégral ou presque des *Quaestiones*, les autres étant des témoins parfois très partiels. Dans le domaine de la tradition indirecte, des extraits ont été repérés dans plusieurs florilèges (*Florilegium Coislinianum secundum alphabeti litteras dispositum*, les *Cinq centuries théologiques*, la compilation du Ps.-Anastase, deux florilèges en faveur de la doctrine de Grégoire Palamas, et une collection d'interprétations anagogiques de l'Ancien Testament) ainsi que dans la chaîne sur Isaïe de Nicolas Mouzalon ; les éditeurs ont également pu estimer la valeur de la traduction géorgienne remontant à Euthyme l'Hagiorite († 1028) ; comme celle-ci s'est révélée assez libre, on ne voit pas pour l'instant comment elle pourrait contribuer facilement à éclairer la tradition du texte. Il est important de souligner que malgré cette masse considérable de données nouvelles, le stemma dressé dans le premier volume est resté valable et que les conséquences pour le texte des qq1-55 sont minimes.

Deuxièmement, il est clair que les professeurs Laga et Steel ont pris leur temps pour que les deux versions soient présentées aussi parfaitement que possible, et qu'ils y ont largement réussi. Une dernière réflexion encore : l'apparat critique de la q56, 151-152 révèle que, malgré le consensus des témoins grecs, on a eu quelques doutes sur l'authenticité de la leçon *πάσης ἄλλης ... δυναμένης γυώσεως, ὑπάρχων ἀπρόσιτος*, et qu'on a même songé à remplacer le génitif par un datif, ce qui rapprocherait du même coup le grec de la traductione latine («omni alii scientie ... valenti»). L'usage du génitif n'est certainement pas classique, mais il nous semble que dans la même question on en trouve un autre emploi étrange, ce qui confirmerait donc plutôt l'anomalie qu'offre la leçon mise en doute : *πολλῶν ὑπάρχων ... ὁδὸς καὶ οἰκοδομὴ* (34-36) ; Scot traduit à nouveau par un datif («multis subsistens ... via et edificatio»). On conviendra cependant aisément que tout ceci est négligable par rapport aux vraies difficultés que les éditeurs ont su vaincre : la longueur de l'ouvrage, les difficultés de la langue et le grand nombre de témoins qui ont dû être collationnés. De leur travail nous ne retiendrons donc que ses qualités éminentes.

José DECLERK

CSG 23

Maximi Confessoris opuscula exegetica duo, ed. P. VAN DEUN, (= *Corpus Christianorum, Series Graeca*, 23), Turnhout-Leuven, 1991, XLXXII et 135 p.

Dans le cadre de l'édition complète des ouvrages de Maxime le Confesseur, M. Van Deun vient de publier deux petits commentai-

res, que jusqu'ici on était obligé de lire soit dans l'*editio princeps* de Fr. Combefis (1675), soit dans des éditions qui ont, plus ou moins fidèlement, repris ce texte, et dont la plus connue est celle de la *Patrologia Graeca* de J.-P. Migne (1860). Le premier de ces commentaires a pour sujet le *Ps.* 59 (*Expositio in psalmum LIX* [*PG* 90, 856-872), le deuxième, l'oraison dominicale (*Expositio orationis dominicae* [*ibid.*, 872-909]). À l'époque, Combefis a travaillé respectivement avec deux et quatre manuscrits ; pour l'*E.O.D.*, il connaissait également les extraits contenus dans la chaîne de Nicétas d'Héraclée sur Matthieu, puisque celle-ci avait été éditée en 1647 par B. Cordier. La nouvelle édition repose sur la collation de 21 témoins pour l'*E. ps. 59* et de 39 témoins pour l'*E.O.D.* ; la tradition indirecte a été examinée dans un très grand nombre de chaînes exégétiques et de florilèges, et même les auteurs byzantins qui ont tiré des citations de l'un ou l'autre des commentaires, n'ont pas été écartés. C'est dire déjà quel progrès immense a été réalisé. De plus, l'ordre et le sens du détail dont M. Van Deun a constamment fait preuve, semblent bien se porter garants de la fiabilité de ses résultats. Il faut louer également la mise en page peu commune : bien que le texte grec soit parfois accompagné de cinq apparats successifs (sources, passages parallèles chez Maxime, apparat critique de la tradition directe, apparat critique de la tradition indirecte, et enfin, toutes les scholies et notes figurant dans les manuscrits), à aucun moment l'ensemble ne perd sa clarté. Fidèle au bel adage latin *finis coronat opus*, l'éditeur a encore rédigé, toujours de façon très systématique, sept index, parmi lesquels un *Index Verborum* complet (à l'exception de l'article et de la conjonction *καί*).

La seule critique quelque peu fondamentale concerne l'apparat des sources, que nous avons trouvé quelquefois inutilement surchargé : fallait-il, par exemple, chaque fois que Maxime recourt au sens des noms propres, énumérer tous les passages de Philon ou de Jérôme où l'on trouve la même étymologie ? Ensuite, en lisant l'introduction ainsi que le texte grec et en parcourant l'*Index Verborum*, nous avons remarqué quelques petites imperfections qu'il est de notre devoir de signaler ici. En ce qui concerne la relation entre les codices *Argentoratensis, Bibliothecae Nationalis et Universitatis gr. 12* et *Athous Iviron 38* (p. CLVI, n. 74) — relation que nous-même avons autrefois mal jugée —, on verra l'article de P. Géhin, *Un copiste de Rhodes de la fin du XIII^e siècle : le prêtre Syméon Kalliandrès,* dans *Scriptorium*, 40 (1986), pp. 172-183. — Le bout de phrase allant de *τῇ δὲ Πατρὶ*

à *καταλλαγέντας* (*E.O.D.* 72-74) contient une allusion assez claire à *Rom. 5, 10.* — Les lemmes *ἀγωνίζω, διαπορεύω* et *ὑπεραγωνίζω* nous paraissent inadmissibles puisque, comme il est d'ailleurs normal, Maxime n'emploie ces verbes qu'à la voie moyenne. Le dictionnaire de Liddell et Scott permet une vérification rapide : en ce qui concerne le premier verbe, on y trouve une seule occurrence d'un aoriste actif, et encore, dans un document non littéraire ; l'actif du deuxième verbe est attesté une seule fois chez Xénophon, mais avec un sens particulier ; le lexique ne connaît aucun exemple de l'emploi d'une forme active de *ὑπεραγωνίζομαι.* — Enfin, sous le lemme *φαίνω* on corrigera II, 74 et II, 79.

Nous terminerons en attirant l'attention sur un passage où M. Van Deun a peut-être eu tort d'adopter tel quel le texte de ses manuscrits. Il s'agit de la phrase suivante : *Δύναται δὲ πάλιν ὑπόδημα νοηθῆναι ψυχῆς καὶ ἡ διὰ λόγου καὶ θεωρίας νεκρωθεῖσα αἴσθησις, δι'ἧς ἐπιβαίνουσα ἡ ψυχὴ τοῖς αἰσθητοῖς, τὸν αἰῶνα τοῦτον ἀβλαβῶς διαπορεύεται, τοὺς αὐτοῦ λόγους διὰ μέσης τῆς αἰσθήσεως ὡς ὑποδήματος φαντασιουμένης, τὰς τῶν ὁρατῶν κατ'εἶδος καὶ σχῆμα διαφορὰς ἀναλεγομένη πρὸς τὴν τοῦ ἑνὸς μόνου τε καὶ ἀρχικοῦ λόγου σύνεσιν καὶ ἐπίγνωσιν* (*E. ps. 59*, 251-258 [p. 17]). Combefis, qui offre un texte légèrement différent (*νοηθῆναι ὑπόδημα* ; virgule après *ψυχῆς* ; après *αἴσθησις*, au lieu d'une virgule, un point en haut de la ligne ; *αὐτῶν* au lieu de *αὐτοῦ* ; virgule après *ὑποδήματος* et par après *φαντασιουμένης* [*PG* 90, 868C]) a pris les mots *τοὺς αὐτῶν λόγους (διὰ μέσης τῆς αἰσθήσεως ὡς ὑποδήματος)* comme le complément d'objet direct du participe *ἀναλεγομένη* («eorum scilicet, intermedio sensu velut calceamento, colligens rationes» et les mots *τὰς (τῶν ὁρατῶν κατ'εἶδος καὶ σχῆμα) διαφορὰς* comme celui du participe *φαντασιουμένης* («eorum scilicet, intermedio sensu velut calceamento, colligens rationes» et les mots *τὰς (τῶν ὁπατῶν κατ'εἶδος καὶ σχῆμα) διαφορὰς* comme celui du participe *φαντασιουμένης* («rerum aspectabilium figura formaque differentias informante imagine»). La ponctuation proposée dans la nouvelle édition suggère que M. Van Deun envisage une solution inverse : *φαντασιουμένης* a comme complément d'objet direct *τοὺς αὐτοῦ λόγους*, tandis que l'accusatif *τὰς (τῶν ὁρατῶν κατ'εἶδος καὶ σχῆμα) διαφορὰς* dépend de *ἀναλεγομένη* ; il est également clair, croyons-nous, qu'aux yeux de l'éditeur, le participe *φαντασιουμένης* (forme moyenne) se rapporte à *τῆς αἰσθήσεως* et qu'il faudrait ainsi comprendre «par la sensibilité qui, comme une chaussure, se représente ses principes». À notre avis, cette interprétation pose deux problèmes :

tout d'abord, l'ordre des mots lui convient mal et, ensuite, il serait quelque peu contradictoire que venant d'identifier la chaussure à «la sensibilité *mortifiée* par la raison et la contemplation», Maxime attribue ici encore à l'*αἴσθησις* l'activité de la *φαντασία*, même si souvent la sensibilité est considérée comme l'instrument qui représente les choses sensibles et en passe les images à l'âme (cf. e.g. Philo, *Quis rer. div. heres,* 110, ed. L. Cohn-P. Wendland, III, Berolini, 1898, p. 26).

Quelles solutions peut-on proposer ? Nous en voyons deux, inspirées l'une comme l'autre par le correcteur du fameux codex *Angelicus gr. 120 (A),* qui, apparemment embarrassé lui aussi par ce passage, a introduit un *καὶ* devant *τὰς*. Les conséquences de son addition sont doubles : 1. *ἀναλεγομένη* a deux compléments d'objet direct (*τοὺς αὐτοῦ λόγους* et *τὰς [τῶν ὁρατῶν κατ'εἶδος καὶ σχῆμα] διαφορὰς*) ; 2. le participe *φαντασιουμένης* doit être compris comme étant passif et renvoie à la propre exégèse de Maxime («par la sensibilité qui est imaginée comme une chaussure»). Toutefois, un nouveau problème surgit ainsi, qui, même s'il n'est pas un obstacle insurmontable, ne peut toutefois être passé sous silence, à savoir que le verbe *φαντασιοῦσθαι* n'apparaît que rarement au passif. Le dictionnaire de Lampe (*s.v.* 3c) en distingue trois sens différents, dont le troisième («be imagined») conviendrait à notre passage : le seul exemple cité n'est cependant guère convaincant puisqu'il s'agit sûrement d'une forme moyenne.

La deuxième solution consiste à rapporter le participe *φαντασιουμένης* (forme moyenne) à l'âme, ce qui n'est pas exclu, puisque la *φαντασία* était également censée relever de celle-ci (pour un exemple, voir Philo, *De mut. nom.* xxx, ed. L. Cohn-P. Wendland, III, Berolini, 1898, p. 160). Une nouvelle question se pose : pourquoi le participe se trouve-t-il au génitif ? S'agit-il d'un génitif absolu ayant <*τῆς ψυχῆς*> comme sujet non exprimé ? Dans ce cas, il serait surprenant de voir qu'après ce génitif absolu, dans le participe *ἀναλεγομένη*, l'auteur revienne au nominatif : les deux participes se rapportant au même mot, on attendrait plutôt qu'ils soient traités de la même façon, c'est-à-dire qu'ils se trouvent soit tous deux au génitif, soit tous deux au nominatif. La première possibilité créerait une ambiguïté certaine à cause du génitif *διὰ μέσης τῆς αἰσθήσεως*. Reste donc l'hypothèse qu'originellement le participe *φαντασιουμένης* se soit trouvé au nominatif, le génitif actuel étant une corruption très ancienne, provoquée par la présence des mots *διὰ μέσης τῆς αἰσθήσεως* ; cette possibilité suppose également que dans

le texte original les deux participes étaient reliés l'un à l'autre par la conjonction *καὶ*, ce qui nous ramène à la correction qu'on lit en A.

José DECLERCK.

Taxiarchis G. KOLIAS, *Byzantinische Waffen. Ein Beitrag zur byzantinischen Waffenkunde von den Anfängen bis zur lateinischen Eroberung* (Byzantina Vindobonensia, Bd XVII), Vienne, 1988. Verlag der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften (A-1010 Wien, Dr.-Ignaz-Seipel-Platz 2). In-8°, 285 pp., 30 pl. OeS. 630 ; D.M. 90.

L'ouvrage que voici est issu d'une dissertation élaborée sous la direction de Herbert Hunger, l'illustre maître viennois, et défendue en 1980. L'auteur a été à bonne école. Il a accumulé une documentation impressionnante ; il a structuré son exposé avec une élégante clarté ; il n'est jamais las de formuler de prudentes réserves.

Comme l'indique le sous-titre, l'étude va des origines à la conquête de 1204. Par la suite, il n'y a plus d'armement byzantin à proprement parler, estime l'auteur, car l'armée n'est plus guère composée que de mercenaires. L'armement individuel portatif est seul pris en considération. Rien donc sur la plus célèbre des armes byzantines, le «feu grégeois». Mais l'auteur ne néglige pas les aspects qui relèvent de la guerre psychologique et de la logistique.

L'aperçu des synthèses antérieures tient en peu de mots. Il passe sous silence le petit livre publié par Ian Heath dans la «Men at arms series» ; vulgarisation, certes, mais de bon aloi.

Comme le soulignait Peter Schreiner en 1981 dans une étude à laquelle T. Kolias rend un juste hommage, «Wenn es um die Behandlung von Realien geht, so steht an erster Stelle eben der Gegenstand selbst». Ces sources par excellence, les armes elles-mêmes, sont d'une grande rareté ; T. Kolias explique lucidement pourquoi. Par voie de conséquence, les sources iconographiques sont difficiles à exploiter. Elles passent pour peu fiables ; en particulier, les représentations de saints guerriers, relativement nombreuses, sont, de l'avis général, tout à fait fantaisistes. Le fameux *Skylitzes Matritensis* pose à cet égard de délicats problèmes ; André Grabar y a insisté (Les illustrations de la chronique de Jean Skylitzès à la Bibliothèque nationale de Madrid, dans *Cahiers archéologiques*, t. 21, 1971, pp. 191-211 ; T. Kolias n'y renvoie pas).

Restent les textes. Ils ont été scrutés avec un soin extrême : traités d'art militaire, textes historiques, écrits de caractère administratif,

poésies populaires ... tout est passé au peigne fin. En bon philologue qu'il est avant tout, l'auteur place cette dernière catégorie en tête de son exposé sur les sources. Il met bien en évidence les difficultés d'utilisation.

Pour chacune des trois catégories, il n'omet pas d'appeler en renfort les témoignages livrés par les civilisations voisines, principalement le traité de l'Arabe Al Tarsusi.

Les armes défensives sont étudiées les premières. D'abord les armures, de mailles, de lamelles, d'écailles ; ces deux derniers types ont connu une faveur particulière. Puis leurs substituts en étoffes diverses ; et les vêtements qui sont portés par-dessus l'armure. Puis les armures de parade ; la «cuirasse musclée», objet de longues controverses, est sans doute à ranger dans cette catégorie-là. Peu d'évolution pendant la période envisagée ; ce n'est d'ailleurs qu'à partir du XIII^e siècle qu'elle se dessine bien en Occident.

Les deux chapitres suivants sont consacrés à la protection des bras et des jambes ; on note la présence caractéristique de bottes renforcées, sous l'influence des peuples cavaliers de la steppe. Ensuite, le casque ; peu caractéristique, somme toute, si ce n'est par la forme du camail, il est, comme l'armure, fait de matériaux divers, et pas seulement de métal. Enfin, le bouclier ; il bénéficie d'une étude détaillée : construction, formes, maniement, décoration.

Les armes offensives sont présentées dans la seconde partie. D'abord l'épée et la dague (ou couteau), auxquelles l'auteur réserve, curieusement, la qualification d'armes blanches : construction, formes, port, utilisation. La typologie s'inspire de celle d'Ada Bruhn de Hoffmeyer. La symbolique est traitée à part.

Deux chapitres sont réservés à la hache, d'une part, à la massue et à la masse d'armes, d'autre part ; armes de choc et de jet ; le mode d'emmanchement retient spécialement l'attention. Puis viennent la lance et l'épieu, pièces essentielles de l'équipement du cavalier et du fantassin. Puis, communs aussi à l'un et à l'autre, l'arc, la flèche et le carquois ; l'entraînement et les techniques de tir sont étudiés. Puis l'arbalète, arme de l'infanterie ; selon toute apparence, elle a connu une longue éclipse, comme en Occident. L'archi-célèbre description de la *tzangra*, l'arbalète occidentale, sous la plume d'Anne Comnène, est disséquée ; ce mot n'est pas la transcription grecque de «cancre» ou «chancre», comme l'a soutenu H. Grégoire, estime T. Kolias. Il examine l'épineuse question du *Solenarion* sans pouvoir trancher. Dernière arme étudiée : la fronde.

La conclusion, brève, insiste sur les difficultés rencontrées et sur les résultats obtenus malgré elles. L'héritage antique et les influences venues de l'Orient et de l'Occident, reçues, relayées, ont conditionné l'armement byzantin. Il ne connaît pas la standardisation. L'empire se veut universel ; il affiche dans ses armées son caractère cosmopolite ; il y incorpore des mercenaires qui ne changent rien à leurs habitudes. Des types divers ont souvent coexisté. Le tableau d'ensemble est d'une grande complexité. Des travaux ultérieurs sont espérés, en particulier sur le commerce des armes.

Trois répertoires faciliteront la tâche des chercheurs : *Sach- und Namenindex* (en regard de Al Tarsusi, corriger 151 en 116), termes grecs, termes latins.

L'*Abkürzungsverzeichnis* placé en tête, long de seize pages, est en fait une bibliographie extrêmement soignée ; mais incomplète.

L'illustration se réduit — austérité oblige — à cinquante-trois figures en noir et blanc, de qualité moyenne. L'une d'elles se retrouve en couleurs sur la couverture. C'est l'une des vingt qui sont réservées au *Skylitzes Matritensis*. Les lecteurs qui ont sous la main le livre de Cirac Estopañan ou celui de Grabar et Manoussacas auraient assurément préféré un choix orienté vers des documents moins connus, par exemple le saint Géréon du psautier *Cod. théol. gr.* 336 de la Oesterreichische Nationalbibliothek. Les légendes sont très laconiques. Ce n'est pas dans le texte, mais bien dans les notes que se trouvent les renvois.

L'ouvrage comblera les philologues ; il laissera les archéologues sur leur faim, surtout ceux qui espéraient des révélations ou des thèses audacieuses.

T. Kolias ne s'est pas intéressé au soldat qui figure sur les célèbres fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège. P. Colman et B. Colman-Lhoist, qui ont proposé de reconnaître en eux un chef-d'œuvre de l'art byzantin de la deuxième moitié du x^{e} siècle (*Aachener Kunstblätter*, t. 52, 1984, pp. 151-186, spécialement p. 175 et n. 128), renonçaient à tirer argument de l'étude du soldat en question. Dans son essai de réfutation, Joseph Philippe, défenseur passionné des convictions traditionnelles, lui accorde une grande importance ; à l'en croire, l'adoubement est typiquement occidental (*Ibidem*, t. 53, 1985, pp. 77-104 ; spécialement pp. 92-95) ; sa démonstration est loin d'avoir la force de sa conviction. T. Kolias, consulté, écrivait, le 9 février 1989, «Rekapitulierend und von der Bewaffnung ausgehend, würde ich kein Hinternis daran sehen, den Soldaten in Byzanz des 10.-12. Jh. (vielleicht

eher 1.) anzusetzen». On voit par cet exemple, d'un intérêt exceptionnel, combien la prudence reste de mise. L'étude comparée de l'armement médiéval en Occident et à Byzance est à peine commencée. Dans cette optique, le monumental ouvrage de David C. Nicolle, *Arms and Armour of the Crusading Era, 1050-1350* (2 volumes, White Plains, N.Y., 1988) est une référence fort utile, même si l'on peut regretter qu'il soit davantage une succession de monographies qu'une étude comparative.

Pierre COLMAN et Philippe JORIS

Emanuela BATTAGLIA, «ARTOS» — Il lessico della panificazione nei papiri greci. Milano, Vita e Pensiero, 1989, 1 vol., 17 × 24 cm, 252 pp., 10 pll. (BIBLIOTECA DI AEVUM ANTIQUUM, 2). Prix : 30.000 L. it. I.S.B.N. : 88-343-1731-9.

L'Egypte, qui constituait jadis le plus grand exportateur de blé et qui était aussi le pays de l'enregistrement de toutes les données, nous a transmis un millier de documents papyrologiques et épigraphiques de langue grecque relatifs aux céréales, à la production du pain, au pain lui-même et à la distribution de celui-ci, et ce pour une époque allant de l'établissement des Ptolémée aux débuts de la domination arabe, soit près d'un millénaire.

Tel est le matériau qu'a étudié l'auteur, y recueillant 270 termes différents relatifs au phénomène du pain, termes dont elle présente ici l'analyse : ainsi, pour chacun de ces termes, regroupés selon toutes les étapes du processus de la panification (grain et céréales ; farine et levure ; pains et pâtisseries ; préparation et vente ; moulins, fours, boulangeries-pâtisseries ; meuniers, boulangers, pâtissiers, corporations) et classés en ordre alphabétique à l'intérieur de ces regroupements, l'auteur donne l'étymologie ; les attestations dans les textes d'auteurs de même que, éventuellement, dans le matériel épigraphique ; l'inventaire des papyri attestant ce terme ; commentaire, pour clarifier, pour autant que faire se puisse, les problèmes de la documentation ou, à tout le moins, établir l'état de la question.

Cet examen approfondi, de type strictement lexicologique, est précédé par les abréviations des éditions de papyri suivies (pp. 11-22), des éditions d'ostraka (p. 23), des corpus et anthologies (p. 24), des dictionnaires, lexiques et tous autres recueils du même genre (pp. 25-27), des revues (pp. 28-29) et, enfin, des monographies citées (pp. 31-36).

Dans la présentation du matériel (pp. 53-207), chaque chapitre s'ouvre par un inventaire des mots relevant du chapitre en question et par, éventuellement, une présentation de la matière d'un point de vue technique. Il est à noter que, dans l'inventaire des papyri attestant les divers termes, ceux-ci sont rangés par ordre chronologique, leur époque ou date étant toujours explicitement spécifiée, avec, aussi, leur localisation géographique. Dans certains cas, la discussion se clôt par un graphique visualisant très clairement les différentes époques couvertes par les termes analysés.

L'ouvrage se conclut par une série d'index : papyri (pp. 211-226) ; corpus (p. 227) ; ostraka (p. 227) ; inscriptions (p. 228) ; textes d'auteurs (pp. 229-243) ; corrections proposées (p. 245) ; index thématique (pp. 245-246) ; mots grecs (pp. 247-252). Suivent 10 planches, présentant des reproductions au trait de peintures murales relatives à la production du pain ; des photos de pains ou de statuettes de boulangers et de leur matériel ; des dessins de forme du pain ou des plans techniques de machines utilisées dans la confection du pain.

L'ouvrage a une portée strictement lexicographique, qui veut fournir à une étude de la vie matérielle tout l'apport des documents papyrologiques sur le pain. Dès lors, il met bien en évidence toute la vie des mots, spécialement florissante durant l'époque byzantine : à titre d'exemple, dans le vocabulaire des boulangers (voir le tableau p. 207), voit-on deux mots seulement se situer en continuité par rapport aux époques ptolémaïque et romaine ; trois provenir de cette seule époque romaine ; quatre apparaître durant l'époque byzantine — dont deux ne survivront pas à la conquête arabe — et deux naître durant l'époque arabe. C'est dire donc la vitalité du vocabulaire d'époque byzantine et, derrière ce vocabulaire, celle de la réalité, dans ce cas, la profession même de boulanger. Toutefois, ce passage du mot à la chose, le présent ouvrage ne l'accomplit pas et on regrettera que l'auteur n'ait pas tiré parti de l'importance documentation qu'elle propose, et ce d'autant plus que, comme elle le constate elle-même (p. 9), le matériau ainsi présenté fait preuve d'une vitalité extrême et d'une grande richesse de la langue grecque d'Egypte, sans doute à l'image de la réalité exprimée par cette langue. On aurait donc aimé que, poussant plus outre son travail, l'auteur dégage une synthèse historique. Mais sans doute cela fait-il partie des intentions à plus long terme de l'auteur, qui, dans l'entretemps, nous livre déjà les fondements de son étude. Et, quoi qu'il en soit, l'ouvrage complètera à tout le moins celui de M. C.

Amouretti sur la question, qui se limitait à la Grèce classique (Le pain et l'huile dans la Grèce classique — De l'araire au moulin (= Annales littéraires de l'Université de Besançon, 328), Paris, 1986).

A côté de ces qualités et d'une éventuelle limitation, on ne peut s'empêcher de souligner une certaine approximation dans la bibliographie et dans le libellé de celle-ci : des éditions anciennes, dépassées et parfois signalées incorrectement ; on ne citera que le cas de Théophraste, dont l'*Historia plantarum* était citée, jusqu'à la toute récente édition, encore en cours de publication d'ailleurs, de S. Amigues (Collection des Universités de France), dans l'édition de Hort (Loeb Classical Library) et non dans celle de Wimmer (Leipzig, 1854), et non Winner comme l'écrit l'auteur. Imprécision bibliographique qui peut jeter le doute dans l'esprit du lecteur sur l'exactitude de la masse d'informations présentées, masse telle qu'il est d'ailleurs impossible d'y faire une vérification.

Ouvrage utile, malgré cela, première étape d'une plus large enquête de l'auteur ou matériau qui attend d'être pris en compte dans une synthèse à faire sur un aspect de la vie matérielle ancienne, notamment byzantine.

Alain TOUWAIDE

Dioskurides — *Codex Neapolitanus* (= *Codices Mirabiles*, 2), Rome (Salerno Editrice) ; (= *Codices Selecti*, 88), Graz (Akademische Druck- und Verlagsanhalt), 1989. 1 vol. 29,5 × 25 cm, 344 pp.

Ce volume est la reproduction en fac-similé du fameux manuscrit appelé Dioscoride de Naples, soit l'actuel *Neapolitanus, Bibliothecae Nationalis, ex-Vindobonensis graecus*, 1. Reproduction au format de l'original, avec une reliure à l'ancienne, ce fac-similé constitue le premier volume d'un ensemble de deux, le second étant consacré à un commentaire, encore à paraître, rédigé en collaboration par S. Lilla et C. Bertelli, sous la direction de G. Cavallo.

Ce ms. de Naples contient le texte du *Traité de matière médicale* de Dioscoride dans ce que l'on appelle l'herbier alphabétique, c'est-à-dire une sélection des paragraphes du texte original de Dioscoride, sélection portant sur les seuls paragraphes traitant de plantes, rangés selon l'ordre alphabétique de leur nom grec. Cet herbier alphabétique est plus connu par le fameux Dioscoride de Vienne, des débuts de 512 de notre ère. Et précisément, selon le dernier éditeur du texte

grec de Dioscoride, M. Wellmann, le présent manuscrit descend sans doute d'un même ancêtre que le Dioscoride de Vienne (voir : *Pedanii Dioscuridis Anazarbei De materia medica libri quinque edidit* M. Wellmann, vol. 2, Berlin, 1906 (réimpression : 1958), p. XVIII).

Cette parenté, avec l'antériorité du *Vindobonensis* par rapport au présent *Neapolitanus*, ne rend cependant pas caduque l'emploi du ms. napolitain : d'une part, en effet, comme il est désormais définitivement établi, ce dernier fut copié en Italie. Dès lors, outre qu'il constitue un témoin supplémentaire de cette production italiote sans cesse mieux connue, il peut présenter l'avantage sur le *Vindobonensis* d'offrir un texte parfois supérieur à celui du ms. viennois, ayant été moins sujet. aux révisions comme ce fut le cas dans les centres plus actifs de la capitale. D'autre part, l'étude effectuée sur le manuscrit à l'occasion de la publication du présent fac-similé a conduit à en remonter quelque peu la datation, faisant du *Neapolitanus* un produit de l'époque d'Héraclius. Soit donc une époque dont le début est distant de la fin de celle de Justinien d'à peine un demi-siècle. Le manuscrit devient dès lors un excellent témoin de la persistance de relations culturelles entre Byzance et l'Italie et de la continuité de la culture grecque en Italie.

Connu jusqu'ici surtout par l'étude qu'en a faite M. Anichini (*Il Dioscoride di Napoli*, dans *Rendiconti della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche dell'Accademia nazionale dei Lincei*, ser. 8, num. 11 (= 1956), Rome, p. 77-104) et la description catalographique qui en fut donnée peu après par G. Pierleoni (*Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Nationalis Neapolitanae*, t. 1 (= *Ministero della Pubblica Istruzione. Indici e Cataloghi*, Nuova Serie, 8), Rome, 1962, pp. 3-7) ce ms. demandait un réexamen en fonction des méthodes et acquis plus récents de la codicologie, ce qui sera le cas dans le volume de commentaire à paraître, constitué d'un examen paléographique approfondi (S. Lilla), qui a conduit à la nouvelle datation du ms. que nous avons signalée, ainsi que d'une reconstitution de l'état d'origine du ms. aujourd'hui détérioré et d'un examen artistique (C. Bertelli).

Et, s'il est vrai que ce fac-similé, qui est du même niveau de qualité que celui du *Vindobonensis medicus graecus* publié il y a déjà quelques années, ne sera pas accessible à tout un chacun, il pourra cependant être avantageusement consulté en bibliothèque tant par les codicologues que par les historiens de l'art ou des sciences, permettant très opportunément d'avoir sous la main toutes ces illustrations de botanique.

Alain TOUWAIDE.

Tradizione e ecdotica dei testi medici tardoantichi e bizantini.

À l'invitation d'A. Garzya, de l'Université de Naples, s'est tenu dans l'île de Capri, du 29 au 31 octobre 1990, un congrès qui se proposait de faire le point des méthodes et acquis dans le secteur de l'ecdotique et de l'histoire des textes médicaux de la fin de l'Antiquité et de Byzance. Une cinquantaine de spécialistes se réunirent ainsi, ayant l'occasion d'écouter une vingtaine de communications et de participer en outre à une «table ronde».

En ce qui concerne les communications, toutes furent exemplaires de la perspective du congrès — acquis et implications méthodologiques —, car toutes portèrent sur des cas problématiques dont la solution ne se limite pas à offrir de nouvelles informations, débordant, et largement même, sur la méthode même de l'ecdotique et de l'histoire des textes.

En prélude, pour ainsi dire, J. Lopez Ferez (Madrid) montra que la question de la vérification de la validité des textes n'est pas neuve, puisque déjà Galien (129-après 213/4) était confronté à des problèmes en cette matière. Et l'orateur de faire voir comment le médecin réagissait.

La communication aux implications méthodologiques sans aucun doute les plus fortes fut celle d'I. Mazzini (Macerata), qui présentait le cas des *Dynamidia Hippocratis*, un texte latin sans doute du v^e^ siècle de notre ère. Le fait est que, à l'analyse, ce texte se révèle être le résultat d'une réelle stratification, avec non pas des versions variantes d'un même texte — au sens habituel du terme —, mais des rédactions réellement différentes d'un noyau originel. En conséquence, I. Mazzini proposa de procéder à une édition synoptique et non plus unique, afin de faire voir les différentes formes prises par le texte ; et, à travers celles-ci, l'évolution de la pensée médicale.

Un autre problème méthodologique important qui fut abordé fut celui des sources des auteurs que l'on appelle traditionnellement les compilateurs byzantins. Parmi ceux-ci, Aetios fut spécialement examiné, et pour cause : l'édition dans le *Corpus Medicorum Graecorum* de Berlin, entreprise par Olivieri et laissée inachevée, a été remise en chantier par A. Garzya et une importante équipe de Naples, en collaboration avec le *Corpus* de Berlin. Au centre du problème, deux questions : d'une part, ces auteurs, et dans le cas présent Aetios, citent-ils directement les textes en question ou le font-ils à travers d'autres

citations ; d'autre part, lorsqu'ils déclarent avoir été témoins personnels d'un fait médical, l'ont-ils été ou reprennent-ils cela à quelque prédécesseur, comme plusieurs cas permettent de le penser. Deux questions difficiles auxquelles il n'est pas permis de répondre de façon définitive, mais qui invitent à tout le moins à la plus extrême prudence dans l'évaluation des apports personnels dans une critique de ces textes. A. M. Ieraci-Bio (Naples) fit de même à propos de Paul de Nicée, auteur sur lequel nous ne possédons pas d'informations, mais que l'étude des citations permet de situer aux VII^e^/IX^e^ siècles, dans un milieu multiculturel.

À côté de ces communications aux points de vue plus manifestement méthodologiques, d'autres sont plus centrées sur des résultats de travaux en cours, mais non sans signification méthodologique cependant : deux communications portèrent ainsi, en tout ou en partie, sur la question de l'évaluation des travaux d'édition et critique des textes médicaux effectués durant le XIX^e^ siècle. D. Gourevitch (Paris) examina ainsi le travail de Daremberg sur les textes gynécologiques, tandis qu'I. Garofalo (Sienne) démêla l'écheveau embrouillé des travaux effectués par les Fuchs et autres Wellmann sur l'*iatrosofion* appelé *Anonymus Fuchsii*. Evaluation qui fit apparaître les limites très réelles de ces travaux, mais aussi le poids encore important dont ils bénéficient dans l'érudition actuelle.

Sur les traditions manuscrites elles-mêmes, quatre communications montrèrent comment leur examen peut mettre en lumière la genèse de traités d'attribution et d'authenticité incertaines. Ainsi, J. Jouanna (Paris) s'attaqua-t-il à un *Traité anonyme sur les fièvres* attesté par un manuscrit de l'Escorial, montrant comment ce texte est le résultat d'une dérive progressive d'un texte hippocratique. I. Garofalo, déjà cité, après avoir clarifié le *stemma* des manuscrits de l'*Anonymus Fuchsii*, soumit à un examen critique le texte du manuscrit estimé être le plus proche ancêtre de l'original, arrivant ainsi à soupçonner derrière le texte anonyme un auteur crétois peut-être proche de l'école de Thémison, soit un contemporain de Celse (I^er^ siècle de notre ère). Par ailleurs, nous-même faisions le point sur la question de la tradition manuscrite, de l'établissement du texte et de la critique d'authenticité des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride, montrant comment la tradition manuscrite permet de voir la formation progressive d'un *corpus* d'écrits dioscoridéens. Plus traditionnelle quant à sa méthode, mais non moins importante quant à ses résultats, l'intervention

de S. Sconocchia (Trieste) : l'auteur est connu pour avoir révolutionné, — le mot n'est pas trop fort —, l'édition du texte de Scribonius Largus (Ier siècle de notre ère), par la découverte d'un manuscrit jusque-là oublié. Et le voilà qui fait de même pour le texte de la *Physica Plinii* (Ve ou VIe siècle de notre ère), montrant ici en quoi la découverte faite par lui d'un nouveau manuscrit modifie complètement la connaissance du texte en question.

Le secteur de l'histoire des textes, déjà abordé par les trois premières des quatre communications présentées ci-dessus, fut complété sur deux de ses versants par d'autres communications : traductions arabes et traductions latines de la Renaissance.

En ce qui concerne les traductions arabes, J. Irigoin (Paris) proposa un bilan historique de celles-ci, tirant ensuite les conséquences méthodologiques de cette histoire pour l'éditeur de textes grecs ; il montra ainsi très clairement le bénéfice que peut en tirer l'éditeur, fixant les principes en cette matière. Et, dans cette ligne, nous-même de faire le point, dans notre communication déjà citée, des problèmes posés par les traductions arabes de Dioscoride, problèmes d'une telle ampleur qu'ils nécessitent de surseoir à l'emploi de ces traductions dans l'édition du texte grec. Par ailleurs, D. Jacquart (Paris) étudia un cas précis de passage du grec vers l'arabe, mais prenant le point de vue diamétralement opposé, celui de l'arabisant : elle chercha à identifier les sources grecques d'Ali ibn al-Abbas al-Magusi (Xe siècle).

Sur l'autre versant, celui des traductions latines de la Renaissance, A. Barigazzi (Florence) étudia celles de Galien établies par Belisario de Modène, mettant en lumière que celui-ci a utilisé des manuscrits aujourd'hui perdus.

Les textes médicaux attestés par les *papyri* furent aussi présents, avec la différence de point de vue qu'ils offrent : la médecine dans son exercice réel, quotidien, et ce pour des siècles antérieurs à ceux des plus anciens manuscrits. C'est ainsi que, à travers eux, on peut retrouver l'activité d'enseignement, comme le montra D. Manetti (Pise) — nous reviendrons ci-dessous sur cette communication — ou l'exercice quotidien de la thérapeutique médicamenteuse, les réceptaires, auxquels s'attacha I. Andorlini (Milan). À travers ces *papyri* de réceptaires, il apparaît que jouèrent deux forces aux effets contraires : l'une conservatrice, perpétuant les noms et structures des recettes ; l'autre, innovatrice, modifiant sans cesse la forme même des recettes, et ce sans doute en fonction de l'acquis clinique.

Des aspects relevant plus purement de l'histoire de la médecine furent abordés, enfin, comme la communication d'I. Andorlini présentée ci-dessus le faisait déjà. Tel fut le cas de D. Manetti, déjà signalée, et de W. Wolska-Conus (Paris), qui, quoique au départ de matériaux, sources et points de vue tout à fait différents, convergèrent cependant sur la question du commentaire et de l'enseignement : la première s'occupa, en effet, de commentaires galéniques alexandrins des VI^e^ et VII^e^ siècles, tandis que la seconde s'intéressa aux commentaires hippocratiques de Stéphane d'Alexandrie, montrant la dérive de la méthode galénique jusqu'à la pratique alexandrine du commentaire. Enfin, A. Debru (Lille) et A. Bertini (Washington) étudièrent deux aspects proprement médicaux : l'apnée, pour la première ; les états de santé, pour la seconde.

À côté de ces communications, le congrès fut aussi le lieu d'une Table ronde, comme nous l'avons dit, consacrée aux *Instrumenta studiorum e imprese in corso*. Moment certes le plus fort du congrès, puisqu'il fut décidé de publier dans les *Acta* le texte des quelque neuf interventions qui furent faites à cette occasion.

Ainsi, S. Sconocchia présenta un programme de création d'un dictionnaire de la langue médicale latine, avec constitution progressive de concordances séparées qui seront additionnées et lemmatisées par la suite, afin d'arriver, au terme de l'entreprise, au dictionnaire visé. G. Maisano (Naples) fit le point sur l'entreprise évoquée ci-dessus d'édition du texte grec d'Aetios, dont les livres 9-16 n'ont pas été édités par Olivieri. M. D. Grmek (Paris) insista, exemples à l'appui, sur l'absolue nécessité qu'il y a pour les éditeurs de textes médicaux anciens à travailler avec, à côté d'eux, un médecin : il est ainsi possible non seulement de contrôler la validité de l'information scientifique fournie par les textes, mais aussi, dans certains cas, d'opérer un choix plus vraisemblable entre des variantes textuelles d'égal poids quant à la valeur de leur témoignage. A. Debru fit le bilan de l'activité du désormais célèbre centre Jean Palerne (St-Etienne), tout entier consacré à l'étude de la médecine latine. Puis, J. Kollesch fit le point de la situation sur le *Corpus Medicorum Graecorum* et le *Corpus Medicorum Latinorum*, dont elle retraça aussi l'historique : au départ d'un programme maximal prévu par H. Diels, il a fallu réduire pour des raisons financières ; toutefois, actuellement, le *Corpus* connaît un regain d'activité, avec une prévision de deux volumes par an. Une autre intervention porta sur la persistance du matériel antique dans les réceptaires

anglo-saxons, après quoi nous-même nous présentions le programme en cours de *Corpus des manuscrits médicaux grecs*. Et, pour conclure, J. Jouanna présenta un nouveau programme de publication de la Collection des Universités de France : l'œuvre de Galien. Ainsi, après Hippocrate et Soranos, tous deux en cours de publication, la fameuse Collection comprendra un nouveau Galien destiné à remplacer celui de Kühn, vieilli et dépassé, mais encore utilisé, faute de mieux.

Comme de tradition, le congrès ne se clôtura pas sans une invitation à se retrouver : A. Garzya lança le gant à J. Jouanna, qui invita donc tous les participants à Paris, dans deux ou trois ans.

Alain TOUWAIDE

Testi medici greci in versioni orientali

Dans la ligne de son programme d'étude intitulé *Autori classici in lingue del Vicino e Medio Oriente*, l'*Istituto italiano per gli studi filosofici* a consacré l'édition 1990 de son *Seminario internazionale* au thème *Testi medici greci in versioni orientali*. Les participants, au nombre d'une trentaine, venaient tous de pays d'Europe et du Nouveau Monde et eurent l'occasion de suivre une vingtaine de communications. Celles-ci furent organisées selon trois axes complémentaires : étude de secteurs linguistiques ; étude d'auteurs et de textes ; étude des développements donnés à des aspects d'œuvres grecques dans des traductions.

En préliminaire aux différentes communications, G. Strohmaier (Berlin) proposa en une communication jugée quelque peu provocante par le président de séance, A. Dietrich, une réévaluation du rôle joué par les Arabes dans la transmission du savoir grec ancien : il compara ainsi la façon dont les Romains, les Arabes et l'Occident médiéval puis renaissant reçurent la science grecque, pour arriver à la conclusion que l'intérêt du monde musulman pour cette science fut très limité, et en tout cas pas comparable à celui des Vésale et autres Harvey occidentaux. En cause des facteurs économiques, mais aussi, voire surtout, une attitude hostile à la science, commandée par la religion. Avec, comme résultat, la constitution de ce que l'orateur qualifia du terme de *handbook*, catégorie dans laquelle il rangea le *Qanun* d'Avicenne.

Avant d'entrer dans le vif du sujet encore, fut proposée une vision ancienne du phénomène de la traduction du grec vers l'arabe, celle

de Maimonide, qui, au XII^e siècle, soit donc quatre siècles après le phénomène historique en question, en fit déjà un bilan, et de l'extérieur. Avec, donc, la possibilité de voir et apprécier autant les points forts que les points faibles.

Quant aux autres communications, elles portèrent d'abord sur des secteurs linguistiques, tel le géorgien, pour lequel M. van Esbroeck (Munich) fit le bilan des traditions médicales. Malgré la difficulté d'accéder aux sources et travaux, il se dégage cependant une certaine image des textes médicaux, qui ne sont pas sans ressembler aux *iatrosofia* grecs, faits de l'alignement d'extraits et citations. Avec le difficile problème de l'identification de ces bribes de texte, mais aussi de l'identification de la source de ces citations : emprunts directs ou reprises à d'autres œuvres ?

R. Contini (Rome), quant à lui, chercha à savoir comment des textes grecs anciens, dont certaines sont médicaux, peuvent se retrouver jusque dans des aires asiatiques centrales, donc fortement éloignées de la Méditerranée. Et l'orateur de trouver la réponse dans le syriaque, mais surtout dans le rôle des communautés hérétiques du point de vue de l'orthodoxie byzantine, qui diffusèrent largement le bagage syriaque. Or, dans ce transfert, la connotation religieuse originelle se perdit, tant et si bien que le contenu de base — scientifique — put être adopté sans résistance par les diverses communautés linguistiques rencontrées.

Les divers auteurs, textes ou disciplines analysés furent les suivants, selon leur ordre chronologique : le prétendu *Abrucalis* des sources arabes derrière lequel G. Fiaccadori (Udine) retrouva Empédocle, auteur jugé impie dans le monde arabe ; c'est pourquoi son nom fut remplacé par celui de Proclos, lequel fut ensuite déformé pour arriver à *Abrucalis.*

Pour Aristote, L. Filius (Leyde) étudia les *Problemata physica* en traduction arabe, démontrant que le texte arabe, par trop différent du grec, trahit une réécriture, laquelle fut située par l'orateur dans le monde grec, et non dans le monde arabe ou syriaque, parce que, d'une part, elle est exempte de syriacismes et, d'autre part, elle contient les mots arabes composés typiques de la traduction. D'Aristote encore, quoique étranger au monde médical, la *Poétique* et la *Rhétorique*, dont G. Tamani (Venise) retraça toute la fortune dans le monde hébraïque, avec cet avantage que, s'agissant d'une œuvre à l'extension limitée, le phénomène peut être très précisément reconstruit, servant ainsi de modèle pour l'étude d'autres œuvres à extension plus large.

Dioscoride (Ire siècle de notre ère) eut les honneurs de deux communications : l'une, d'A. Dietrich (Göttingen), portait sur les réélaborations occidentales — espagnoles — de la traduction de Bagdad effectuée par Hunayn ibn Ishaq, au nombre de trois ; l'une d'entre elles est connue par trois manuscrits — dont un seul complet —, une autre n'est plus connue que par son titre et la troisième est attestée par un seul manuscrit ; les deux versions conservées ayant été éditées par lui, A. Dietrich présenta sa méthode de travail et surtout les résultats ; l'autre communication, présentée par nous-même, tentait de faire un bilan de tous les problèmes posés par le Dioscoride arabe, en vue de pouvoir identifier les sources grecques de la traduction ayant servi de base aux autres, et ce en préambule à une édition critique des traductions arabes des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride.

Le *De vita contemplativa* de Philon d'Alexandrie (Ier siècle de notre ère) fut étudié par R. Sgarbi (Milan), qui montra, à partir d'exemples, l'apport de la traduction arménienne à l'édition du texte grec.

De même, pour le rhéteur Théon d'Alexandrie (Ier/IIe siècle de notre ère ?) et ses *Progymnasmata*, S. Bolognesi (Milan) établit le bilan des données fournies par la traduction arménienne du VIe siècle pour l'établissement du texte grec. Et ici, le travail accompli fut spectaculaire, car le texte arménien fut publié en 1938, parsemé de *cruces* ; or, comme le montra S. Bolognesi, ces *loci desperati* correspondent, en fait, à de réels mots grecs à peine arménisés ; avec, dans ces mots grecs, de nombreuses fautes qu'un paléographe helléniste restitue aisément, surtout par le jeu des fautes de majuscules.

De Galien (129-post 213/4 de notre ère), J. N. Mattock (Glasgow), l'éditeur de l'Hippocrate arabe, étudia un traité *Sur le sommeil*, prétendument connu par le seul texte arabe. Avec cette question qui se pose pour nombre de traités médicaux : s'agit-il effectivement d'une traduction ? Le cas échéant, cette traduction a-t-elle été rédigée à partir d'un état intermédiaire en syriaque ou directement à partir du grec ? Si ce n'est pas une traduction, est-ce un traité rédigé en syriaque ? Ou en arabe ? Toutes questions légitimes malgré le colophon qui signale que le texte aurait été traduit du syriaque en arabe. Pour tenter de résoudre le problème, J. N. Mattock étudia la langue du texte arabe, qui, malgré une richesse de vocabulaire, une parfaite exactitude de la syntaxe arabe et une ampleur quelque peu rhétorique, trahit cependant la traduction en plusieurs points, avec même dans deux cas des mots grecs. Sur une intervention de G. Strohmaier qui plaida en faveur du

faux manifeste, probablement d'origine syriaque, J. N. Mattock attira l'attention sur le fait que les syriacismes peuvent être le fait des écrivains arabes eux-mêmes, qui les portent en eux, tant ils furent habitués aux deux langues ; leur présence n'est donc pas nécessairement significative, selon lui, d'un modèle syriaque.

Sur le question des auteurs, enfin, K. Samir (Beyrouth) tenta de débrouiller l'écheveau des diverses versions arabes de Némésius d'Emèse (v^{e}/vi^{e} siècle de notre ère) : pour lui, il convient de distinguer quatre versions, dont deux fragmentaires et deux complètes ; parmi ces dernières, l'une est de tradition copte et l'autre damascène. Or, la copte se révèle être antérieure à la damascène, celle-ci étant une réécriture de l'autre, dans le but de produire un texte plus arabisé. Et l'orateur de faire part de son intention de donner une double édition, faisant ainsi voir l'arabisation progressive du texte.

Parallèlement à ces communications portant sur divers auteurs, deux autres, qui traitèrent de secteurs plus amples, la logique grecque, dont H. Hugonnard-Roche (Paris) retraça la fortune en syriaque, et les *Lapidaires* hellénistiques, que G. Busi (Venise) suivit dans leurs traductions hébraïques médiévales.

À côté de ces travaux sur les textes eux-mêmes, plusieurs communications s'attachèrent à l'impact du savoir véhiculé par ces textes sur les cultures qui les reçurent par le moyen de la traduction. P. Schoonheim (Middelbourg) se pencha ainsi sur la question de l'organisation du savoir dans le monde arabe et, de là, dans le monde latin, constatant la continuité par rapport au monde grec ancien. D. Gutas (New Haven) étudia plus particulièrement les formes prises par les commentaires de la logique aristotélicienne, arrivant ainsi à une réelle typologie, laquelle présente d'ailleurs des variantes selon qu'elle fut occidentale ou orientale. La réception de la pensée philosophique et scientifique de Galien fut examinée par G. Endress (Bochum) : l'orateur retraça ainsi un parcours dynamique au début duquel l'œuvre galénique fut responsable de l'introduction de la philosophie dans la science arabe, étant donné les thèses bien connues de Galien selon lesquelles médecine et philosophie doivent aller de pair. C'est ainsi que la pensée platonicienne revue et complétée par Galien put être présente en milieu islamique, alors même que Platon ne l'était pas en raison de son caractère prétendument trop «rhétorique». Toutefois, lorsque la philosophie arabe eut pris son indépendance, elle se retourna contre Galien, lui reprochant son agnosticisme, et d'autant plus lorsqu'elle eut parfaitement assimilé la pensée

aristotélicienne. Et, alors, la critique à l'égard de Galien ne porta plus seulement sur la philosophie, mais aussi sur la médecine, de telle sorte que le grec fut éliminé de l'univers arabe, supplanté qu'il fut par Avicenne. Toutefois un élément persista : celui de la place de la médecine dans le savoir général.

A côté de ces communications dont le point de vue était celui des œuvres grecques, deux autres dont le point de vue fut plus purement arabe : les *Ikhwan as-Safa* (961-980), dans lesquels C. Baffioni (Naples) releva l'enseignement médical, essentiellement d'origine grec, avec toutefois certaines originalités telle celle qui consiste à justifier les mauvais états de santé, non plus par une mauvaise *mixtio* physique, mais par de mauvais états psychiques. Par ailleurs, L. Richter-Bernburg (Le Caire), étudiant le concept de fièvre chez les premiers auteurs médicaux arabes, montra comment les arabes, jugés meilleurs cliniciens que les grecs, utilisèrent l'œuvre galénique dans un double mouvement : d'une part, les arabes en ont utilisé les termes pour des réalités nosologiques autres que celles désignées originellement ; d'autre part, ils ont fait dire à Galien ce que eux-mêmes entendaient par les pathologies en question. Avec, donc, une transformation assez profonde de la pensée galénique réelle.

Pour conclure tout ce parcours des textes scientifiques grecs dans le bassin méditerranéen, E. Montero Cartelle (Valladolid) s'intéressa à celui qui réintroduisit en Occident la science grecque, mais cette fois arabisée : Constantin l'Africain. Il tenta ainsi une synthèse des données en présence sur le traducteur et son œuvre, cherchant en outre à voir, si celui-ci avait pu travailler directement à partir du grec ou s'il avait effectué tout son travail de traduction à partir de l'arabe, avec les conséquences que cela implique. Et, considérant que Constantin ne connut pas assez le grec pour être capable de traduire tout un traité, il en conclut que tout son œuvre se fit à partir de l'arabe. Qui, donc, conditionna toute la vue de la médecine grecque qu'eut l'Occident, du moins jusqu'à la Renaissance ?

Séminaire riche donc, comme on peut le constater par la présente note, dont on regrettera seulement que les Actes ne paraîtront sans doute pas rapidement, vue la politique adoptée jusqu'ici de regrouper les textes de plusieurs éditions du séminaire.

La prochaine édition du séminaire, prévue pour 1992, sera consacrée au commentaire. Un sujet sans aucun doute prometteur.

Alain TOUWAIDE

T. SCHULZ, Medizin auf dem Berg Athos (= Düsseldorfer Arbeiten zur Geschichte der Medizin, 64), Düsseldorf (Triltsch Druck und Verlag), 439 p.

Le présent ouvrage est un bilan de l'état de santé actuel des populations du Mont Athos, établi par un médecin. Et, à ce titre, il relève, à strictement parler, de la santé publique.

Mais, comme on s'en doutera, l'ouvrage relève aussi de l'histoire, et à un double titre : d'une part, en effet, la situation médicale actuelle de l'Athos ne peut s'expliquer sans de constantes références à l'histoire ; mais, d'autre part, vu la continuité entre présent et passé, voire, dans le cas de l'Athos, l'anachronisme, la situation présente peut être projetée sur le passé pour éclairer celui-ci.

Ainsi, l'ouvrage repose sur une réelle enquête de santé publique approfondie, effectué lors de deux séjours au Mont Athos de l'auteur, en 1980 et 1981, d'une durée totale de six semaines. Cette enquête fut réalisée au moyen de deux questionnaires constitués de façon à se recouper, l'un portant sur la santé individuelle des moines, l'autre sur les «institutions» sanitaires du Mont Athos. Et, pour le premier questionnaire, l'auteur put interroger et ausculter personnellement 122 moines, tandis que pour le second il réussit à en interroger quelque 864, et ce sur un total estimé de 1.200 unités environ.

Les résultats de cette large enquête sont présentés en trois parties : examen personnel des moines, avec 19 points correspondant à autant d'aspects médicaux (à peu près les spécialisations médicales) ; examen des couvents, avec les conditions générales de santé, rythme de vie, alimentation, espace, travail et tous autres aspects de la vie en société ; examen des «institutions sanitaires», avec description des locaux, du matériel, des patients, des pathologies traitées, des traitements et du personnel soignant. Cette présentation procède par tableaux, statistiques, relation de cas et toutes autres analyses relevant de façon très spécifique des méthodes d'enquête des examens de santé publique.

Le tout avec une introduction générale sur l'histoire du Mont Athos et des introductions historiques à chacune des parties, de même qu'avec des notes pour chaque chapitre et une bibliographie générale ; et, pour conclure, 42 photos relatives à la médecine sur la Sainte Montagne.

On n'insistera pas ici sur la valeur exceptionnelle de document que prend le présent ouvrage, par son analyse statistique des populations actuelles du Mont Athos, avec l'examen médical personnel d'échantillons représentatifs de ces populations et la très vaste collecte d'informations originales liée à ce travail.

On relèvera plutôt toutes les données que l'auteur a rassemblées sur l'histoire médicale de la Sainte Montagne, disséminées à travers tout l'ouvrage, et plus encore l'apport de cette étude médicale à l'histoire même de l'Athos : ainsi, l'auteur s'intéresse à la question de l'ambiance de l'Athos, avec guérisons miraculeuses, crises d'épilepsie et mysticisme, qu'il étudie d'un point de vue psychologique, tentant de voir s'il est possible d'en déterminer des causes. Et l'auteur de souligner, par exemple, des carences alimentaires, avec des avitaminoses, sources de possibles de dysfonctionnements psychiques (pp. 163-170). Ou encore décrit-il précisément les conditions physiques de l'exercice de l'hésychasme et de la «prière de Jésus», arrivant à l'hypothèse que l'illumination finale pourrait être constituée, d'un point de vue strictement physique, du processus médical de l'hyperventilation (pp. 240-243). Ou aussi établit-il le relevé des plantes médicinales et autres drogues traditionnellement utilisées sur le Mont Athos, avec leurs indications et usages (pp. 193-213), relevant, au passage, la grande quantité de livres et documents médicaux anciens présents dans les bibliothèques des divers monastères (pp. 214-215) ou l'existence d'un guérisseur autodidacte, utilisant les plantes selon le principe antique des signatures (pp. 388-389). Et, de façon plus générale, le relevé des habitudes alimentaires, des habitudes de sommeil, de l'attitude à l'égard de la maladie ou de la mort, bref toutes les composantes de l'attitude vis-à-vis du fait biologique, résultant d'une longue tradition, jettent une lumière précise sur l'histoire de la vie quotidienne au Mont Athos, avec des faits relevés, mesurés, contrôlés et interprétés.

Mais, que l'on ne s'y méprenne pas, ce regard médical posé sur la vie courante de l'Athos et sur des phénomènes de spiritualité, loin d'être profanateur ou iconoclaste, est fait dans le plus grand respect du sujet, l'auteur cherchant seulement à dégager les composantes d'ordre strictement médical de cette vie et à identifier d'éventuels facteurs physiologiques intervenant dans les phénomènes mystiques en question.

Un ouvrage auquel il faudra faire référence, à l'avenir, pour tous les faits de santé du Mont Athos, dont on aimerait qu'il soit l'introduction à une histoire plus approfondie de la santé des populations athonites. Avec, on se laisse aller à le rêver, une exploitation des abondants manuscrits médicaux et livres imprimés en possession des diverses bibliothèques de la Sainte Montagne.

Alain TOUWAIDE

Alexandra PÄTZOLD, *Der Akathistos-Hymnos. Die Bilderzyklen in der byzantinischen Wandmalerei des 14. Jahrhunderts.* (Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie, Bd. 16). Franz Steiner Verlag, Stuttgart, in-4, relié sous jaquette, 1989, VI + 168 p. avec 29 plans et croquis, 73 pl. Prix : DM 98.

L'Auteur a choisi d'étudier sept des plus importants cycles de l'Hymne Akathiste connus dans la peinture monumentale du XIV^e^ siècle, des différents points de vue de l'Église, de la théologie et de la politique — quoique limitée, disons d'emblée que cette étude approfondie apporte un complément non négligeable à notre connaissance de la peinture paléologue de ce siècle, qui fut celui de la plus grande expansion de la peinture monumentale à Byzance. Son but n'était pas de retrouver les circonstances premières de la constitution du cycle, comme elle rappelle que je l'avais proposé pour le dernier tiers du XIII^e^ siècle dans *L'illustration de la première partie de l'Hymne Akathiste et sa relation avec les mosaïques de l'Enfance de la Kariye Djami* (*Byzantion*, LIV, 1984, pp. 648-702), article qu'elle ne semble pas avoir pu utiliser.

La première partie est consacrée à une histoire de l'Hymne, que vient compléter l'Annexe 1 sur le texte, avec l'édition du texte grec et sa traduction en allemand. La deuxième l'est à l'examen des monuments. Les sept églises considérées appartiennent à une zone assez restreinte : Thessalonique et Elasson en Grèce, la Serbie et la Macédoine en Yougoslavie. Plusieurs cycles, notamment ceux, pourtant du XIV^e^ siècle, de Prespa en Macédoine grecque, de Cozia en Roumanie et de Roustika en Crète, sont ainsi exclus, ce que l'on pourra regretter (voir l'énumération dans mon article cité, p. 652 sqq.). L'histoire et l'architecture des églises, lesquelles sont monastiques sauf peut-être la Panagia ton Chalkéon à Thessalonique, apportent des données chronologiques d'une part et, de l'autre, permettent de préciser du cycle à l'intérieur du programme iconographique. En accord avec l'opinion générale, l'Auteur considère que les peintures de Saint-Nicolas-Orphanos à Thessalonique sont de 1315-1320, celles de la Panagia ton Chalkéon dans la même ville à peu près de la même époque, celles de l'Olympiotissa à Elasson de 1330-1340 (quoique certains les estiment plus anciennes), celles de l'église du Pantocrator à Dečani de 1335-1350, celles de la Mère de Dieu à Matejić de 1355-1360, celles de la façade sud de la Péribleptos (Saint-Clément) à Ohrid de 1364-1365, enfin celles de l'église de Saint-Dimitrios au monastère de Marko d'environ 1380. Remarquons que le fait que le cycle soit peint sur une façade à Ohrid

n'est pas unique, puisque ce parti est attesté à Saint-Pierre de Prespa (comme remarqué à la n. 71) et postérieurement en Moldavie. Le cycle de Prespa (1365-1371) est le seul à l'époque à comporter le thème rare du Siège de Constantinople illustrant le *prooimion* : il me paraît révélateur d'une tradition proprement constantinopolitaine (cf. aussi mes *Nouvelles remarques sur l'illustration du* prooimion *de l'Hymne Akathiste*, ici même, pp. 448-456).

Cette partie de l'ouvrage est complétée par l'Annexe 2, qui fournit le plan de chaque église avec la diposition numérotée des scènes du cycle, ce qui est d'autant plus utile que certains de ces ensembles sont incomplètement publiés. Il faut louer le travail de patience et de précision qui a été exécuté, et qui serait à utiliser dans une étude générale des programmes.

L'iconographie des vingt-quatre stances constituant le cycle (à l'exclusion donc du *prooimion*) est examinée dans la deuxième partie, compte tenu des lacunes plus ou moins importantes selon les églises. Les motifs semblables mais aussi différents sont notés (comme l'apparition de la colombe dans l'Annonciation à Dečani) ainsi que d'éventuelles divergences avec l'icongraphie usuelle à l'époque paléologue. Ayant étudié les douze premières stances dans mon article de *Byzantion* (1984), j'appelais de mes vœux une étude sur les douze dernières, que j'ai plus tard rapidement considérées dans *Les cycles de la Vierge dans l'église de Dečani : Enfance, Dormition et Akathiste* (Dečani et l'art byzantin au milieu du XIV^e^ siècle, Belgrade, 1989, pp. 307-317, voir p. 314 sqq.). L'étude que donne l'Auteur des stances 13 à 24 comble ainsi une lacune, en tout cas dans le cadre des monuments considérés. Cette deuxième partie du cycle offre une illustration spécifique du texte de l'Hymne, sans références à une illustration préexistante comme pour la première. De là certaines divergences dans la transposition plastique d'un texte surtout composé de louanges adressées au Christ et à la Vierge. L'examen iconographique est suivi de celui des relations avec le texte, stance par stance, ce qui aurait pu être regroupé.

La troisième partie concerne la signification des images de l'Akathiste dans la peinture monumentale et leur motivation spirituelle. Le fait que les cycles considérés apparaissent dans des régions de l'empire byzantin et du royaume de Serbie proches, et dans un laps de temps assez courts, est certes frappant, encore qu'il y en ait sûrement eu, sans doute antérieurement, à Constantinople et qu'il y en ait eu aussi dans d'autres régions, ce qui tendrait à infirmer certains points de la

démonstration. Six des sept églises sont monastiques, et la présence du cycle de l'Akathiste est mise en relation avec certains aspects du monachisme contemporain — les tentatives d'Union avec Rome, le mouvement hésychaste.

Certains aspects de l'illustration sont ensuite rappelés : les vingt-quatre stances se répartissent en deux parties ayant chacune leur caractéristique ; les douze premières relèvent de l'Enfance du Christ mais avec des différences spécifiques — ainsi que des variantes — insistant sur le fait de l'Incarnation et l'importance du rôle de la Vierge, tandis que les douze dernières ont un ton théologique et dogmatique. Cette dernière partie contient des éléments qui ont reçu différentes traductions plastiques. L'Auteur développe particulièrement le thème des icones de la Vierge qui peuvent y apparaître et s'accompagner, en Serbie, de portraits princiers, celui de la Conception (stance 4) et ceux des mages (stances 8 à 10) (pour ces derniers, je me permettrai de renvoyer aussi à mon article de 1984).

L'intérêt de cette étude est donc d'une part de proposer l'examen détaillé de plusieurs cycles incomplètement connus et de l'autre d'exprimer des considérations théologiques et politiques qui ouvrent des aspects nouveaux. On déplorera toutefois qu'un nombre plus complet d'ensembles n'ait pas été pris en considération. L'illustration a été soigneusement sélectionnée et couvre bien le sujet traité. La qualité d'édition de l'ouvrage est aussi remarquable.

Jacqueline LAFONTAINE-DOSOGNE

FIG. 1. — Icone avec Dormition et Akathiste, Skopelos, milieu XV^e siècle (phot. Musée Byzantin).

FIG. 2. — Fresques du réfectoire du monastère de Bačkovo (1643) : *prooimion* (phot. A. Michajlov).

FIG. 3. — Icone de l'Hodigitria et Akathiste, Jannina, première moitié XVII[e] siècle (phot. Musée Byzantin).

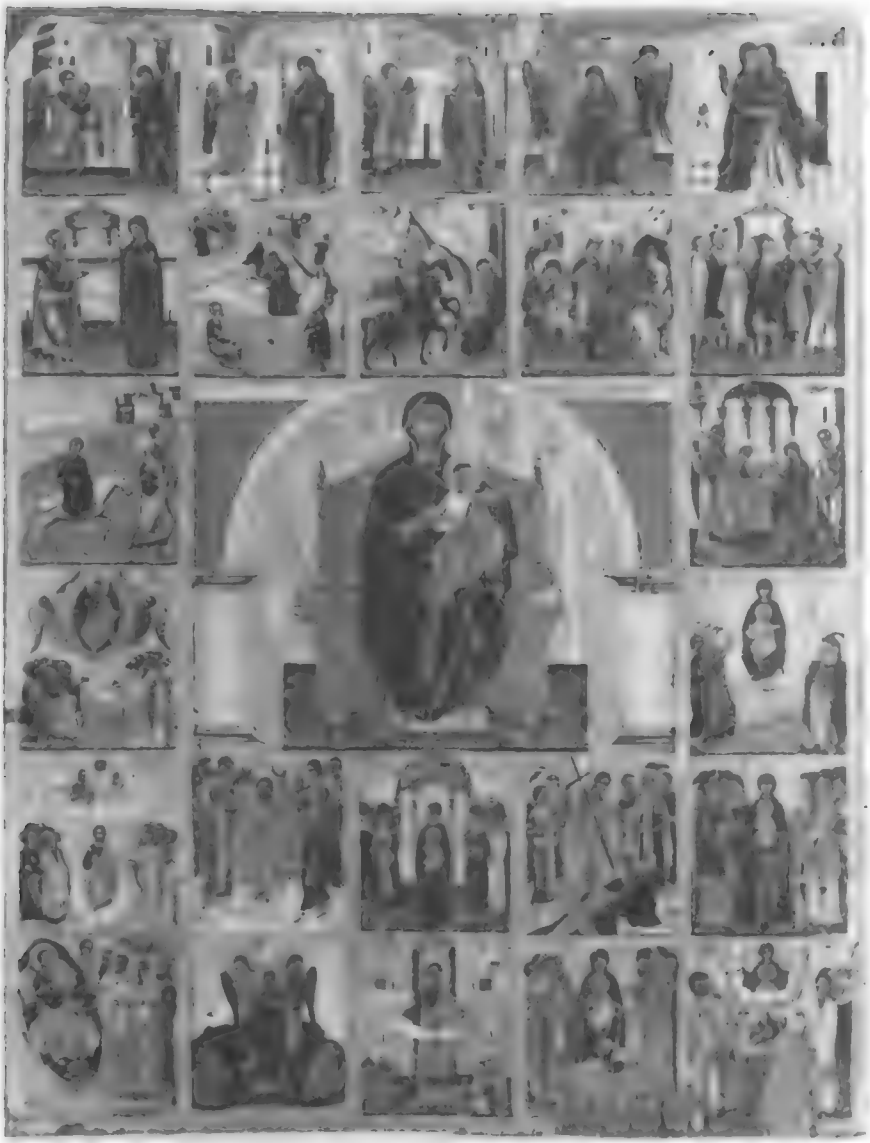

FIG. 4. — Icone de l'Akathiste par Ioannis Kastrophylax, Crète, XVII^e siècle (d'après *Byz. and Post-Byz. Art*, p. 170).

FIG. 5. — Icone de Tous les Saints par Athanase Doundas, 1777, détail (phot. Musée Bénaki).

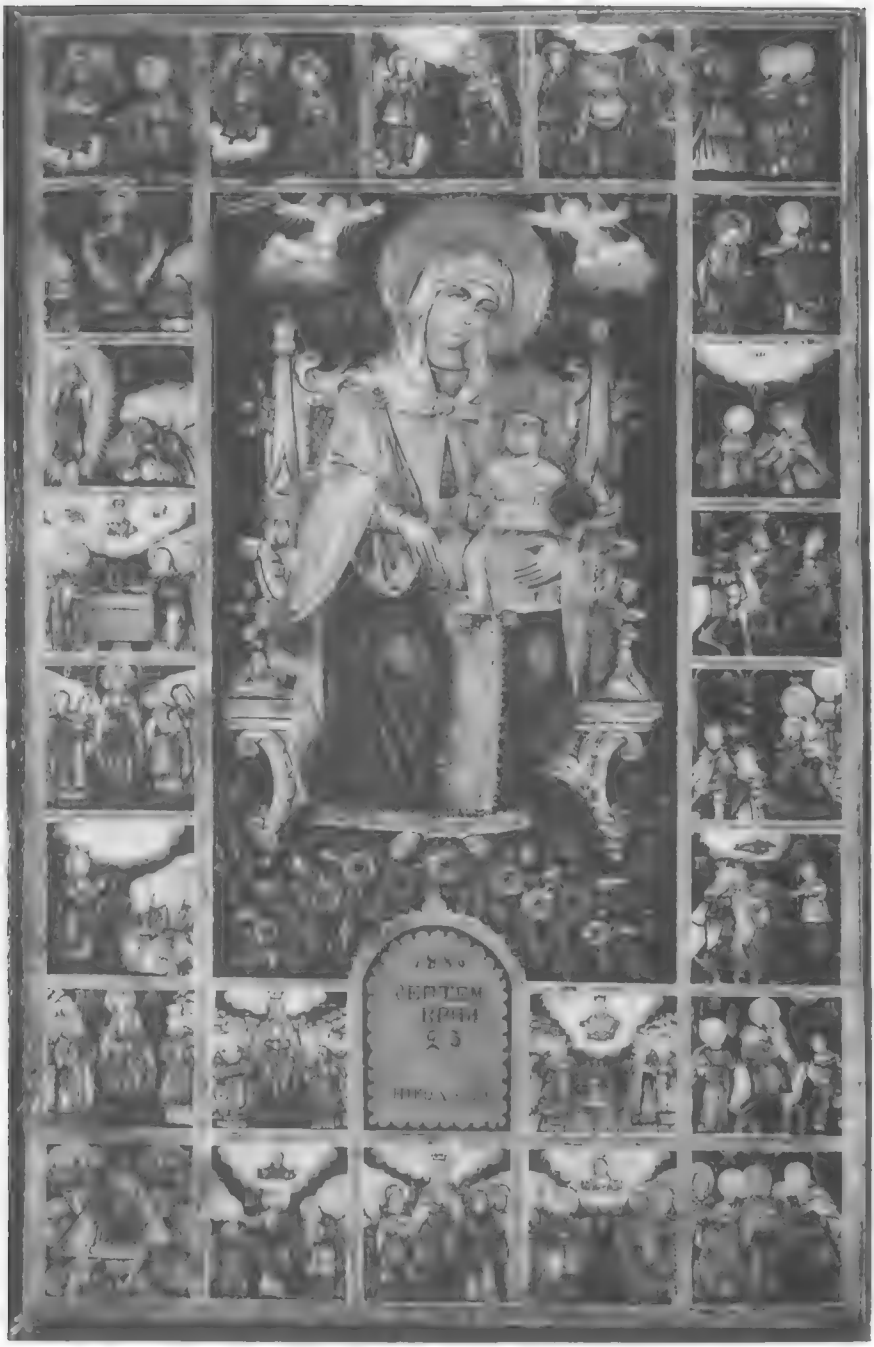

FIG. 6. — Icone de l'Hodigitria et Akathiste par Nicolas, Bulgarie, 1886 (phot. K. Paskaleva).

FIG. 7. — Icone du Siège de Constantinople, Grèce, XVIII[e] siècle (d'après *La Grèce et la mer*, n° 853).

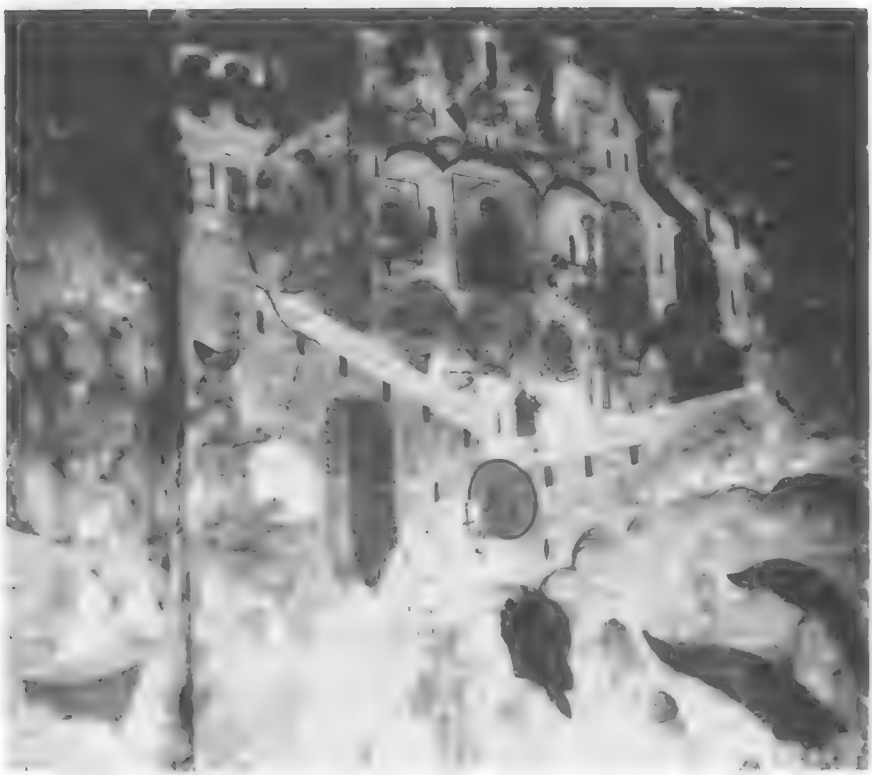

FIG. 8. — Fresque du Siège de Constantinople,
Monastère de Novodevičij, XVI^e siècle
(d'après le Guide *Nov. Monastyr*, p. 17).

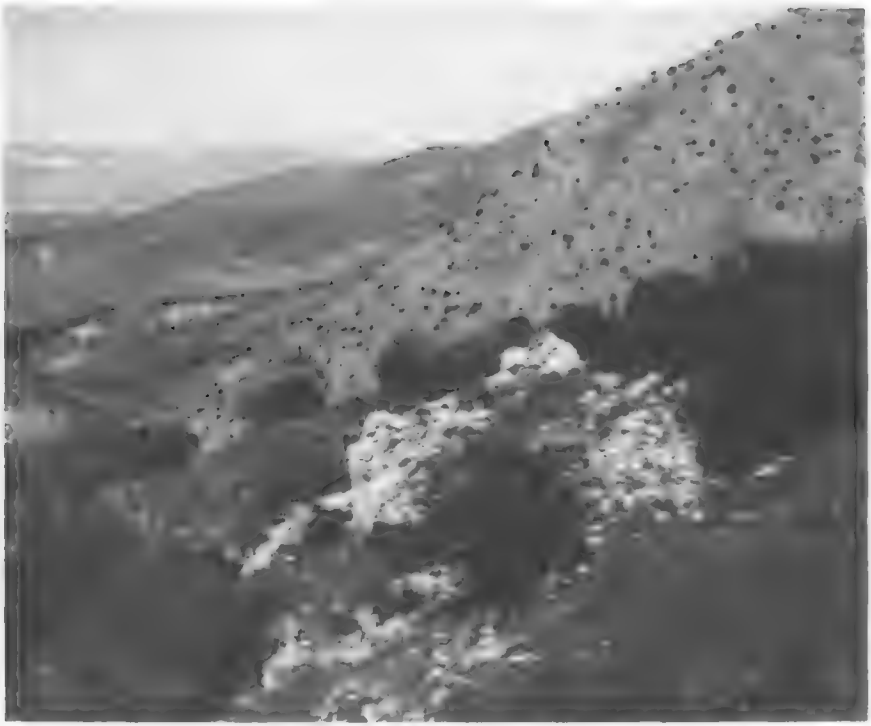

FIG. 2. — Vue générale nord du couvent de la Sainte-Apparition.

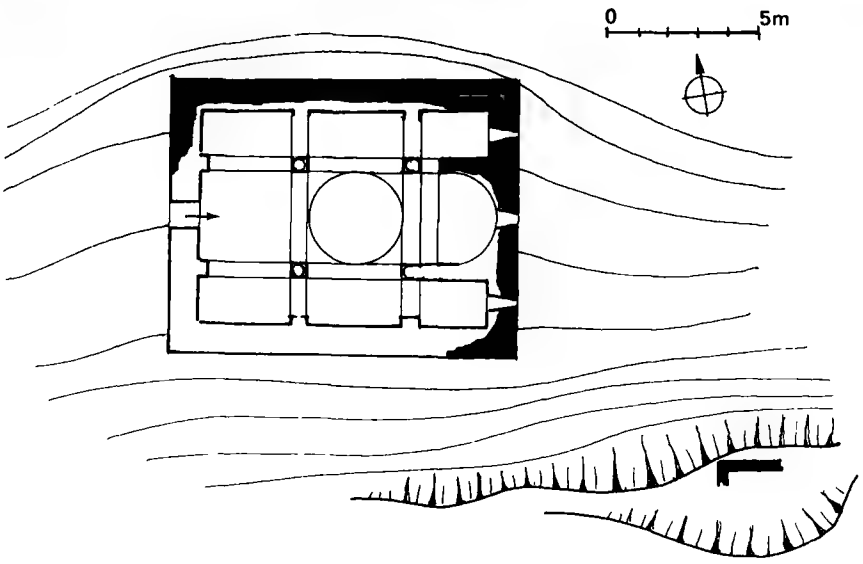

FIG. 3. — Plan du couvent de la Ste-Apparition.

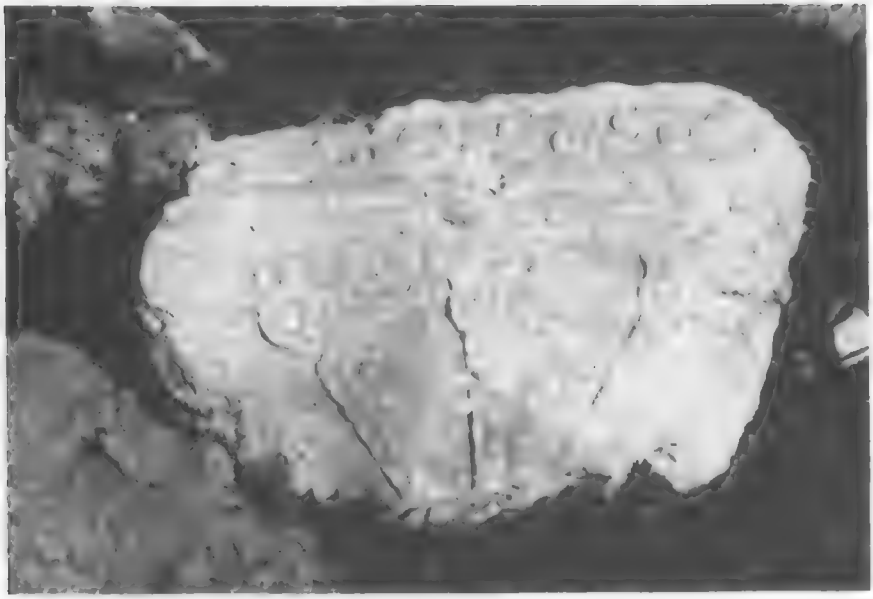

FIG. 4. — Couvent de la Ste-Apparition. Imposte n° 1.

FIG. 5. — Couvent de la Ste-Apparition. Chapiteau. Face a.

FIG. 6. — Couvent de la Ste-Apparition. Chapiteau. Face b.

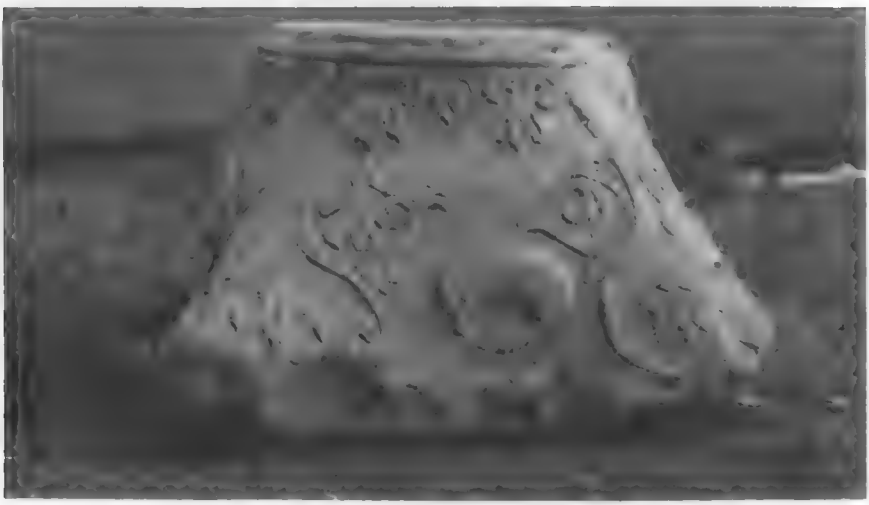

FIG. 7. — Couvent de la Ste-Apparition. Chapiteau. Face c.

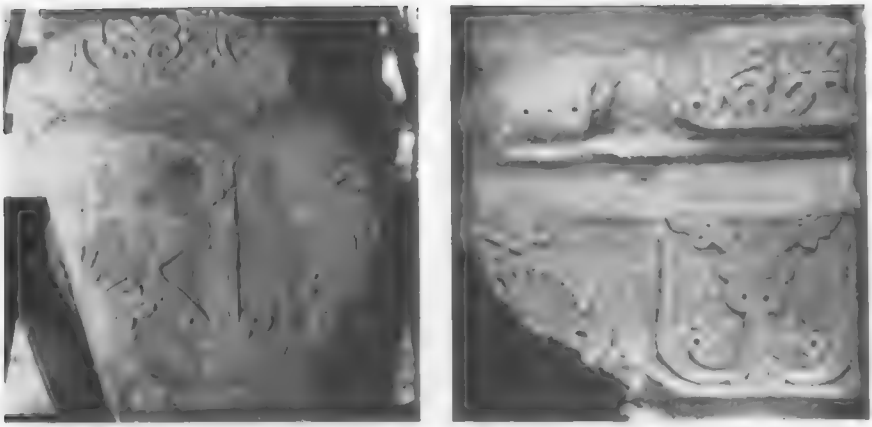

FIG. 8. — Fener Isa Camii. Chapiteau (cl. Macridy).

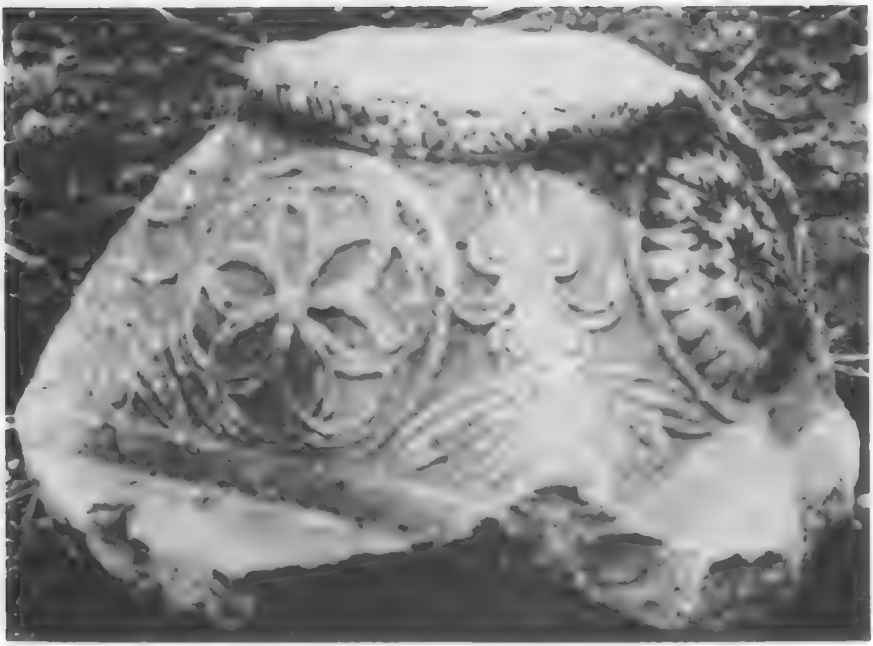

FIG. 9. — Cathédrale de Sebaste de Phrygie (cl. Firatli).

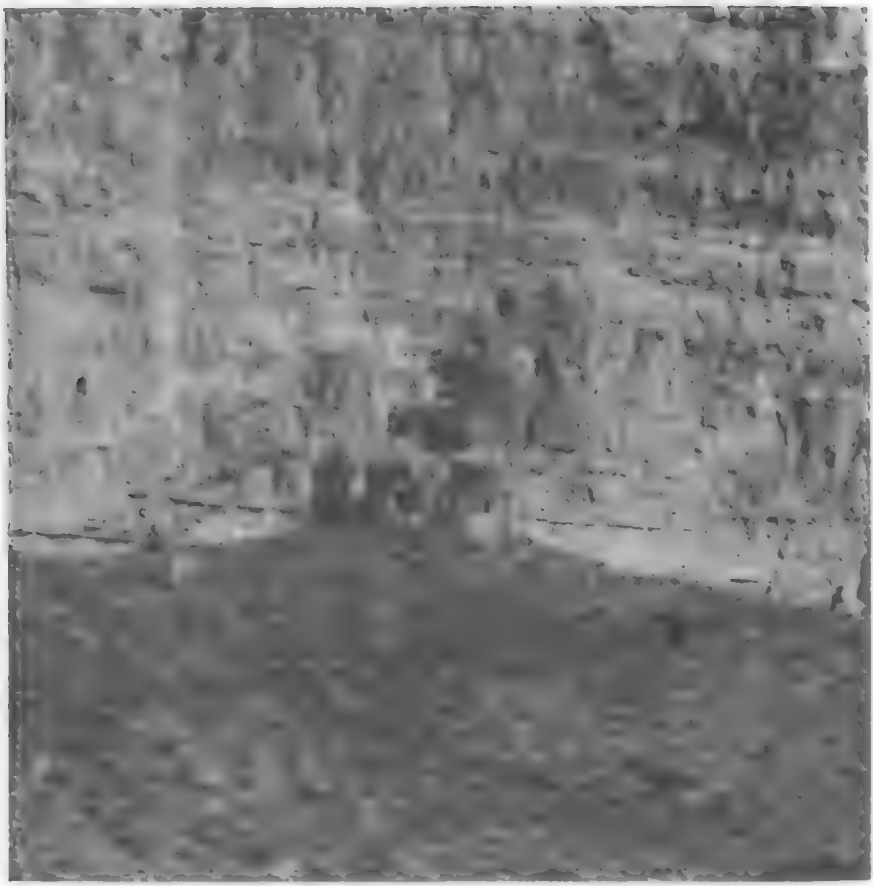

FIG. 10. — Couvent du Saint-Archange. Vue générale sud.

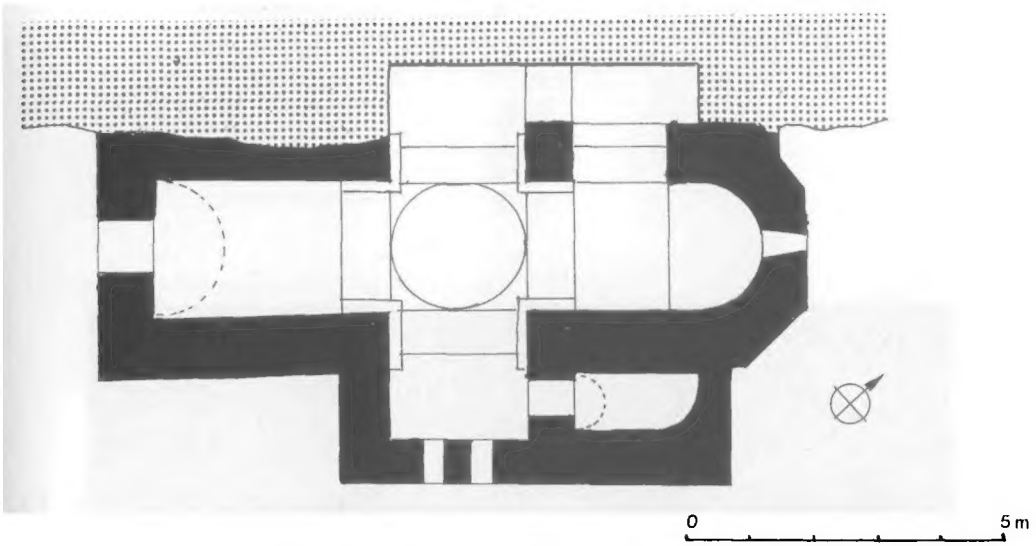

FIG. 11. — Couvent du Saint-Archange. Plan.

FIG. 12. — Couvent du Saint-Archange. Vue intérieure.

FIG. 13. — Couvent du Saint-Archange. Fenêtre sud.

TABLE DES MATIÈRES

Articles

J. Mossay, Gérard Garitte (1914-1990) 315
M. Azarnoush, *La mort de Julien l'Apostat selon les sources iraniennes* 322
M. J. Johnson, *On the Burial Places of the Theodosian Dynasty* 330
M. Kaplan, *Maisons impériales et fondations pieuses : réorganisation de la fortune impériale et assistance publique de la fin du VIII^e siècle à la fin du X^e siècle* 340
P. Karlin-Hayter, *Le* De Michaele *du Logothète. Construction et intention* 365
A. P. Kazhdan, *Kosmas of Jerusalem. 3. The Exegesis of Gregory of Nazianzos* 396
A. Külzer, *Studien zum Chronicon Bruxellense* 413
J. Lafontaine-Dosogne, *Nouvelles remarques sur l'Illustration du* Prooimion *de l'Hymne Akathiste* 448
M. Meulder, *Julien l'Apostat contre les Parthes : un guerrier impie* 458
M. Thierry, *Deux couvents Greco-Arméniens sur l'Euphrate Taurique* 496
P. A. Yannopoulos, *Cibyrra et Cibyrréotes* 520

Chronique

† Ch. Delvoye, *Chronique archéologique* 530

Comptes Rendus

P. Schreiner, *Byzanz* (J. M. Alonso-Núñez) 560
Handbuch der lateinischen Literatur der Antike. Herausgegeben von R. Herzog und P. L. Schmidt 5. Band : *Restauration und Erneuerung. 284-374 n. Chr.* (P. Hamblenne) 561

A. M. RABELLO, *Giustiniano. Ebrei e Samaritani : Alla Luce delle fonti storico — Letterarie, Ecclesiastiche e Giunidiche I, II* (R. FISHMAN-DUKER) 562
A. MIRSKY, *Ha'Piyut : The Development of Post Biblical Poetry in Eretz Israel and the Diaspora* (R. FISHMAN-DUKER) 565
J. YAHALOM, *Poetic Language in the Early Piyyut* (R. FISHMAN-DUKER) 565
RUBIN, *The Negev as a Settled land : Urbanization and Settlement in the Desert in the Byzantine Period* (R. FISHMAN-DUKER) 567
G. C. BOTTINI, L. DI SEGNI, E. ALLIATA eds. *Christiani Archeology in the Holy Land : New Discoveries* (R. FISHMAN-DUKER) 569
Maximi Confessoris quaestiones ad Thalassium II. Quaestiones LVI-LXV una cum latina interpretatione Ioannis Scotti Eriugenae iuxta posita, ed. Carl LAGA et Carlos STEEL (= *Corpus Christianorum Series Graeca 22*) (J. DECLERCK) 570
Maximi Confessoris opuscula exegetica duo, ed. P. VAN DEUN (= *Corpus Christianorum, Series Graeca*, 23) (J. DECLERCK) 571
Taxiarchis G. KOLIAS, *Byzantinische Waffen. Ein Beitrag zur byzantinischen Waffenkunde von der Anfängen bis zur lateinischen Eroberung* (= *Byzantina Bindobonensia Bd XVII*) (P. COLMAN et Ph. JORIS) 575
E. BATTAGLIA, *Artos* (A. TOUWAIDE) 578
Dioskurides — Codex Neapolitanus (fac-simile) (A. TOUWAIDE) 580
Tradizione e ecdotica dei testi medici tardoantichi e bizantini (A. TOUWAIDE) 582
Testi medici greci in versioni orientali (A. TOUWAIDE) 586
T. SCHULZ, *Medizin auf dem Berg Athos* (A. TOUWAIDE) 591
A. PÄTZOLD, *Der Akathistos-Hymnos. Die Bilderzyklen in der byzantinischen Wandmalerei des 14. Jahrhunderts.* (J. LAFONTAINE-DOSOGNE) 593